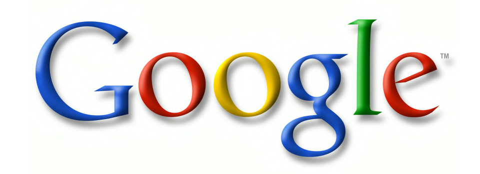
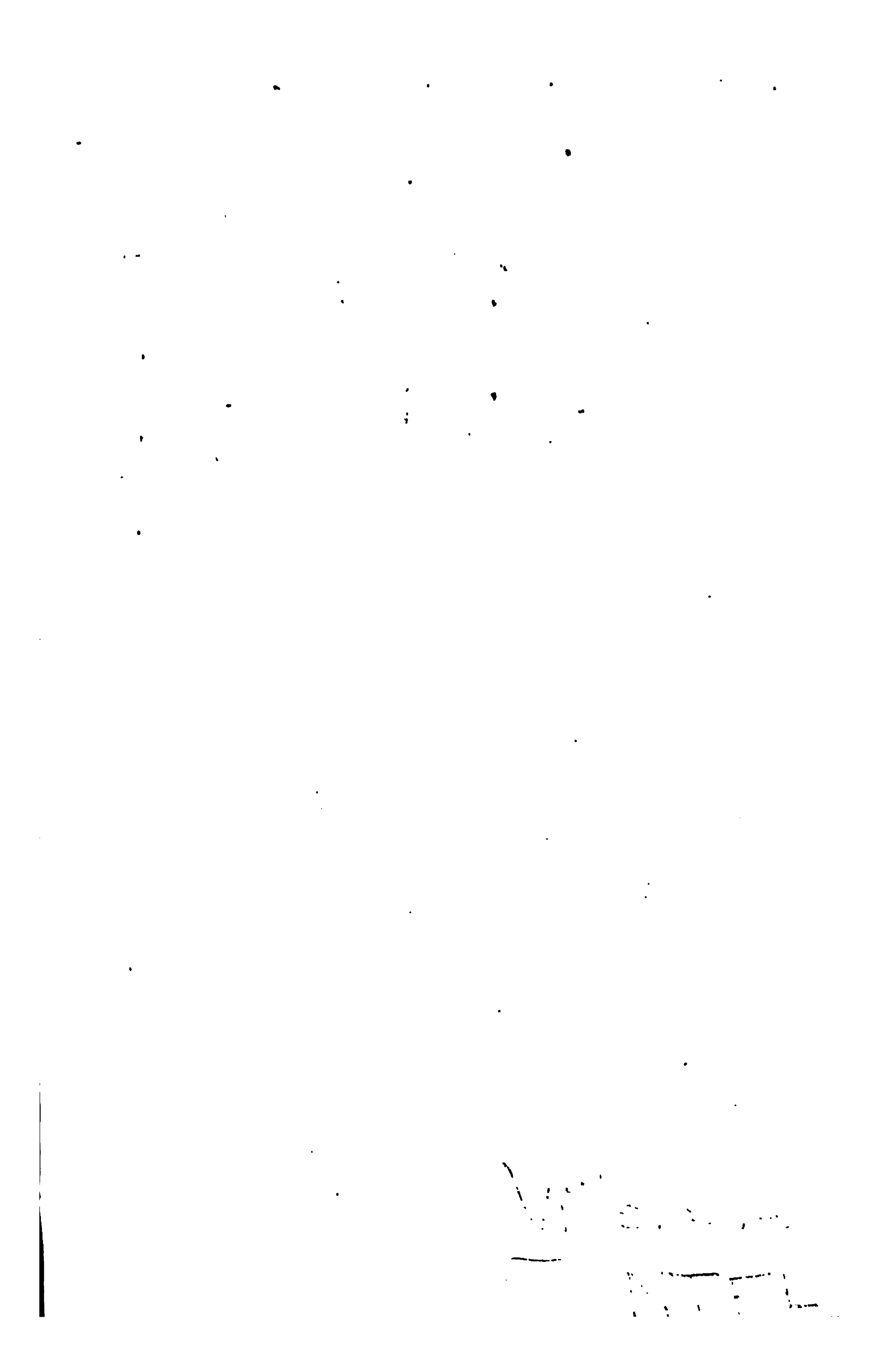






# LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

*Frontispice*



Le Barbier l'aîné inv.

*Il chanta les Héros, les Dieux,*
*et les Amours ;*
*Et s'éleva bientôt au sommet*
*du parnasse.*

*Entre Horace et Virgile*
*il brillera toujours :*
*Le génie et le tems y conservent*
*sa place.*

V....

# LES MÉTAMORPHOSES

# D'OVIDE,

## TRADUCTION NOUVELLE

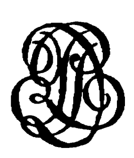
### AVEC LE TEXTE LATIN,

SUIVIE D'UNE ANALYSE DE L'EXPLICATION DES FABLES,
DE NOTES GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES,
MYTHOLOGIQUES, ET CRITIQUES,

PAR M. G. T. VILLENAVE;

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS
DE MM. LEBARBIER, MONSIAU, ET MOREAU.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS,
F. GAY, LIBR., RUE DE LA HARPE, BUREAU DE LA BIBLE;
CH. GUESTARD, AVOCAT, RUE S.-GERMAIN-L'AUXERROIS.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCCVI.

# AVERTISSEMENT.

> Jamque opus exegi ; quod nec Jovis ira, nec ignes,
> Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
>
> *Metam., l. XV.*

Ovide voyoit dans le poëme des Métamorphoses le plus beau monument de son génie; celui de ses ouvrages qui deviendroit son premier titre à l'immortalité; celui qui devoit, avant tous les autres, triompher de l'envie et du temps. La postérité a confirmé ce jugement.

Un historien contemporain d'Ovide, Velleius Paterculus, le regarde comme le plus parfait des poëtes latins; Martial le place presque toujours à côté de Virgile; Sénèque l'appelle le plus ingénieux des poëtes; Quintilien le loue en plusieurs endroits de ses Institutions oratoires; S. Jérôme, S. Augustin,

Lactance, et plusieurs autres auteurs, parmi les anciens, ont rendu justice à son génie.

Chez les modernes, Muret croit que Virgile mérite seul de lui être comparé; il voit dans les Métamorphoses un poëme divin. Joachim Camérarius ne trouve aucun poëte qu'il puisse préférer ni même comparer à Ovide. Henri Étienne adopte le jugement de Séneque; Jacques Micylle pense qu'aucun poëme ne peut être supérieur à celui des Métamorphoses; Passerat en parle comme d'un ouvrage excellent; Jules-César Scaliger est tenté de traiter de sacrilege celui qui oseroit trouver des défauts dans Ovide, dont les vers lui paroissent divins. Joseph Scaliger place l'auteur des Métamorphoses à côté de l'auteur de l'Énéide. Heinsius l'appelle un génie céleste, les délices incomparables des muses.

Il y a sans doute de l'exagération dans la plupart de ces jugements. Il est chez les anciens, comme chez les modernes, des auteurs qui se sont montrés plus sages appréciateurs

du génie poétique d'Ovide. Il en est aussi qui ont relevé ses défauts avec une sévérité qui tient de l'injustice. Tel est le sort des écrivains célebres, qu'ils trouvent souvent des panégyristes enthousiastes outrés, et des critiques détracteurs odieux. Les passions alterent la vérité : de là vient qu'après deux mille ans, un auteur sage, éclairé, peut juger encore des ouvrages qui depuis plusieurs siecles sembleroient avoir dû l'être irrévocablement. Mais quelle que soit l'étonnante diversité des opinions littéraires sur l'ingénieux auteur des Métamorphoses, tous les savants ont pensé, comme le plus célebre critique de notre temps (La Harpe), que ce poëme étoit l'un des plus précieux monuments de l'antiquité.

Les Métamorphoses ne sont ni un poëme épique, comme l'Iliade, ni un poëme historique, comme la Pharsale, ni un poëme didactique, comme l'Énéide. Ovide ne s'est point assujetti aux regles établies par Aris-

tote. Son poëme, dont l'univers est la scene, embrasse tous les temps qui se sont écoulés depuis le commencement du monde jusqu'au siecle d'Auguste. Les Métamorphoses appartiennent à un genre de poëme que les anciens nommoient cyclique, et qu'Ovide lui-même appelle *perpetuum carmen*. Le poëte ne rattache pas toutes ses fables à une seule action, mais avec beaucoup d'art il les lie toutes entre elles. Vossius blâme ceux qui lui reprochent de n'avoir chanté à l'exemple d'Homere et de Virgile, ni une seule action, ni un seul héros. Eh! comment l'eût-il fait, s'écrie-t-il, puisqu'il devoit embrasser l'universalité des fables, à l'instar des poëtes cycliques.

Ovide peint les amours et les aventures des dieux et des héros avec les plus vives couleurs de la poésie. Son style est tour-à-tour vif ou délicat, voluptueux ou touchant, sublime ou gracieux. Il sait distinguer, par des nuances fondues avec art, plusieurs fables dont le fond est à-peu-près le même. Des

liaisons souvent ingénieuses, quelquefois admirables, semblent dans son ouvrage former un tout de cent objets divers. Il a le secret de tout peindre, de tout animer. Son imagination est inépuisable, sans frein; il abonde en images, il les prodigue; et l'on peut reprocher à ce poëte un défaut que tant d'auteurs pourroient croire digne d'envie, trop de richesses dans le style, dans l'esprit, et dans l'imagination.

Les Métamorphoses ont été souvent traduites dans notre langue.

Les versions en prose de Renouard et de Du Ryer, celles de Bellegarde et de Martignac; la paraphrase en vers de Th. Corneille, et les rondeaux de Benserade, sont oubliés. Banier, quelquefois infidele, ne se soutient qu'à l'aide de son érudition mythologique, et sa réputation n'a plus de base solide que dans l'explication des fables du poëte latin; on y trouve des idées neuves et des conjectures souvent plus ingénieuses que vraies. Barrett,

Fontanelle, et Malfilâtre ont donné de nouvelles traductions des Métamorphoses. Mais Barrett ne travaillant que sur le texte de Jouvency, laissa dans le poëme des lacunes considérables et environ quinze cents vers sans traduction.

Fontanelle, avec de l'esprit et du talent, s'est trompé en voulant être trop servilement littéral, et il a paru oublier que le génie de la langue latine adoptoit des expressions et des tours qui deviendroient dans la langue française une importation dangereuse. D'ailleurs Ovide est peut-être de tous les poëtes latins le plus difficile à traduire littéralement. Il épuise sa pensée, il la redit avec des tours différents; et la richesse de la langue latine n'en fait pas toujours disparoître la monotonie. Ovide traduit dans tous ses détails par un bon écrivain n'offriroit souvent qu'une stérile abondance de mots harmonieux.

Enfin Malfilâtre n'a point traduit les Méta-

morphoses. Il a voulu refaire ou corriger la version de Banier, qu'il a défigurée, en supprimant tout le charme des descriptions et des détails du poëte latin.

Il ne peut être ici question de la traduction en vers de M. de Saint-Ange. Elle offre souvent des beautés qu'on chercheroit en vain dans l'original, sans reproduire toutes celles qui s'y trouvent. Une version poétique peut donner une plus grande idée de l'auteur; mais une bonne traduction en prose peut seule faire connoître son ouvrage.

Il n'y a dans cette nouvelle traduction aucune suppression de texte. C'est une espece de sacrilege de mutiler un auteur classique. Mais Ovide offrant quelquefois des tableaux dont le nu révolte la pudeur, il a fallu affoiblir des couleurs trop séduisantes, et couvrir d'un vêtement chaste des images trop libres.

Le traducteur a tâché d'être littéral, sans être servile; de rendre, non tous les mots d'Ovide, mais toute sa pensée. Il a cru devoir

traduire jusqu'aux défauts du poëte, puisqu'il se chargeoit de le faire connoître tout entier. Il a pensé que le premier mérite d'une traduction étoit d'être fidele.

On n'avoit encore publié dans notre langue aucune traduction des Métamorphoses avec un commentaire ou des notes qui pussent en tenir lieu. Aucun poëme peut-être ne pouvoit moins facilement s'en passer. Ovide embrassant l'universalité des fables, se contente souvent de les indiquer. Il écrivoit à une époque où tous les sujets qu'il traite étoient généralement connus. Il lui suffisoit d'en parler même vaguement pour être entendu. On a cru devoir rapporter les fables que le poëte ne fait connoître qu'en partie; on a cru qu'il seroit utile de réunir dans le même ouvrage un corps complet de mythologie; de faire connoître les diverses traditions; d'en donner l'explication historique, physique, astronomique, et morale; d'étendre le travail si intéressant de l'abbé Ba-

nier; d'y ajouter des notes géographiques sur les lieux dont parle Ovide, et qui sont le théâtre de ses métamorphoses.

Cette nouvelle traduction est précédée d'une vie d'Ovide, contenant un plus grand nombre de faits que toutes celles qu'on avoit publiées jusqu'à ce jour. Il a fallu consulter un grand nombre d'auteurs anciens, pour recueillir les matériaux épars de la vie d'un des premiers et du plus malheureux des poëtes du siecle d'Auguste.

Si les Métamorphoses ne sont pas le premier poëme de l'antiquité, on conviendra du moins qu'il n'est aucun ouvrage ancien ou moderne qui puisse fournir autant d'inspirations à l'artiste, et ouvrir à son génie une carriere plus vaste, plus riche, et plus variée.

Cette édition est ornée de cent quarante-quatre gravures, dont les dessins ont été confiés à MM. le Barbier, Monsiau, et Moreau. Les succès qu'ils ont mérités par leur talent sont le garant de celui qu'ils ne peuvent

quent abréviateur, termine son ouvrage à Jules-César. Velleius-Paterculus et les autres historiens ne racontent que les faits et les évènements qui se rattachent à l'histoire civile et politique de l'empire; ils négligent tout ce qui concerne les sciences, les lettres, et les arts.

Sans ses malheurs, Ovide nous seroit moins connu: nous ignorerions et sa vie publique et sa vie privée; les charges qu'il remplit, les honneurs qu'il obtint; quels furent ses amis, ses goûts, ses penchants, et tous ces détails domestiques qui attachent un intérêt si vif à la biographie des grands hommes.

Relégué sur les bords du Pont-Euxin, sous un ciel étranger; séparé de Rome, d'une femme chérie, de ses enfants, de ses amis; tombé du palais des Césars dans les déserts de la Scythie; toujours plein de ses ennuis; dans un long état d'abandon et de mélancolie; seul au milieu des barbares, et loin du commerce des hommes, Ovide ne trouva quelque soulagement à sa déplorable infortune que dans cet art des vers auquel il devoit déja sa gloire et ses malheurs. Il écrivit ces touchantes élégies connues sous le nom de Tristes et d'Épîtres pontiques; il les adressoit à César-Auguste, à Germanicus, à sa femme, à tous ses amis. Elles n'apprirent rien à Rome: elles ont instruit la postérité.

On ignore encore, on ignorera toujours un grand nombre de faits importants; et les biographes modernes sont réduits à des conjectures qui exercent leur sagacité, mais qui ne laissent souvent que le doute et l'incertitude dans l'esprit du lecteur.

Publius Ovide Nason naquit le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, l'an 711 de la fondation de Rome, au commencement de la 184e olympiade, 43 ans avant J. C.

On célébroit alors à Rome le second jour des fêtes de Minerve, appelées Quinquatres ou Quinquatries, parcequ'elles duroient cinq jours. Le sacrifice des victimes, les combats des gladiateurs, des jeux publics, signaloient ces fêtes, imitées par les Romains de celles que Thesée institua dans l'Attique sous le nom de Panathenées.

L'année de la naissance d'Ovide fut marquée par des évènements mémorables. Les deux consuls Hirtius et Pansa périrent glorieusement sous les murs de Modene en combattant contre Marc Antoine qu'un décret du sénat avoit déclaré l'ennemi du peuple romain. Octave, Antoine, et Lépide, se partagerent le monde. Octave osa sacrifier à la haine de Marc-Antoine les jours de Cicéron, qui devint sans doute la plus célebre victime des pro-

scriptions du triumvirat, et sa fin annonça celle de la république.

L'année de la naissance d'Ovide fut encore signalée par celle du tendre Tibulle, qui devoit être son meilleur ami; par la mort de Publius Syrus, fameux poëte mimique, dont il nous reste des sentences où La Bruyere puisa plusieurs de ses maximes.

L'histoire rapporte enfin à cette même année la fondation de la ville de Lyon par Lucius Munacius Planca, qui succéda avec Lépide au consulat d'Hirtius et de Pansa.

Sulmone fut la patrie d'Ovide; c'étoit la troisieme ville du pays des Peligniens: elle fait aujourd'hui partie du royaume de Naples dans l'Abruzze citérieure, et porte le titre de principauté.

On croit que le surnom de *Naso* fut donné à la famille d'Ovide, parceque celui de ses aïeux qui le reçut le premier avoit un grand nez. C'est ainsi qu'un des ancêtres de Tullius Cicéron prit le sien du mot *cicer,* parcequ'il avoit au bout du nez une excroissance de la forme d'un pois qui porte ce nom.

Ovide descendoit d'une longue suite de chevaliers romains: cet ordre étoit, après celui des sénateurs, le premier de la république. « Ma

maison, dit-il, est illustre par son ancienneté, et nulle autre ne la surpasse en noblesse. » (1)

Ovide avoit un frere nommé Lucius qui étoit plus âgé que lui d'un an; mais l'un et l'autre étoient nés le même jour, et leur parents célébroient leur anniversaire par une double offrande, selon l'usage des anciens.

Dès son enfance Ovide montroit un génie aisé et fécond, un penchant décidé pour la poésie, le goût de l'étude, et des talents qui présageoient la célébrité dont bientôt il devoit jouir; son frere annoncoit d'heureuses dispositions pour l'art oratoire, qui, dans Rome, étoit encore le premier de tous les arts: l'un et l'autre furent envoyés dans cette ville reine du monde, séjour des sciences, du goût, et du double génie de l'éloquence et de la poésie.

Messala, orateur célebre dont Quintilien fait un grand éloge (2), et qui fut consul avec Auguste l'an 31 avant Jésus-Christ, dirigea les premieres études d'Ovide. Suivant le vœu de ses parents, il le formoit pour le barreau: mais Ovide se sentoit entraîné par un secret penchant

---

(1) *Trist.*, *l. II; l. IV, el.* 10; *Ex Ponto*, *l. IV*, *ep.* 8; *Fastor.*, *l. VI.* (2) *Institut. orator.*, *l. X*, *c.* 1.

pour le commerce des muses. Son pere, qui l'avoit souvent surpris composant en secret des vers, lui disoit: « Pourquoi te livrer à une étude stérile? « Homere lui-même est mort dans l'indigence ». Craignant que son fils, devenu incapable d'une étude sérieuse, ne mît obstacle à son élévation, il le conjuroit de s'appliquer à l'étude des orateurs: on rapporte même qu'il ne s'étoit pas toujours borné à d'inutiles remontrances; mais tel fut l'ascendant du génie sur un foible enfant, que tandis qu'on le châtioit, il demandoit grace en promettant en vers de ne plus faire des vers:

Parce mihi, nunquam versificabo, pater.

Les poëtes favorisés des dieux reçoivent donc en naissant un penchant irrésistible pour leur art! Ovide, Corneille, Boileau, Racine, Moliere, Crébillon, Voltaire, et plusieurs autres poëtes célebres ont confirmé la vérité de ce vers traduit d'Horace:

Chassez le naturel, il revient au galop. (1)

Ovide nous apprend qu'il étoit quelquefois ébranlé par les conseils de son pere, et que, lais-

---

(1) Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

sant là tout l'Hélicon, il tâchoit d'écrire en prose: « Mais alors, dit-il, les mots venoient d'eux-mêmes « se placer sous la mesure, et tout ce que je vou-« lois dire en prose étoit vers » (1).

Cependant on lui remontra si souvent que les muses le tiendroient toujours éloigné de la fortune et des emplois publics, qu'il consentit enfin à descendre du mont sacré pour entrer dans ce qu'il appelle l'arene du barreau. Son frere et lui étudierent sous les plus habiles rhéteurs: Plotius Grippus, qui tint le premier rang parmi les maîtres d'éloquence (2); Marcellus Fuscus, ami d'Horace; et Portius Latro, le premier professeur célebre qu'il y ait eu à Rome, suivant Quintilien (3).

On croit que ce fut à cette époque qu'il composa des déclamations, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins, et qui lui acquirent la réputation d'un habile orateur: ces déclamations étoient des plaidoyers qui devoient renfermer toutes les divisions, toutes les parties, toutes les figures qui se trouvent dans un discours suivi. On les donnoit à composer aux jeunes éleves pour les pré-

---

(1) *Trist.*, *l. IV*, *el.* 10. (2) *Quint.*, *Inst. orat.*, *l. II*, *c.* 4.
(3) *Ibid.*, *l. X*, *c.* 5.

graces de la figure, un esprit fin et délié, et cette dissimulation profonde qui la fit appeler par Caligula *Ulysse en habit de femme.*

Ovide épousa, on ne sait à quelle époque, mais vraisemblablement dans l'âge mûr, une troisieme femme qui étoit de l'illustre famille des Fabiens: il lui conserva toujours son estime, et il lui fut tendrement attaché, du moins dans les dernieres années de sa vie. Dans sa disgrace, elle fut constamment sa consolation et son appui. Nous ne connoissons le nom d'aucune des trois femmes d'Ovide : quelques auteurs ont prétendu que la troisieme étoit cette Pérille dont le poëte loue, dans une de ses élégies, l'esprit, l'érudition, et le talent pour la poésie lyrique; mais dans les sept épîtres élégiaques qu'Ovide écrivit à sa femme du fond de son exil, il ne la nomme jamais, et les grands éloges qu'il lui donne n'ont pour objet ni son esprit, ni ses talents, mais sa fidélité, son courage, et sa vertu.

Cependant Ovide et son frere avoient suivi leur génie, l'un pour l'éloquence, et l'autre pour les vers. Ovide montroit beaucoup d'éloignement pour l'étude des lois et pour les exercices du barreau: on peut juger néanmoins combien il lui eût été facile de s'y distinguer, en lisant, dans le XIII^e^ livre des Métamorphoses, les éloquents plaidoyers d'Ajax et d'Ulysse pour la dispute des

armes d'Achille. On pourroit croire, d'après Séneque, qu'il plaida plusieurs causes avec succès: cette opinion, suivie par Bayle, et par plusieurs savants, a été combattue par d'autres, et principalement par Jean Masson, qui a écrit en latin une vie d'Ovide (1). Il est certain que ce poëte ne s'explique pas assez clairement dans ses Tristes; ce qu'il y rapporte peut aussi bien s'entendre des fonctions qu'il exerçoit comme juge, que de celles qu'il auroit pu remplir comme avocat: néanmoins il est vraisemblable que pour complaire à ses parents il suivit le barreau, et les magistratures dont bientôt après il fut revêtu semblent plutôt fortifier cette opinion que la détruire.

La Grece, devenue une province de l'empire romain, rendoit ses vainqueurs tributaires de son génie; elle conservoit encore l'empire des lettres et des arts. Cicéron, Horace, Virgile, et tous les citoyens de Rome recommandables par leur naissance ou par leurs talents, avoient fait le voyage d'Athenes pour s'y perfectionner dans les belles lettres, l'éloquence, et la philosophie: le cours de ces études duroit ordinairement sept ans. Ovide fut envoyé par ses parents dans la capitale de l'Attique: il y consacra ses veilles à l'étude de la langue d'Homere; il parcourut en-

(1) Imprimée à Amst. en 1708, *in*-8°.

suite plusieurs villes de la Grece et de l'Asie mineure avec le poëte Macer, son parent, son Mentor, et son ami.

Lucius, son frere, se distinguoit dans le barreau ; il y auroit sans doute acquis un nom célebre si une mort prématurée ne l'avoit enlevé à sa famille. Ovide le pleura long-temps; il l'aimoit tendrement: « Par sa mort, dit-il, je perdis la moitié de moi-même. » (1)

A dix-neuf ans, seul héritier des biens de son pere, il put se maintenir avec honneur dans le rang que sa naissance lui donnoit. Il entra bientôt dans les charges qui convenoient à son âge: il exerça d'abord celle de triumvir l'an 731 de Rome, époque de la mort de Marcellus, qui devoit livrer le monde à Tibere, et dont les funérailles furent un sujet de deuil pour tous les Romains ; époque où le sénat déféra la puissance tribunitienne à Auguste, qui la retint et la transmit à ses successeurs.

Il y avoit à Rome plusieurs sortes de triumvirs, magistrats inférieurs, dont les uns avoient l'intendance des monnoies; les autres, la surveillance de la ville pour les incendies; les principaux, la garde des prisons, et le jugement des esclaves. Masson croit qu'Ovide fut un de ces

(1) *Trist.*, *l. IV*, *el.* 10.

derniers triumvirs : ils étoient élus par les suffrages du peuple assemblé par tribus ; ils informoient contre les esclaves, les homicides, les voleurs, et ceux qui étoient soupçonnés de quelques crimes ; ils avoient la police des prisons ; ils faisoient exécuter les coupables qui avoient été condamnés par le préteur. Les triumvirs étoient élus parmi les vigintivirs, et le vigintivirat étoit le premier degré pour parvenir à la questure, au tribunat, et aux autres magistratures.

Ovide fut ensuite nommé centumvir : « Je puis dire, observe-t-il dans son éloquente apologie, que la fortune de ceux qui étoient appelés au tribunal des centumvirs n'étoit pas mal entre mes mains (1) ». Ce tribunal étoit composé de trois hommes tirés de chaque curie ou tribu ; les jugements des centumvirs étoient sans appels, et devoient être exécutés sans délai : on les appeloit *centumviralis hasta* ou *hastæ judicium*, parcequ'ils étoient rendus dans des basiliques où l'on plaçoit une hache, marque d'une juridiction en dernier ressort, exercée par un tribunal qui représentoit le conseil de tout le peuple romain, et qui étoit dépositaire de son autorité.

D'après ce que dit Ovide, dans ses épîtres Pon-

---

(1) *Trist.*, *l. II.*

tiques, il paroît qu'une des principales fonctions de sa charge étoit d'assister aux harangues publiques des jeunes sénateurs; d'examiner s'ils avoient assez de talent pour être admis à plaider les grandes causes dans le Sénat; et le sénat prononçoit sur l'avis des centumvirs.

La derniere magistrature qu'Ovide exerça fut celle de décemvir. Ces dix magistrats, dont cinq étoient choisis parmi les sénateurs et cinq parmi les chevaliers, composoient le conseil du préteur, rendoient la justice en son absence, convoquoient les centumvirs, présidoient leurs assemblées, recueilloient les voix, et formoient aussi un tribunal particulier: ils avoient une place marquée dans les jeux publics; Ovide s'asseyoit dans l'orchestre parmi les sénateurs, ou auprès du tribun; ce qu'il ne pouvoit faire comme chevalier, mais seulement comme décemvir.

Ainsi un poëte galant qui, léger et frivole dans ses vers, chantoit Corinne, les Amours, et l'art d'aimer, fut successivement revêtu de plusieurs magistratures, et les remplit avec honneur. C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même dans son apologie: « J'ai jugé, disoit-il, des causes particulieres avec équité, et ceux que je condamnois étoient forcés de rendre hommage à mon intégrité. » (1)

(1) *Trist.*, *l. II.*

Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour entrer dans le sénat : « Mais, dit-il lui-même, la dignité de sénateur me parut au-dessus de mes forces ; mon corps et mon esprit n'étoient point capables d'un grand travail : j'étois d'ailleurs libre des soucis de l'ambition, et j'écoutai les muses, qui me conseilloient les doux loisirs et le repos, que j'ai toujours beaucoup aimés. » (1)

Il se dépouilla donc de la robe des sénateurs, et se contenta de celle qu'on appeloit angusticlave ; ce qu'il exprime par ces mots, *clavi mensura coacta est.*

Ce fut vers cette époque, l'an 735 de Rome, que mourut Virgile, surnommé le prince des poëtes latins. Après onze ans d'un travail soutenu, ayant achévé son Énéide, il s'étoit proposé de consacrer trois ans à la revoir et à la corriger, loin de Rome, dans le silence et les loisirs de la solitude : il avoit cherché le beau ciel de la Grece pour l'exécution de ce projet. Auguste, qui revenoit d'orient par Athenes, vit le poëte, dont la santé, qui avoit toujours été foible et chancelante, se trouvoit alors sensiblement altérée ; il le fit embarquer sur sa flotte : mais Virgile ne put arriver à Rome ; il fut obligé de s'arrêter à Brindes, dans la Calabre, où sentant approcher sa derniere heure, il ordonna par son testament que les

(1) *Trist., l. IV, el.* 10.

flammes dévorassent un poëme qu'il n'avoit pu rendre parfait. Ses amis Varius et Tusca n'oserent exécuter cet ordre funeste : Auguste le révoqua ; et dix-huit siecles ont imprimé le sceau de l'immortalité sur un chef-d'œuvre que son auteur jugeoit trop peu digne de lui-même et de la postérité.

Ovide n'avoit fait qu'entrevoir l'auteur des Géorgiques, *Virgilium vidi tantùm;* il n'avoit pas encore cinq lustres accomplis. Properce et Tibulle ne survécurent pas long-temps à Virgile, et l'on croit que la même année termina les jours de ces trois poëtes immortels.

Properce, heureux imitateur de Philétas et de Callimaque, qui se momme lui-même le *Callimaque latin,* lisoit souvent ses élégies à Ovide ; dans les siennes, Ovide parle de l'amant de Cynthie comme d'un poëte délicat et poli dont il rechercha l'amitié.

La même année, le même jour avoit vu naître Ovide et Tibulle : bientôt amis, depuis inséparables, cultivant les muses avec un égal succès, ils devinrent les premiers poëtes élégiaques de leur temps ; mais Tibulle s'éteignit à la fleur de son âge ; et plus de vingt ans après sa mort, Ovide s'écrioit, « Les destins avares l'enleverent trop tôt à ma tendre amitié (1) ». L'esprit et le talent du poëte

(1) *Trist., l. IV, el.* 10.

de Sulmone brillent encore moins que son cœur et sa sensibilité dans la belle et touchante élégie qu'il composa sur la perte de son jeune ami. (1)

Lorsqu'Ovide perdit Properce et Tibulle, il s'étoit déja fait dans Rome une grande réputation: « A peine, dit-il, m'avoit-on coupé deux ou trois fois la barbe, lorsque je commençai à réciter mes vers au peuple romain (2) ».

Les poëtes de la Grece lisoient leurs ouvrages aux jeux olympiques. Les Romains, au théâtre assemblés, écoutoient les poëtes latins; ils les applaudissoient avec transport, et les poëtes ne rougissoient pas de leur demander, avec une noble audace, la digne récompense du fruit de leurs veilles, par cette formule, ou d'autres équivalentes, *Plaudite manibus*.

Le penchant d'Ovide l'avoit emporté sur le vœu de sa famille; et, sans attendre la mort de son pere, il s'étoit réconcilié avec les muses, qu'il servit le reste de ses jours avec une constance que les malheurs d'un long exil ne purent affoiblir. Il se flatta de trouver dans la culture des lettres une vie douce et tranquille; il songea sans doute aussi à se faire un nom célebre, qui, traversant l'abyme des âges, passeroit avec éclat jusqu'à la postérité la plus reculée.

---

(1) *Amor.*, *l. III*, *el.* 9. (2) *Trist.*, *l. IV*, *el.* 10.

Il s'étoit fait généralement aimer par la douceur de son commerce, et par l'agrément de son esprit; on se fit bientôt gloire de le connoître et d'avoir part à son amitié: tout ce que Rome avoit de plus distingué dans l'un et l'autre sexe s'empressoit à le voir. Les poëtes les plus célebres de la cour d'Auguste le rechercherent avec la même ardeur qui le portoit à se lier avec eux: « Je cultivai, dit-il, je chéris tendrement les poëtes de mon temps; je les regardois tous comme des dieux » (1); enthousiasme louable dans un jeune poëte qui ne pouvoit se passionner pour les muses sans être frappé d'admiration à l'aspect de leurs plus illustres favoris. Ses talents le firent bientôt connoître et chérir d'Auguste, qui, cultivant lui-même les lettres avec succès, étoit un excellent juge des talents, savoit les distinguer et les récompenser.

Ovide nous apprend qu'il fut passé plusieurs fois en revue par Auguste, qui, étant censeur, avoit le droit de lui adresser des reproches publics; ce qu'il ne fit jamais, même après la publication de son Art d'aimer; et le cheval qu'il donna au poëte fut un hommage que le censeur rendit à ses bonnes mœurs, et un témoignage de son estime pour sa personne. (2)

---

(1) *Trist.*, *l. IV*, *el.* 10. (2) *Ibid.*, *l. II.*

Plusieurs auteurs ont cru qu'Ovide, dans sa jeunesse, avoit porté les armes en Asie sous M. Varron. Chez les Romains, peuple guerrier et conquérant, les savants, les gens de lettres, orateurs, historiens, et poëtes, unissoient souvent le laurier des Muses au laurier de Mars. Cicéron, pendant son gouvernement de Cilicie, avoit conduit contre les Parthes les légions romaines, qui lui décernerent le titre d'*imperator;* Varron fut lieutenant de Pompée, et mérita une couronne navale; Salluste fit la guerre d'Afrique avec Jules César; Horace se trouva à la bataille de Philippes, sous les drapeaux de Brutus; Tibulle avoit suivi Messala dans la guerre de l'isle de Corcyre; et Velleius Paterculus, tribun des soldats et lieutenant de Tibere, l'accompagna dans toutes ses expéditions. Mais Ovide ne dit dans aucun endroit de ses ouvrages qu'il ait porté les armes dans sa jeunesse; et sur la fin de sa vie, relégué chez les Sarmates, il se plaint d'être réduit à s'armer tous les jours contre les barbares, et d'avoir été jusqu'alors inhabile aux combats.

Mais s'il ne porta point les armes sous Varron, il puisa beaucoup de connoissances dans la société de cet homme célebre, que Quintilien appelle le plus savant des Romains (1), et qui avoit

(1) *Inst. orat.*, *l. X*, *c.* 1.

composé plus de cinq cents volumes, dont il ne reste que son Traité de la langue latine, et son livre *de re Rustica*. Ovide cultivoit aussi l'amitié de Cornelius Gallus, favori d'Auguste, gouverneur d'Égypte, enrichi des dépouilles de cette province, savant distingué, et poëte élégiaque célebre; il fut ami de Virgile, qui lui dédia sa dixieme églogue, et il se donna la mort pour avoir conspiré contre son bienfaiteur, ou pour s'être permis contre lui des épigrammes téméraires, ou des propos trop indiscrets.

Ovide eut un grand nombre d'amis, la plupart distingués par leurs talents, dont les noms conservés dans ses ouvrages sont presque tout ce qui reste aujourd'hui de leur célébrité. Le temps a dévoré de grandes réputations: peu d'illustres écrivains sont parvenus tout entiers jusqu'à nous; des chefs-d'œuvre du génie, beaucoup de livres utiles et recommandables, ont été perdus dans la longue nuit des révolutions de l'empire romain. Ovide, en louant plusieurs de ses amis qui brillerent dans le siecle d'Auguste, a sauvé du moins leurs noms d'un entier oubli: il cite AEmilius Macer, parent de sa troisieme femme, natif de Véronne, qui lui lut souvent son poëme des oiseaux, des serpents et des plantes; il lui donne le titre *d'iliaque,* parcequ'il avoit continué l'Iliade, qui finit à la mort d'Hector: ces deux

poëmes existoient encore du temps de Quintilien, qui en recommande la lecture. Macer, plus âgé qu'Ovide, l'accompagna dans un voyage qu'il fit en Asie et en Sicile. « Les plus longs jours de l'été, dit l'auteur des lettres pontiques, finissoient plutôt que nos entretiens. »

Ovide compte encore au nombre de ses amis Ponticus qui chanta la guerre de Thebes, comme le témoigne Properce; et qui fut célebre dans le genre héroïque.

Bassus ou Battus, poëte lyrique, fameux par ses vers ïambiques.

Lucius Cornelius Severus, qui avoit composé des tragédies, des épigrammes, des élégies, et qu'Ovide appelle le plus grand des poëtes héroïques.

Pedo Albinovanus, ami de Mécène, qui fut auteur d'un poëme en l'honneur de Thésée, et d'un autre sur la navigation de Germanicus; on lui attribue celui de la consolation à Livie sur la mort de Drusus. Ovide lui donne l'epithete de divin.

C. Julius Hyginus, affranchi d'Auguste, et bibliothécaire du palais impérial.

Cornelius Celse, de la famille patricienne de Cornelia, surnommé l'Hypocrate des Latins, qui fut à la fois homme de lettres et homme de guerre; qui écrivit sur la rhétorique, l'art militaire, la

passions de l'ame, la gloire et l'amitié. Les lettres n'étoient point alors déshonorées par de basses jalousies, d'affreux libelles, d'implacables fureurs. Aucun nom célebre n'est immolé dans les satires d'Horace; et Virgile, Ovide, Tibulle, et Properce, pouvoient dire comme Crébillon:

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Dans un siecle où les premiers hommes de l'état cultivoient les lettres avec honneur, Ovide dut moins à sa naissance qu'à son esprit facile et brillant, et à la douceur de son caractere, des liaisons intimes avec les familles les plus distinguées de Rome. Il eut pour ami Atticus, fils ou proche parent de Pomponius Atticus dont Cornelius Nepos a écrit la vie, et que Cicéron, dans ses lettres, entretenoit familièrement de ses affaires domestiques et des affaires de la république. L'héritier de ce grand nom fut le compagnon des études et des plaisirs d'Ovide; il fréquentoit avec lui le barreau, les portiques, et les théâtres; il censuroit ses poésies; et Ovide lui dédia la neuvieme élégie du premier livre des Amours.

Il compte parmi ses amis les plus chers Valerius Messalinus, et Maxime Cotta, fils du célebre orateur Messala; Valerius, qui triompha dans la guerre de Pannonie; qui fut consul, l'an 723 de Rome, à l'époque où Ovide publia son

Art d'aimer ; et qui devoit avoir le triste honneur d'être l'aïeul de Messaline ;

Maxime, qu'Ovide appelle la lumiere des Muses et l'ornement du barreau, et dont la mémoire seroit cependant oubliée s'il n'avoit tendrement aimé un poëte immortel ;

Rufin, qui avoit été questeur en Asie, philosophe et savant doué d'une grande probité ; Gallion, d'une naissance illustre ; Salanus, homme éloquent, lié dès son enfance avec César Germanicus ; Rufus, oncle de la femme d'Ovide, et poëte comique ; Suillius, questeur, et ami de Germanicus ;

Julius Pomponius Græcinus et Labeus Pomponius Flaccus, deux freres qui cultivoient les lettres, les armes, et la faveur d'Auguste ; dont le premier avoit été désigné consul, et dont le second fut gouverneur de Syrie ;

Sextus Pompée, ami de Germanicus, consul sous Auguste, homme riche et puissant, qui brilla par son éloquence et par son savoir, et qui rendit à Ovide tous les services d'un ami généreux et dévoué ;

Brutus, qu'on croit être le fils du meurtrier de César. Après la bataille de Philippes, Auguste, devenu maître de l'empire, se réconcilia sans doute avec cette famille. L'ami d'Ovide occupoit à Rome une place dans la magistrature. Le poëte,

qui l'appelle l'ornement du barreau, loue la force de son éloquence, la douceur de ses mœurs, et son attachement inaltérable qui, formé dans des temps prosperes, devint plus tendre dès qu'il imposa des devoirs courageux, et plus actif lorsqu'il fut dangereux de le montrer.

Mais de tous les amis d'Ovide, le premier, et sans doute le plus recommandable, fut Maxime, de l'illustre famille des Fabiens. Maxime comptoit parmi ses ancêtres Quintus Fabius, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, qui fut élevé cinq fois à la dignité de consul, qu'Annibal regardoit comme son plus dangereux ennemi, et qui, après la bataille de Cannes, rétablit la chose publique, et sauva la ville éternelle. Le pere de Maxime avoit, conjointement avec Messala, formé l'esprit d'Ovide, qui lui fut attaché dès ses plus jeunes ans. Il l'avoit guidé le premier dans les sentiers du Parnasse; le premier il l'avoit engagé à exposer ses vers aux caprices de la Renommée. Maxime n'avoit point dégénéré de la vertu de ses ancêtres. Ovide enfant lui donna les premiers baisers dans son berceau. Depuis il l'appela son frere; il chanta son hymen. Maxime avoit épousé Martia, parente et amie de la femme d'Ovide. Le poëte, compagnon de Maxime, célébroit ses vertus et ses talents. Maxime, confident et allié d'Auguste, consul de Rome, et ami d'Ovide,

eut, comme l'auteur de l'Art d'aimer, le sort funeste de la plupart des favoris ; et la cause de sa mort tragique semble se rattacher à celle qui attira sur la tête du poëte l'implacable colere de César.

Cette longue série de poëtes, de savants, et de citoyens distingués dans les premieres classes de l'état, qui furent unis à Ovide par les liens de l'amitié, peut servir à jeter quelque jour sur l'histoire littéraire du siecle d'Auguste, et fait assez connoître la grande réputation qu'Ovide s'étoit acquise dans Rome par les ouvrages qu'il avoit publiés.

Il avoit d'abord voulu composer un poëme épique sur la guerre des Géants; mais, entraîné par la fougue de ses passions, il quitta la trompette héroïque pour le luth des Amours. « Que m'eût servi, dit-il, d'avoir chanté Achille aux pieds légers? qu'eussent fait pour moi les deux Atrides, et ce guerrier qui fut errant sur les mers pendant autant d'années qu'il en avoit perdu au siege de Troie; et ce déplorable Hector inhumainement traîné par les coursiers du héros d'Hémonie (1) »? L'Amour fut donc son premier Apollon. Il chanta l'Amour; et la Gloire vint bientôt le trouver dans le sein du plaisir.

(1) *Amor.*, *l. I*, *el.* 6.

gage cette conscience d'un talent supérieur qui faisoit dire au grand Corneille :

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?

Ce noble et franc enthousiasme, que partagerent presque tous les grands poëtes de l'antiquité, et qui sans doute étoit préférable à la fausse modestie de la plupart des écrivains modernes, seroit aujourd'hui justifié, si la tragédie de Médée étoit parvenue jusqu'à nous; mais elle est perdue avec le Thyeste de Varus, avec les tragédies d'Accius, de Pacuvius, de Pomponius Secundus, de Messala, de Caïus Pollion, surnommé le Sophocle romain, avec tant d'autres ouvrages dramatiques, dont la perte irréparable ne nous permet pas de juger jusqu'à quelle hauteur parvint la tragédie chez les Romains. Peut-être, dit Vossius, les Latins pourroient-ils opposer avec succès leur théâtre tragique à celui des Grecs, si la Médée d'Ovide et le Thyeste de Varus eussent résisté au temps qui détruit tout (1). « Médée me paroît montrer, dit Quintilien, de quoi Ovide eût été capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu le retenir dans les bornes de la raison (2)... Aucune piece de Pollion et de Messala n'est aussi céle-

(1) *Vossius, de Imitatione, c.* 2. (2) *Quintil., l. X, c.* 1.



Moreau le jeune inv.t N. Courbe Sculp.t

*Ecoutez mes leçons, et vous saurez aimer.*

bre que la Médée d'Ovide ou le Thyeste de Varus. » (1)

Ovide, dans son Apologie à Auguste, fait une critique sévere de la plupart des tragédies de son temps, qui étoient infectées de sales équivoques, de mots obscenes, de fades plaisanteries, et de caracteres faux et indécents qui dégradoient les héros. L'auteur de Médée avoit sans doute évité tous les défauts qu'il reprend dans les autres; et comme il le dit lui-même, il avoit épuré la scene. C'est ce qui doit rendre plus sensible la perte de sa tragédie. Un seul vers cité par Quintilien est maintenant tout ce qui reste de ce chef-d'œuvre. (2)

Ovide fixe lui-même, dans le premier chant de son Art d'aimer, l'époque à laquelle il composa ce poëme. Ce fut l'année où Caïus César, fils de Julie et d'Agrippa partit pour aller rétablir l'ordre dans les provinces orientales de l'empire romain, l'an 753 de la fondation de Rome. Le poëte avoit alors plus de quarante ans. Julie subissoit déja la peine d'un exil qui devoit être éternel (3); et cette circonstance mérite

(1) *Quintil., l. IV, c.* 1.

(2) Servare potui, perdere an possim rogas?

(3) Quelques auteurs placent l'exil de Julie à l'an 748 de Rome; d'autres, avec plus de vraisemblance, à l'an 752, un an avant la naissance de J. C.

d'être remarquée, parcequ'elle prouve que ce ne fut pas l'Art d'aimer qui attira la colere de l'empereur sur sa fille, et qu'il ne fut pas non plus, environ dix ans après, la véritable cause de l'exil d'Ovide.

Les mœurs publiques étoient extrêmement corrompues lorsqu'il publia ce poëme, qui peut être considéré comme un tableau historique et précieux qui retrace la vie et les mœurs des Romains sous le regne d'Auguste. On y voit que les théâtres, le cirque, les portiques, les bains, les temples même, étoient des lieux dangereux pour la pudeur; que les hommes publioient le jour les débauches de la nuit; que des tableaux obscenes offroient aux yeux un spectacle révoltant, dont une femme, nommée Elephantis, avoit fourni les sujets dans des poésies infâmes, qui heureusement ne sont point parvenues jusqu'à nous; que les hommes se glissoient furtivement dans les bains des dames romaines; qu'ils étoient secrètement admis dans le temple de la bonne Déesse; que pour tromper d'inquiets surveillants, les dames traçoient avec des verges des lettres sanglantes sur le dos de leurs esclaves; et que les présents corrompant les femmes et les hommes, achetoient même le silence des maris.

Il ne faut donc pas croire légèrement qu'Ovide ait contribué par ses trois livres de l'Art d'aimer

à corrompre les mœurs de son siecle ; mais il faut plutôt reconnoître que la dépravation de ce siecle si vanté influa sur les talents du poëte, et sur l'emploi blâmable qu'il en fit trop souvent. Il faut avouer que ses chants sont moins obscenes que les écrits de plusieurs autres poëtes grecs et latins. Rien n'y approche de la licence de plusieurs épigrammes de Catulle, de Martial, et d'Ausonne ; de quelques satires d'Horace et de Juvénal ; et il ne faudroit pas retrancher quatre-vingts vers de l'Art d'aimer pour rendre ce poëme une des plus agréables et une des plus décentes productions de la muse érotique.

Le plan qu'Ovide se propose de suivre dans son Art d'aimer n'a rien qui révolte la pudeur. Il annonce qu'il va donner des lecons utiles : « D'abord occupez-vous de trouver un objet digne de votre amour... Cherchez ensuite à fixer celui dont votre cœur a fait choix. Le troisieme objet que vous devez vous proposer, c'est de rendre vos amours éternelles. » (1)

Ovide croyoit n'avoir blessé ni les mœurs ni les lois : « Je chanterai, disoit-il, les ruses et les larcins d'un amour exempt de crimes ; et mes vers n'offriront rien de repréhensible (2) »... Il ajoute dans le second livre : « Je le déclare encore

(1) *De Arte amandi, l. I.* (2) *Ibid.*

une fois, je ne dis rien ici qui ne soit autorisé par la loi; et l'honneur des femmes est respecté dans mes jeux » (1).

Ovide, âgé de quarante ans, parle dans l'Art d'aimer de son amour pour cette Corinne qu'il avoit chantée vingt ans auparavant. Cela doit suffire pour reconnoître que sa maîtresse ne pouvoit être la petite-fille d'Auguste, puisqu'Agrippa, son pere, ne devint gendre de l'empereur que l'an 733 de Rome, Ovide ayant déja vingt-deux ans. Ce simple rapprochement de dates eût pu épargner aux érudits de longs raisonnements. Mais il est plus difficile de nier que cette Corinne fût Julie, fille d'Auguste (2); et quoiqu'il ne paroisse pas vraisemblable que dans les premiers temps de l'exil de Julie, Ovide ait osé dire : « De toutes parts on demande, Corinne, qui tu es (3) ».

---

(1) *De Arte amandi*, *l. II.*

(2) Julie étoit fille de Scribonie, qu'Octave répudia l'an 716 de Rome; Ovide avoit alors cinq ans. Ovide et Julie étoient donc à-peu-près du même âge.

(3) Et multi, quæ sit nostra Corinna rogant.

*Ibid.*

Il y a eu deux Corinnes célebres dans l'histoire, l'une Thébaine, rivale heureuse de Pindare, dont Properce a dit, en lui comparant Cynthie (*l. II, el.* 3):

Et sua cum antiquæ committit scripta Corinnæ.

l'autre, Thespienne, que plusieurs auteurs appellent *Corinthia*,

On sait néanmoins que les poëtes sont souvent indiscrets ; et Ovide, dans son Art d'aimer, manque de prudence et de circonspection lors même qu'il veut être prudent et circonspect.

La licence des poëtes anciens n'empêche ni de les lire ni de les interpréter. Ils ont l'avantage d'être des auteurs classiques. Le suffrage des siecles ne peut être révoqué.

L'Art d'aimer obtint un grand succès à Rome. Les lois resterent muettes : l'envie n'osa faire entendre ses cris, et le poëte continua de jouir de la faveur du prince et de l'estime publique. Mais dans la suite, devenu plus sévere pour lui-même que ne l'avoient été le peuple et ses magistrats, Ovide crut devoir composer le poëme qui a pour titre *le Remede d'amour;* il le publia avant son exil. Il s'y plaint de ce que l'envie, attaquant l'Art d'aimer, ose accuser sa muse d'effronterie. « Mais que m'importent, dit-il, une ou deux cri« tiques si mes écrits plaisent toujours ? Meurs « de désespoir, détestable Envie ; déja mon nom « est célebre : il le sera encore plus dans l'ave« nir (1). » Il déclare qu'il avoit écrit l'Art d'aimer

---

et dont les poëtes ont chanté l'esprit et la beauté. Ovide donna sans doute le nom de Corinne à sa maîtresse parcequ'elle brilloit des dons qui distinguerent les deux Corinnes de la Grece.

(1) *Remed. amoris.*

dans la fougue des passions, et que le Remede d'amour est l'ouvrage de sa raison. Ce dernier poëme contient en effet des maximes et des sentences graves, des préceptes salutaires; mais on y retrouve les écarts d'une imagination lascive; et quelquefois le remede devient pire que le mal.

On attribue à Ovide un fragment de cent vers élégiaques, reste d'un poëme qu'il avoit composé sur l'art de soigner son visage. Il convenoit à l'auteur de l'Art d'aimer de donner aussi des leçons sur l'art de plaire.

On trouve dans toutes les éditions d'Ovide un poëme intitulé *Consolation à Livie sur la mort de Drusus;* mais Scaliger et tous les commentateurs attribuent cet ouvrage à Pedo Albinovanus, contemporain et ami d'Ovide, qui partageoit avec lui la faveur des Césars.

Déja la mort avoit enlevé les principaux écrivains du siecle d'Auguste. Depuis long-temps Cicéron, Varron, Salluste, et Pomponius Atticus, ne vivoient plus que dans leurs ouvrages, dont la plupart devoient encore périr. Ovide avoit donné d'inutiles regrets à Gallus, Virgile, Tibulle, Horace, et Properce; et il étoit le dernier vivant des grands poëtes de ce siecle fameux.

Parvenu au faîte de la gloire et de la puissance, après avoir soumis Rome et l'univers, Auguste étoit, dans son palais, foible, crédule, et mal-

heureux. A tous les chagrins domestiques qui assiégeoient sa vieillesse vinrent aussi se mêler des malheurs publics. Arminius avoit détruit trois légions romaines dans la Germanie. Auguste, affligé de ce désastre, s'enferma dans son palais, laissa croître sa barbe et ses cheveux, et dans les transports de sa douleur il s'écrioit en se frappant la tête, *Varus, rends-moi mes légions!*

C'est à cette époque qu'effrayé de Tibere, tourmenté par Livie, affoibli par l'âge, livré à des pratiques superstitieuses, sans conseil et sans amis, aigri, défiant, et malheureux, ayant vu périr la moitié de sa famille, et réduit à proscrire l'autre, Auguste chassa de Rome, où il ne devoit plus rentrer, le plus proche héritier du trône des Césars. C'est à cette même époque que fut exilée Julie, sœur d'Agrippa, qui devoit mourir dans son exil; c'est enfin à cette époque qu'Ovide fut relégué sur les bords du Pont-Euxin, qui devoient être son dernier asile et son tombeau.

Il n'est guere permis de douter que le poëte n'ait été victime de quelque intrigue de cour. Protégé ou amant de Julie, avoit-il embrassé les intérêts d'Agrippa, fils de cette Julie? avoit-il osé défendre ses droits auprès d'Auguste dans un de ces moments où les souverains, se souvenant qu'ils sont hommes, épanchent leurs chagrins devant les familiers de leur palais? n'avoit-il pas

été témoin, non de quelque inceste de l'empereur, mais de quelque retour secret vers le légitime héritier de l'empire, ou de quelque scene violente et honteuse entre Tibere, Auguste, et Livie? n'est-ce point là ce qu'il avoit vu, ce qu'il ne pouvoit révéler, puisque c'étoit un secret de l'état; ce qui ne lui fut jamais pardonné? et cette conjecture n'est-elle pas plus vraisemblable que toutes celles qui ont été imaginées pour expliquer la disgrace de l'ingénieux auteur de l'Art d'aimer? On sait qu'Auguste éprouva quelquefois des remords d'avoir écarté son petit-fils du trône pour y faire monter l'étranger qu'il avoit adopté; on sait qu'il voulut le rappeler de son exil; Plutarque et Tacite l'attestent. Tacite nous représente Auguste accompagné du seul Fabius Maximus, son confident, et l'ami le plus cher d'Ovide, visitant le malheureux Agrippa dans l'isle de Planasie, où il étoit relégué, pleurant avec son petit-fils, lui pròdiguant les témoignages touchants de l'affection d'un pere, et comme si, maître du monde, il étoit déja dépendant de Tibere et de Livie, n'osant donner à son petit-fils, reconnu par lui innocent et calomnié, que l'espoir qu'il seroit bientôt rappelé de son exil. Maxime osa confier ce secret important à son épouse, et celle-ci eut l'imprudence de le révéler à Livie. Maxime se donna la mort, et Ovide

s'accusa d'en être la cause (1); circonstance remarquable, et qui auroit dû ne pas échapper à ceux qui ont voulu expliquer les causes de l'exil d'Ovide. Maxime fut indiscret; Ovide l'avoit été sans doute : tous les deux furent punis. Cependant Auguste alloit pardonner; il alloit rappeler Ovide (2), et son petit-fils, et sa fille peut-être: Auguste mourut subitement à Nole; Tibere fut proclamé empereur, Agrippa tué par un centurion, et Julie sa mere, privée d'aliments, périt du long supplice de la faim; dès lors l'exil d'Ovide et celui de Julie, sœur d'Agrippa, ne durent avoir d'autre terme que la mort.

Le silence des historiens contemporains laissera toujours ignorer à la postérité les vrais motifs de l'exil d'Ovide. Ce secret est pour jamais enfermé dans la tombe des Césars.

La nouvelle conjecture hasardée ici sur les véritables causes de l'exil d'Ovide est beaucoup moins invraisemblable que toutes celles qui ont été imaginées jusqu'à ce jour; il ne sera pas difficile de le prouver.

Plusieurs auteurs ont adopté, d'après un historien du quatrieme siecle, l'opinion qu'Ovide fut exilé pour avoir composé les trois livres de l'Art d'aimer. Il est certain que cet ouvrage

(1) *Ex Ponto*, *l. IV*, *ep.* 6. (2) *Ibid.*

devint le prétexte de son exil. L'Art d'aimer fut exclu de la bibliotheque du mont Palatin, et de celle qu'Agrippa avoit fondée dans le vestibule du temple de la Liberté; mais Ovide dit souvent, dans ses Tristes et dans ses Pontiques, qu'il a été puni non seulement pour avoir écrit ce poëme, mais pour avoir vu ce qu'il ne devoit point voir. Il suppose que se plaignant à l'Amour de n'avoir obtenu d'autre récompense pour avoir travaillé à étendre son empire que d'être exilé parmi les barbares, l'Amour lui répond : « Vous « savez bien que ce n'est point ce qui vous a fait « le plus de tort (1). » Il est donc constant qu'Ovide ne fut point exilé pour avoir publié son Art d'aimer.

Le poëte avoue souvent, dans ses Tristes et dans ses Pontiques, qu'il a commis une faute; mais il ne veut pas qu'on la qualifie du nom de crime. Cette faute n'est qu'une imprudence et l'effet du hasard.

Il est vrai qu'Ovide ne fait point connoître la nature de cette faute, et qu'il parle toujours avec une espece de mystere de ce qu'il a vu. Tantôt son génie a été la cause de son exil; tantôt ses yeux seuls l'ont rendu criminel. Il écrit à son épouse que César pouvoit le condamner

(1) *Ex Ponto, l. III, ep.* 3.

à mort sans injustice. Il dit ailleurs qu'il a été plus insensé que coupable. Il paroît sans cesse vouloir et n'oser s'expliquer; il craint de renouveler les blessures d'Auguste ; il craint de ranimer les siennes. Il ne veut point qu'on l'interroge. Il consent à ce que les Romains croient que l'Art d'aimer a seul causé sa perte. « Il seroit, dit-il, trop pénible et trop douloureux de raconter l'origine de mes malheurs. Taisez-vous, ma langue ; je ne puis en dire davantage. (1) »

Ces réticences, ces plaintes, ces contradictions, ont ouvert un vaste champ aux conjectures des savants, des biographes, et des commentateurs.

Plusieurs ont imaginé qu'Ovide avoit surpris l'empereur dans une action criminelle avec sa fille. Il est vrai que Caligula publioit que sa mere étoit née d'Auguste et de Julie (2). Mais quelle foi peut-on ajouter à cet odieux témoignage d'un prince plus odieux encore ? D'ailleurs l'historien des Césars auroit-il négligé de réveler cet exécrable inceste ? « C'étoit son génie, dit Bayle, de « déterrer cette espece d'anecdotes, et de les in-« sérer hardiment dans son ouvrage ». Mais il suffit d'observer que lorsqu'Ovide fut relégué chez les Sarmates, Julie, triste objet de l'indi-

(1) *Ex Ponto*, *l. I*, *ep.* 6 ; *l. II*, *ep.* 2. (2) *Sueton.*, *in vita Caligulæ*.

gnation de son pere, étoit exilée de Rome depuis dix ans.

Plusieurs auteurs ont prétendu qu'Auguste avoit été surpris non avec sa fille, mais avec sa petite-fille. Cette conjecture ne résiste pas, comme la premiere, à la chronologie, puisque l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie se rapportent à la même époque. Mais on peut alléguer, pour la détruire, le silence de Suétone. On doit ajouter que le poëte, quelque indiscret qu'on le suppose, ne seroit pas revenu si souvent, même avec les expressions les plus vagues, sur ce qu'il avoit vu, s'il s'étoit agi d'un crime qui eût exposé Auguste à l'exécration du peuple romain. Les révélations d'Ovide pouvoient donc compromettre le repos, mais non la réputation et la gloire de l'empereur. Le poëte auroit-il osé dire à ce prince, dans son apologie : « Ma fortune « me paroît trop peu de chose pour que je veuille « ici me justifier en renouvelant vos blessures. « C'est déja trop que vous en ayiez une fois res« senti les atteintes (1). » L'inceste de Julie avec son grand-pere, âgé de soixante-dix ans, étoit-il donc de nature à pouvoir être rendu public dans certains cas, c'est-à-dire, comme le remarque Bayle, *par une personne qui se seroit cru fort*

(1) *Trist., l. II.*

*importante?* N'étoit-ce pas un crime qu'absolument et sans réserve il falloit tenir dans un silence éternel ?

D'autres écrivains ont pensé qu'Ovide fut exilé pour avoir été témoin de quelques débauches de la petite-fille de l'empereur. Mais il suffit d'observer qu'Auguste ayant lui-même publié le déshonneur de sa famille, Ovide ne pouvoit être puni pour avoir vu ce que l'empereur dénonçoit au sénat, à Rome, et à l'univers; imprudence qui lui fut sans doute arrachée par Livie, et dont il se répentit dans sa vieillesse, en s'écriant : « Rien de tout cela ne seroit arrivé, si Agrippa « ou Mécene avoient vécu. »

Ceux qui ont voulu voir la cause de l'exil d'Ovide dans la découverte d'une intrigue de ce poëte avec l'une ou l'autre Julie, ont oublié que c'étoit un crime de lese-majesté, qui fut puni de mort dans Jule Antoine, fils du triumvir. Il est vrai que Quintius Crispinus, homme consulaire ; qu'Appius Claudius, Sempronius Gracchus, Scipion, et plusieurs autres sénateurs ou chevaliers, qu'on accusa d'avoir déshonoré la fille d'Auguste et la femme de Tibere, ne furent punis que comme s'il se fût agi d'une femme ordinaire; c'est-à-dire qu'on leur appliqua la loi Julia, qui condamnoit à l'exil les adulteres, de quelque condition qu'ils fussent. Mais Ovide ne

fut même pas exilé. Il conserva ses biens et ses droits de citoyen romain. Relégué aux extrémités de l'empire parmi les barbares, tandis que tous les exilés étoient envoyés dans des provinces beaucoup moins éloignées, on eût dit qu'Auguste vouloit moins se venger et punir, qu'ensevelir un secret important sur une terre à peine connue des Romains.

Ceux qui ont cru qu'Ovide fut relégué sur les bords du Pont-Euxin pour avoir désigné, dans l'Art d'aimer, sous le nom de Corinne, la fille ou la petite fille de l'empereur, n'ont point réfléchi que la seconde Julie n'étoit pas née lorsqu'Ovide, à peine âgé de vingt ans, chantoit déja Corinne et les amours. Ils n'ont point observé qu'Auguste, ami des vers et poëte lui-même, n'avoit pu ignorer pendant vingt ans qu'Ovide avoit célébré Corinne dans ses élégies; et pendant dix ans, qu'il la nommoit dans son Art d'aimer. Auguste ne pouvoit ignorer si le poëte, qu'il aimoit, qu'il admettoit familièrement auprès de lui, avoit osé désigner l'un de ses enfants sous le nom de cette Corinne, qui retentissoit dans Rome, et jusque sur les théâtres, où l'on récitoit au peuple assemblé les élégies du poëte latin. Dans tous les cas il devient impossible de croire que le maître du monde ait pu si long-temps arrêter sa justice, ou retarder sa vengeance.

Quelques écrivains ayant observé qu'Ovide

n'avoit parlé de Mécene dans aucun de ses ouvrages, ont imaginé que ce ministre courtisan avoit pu être l'ennemi de ce poëte, et l'auteur de sa disgrace. Mais pour réfuter cette opinion, il suffisoit de dire que Mécene étoit mort depuis quinze ans lorsqu'Ovide fut relégué chez les Tomitains; et il est étonnant que le savant abbé Goujet ait lui-même adopté cette erreur de chronologie, en paroissant rejeter, par d'autres motifs, l'opinion que le favori d'Auguste ait été le persécuteur d'un poëte digne émule de ceux qu'il se fit gloire de protéger.

De toutes les conjectures qui ont été formées sur les causes de l'exil d'Ovide, il ne reste à examiner que celle qui porte sur une prétendue passion de ce poëte pour Livie, femme de l'empereur; ou du moins sur le malheur qu'il eut de la voir, par hasard, dans le même état où Diane fut surprise par Actéon; et sur l'imprudence qu'il commit en osant parler de ce qu'il avoit vu.

Ce qui a donné lieu à cette conjecture, c'est que le poëte dit dans son apologie à Auguste: « Pourquoi ai-je vu quelque chose?... Ainsi Ac« téon vit Diane sans vêtements; il la vit sans « chercher à la voir; et il n'en devint pas moins « la proie de ses chiens » (1). Mais une comparaison n'est pas toujours une allusion. En admettant

---

(1) *Trist.*, *l. II*, *v.* 203.

néanmoins qu'Ovide eût vu, par l'effet du hasard, la chaste Livie dans le bain, Auguste l'auroit-il puni si cruellement pour une faute involontaire? et s'il l'avoit proscrit dans un premier emportement, n'est-il pas vraisemblable qu'il se seroit ensuite laissé fléchir aux prieres de Maxime son confident; aux larmes de la femme d'Ovide, qui avoit été élevée dans sa famille; aux supplications de plusieurs citoyens recommandables par leur crédit, leurs vertus, et leurs dignités? Mais si Auguste avoit pu rester inflexible, après sa mort Livie n'eût-elle pas demandé sa grace; et Tibere, sollicité par les amis d'Ovide, dont plusieurs étoient ses favoris, auroit-il eu quelques motifs pour ne pas l'accorder?

Il est donc vrai que les diverses opinions émises jusqu'à ce jour sur les causes de l'exil d'Ovide ne peuvent soutenir un examen réfléchi, tandis que nulle invraisemblance ne se trouve dans celle qui fait ce poëte victime d'un secret d'état. Il est certain qu'il fréquentoit familièrement le palais d'Auguste, qu'il y avoit été témoin de quelque fait, ou dépositaire de quelque secret important. Il paroît constant qu'il ne fut pas assez discret. En effet il écrivoit à Pomponius Græcinus: « Lorsque mon vaisseau vo« guoit à pleines voiles, on pouvoit m'avertir de « prendre garde aux écueils; maintenant que j'ai

« fait naufrage, il est bien inutile de m'enseigner « la route que j'aurois dû tenir (1). » Il mandoit du fond de son exil à son ami Carus, précepteur des enfants de Germanicus : « Tu étois le seul à « qui je confiois tous mes secrets, tous, excepté « celui qui a causé ma perte ; et si je te l'avois « communiqué, tu jouirois encore de la présence « de ton ami ; et, par tes sages conseils, j'aurois « évité ma disgrace. » Il recommande à sa femme, lorsqu'elle implorera Livie ; à ses amis, quand ils solliciteront le maître du monde, de se borner à demander pour lui un ciel plus doux, un pays moins barbare.

Il savoit donc que sa faute n'étoit pas de nature à être excusée ; ou plutôt il n'oublioit pas qu'il avoit dans le palais des Césars des ennemis puissants qui ne pourroient lui pardonner. Il invitoit Brutus, Fabius Maximus, Messalinus, Sextus Pompée, à ne rien négliger pour fléchir Auguste. Il osoit l'implorer lui-même : il écrivoit à l'empereur, à Germanicus ; mais il ne s'adressa jamais à Livie, jamais à Tibere. Il n'exhorta point ses amis à réclamer leur crédit, à les attendrir sur ses malheurs. Une seule fois, près de succomber aux longues miseres de son exil, il invita sa femme à

(1) *Ex Ponto, l. II, ep.* 6.

tenter une démarche auprès de Livie. Mais avec quelles précautions il l'invitoit à l'aborder, à choisir un moment favorable, lorsque Rome et la famille impériale seroient dans la joie d'une fête publique, lorsque le sénat en corps se trouveroit au palais d'Auguste : « Alors, dit Ovide, « passez à travers la foule ; tombez aux pieds de « Junon, et, prosternée à terre, d'une voix trem« blante, entrecoupée de larmes, suppliez.... « Mais gardez-vous de vouloir justifier ma faute ; « et ne demandez pour toute grace qu'un exil « moins rigoureux. (1) »

Germanicus, haï de Tibere et de Livie, parceque les vœux des Romains l'appeloient à l'empire du monde, protégeoit secrètement Ovide. Parmi les amis les plus tendres, les plus constants, et les plus courageux du poëte, on remarque les plus illustres favoris du prince : Carus, précepteur de ses enfants ; Salanus, qui, dès sa plus tendre enfance, fut le compagnon de ses études ; Suillius, et Sextus Pompée, qui furent admis dans sa confidence et dans son amitié. Salanus écrivoit à Ovide pour lui demander des vers, peut-être par les conseils et suivant les desirs du prince. Suillius communiquoit sans doute à ce dernier sa correspondance avec le proscrit,

(1) *Ex Ponto, l. III, ep.* 1.

puisque dans une même lettre le poëte s'adressoit tantôt au favori de Germanicus, tantôt à Germanicus lui-même. Enfin ce fut aux prieres de Sextus Pompée qu'Ovide fut peut-être redevable de la vie que lui laissa César. Ce fut Sextus Pompée qui veilla sur les dangers du long et pénible voyage de son exil; qui le fit passer en sûreté à travers des nations barbares; qui l'empêcha d'être égorgé par les Bistoniens; ce fut Sextus Pompée qui l'assista constamment chez les Sarmates de ses immenses richesses, et de tous les secours d'une amitié généreuse et puissante.

Mais, soit qu'Ovide s'adressât directement à Germanicus, soit qu'il écrivît à ses favoris, il ne les invita jamais à solliciter la fin de ses malheurs. Après la mort d'Auguste, Sextus Pompée étant consul, il osa une seule fois réclamer son intervention auprès de Tibere, pour obtenir, non son rappel à Rome, mais un changement d'exil sous un ciel moins triste et moins affreux.

Toutes ces circonstances réunies semblent prouver qu'Ovide étoit sincèrement attaché aux enfants et à la famille d'Auguste; qu'il ne se borna pas à faire des vœux secrets comme les Romains; qu'il eut l'imprudence de faire connoître ses sentiments généreux; qu'il osa peut-être davantage; et qu'il ne fut pas plus difficile à Livie d'arracher

à la vieillesse d'Auguste la proscription de ce poëte, que celle des deux Julies, que celle du malheureux Agrippa, le dernier de ses petits-fils, le premier que sa naissance appeloit légitimement à l'empire.

Les excès de la premiere Julie paroissent constatés par les témoignages de l'histoire ; mais la haine toute puissante de Livie pouvoit les avoir considérablement exagérés, mais la crainte ou l'adulation avoient pu les propager, quand on vit Auguste lui-même en faire une révélation effrayante à son peuple, à son siecle, et à l'univers. Le scandale de la vie de sa petite-fille est moins certain : elle fut accusée d'adultere par son aïeul, et perdue sans retour. Agrippa fut proscrit comme ayant un caractere sombre et farouche ; et ce fut la mere de Tibere, le plus sombre et le plus féroce des Romains, qui obtint ce triomphe odieux, ridicule, mais nécessaire à son ambition. Enfin Ovide fut condamné comme corrupteur des mœurs, dans une cour corrompue, par un monarque qui avoit aimé et protégé les poëtes les plus licencieux, et qui lui-même avoit composé des vers que l'auteur de l'Art d'aimer eût peut-être rougi d'insérer dans ses chants.

Mais il falloit que Tibere régnât : il falloit perdre la famille d'Auguste ; il falloit comprimer ses partisans par la terreur. On chercha des pré-

textes, on aggrava des fautes, on supposa des crimes, et l'on en commit. L'héritier des Césars fut assassiné, la fille d'Auguste mourut de faim, sa petite-fille de misere, Ovide de chagrin, dans quatre exils différents, mais qui paroissent avoir eu une même cause, et dont le terme fut marqué par la mort des quatre victimes de la haine d'une femme dont l'ambition devoit être si fatale à la famille d'Auguste et au repos du monde.

Il a fallu donner quelque étendue à cette digression sur les causes de l'exil d'Ovide, puisqu'on présentoit de nouvelles conjectures, puisqu'on cherchoit à expliquer un mystere que le silence de l'histoire a laissé impénétrable; et qu'on essayoit de jeter quelque lumiere sur une époque intéressante de la vie des Césars.

Il est temps de reprendre la série des évènements qui compléteront le tableau de la vie d'Ovide.

Son pere étoit mort après avoir fourni honorablement une carriere de quatre-vingt-dix ans. Le poëte nous apprend qu'il pleura son trépas comme ce pere tendre auroit pleuré le sien. Sa mere ne tarda pas à le suivre au tombeau: « Il fallut, dit « Ovide, renouveler mon deuil, et je lui rendis « les mêmes honneurs funebres. Heureux l'un et « l'autre de n'avoir pas été témoins de ma dis- « grace! heureux moi-même qu'ils n'aient pas

« survécu à mes malheurs » (1)! Après leur mort, sa famille se composoit d'une épouse adorée, dont les Romains estimoient la vertu; d'une fille nommée Pérille, qu'il avoit mariée à Cornélius Fidus; et de deux petits-enfants qu'il alloit abandonner pour ne plus les revoir. Sa fille, dont il chante les talents et les succès dans la poésie lyrique, avoit suivi son mari dans la Libye, et ne devoit point recevoir les derniers adieux du plus tendre des peres.

Ovide possédoit dans le pays des Péligniens des terres, héritage de ses ancêtres; il avoit à Rome une maison auprès du Capitole; et dans un faubourg de la ville, des jardins situés sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie de Flaminius. Il aimoit à cultiver la terre, à greffer des arbres, à arroser les fleurs. Pere tendre, ami fidele, il avoit tous les goûts simples, tous les sentiments généreux qui sont inconnus aux cœurs corrompus. Il déclare lui-même que sa vie avoit été pure et sans tache; il se donne ce témoignage devant Auguste lui-même. Il est vrai que Catulle, Tibulle, Properce, et Martial, osent aussi parler de la régularité de leurs mœurs, et de la licence de leurs écrits. Des doutes peuvent s'élever sur la sincérité de leurs aveux; mais

(1) *Trist., l. IV, el.* 10.

il ne faut pas oublier que le fabuliste français, qui eut toute la simplicité d'un enfant, et que le sévere Boileau appeloit le bon-homme, ne fut pas le poëte le plus réservé du siecle de Louis-le-Grand.

Quoi qu'il en soit, Ovide étoit d'une sobriété remarquable. Ami d'Horace, il ne buvoit guere que de l'eau; il ne chantoit ni le Falerne, ni le Cécube, ni la joie bruyante des festins, ni les désordres de l'ivresse. Il n'aimoit point le jeu. Il ne fut ni envieux ni jaloux. Aucune passion basse et cruelle ne troubla son repos et ne flétrit sa vie; aussi la satire respecta-t-elle ses mœurs et ses ouvrages. Il suffit enfin de lire ses Tristes et ses épîtres Pontiques, qui sont comme les mémoires justificatifs de sa vie, pour se convaincre qu'il avoit beaucoup de candeur, une belle ame, un cœur sensible et reconnoissant, des goûts simples, et les qualités de l'homme aimable réunies aux sentiments de l'honnête homme.

Mais lorsque la fortune sembloit le favoriser et le combler de tous ses dons; lorsque ses vers, qui faisoient les délices de Rome, étoient lus en plein théâtre et applaudis par les maîtres de l'univers; lorsque sa réputation s'étendoit jusqu'aux extrémités de l'empire, et qu'allié à plusieurs familles consulaires, il comptoit parmi ses amis tout ce que Rome avoit de plus illustre par

déja les Lares eussent annoncé leur retraite d'une maison que son maître alloit abandonner.

Ovide voulut plusieurs fois se donner la mort. Sa femme et ses amis calmerent son désespoir. L'espérance retint aussi son bras. Celse le pressoit sur son sein ; il relevoit son courage abattu ; il mêloit ses pleurs à ses pleurs : « Ah ! « combien de fois ce digne ami, que je supportois « alors impatiemment, dit Ovide, m'empêcha-t-il « d'atténter à mes jours ! combien de fois il me « dit : « La colere des dieux n'est point implaca- « ble : vis, et crois qu'elle s'appaisera. » (1)

Irrité contre les Muses, maudissant l'art des vers, qui lui devenoit si funeste, Ovide brûla plusieurs ouvrages qu'il parut regretter dans la suite; il voulut aussi détruire ses Métamorphoses, poëme qui n'étoit pas encore terminé. Le désespoir en avoit fait le sacrifice, l'amitié le conserva ; et, quoiqu'il ne paroisse pas qu'Ovide se soit occupé de le revoir dans son exil, il est devenu le premier titre de sa gloire dans la postérité.

Déja la nuit étoit avancée ; le jour alloit paroître : Ovide hésitoit, combattu par l'amour de sa patrie, pressé par l'ordre fatal, encouragé par ses amis, qui l'exhortoient à obéir : « Voyez, s'écrioit-

(1) *Ex Ponto, l. I, ep.* 9.

« il, où vous voulez que j'aille, et de quels lieux « il faut m'éloigner »! Trois fois son pied touche le seuil de la porte, il le retire trois fois. Enfin il fait et reçoit les derniers adieux; il donne et reçoit les derniers embrassements. Il recommande son épouse expirante à ses amis; il leur redit vingt fois les mêmes paroles; il recommence ses plaintes, ses prieres, et ses adieux. Il regarde autour de lui; il y voit tout ce qu'il a de plus cher: « Ah! pourquoi, s'écrie-t-il, précipiter mon départ! C'est dans la Scythie qu'on me relegue, et c'est Rome que je vais quitter! Ma femme.... elle m'est ravie! Je ne reverrai plus ma femme, ma fille, mes amis, ma maison! »

Enfin le jour commence à paroître. Un des gardes d'Auguste, chargé de le conduire dans son exil, hâte l'instant fatal. Ovide va s'arracher à cette scene de douleur et remplir son destin. Carus, pâle, troublé, sanglottant, le presse dans ses bras. Celse, Brutus, Gallion, et Rufus, lui montrent dans l'avenir l'espérance qui soutient et console les malheureux. Ovide recueille avidement les tendres paroles et les douces larmes de l'amitié. Il alloit franchir le seuil de sa maison: ses esclaves font retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissements; ils se frappent la poitrine. Sa femme s'élance dans ses bras: « Epoux trop cher! dit-elle; non, tu ne peux ainsi te séparer

de moi. Je te suivrai dans ton exil. Si la colere de César te bannit de ton pays, eh bien! ma tendresse m'en a chassée. Avec toi je pars; oui, j'irai, je te suivrai jusqu'aux extrémités de la terre.»

Cependant les amis d'Ovide obtiennent avec peine qu'elle restera dans Rome, où elle tâchera de fléchir Auguste; où elle préparera pour son époux un avenir plus heureux. L'infortunée cede; elle pleure, elle tombe évanouie, et succombe à sa douleur. On entraîne Ovide. Il part, il s'éloigne, il fuit, pâle, défait, négligé dans ses vêtements; ses cheveux épars tombent sur son visage, dont les traits altérés portent l'empreinte terrible d'un long bonheur détruit, de la douleur sans espérance, de la raison prête à s'égarer.

Sa femme est sans connoissance: ses cheveux traînent dans la poussiere; et quand elle a rouvert les yeux, elle cherche Ovide, elle l'appelle, elle se plaint de voir ses foyers déserts; elle invoque la mort; elle accuse les dieux; elle accuse César et le destin. Enfin l'espoir d'être utile à Ovide la rattache encore à la vie.

Ovide partit de Rome, l'an 763, à la fin du mois de novembre. Il étoit alors âgé de cinquante ans accomplis. Il ne fut condamné ni par un arrêt du sénat, ni par la sentence d'aucun juge délégué par Auguste, mais par un édit de l'empereur lui-même. Le poëte n'étoit point exilé, mais seule-



J. M. Moreau J^ne inv^t. V. M. Langlois sculp^t.

*Les adieux d'Ovide a sa femme.*

ment relégué. L'édit étoit conçu en peu de mots, et, contre l'usage, il ne dépouilloit point Ovide de ses biens, dont il conserva la jouissance.

Le généreux Maxime, qui n'avoit pu le voir et le consoler à l'époque de son départ, le suivit et le rejoignit à l'extrême frontiere de l'Italie, à Brindes, où il dut s'embarquer. Maxime osa interroger le cœur de son ami: « Es-tu coupable, lui dit-il, et que faut-il croire des bruits que la renommée a publiés »? Il vit alors Ovide égaré, dans le désordre de ses sens, hésiter entre le desir de se justifier, et la prudence qui lui commandoit de se taire. Des pleurs, des sanglots, furent enfin son unique réponse. Il n'osa s'expliquer devant les gardes qui l'entouroient, et son visage altéré marquoit le trouble profond de son ame. Maxime l'entendit; il pleuroit, il pressoit Ovide sur son sein; il lui promettoit son appui: c'étoit celui de la vertu courageuse et compatissante, celui qu'une amitié forte et généreuse doit à l'innocence et au malheur. Ovide lui recommande sa femme; il embrasse la terre qui l'a vu naître, et qui ne le verra point mourir; il l'arrose de ses larmes, et monte sur le vaisseau qui l'éloigne à jamais de sa patrie, de sa femme, de ses enfants, de ses amis.

Ce vaisseau flotta long-temps sur l'Adriatique, à la vue de l'Italie. Les vents sembloient se refu-

ser à seconder la colere de César. La mer étoit agitée par d'horribles tempêtes. Ovide en essuya trois dans le long voyage de son exil. Il décrivit celle dont le vaisseau fut assailli à la sortie du port. Il parcourut plusieurs mers et plusieurs climats. Ayant mis pied à terre dans la Grece, il traversa l'isthme de Corinthe, et se rembarqua sur un second vaisseau au port de Cenchrée, dans le golfe Saronique. Il passa l'Hellespont, découvrit la ville d'Hector, relâcha aux ports d'Imbrie, de Samothrace, et de Tempyre. Il traversa à pied le pays des Bistoniens, peuples féroces de la Thrace, qui l'eussent égorgé si Sextus Pompée n'eût veillé de loin sur ses jours.

Le vaisseau sur lequel il se rembarqua fit voile vers la ville de Dardanie, ainsi nommée par son fondateur; Ovide aborda ensuite à Lampsaque, que protege le dieu des jardins. Il franchit le détroit fameux qui sépare Sestos et Abydos; il vit sur les bords de la Propontide la ville de Cizique, fondée par une colonie de Thessaliens; il navigua sur le Bosphore de Thrace, s'approcha de Byzance, évita les isles Cyanées, qui paroissent toujours flottantes; passa le détroit de Thynnes, vit la ville d'Apollonie et les hautes murailles d'Anchiale, les ports de Mésambrie, d'Odessa, de Dionysiopolis, et la ville que fonderent les descendants d'Alcathoë.

Pendant son voyage, il composa les dix élégies qui forment le premier livre des Tristes. « Je « ne fais point, disoit-il, des vers, comme autrefois, dans mes jardins émaillés de fleurs. Je suis agité sur une mer indomtable que couvrent de noirs frimas, et les vagues rejaillissent sur les tablettes où j'écris ces vers. » (1)

Il fut maltraité par les matelots, dépouillé par ses gardiens et par des valets perfides, menacé par le fer des barbares. Jouet de la tempête, il s'écrioit : « Les vents furieux de l'hiver agitent violemment les flots; mais la mer est encore moins agitée que mon cœur. »

Enfin il arriva à Tomes, lieu de son exil, dans la province de Pont, sous la froide constellation de l'Ourse, sur la rive gauche du Pont-Euxin, que les anciens appeloient *Axene*, c'est-à-dire, *inhabitable, inhospitalier.*

Le Danube ne mettoit la ville de Tomes à l'abri des incursions des barbares que lorsque ses flots n'étoient point durcis par le froid des hivers. Bâtie sur une éminence, dans une plage déserte et sablonneuse, cette cité étoit plus forte par sa situation que par ses murailles. « Lorsqu'on y pense le moins, dit Ovide, les ennemis viennent fondre sur nous comme des oiseaux de proie;

---

(1) *Trist. l. I, el.* 10.

souvent ils ont enlevé leur butin avant même d'être apperçus. Souvent il arrive que, les portes de la ville étant fermées, nous ramassons des traits empoisonnés qu'ils lancent par-dessus les murs. Les toits des maisons en sont hérissés ainsi qu'un champ de bataille : aussi voit-on peu de laboureurs qui osent cultiver les champs. D'une main ils tiennent les armes, de l'autre la charrue. Le berger, le casque en tête, chante des airs sur ses chalumeaux rustiques; et ce n'est plus le loup que craint la brebis timide; elle n'est effrayée que par le bruit des armes. » (1)

Les habitants de Tomes restoient toujours enfermés dans leurs tristes remparts. Ils portoient l'arc emboîté dans une gaîne; ils s'armoient de traits empoisonnés du fiel des viperes. Ce peuple, composé de Grecs et de Getes, avoit la voix rude, le regard féroce, la physionomie funeste. Il ne coupoit ni sa barbe ni ses cheveux. Il étoit toujours prêt à tirer le glaive et à se venger : « Si je considere les habitants de cette ville, disoit Ovide, ils ne sont pas dignes d'être appelés hommes, car ils sont plus cruels et plus féroces que les tigres du désert. Ils méprisent les lois; la force l'emporte sur l'équité, et la justice opprimée gémit sous l'épée du vainqueur. » (2)

---

(1) *Trist., l. V, el.* 10; *ex Ponto, l. I, ep.* 2, *etc.* (2) *Trist., l. V, el.* 7.

Ovide avoit non seulement à se défendre contre les ennemis du dehors, mais il devoit craindre encore ses étranges et nouveaux concitoyens. Les Getes occupoient une grande partie de sa maison. Les peaux qui leur servoient de vêtements, et les longs cheveux qui tomboient sur leur visage rendoient leur air farouche et leur aspect hideux.

Le poëte banni n'entendoit point le langage de ces nations sauvages. Il ne restoit parmi les habitants de Tomes que de foibles vestiges d'un grec corrompu par l'accent des barbares. A peine y trouvoit-on un homme qui sût parler la langue des Romains. Les idiômes des Thraces, des Scythes, et des Getes, retentissoient seuls aux oreilles d'Ovide. « On ne parle ici, disoit-il, que d'arcs et de fleches. Si je veux lire mes vers, je ne vois personne qui puisse les entendre, et je ne saurois trouver aucune retraite pour en composer. » (1)

Il n'avoit point aimé, pendant sa jeunesse, le métier des armes; et dans son exil, déja avancé en âge, un casque couvroit souvent ses cheveux gris; il s'armoit de l'épée, il prenoit le bouclier; car les sentinelles donnant souvent l'alarme, soudain les habitants couroient aux armes : de nombreux escadrons de barbares paroissoient dans la plaine, autour de la ville, cherchant à la surprendre et à la piller. (2)

---

(1) *Trist.*, *l. IV*, *el.* 1. (2) *Ibid.*, *el.* 5.

Le climat de Tomes étoit digne de ses habitants : Ovide ne voyoit que des neiges éternelles, que des champs sans fruits, des collines sans raisins, des printemps sans fleurs et sans oiseaux ; le chêne ne couronnoit point les montagnes, le saule n'ombrageoit point les rivages. Par-tout des campagnes incultes, sans arbres, sans fruits, et sans verdure où le soleil se montroit rarement, où les vents exerçoient leur empire ; des champs déserts qui n'appartenoient en propre à personne, où croissoient seulement l'absynthe et d'autres herbes ameres. Le vin, endurci par la gelée, retenoit la forme du vaisseau qui le renfermoit ; on ne le versoit pas, on le coupoit par morceaux. Les Sarmates, conduisant des charriots attelés de bœufs, traversoient le Danube sur des ponts de glace, ou marchoient à pied sec sur les profonds abymes du Pont-Euxin. Ils portoient des casaques fourrées. Leur visage seul étoit à découvert, mais leurs barbes luisoient, et leurs cheveux retentissoient blanchis par les glaçons.

Telle étoit la province de Pont, qu'Ovide disoit peu différente des Enfers ; tel étoit l'horrible séjour qui l'attendoit à la fin de sa carriere, lorsqu'il venoit de renoncer pour toujours au beau ciel de l'Italie, de dire un adieu éternel aux plaisirs et aux délices de Rome ; d'abandonner ses

théâtres, ses portiques, ses jardins enchanteurs; de perdre la faveur du maître du monde, toutes les jouissances de l'esprit, tous les besoins du luxe, les charmes de la gloire, et les douceurs de l'amitié.

Bientôt l'air de ces climats sauvages, l'eau salée des marais, qui étoit son unique boisson; le bruit continuel des armes, une solitude effrayante au milieu de plusieurs peuples ignorants et cruels; les chagrins, l'ennui, et tous les maux de l'ame altérerent la santé d'Ovide. Aucun médecin ne pouvoit le soulager; aucun ami ne pouvoit le consoler. Il étoit accablé d'insomnies; il ne pouvoit goûter les aliments grossiers des Sarmates. Il étoit devenu d'une maigreur affreuse: « Mon teint, disoit-il, est de la couleur des feuilles qui tombent aux premiers froids de l'automne. » (1)

Aucun criminel n'avoit été relégué aussi loin que lui. « De tant de citoyens bannis, disoit-il, je suis le seul réduit à faire le métier de soldat. Tous les autres vivent en sûreté dans un tranquille repos (2)... Les vieux Romains exilés dans les premiers siecles de Rome n'avoient point été envoyés au-delà de Tibur: et si l'on citoit tous les bannis dont l'histoire a conservé les noms, en

(1) *Trist.*, *l. III*, *el.* 8. (2) *Ex Ponto*, *l. I*, *ep.* 8.

trouveroit-on un seul qui ait été relégué aussi loin que moi, et dans un pays si affreux? » (1)

Rarement il venoit des vaisseaux d'Italie ou de Grece dans ces mers glacées et vers ces rivages, qui, n'ayant point de port, étoient situés auprès de la Chersonnese Taurique, où des barbares immoloient les étrangers sur l'autel de Diane. « Ces sacrifices barbares, dit Ovide, se font non loin des lieux que j'habite (2) ». Dans des siecles antérieurs, les Athéniens avoient établi sur les côtes du Pont-Euxin des colonies florissantes, qu'auroient dû protéger les Romains, peuple conquérant, qui n'eut une marine que pour combattre, qui négligea trop le commerce et la navigation, et qui, sous Auguste et sous Tibere, ne connut plus les bords du Pont-Euxin que par l'exil d'Ovide.

Une année entiere se passoit avant que les lettres d'Ovide arrivassent à Rome, avant que les réponses de ses amis pussent lui parvenir.

Il n'osa, dans les trois premieres années de son exil, nommer aucun de ses amis lorsqu'il leur écrivoit; il craignoit de les compromettre. Plusieurs avoient desiré qu'il en usât ainsi à leur égard; quelques uns même n'avoient voulu correspondre avec lui qu'à cette condition. Mais dans

(1) *Ex Ponto, l. I, ep.* 3. (2) *Trist., l. IV, el.* 4.

la suite, lorsqu'Auguste parut vouloir rappeler de l'exil son petit-fils, lorsqu'il fut permis de lui parler des malheurs d'Ovide sans l'offenser, l'amitié plus libre devint moins circonspecte, et, dans les quatre livres des Pontiques, écrits pendant les dernieres années d'Ovide, le poëte nomma tous ses amis.

Il ne voulut cacher à Rome, où ses vers étoient lus avec avidité, il ne voulut cacher à la postérité, qui devoit conserver ses ouvrages, que les noms de ces amis pusillanimes qui changerent avec sa fortune, et auxquels il reprocha la coupable et lâche indifférence avec tant de noblesse, de modération, et de générosité. Nous savons qu'Ovide eut des amis ingrats, dont le changement fit à son ame sensible de profondes blessures. Il nous a fait connoître et presque partager sa douleur; mais il a craint d'imprimer une flétrissure éternelle sur des noms qui lui furent trop chers.

Il dédaigna même de donner une honteuse célébrité à quelques noms obscurs, à des hommes avides de ses dépouilles, ou jaloux de sa gloire, qui, pendant son adversité, eurent la bassesse, les uns de convoiter ses biens, ce qu'il appelle énergiquement les tables de son naufrage; les autres, également vils, mais plus cruels, qui, tournant le poignard dans une plaie profonde,

Il avoit voulu d'abord le dédier à Auguste ; il le publia sous les auspices de Germanicus. Le mot *fastes* désignoit des annales civiles et religieuses. Ovide consulta les livres de Cl. Quadrigarius, d'Afranius, d'Ennius, de Lucius Calpurnius Pison, de Fannius, de Laberius, de Licinius, et de plusieurs autres annalistes qui avoient écrit avant lui, et dont les ouvrages sont perdus. Il remplaça la simplicité, la sécheresse de leur style, par les richesses de la poésie, et par les jeux brillants d'une imagination féconde. Ce qui rend son poëme un des plus précieux monuments de l'antiquité, c'est qu'il rapporte les causes historiques ou fabuleuses des fêtes des Romains, et qu'il nous fait connoître leur calendrier, leurs coutumes, leurs mœurs, et leurs superstitions. Le poëte, à l'exemple d'Horace, ose ridiculiser des dieux assujettis aux caprices, aux passions, et aux foiblesses des mortels. Eh! pouvoit-il croire à une religion où le nombre de ces dieux égaloit presque celui de leurs adorateurs ; où ces mêmes adorateurs régloient et bornoient leur autorité, et pouvoient à leur tour demander, obtenir un culte et des autels?

Plusieurs critiques ont pensé que les Fastes d'Ovide étoient le plus solide, le plus savant, et le plus parfait de ses ouvrages. Ce poëme devoit avoir douze livres ou chants ; Ovide les avoit

composés : il le déclare lui-même dans ses Tristes. Nic. Heinsius conjecture que les six derniers livres étoient déja perdus plusieurs siecles avant Lactance, parceque cet auteur, qui cite les six premiers dans ses Institutions divines, ne fait aucune mention des autres : or Lactance vivoit au commencement du quatrieme siecle de notre ere.

Les amis d'Ovide avoient sauvé des flammes son poëme des Métamorphoses. Il écrivoit à un de ces amis généreux : « Maintenant je desire que cet ouvrage puisse me survivre. Qu'on le lise avec plaisir, et qu'en le lisant on se souvienne de moi. Si néanmoins quelqu'un n'en pouvoit soutenir la lecture, sachant que je n'y ai point mis la derniere main, qu'il apprenne que cet ouvrage me fut enlevé lorsqu'il n'étoit encore qu'ébauché. Je ne demande donc pas ici qu'on m'admire et qu'on me loue, mais je réclame l'indulgence du lecteur. Je serai satisfait s'il peut me lire sans dégoût. Et vous, mon ami, si vous le jugez à propos, inscrivez sur le frontispice de mon poëme ces vers » :

Hos quoque sex versus, in primi fonte libelli
  Si præponendos esse putabis, habe :
Orba parente suo quicumque volumina tangis,
  His saltem vestrâ detur in orbe locus.
Quoque magis faveas, non sunt hæc edita ab ipso,

Sed quasi de domini funere rapta sui.
Quidquid in his igitur vitii rude carmen habebit,
Emendaturus, si licuisset, eram. (1)

Il recommande encore ce poëme dans plusieurs autres élégies; il en parle à Auguste dans son apologie: « Jettez, dit-il, les yeux sur le plus grand de mes ouvrages. Il est resté imparfait. Les changements merveilleux qu'ont subi les corps sont l'objet de mes chants. Vous y trouverez votre nom souvent célébré, et des marques sinceres de mon zele et de mon dévouement. »

Mais quoiqu'Ovide ait demandé grace pour ce poëme; quoiqu'il ne soit point exempt de défauts, il n'en est pas moins considéré comme un des principaux chefs-d'œuvre des muses latines. Il a été traduit dans les langues de tous les peuples qui ont une littérature; et Ovide lui-même a jugé comme la postérité, en assurant que ce poëme dureroit éternellement:

Jamque opus exegi: quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

---

(1) Vous qui rencontrerez ces livres orphelins,
Donnez-leur un asile, accueillez-les, Romains!
Leur pere auroit voulu leur faire un nom célebre:
Ils furent arrachés à son bûcher funebre.
Il connoît leurs défauts. Destins trop ennemis,
Il les eût corrigés si vous l'eussiez permis!
*Trist.*, *l. I*, *el.* 6.

Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi :
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar : nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris ;
Ore legar populi : perque omnia sæcula famâ
( Si quid habent veri vatum præsagia ), vivam. (1)

L'auteur des Métamorphoses dut revoir ce poëme pendant son exil ; et s'il ne put le rendre aussi parfait qu'il l'eût desiré, c'est que la tristesse de son ame ne lui laissoit pas la tranquillité d'esprit nécessaire pour embrasser l'ensemble de cette grande composition, en revoir le plan, en soigner les détails, et consacrer à polir ses vers les loisirs pénibles et douloureux qu'il employoit à écrire à sa femme, à ses amis, à leur dépeindre ses malheurs, et à solliciter un ciel moins rigou-

---

(1) Enfin j'ai terminé cet immortel ouvrage :
Du feu, du fer, des ans, il bravera l'outrage.
Que le temps de ma vie accélere le cours :
Le temps n'a de pouvoir que sur mes foibles jours.
Et mon nom s'élevant à la voûte éthérée,
Des astres et du monde atteindra la durée.
Les peuples me liront par-tout, dans l'univers,
Où Rome portera sa puissance et mes vers ;
Et si dans l'avenir je présage ma gloire,
Les siecles légueront aux siecles ma mémoire.
*Metamorphoseon, l. XV, in fine.*

reux, des peines plus légeres, un asile où il fût éloigné de Rome, mais non du repos, de la nature, et des humains.

N'eût-il composé que les cinq livres d'élégies connus sous le nom de Tristes, et les quatre livres d'Épîtres pontiques, il seroit classé parmi les poëtes les plus célebres du siecle d'Auguste. Il n'a rien écrit de plus éloquent. Il conserva, dans la plus affreuse adversité, toutes les graces de son esprit; il conserva au milieu des Getes toute la pureté de la langue des Romains; et il faut se garder de le croire lorsqu'il se plaint d'être devenu Sarmate dans son style (1); lorsqu'il assure que ses malheurs ont éteint son génie. (2)

Soit qu'il raconte son départ de Rome, ses adieux déchirants à sa femme et à ses amis, les dangers de son voyage, les miseres de son exil; soit qu'il trace la description des lieux sauvages qu'il habite; qu'il compare les horreurs de la province de Pont avec les délices de Rome; qu'il se représente au milieu des Sarmates comme une statue qui n'entend point la langue de ces barbares; et qu'il sollicite la fin de ses malheurs : soit que, dans l'apologie de sa vie et de ses vers, qui forme le second livre des Tristes, et qui passe pour un des plus beaux ouvrages de l'antiquité, il plie et

(1) *Trist.*, *l. V*, *el.* 7. (2) *Ibid.*, *el.* 12; *et l. I*, *el.* 1.

replie son génie avec un art admirable pour tâcher de fléchir Auguste, et qu'il emploie une éloquence forte, naturelle, et touchante, toutes les richesses du talent, toutes les ressources de l'art oratoire : soit qu'il retrace à la postérite les diverses époques de sa vie ; qu'il parle de sa vieillesse, de ses chagrins, de ses douleurs, de ses ouvrages, de Rome et de Tomes, de son siecle et de la postérité ; soit qu'il chante le printemps dans les déserts glacés de la Scythie ; qu'il adresse des prieres à Bacchus, à Auguste, à Germanicus ; qu'il se plaigne de l'inconstance de la faveur, de l'amitié du vulgaire ; qu'il célebre les triomphes de Tibere, le pouvoir des bienfaits, les charmes de la poésie, la fidélité de son épouse, les talents de sa fille, le consulat de Pompée, la mort de Celse, la constante vertu de ses amis ; son style a toujours la couleur du temps, du lieu, du sujet : semblable au pinceau d'un peintre habile qui représente avec un égal succès d'affreux déserts et de beaux paysages ; le torrent qui se précipitant avec fracas roule impétueux au milieu des rochers, et le ruisseau paisible qui coule et murmure à travers de riantes prairies.

Tout plaît et tout attache dans les élégies qu'Ovide composa pendant son exil. S'il redit souvent ses plaintes, ses vœux, et ses regrets, il en varie heureusement l'expression par des

tours différents. Aucun livre n'intéresse davantage à son auteur : tous les sentiments y sont dans la nature ; le poëte parle la langue toute-puissante du malheur sans mesure, sans terme, et sans espoir.

Un roi de Thrace, nommé Cotys, régnoit sur la ville de Tomes ; mais il étoit lui-même sous la domination des Romains. Il cultivoit les lettres, il aimoit les arts : il étoit aussi bon poëte que grand capitaine. Ovide lui écrivit pour le prier d'adoucir les rigueurs de son exil. On ignore si ce nouvel Orphée de Thrace lui répondit, et s'il osa tendre une main secourable à un homme frappé de la même foudre qui pouvoit l'atteindre sur son trône chancelant. (1)

Ovide luttoit contre le sort avec le calme de l'innocence. Son amour pour les vers étoit devenu son unique ressource contre ses ennuis, sa consolation dans son adversité. Il composa sur la chasse et sur les poissons un poëme intitulé *Halieuticon* ou les Halieutiques. Pline loue cet ouvrage (2), dont il ne reste que des fragments. (3)

---

(1) Tacite loue son esprit, la douceur de ses mœurs, et rapporte sa fin tragique dans le second livre de ses Annales.

(2) *Hist. Nat., l. XXXII. c.* 2.

(3) Dans un ancien manuscrit qui appartenoit au célèbre

On attribue à Ovide une élégie intitulée *de Nuce*. Un noyer, planté sur la voie publique, se plaint d'être souvent assailli à coups de pierres par les voyageurs et par les passants. Le poëte reprend sous cette allégorie l'avarice et les vices de son siecle, en même temps qu'il loue la continence et les mœurs austeres des anciens Romains.

Les ouvrages que l'on peut encore attribuer avec quelque fondement à Ovide sont. une traduction des Phénomenes d'Aratus, un livre contre les mauvais poëtes, et un assez grand nombre d'épigrammes. Mais c'est à tort que plusieurs savants le font auteur des Arguments des livres de l'Enéide qui se trouvent sous son nom dans quelques manuscrits; d'une élégie sur les voix des oiseaux et des quadrupedes; d'un panégyrique en vers adressé à Calpurnius Pison; de deux élégies intitulées, l'une la Puce, l'autre le Songe; et d'un poëme en trois chants, qui a pour titre *de Vetula*

---

historien de Thou, et qui étoit du neuvieme ou dixieme siecle, on lisoit: *Incipit Ovidii versus de Piscibus et feris*. C'est de ce manuscrit que Nic. Heinsius a extrait les cent trente-deux vers qu'il a publiés. *Deerant non admodum multa consumpta penitùs vetustate*. Le titre d'*Halieuticon* se trouve sur un grand nombre de manuscrits.

L'incontestable médiocrité de tous ces ouvrages ne les a pas empêchés d'arriver jusqu'à nous ; mais nous devons regretter la perte d'un poëme qu'Ovide avoit composé sur les triomphes de Tibere. Il eût été sur-tout utile que les ravages du temps et des barbares eussent respecté le poëme en vers gétiques, qu'il écrivit sur la mort et sur l'apothéose d'Auguste. On eût pu voir s'il existe quelques rapports entre les langues septentrionales modernes et celles des anciens ; si la poésie des Getes se composoit de longues et de breves comme celle des Grecs et des Latins, ou si elle consistoit seulement dans un nombre fixe de syllabes, et en quelques especes de rimes, comme les vers écrits dans les langues vulgaires de l'Europe.

Ovide est un des poëtes les plus féconds de l'antiquité. Il en est peu qui aient composé un plus grand nombre d'ouvrages. La poésie étoit son élément. Quel heureux génie s'il eût pu modérer son feu et ses transports ; s'il eût pu s'astreindre à revoir et à corriger les défauts qu'il reconnoissoit, mais qu'il aimoit dans ses ouvrages (1) ! Il offre

---

(1) Séneque nous a conservé une anecdote qui prouve qu'Ovide n'ignoroit pas les défauts qui se trouvent dans ses vers, mais qu'il les aimoit : *Non ignoravit vitia sua, sed amavit* (Controv. 3, lib. II). Ses amis lui dirent un jour qu'il devroit

beaucoup à la critique, beaucoup à l'éloge; mais s'il n'est pas le plus parfait des poëtes latins, « il est, dit Kervillars, celui qui pense le plus à la maniere française. On diroit presque qu'il est né parmi nous : ce tour fin, mais naïf et gracieux, qu'il sait donner à ses pensées, ces mouvements tendres et délicats qui animent tous ses sentiments, sont tout-à-fait dans le goût de la nation; en un mot, tout ce qu'Ovide pense, tout ce qu'il exprime, quelque sujet qu'il manie, pourroit être avoué de nos maîtres dans l'art d'écrire.

On composeroit un volume des jugements divers que les anciens et les modernes ont portés sur ce poëte et sur ses ouvrages. Il ne seroit peut-être pas inutile de les recueillir, pour prouver l'étonnante divergence des opinions littéraires, les bizarres contrastes de l'esprit humain dans l'art de sentir et de juger; et cet ample recueil seroit d'ail-

---

retrancher de ses ouvrages trois vers qui les défiguroient. Ovide y consentit, mais à condition qu'on lui en passeroit trois, savoir:

> Semibovemque virum, semivirumque bovem
> Egelidum Boream, Egelidumque notum.

On ignore quel étoit le troisieme. Or ces trois vers étoient précisément ceux dont Pedo Albinovanus et quelques autres amis d'Ovide demandoient la suppression.

leurs un monument singulier, mais honorable de la gloire du poëte latin.

La douceur inaltérable, la patience, la résignation d'Ovide, lui avoient attiré l'estime et la considération des peuples féroces qui habitoient sur les bords du Danube. Il réalisa en quelque sorte les fables qu'il avoit chantées d'Apollon, berger chez Admete, d'Orphée, de Linus, et d'Amphion. Il apprivoisa les Getes et les Sarmates; il adoucit leurs mœurs, il les civilisa; il les rendit sensibles à l'harmonie; il leur fit aimer sa conversation et ses vers: « Je ne suis point haï dans ce pays; et certainement je n'ai pas mérité de l'être, écrivoit-il à son ami Græcinus, vers la sixieme année de son exil. En changeant de fortune, je n'ai point changé d'humeur. Je conserve toujours cette égalité d'ame que vous aviez coutume de louer en moi, cette ancienne pudeur qui paroissoit sur mon visage. Je suis toujours le même: tel j'étois à Rome, tel on me voit dans la Scythie, au milieu d'un peuple barbare, où les armes font taire les lois. Je puis le dire, depuis tant d'années que je vis dans ce pays, ni homme, ni femme, ni enfant, ne peuvent se plaindre de moi. De là vient que les Tomitains, touchés de mes malheurs, ne cessent de m'assister dans mes besoins. J'en atteste ici cette terre étrangere, seul témoin de ce que je dis. Ses habitants, qui me voient faire des vœux

Studiis minuente laborem
Met IV.

toyle lessning with delight
Sandys

---

Fas est et ab hoste doceri IV p 159
comp Virgil

---

Utque fit, a facto propiore priora renar-
rant Lib VI p 491

~~[illegible]~~
~~saccorum nigra~~ favilla

used to upon occasion of this character (as men
were wont to do
in cases like) the people fell to telling things
of old [illegible] 72



Ovide couronné par les Sarmates.

pour la fin de mon exil, la desirent pour mon bonheur; mais, pour leur intérêt, ils voudroient me conserver au milieu d'eux. Et si vous refusez de me croire, croyez-en du moins des décrets solennels qui me comblent d'éloges; croyez-en des actes publics qui m'exemptent de tout impôt; et quoiqu'une si grande faveur convienne peu à des misérables, toutes les villes voisines m'ont accordé les mêmes privileges.» (1)

Dans ces temps anciens, même chez les peuples sauvages, un poëte étoit regardé comme un homme sacré, comme l'interprete des dieux. Ovide lisoit aux Sarmates les vers qu'il avoit composés dans leur idiome grossier, et les Sarmates, dans les transports de leur admiration et de leur reconnoissance, non contents de l'exempter par un édit des charges et des impôts qu'acquittoient tous les citoyens, voulurent célébrer une fête publique en son honneur. Ils lui décernerent solennellement une couronne de lierre, consacrée à Bacchus et aux poëtes; couronne plus flatteuse que celles qu'il auroit pu recevoir d'un peuple civilisé. Il avoit facilement charmé l'oreille des Romains; il étoit plus difficile de vaincre les Getes; et, triomphant de ce peuple barbare, il en recevoit des hommages que les Césars n'avoient

---

(1) *Ex Ponto*, *l. IV*, *ep.* 9 *et* 14.

pu obtenir. Un jour qu'il venoit de leur lire son poëme en vers gétiques sur l'apothéose d'Auguste, un long murmure s'éleva dans l'assemblée. Les Tomitains agiterent leurs têtes et firent brandir leurs carquois chargés de traits. Un Scythe s'écria : *Ce que tu as écrit de César auroit dû te rétablir dans l'empire de César!* « Et cependant, écrivoit Ovide à son ami Carus, voilà le sixieme hiver qui me voit relégué sous les brouillards du pole. » (1)

Après la mort d'Auguste, Ovide réclama avec moins de courage et plus rarement l'intervention de ses amis : encore ne demandoit-il qu'un exil moins rigoureux. « Ah! si dans ma misere, écrivoit-il à Germanicus, il m'est défendu de revoir ma patrie, que je sois du moins relégué dans des lieux plus voisins du ciel de l'Ausonie » (2); ce qu'il ne put même obtenir. Il n'eut d'autres consolations dans ses longues miseres que la tendre constance d'une épouse adorée, les secours de Pompée, les lettres de ses amis, l'amour des vers, et le rêve flatteur de l'immortalité. Sans cesse il retraçoit ses malheurs desirant et craignant d'en faire connoître la cause; approchant souvent sa main du voile qui couvroit le secret de sa destinée, et n'osant jamais le soulever : semblable à ces figu-

(1) *Ex Ponto*, *l. IV*, *ep.* 13; *ibid.*, *ep.* 6. (2) *Ibid.*, *ep.* 8 *et* 14.

res dont il chante la métamorphose, qui, changeant de forme, s'efforcent de parler encore, et ne le peuvent plus.

Ovide, qu'on regarde assez généralement comme un homme léger et frivole, avoit été le meilleur des époux, l'ami le plus constant, le plus tendre des peres. Aucun poëte n'a mieux peint les devoirs de l'amitié. Il avoit fait de cette douce volupté de l'ame une divinité. Jamais mortel ne fut ni plus aimant, ni plus aimé. Quelques faux amis l'abandonnerent aux jours de sa disgrace. Il craignit en les nommant de soulever contre eux l'avenir. Mais il conserva jusqu'au dernier jour de sa vie la tendre affection d'un grand nombre de citoyens recommandables par leur naissance, leurs richesses, leurs talents, ou leurs dignités. Amis généreux, ils ne briserent point au pied du trône la statue de l'amitié; ils ne secouerent point le souvenir d'Ovide sur le chemin de l'ambition. Ils oserent porter à leurs doigts des anneaux d'or où étoient enchassées des pierres précieuses sur lesquelles l'art avoit gravé la tête d'un proscrit. « Otez, leur écrivoit Ovide, ôtez ce lierre qui ceint ma tête. Il ne convient qu'aux poëtes qui sont heureux. Vous voyez le visage d'un banni! » (1)

Il eût pu sans doute être plus fier et plus grand

(1) *Trist.*, *l. I*, *el.* 6.

du ciel qui les environne, la nature, dans l'univers, n'offroit qu'un seul aspect; on l'appela chaos (1), masse grossiere, informe, qui n'avoit que de la pesanteur, sans action et sans vie, mélange confus d'éléments qui se combattoient entre eux. Aucun soleil ne prêtoit encore sa lumiere au monde. La lune ne faisoit point briller son croissant argenté. La terre n'étoit pas suspendue, balancée par son poids, au milieu des airs. L'océan, sans rivages, n'embrassoit pas les vastes flancs du globe. L'air, la terre, et les eaux étoient confondus: la terre sans solidité, l'onde non fluide, l'air privé de lumiere. Les éléments étoient ennemis; aucun d'eux n'avoit sa forme actuelle. Dans le même corps le froid combattoit le chaud, le sec attaquoit l'humide; les corps durs et ceux qui étoient sans résistance, les corps les plus pesants et les corps les plus légers se heurtoient, sans cesse opposés et contraires.

Un dieu, ou la nature plus puissante (2), termina tous ces combats, sépara le ciel de la terre, la terre des eaux, l'air le plus pur de l'air le plus grossier. Le chaos étant ainsi débrouillé, les éléments occuperent le rang qui leur fut assigné, et reçurent les lois qui devoient maintenir entre eux une éternelle paix (3). Le feu, qui n'a point de pesanteur, brilla dans le ciel, et occupa la région



Le Barbier ainé — an 12. — Gravé par L. M. Halbou

*Le Cahos ainsi débrouillé, les Élémens occupérent le rang qui leur fut assigné.*

Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre chaos; rudis indigestaque moles;
Nec quicquam, nisi pondus iners, congestaque eòdem
Non bene junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan;
Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe;
Nec circumfuso pendebat in aëre tellus
Ponderibus librata suis: nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Quaque fuit tellus, illic et pontus et aër:
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër; nulli sua forma manebat;
Obstabatque aliis aliud: quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.
Hanc deus, et melior litem natura diremit.
Nam cœlo terras, et terris abscidit undas:
Et liquidum spisso secrevit ab aëre cœlum.
Quæ postquam evolvit, cæcoque exemit acervo,
Dissociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis et sine pondere cœli
Emicuit, summaque locum sibi legit in arce.

la plus élevée. Au-dessous, mais près de lui, vint se placer l'air par sa légèreté. La terre, entraînant les éléments épais et solides, fut fixée plus bas par son propre poids. La derniere place appartint à l'onde, qui, s'étendant mollement autour de la terre, l'embrassa de toutes parts.

Après que ce dieu, quel qu'il fût, eut ainsi débrouillé et divisé la matiere, il arrondit la terre, pour qu'elle fût égale dans toutes ses parties (4). Il ordonna qu'elle fût entourée par la mer, et la mer fut soumise à l'empire des vents, sans pouvoir franchir ses rivages. Ensuite il forma les fontaines, les vastes étangs, et les lacs et les fleuves, qui, renfermés dans leurs rives tortueuses, et dispersés sur la surface de la terre, se perdent dans son sein, ou se jettent dans l'océan; et alors, coulant plus librement dans son enceinte immense et profonde, ils n'ont à presser d'autres bords que les siens. Ce dieu dit, et les plaines s'étendirent, les vallons s'abaisserent, les montagnes éleverent leurs sommets, et les forêts se couvrirent de verdure.

Ainsi que le ciel est coupé par cinq zones (5), deux à droite, deux à gauche, et une au milieu qui est plus ardente que les autres, ainsi la terre fut divisée en cinq régions qui correspondent à

Proximus est aër illi levitate, locoque:
Densior his tellus: elementaque grandia traxit;
Et pressa est gravitate sui: circumfluus humor
Ultima possedit, solidumque coërcuit orbem.

Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille deorum,
Congeriem secuit, sectamque in membra redegit;
Principio terram, ne non æqualis ab omni
Parte foret, magni speciem glomeravit in orbis.
Tum freta diffundi rapidisque tumescere ventis
Jussit, et ambitæ circumdare littora terræ.
Addidit et fontes, immensaque stagna, lacusque;
Fluminaque obliquis cinxit declivia ripis:
Quæ diversa locis partim sorbentur ab ipsa;
In mare perveniunt partim, campoque recepta
Liberioris aquæ, pro ripis littora pulsant.
Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi sylvas, lapidosos surgere montes.

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis;
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura dei: totidemque plagæ tellure premuntur:

celles du ciel qui l'environne. La zone du milieu, brûlée par le soleil, est inhabitable; celles qui sont vers les deux poles se couvrent de neiges et de glaces éternelles : les deux autres, placées entre les zones polaires et la zone du milieu, ont un climat tempéré par le mélange du chaud et du froid. Étendu sur les zones, l'air, plus léger que la terre et que l'onde, est plus pesant que le feu.

C'est dans la région de l'air que l'auteur du monde ordonna aux vapeurs et aux nuages de s'assembler, au tonnerre de gronder pour effrayer les mortels, aux vents d'exciter la foudre, la grêle et les frimas; mais il ne leur abandonna pas le libre empire des airs. Le monde, qui résiste à peine à leur impétuosité, quoiqu'ils ne puissent franchir les limites qui leur ont été assignées, seroit bientôt bouleversé, tant est grande la division qui regne entre eux, s'il leur étoit permis de se répandre à leur gré sur la terre!

Eurus (6) fut relégué vers les lieux où naît l'aurore, dans la Perse, dans l'Arabie (7), et sur les montagnes qui reçoivent les premiers rayons du jour. Zéphyre (8) eut en partage les lieux où se leve l'étoile du soir, où le soleil éteint ses derniers feux. L'horrible Borée (9) envahit la Scythie

Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu:
Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit;
Temperiemque dedit, mistâ cum frigore flammâ.
Imminet his aër, qui, quanto est pondere terræ
Pondus aquæ levius, tanto est onerosior igni.

Illic et nebulas, illic consistere nubes
Jussit, et humanas motura tonitrua mentes,
Et cum fulminibus facientes frigora ventos.
His quoque non passim mundi fabricator habendum
Aëra permisit. Vix nunc obsistitur illis,
Cum sua quisque regant diverso flamina tractu,
Quin lanient mundum; tanta est discordia fratrum!

Eurus ad Auroram, Nabathæaque regna recessit,
Persidaque, et radiis juga subdita matutinis.
Vesper, et occiduo quæ littora sole tepescunt,
Proxima sunt Zephyro: Scythiam septemque trionem

et les climats glacés du septentrion (10). Les régions du midi furent le domaine de l'Auster (11) pluvieux, au front couvert de nuages éternels; et par-delà le séjour des vents fut placé l'éther (12), élément fluide et léger, dépouillé de l'air grossier qui nous environne.

A peine tous ces corps étoient-ils séparés, assujettis à des lois immuables, les astres, long-temps obscurcis dans la masse informe du chaos, commencerent à briller dans les cieux. Les étoiles et les dieux y fixerent leur séjour, afin qu'aucune région ne fût sans habitants (13). Les poissons peuplerent l'onde; les quadrupedes, la terre; les oiseaux, les plaines de l'air.

Un être plus noble et plus intelligent, fait pour dominer sur tous les autres, manquoit encore à ce grand ouvrage. L'homme naquit (14): et soit que l'architecte suprême l'eût animé d'un souffle divin, soit que la terre conservât encore, dans son sein, quelques unes des plus pures parties de l'éther dont elle venoit d'être séparée, et que le fils de Japet (15), détrempant cette semence féconde, en eût formé l'homme à l'image des dieux arbitres de l'univers; l'homme, distingué des autres animaux dont la tête est inclinée vers la terre, put contempler les astres, et fixer ses re-

[illegible] du dessin de Monsiau. — par Delvaux sc.

Le Fils de Japet forma l'homme à l'image de dieu

gards sublimes dans les cieux. Ainsi la matiere, auparavant informe et stérile, prit la figure de l'homme, jusqu'alors inconnue à l'univers.

L'âge d'or commença (16). Alors les hommes gardoient volontairement la justice et suivoient la vertu sans effort. Ils ne connoissoient ni la crainte, ni les supplices; des lois menaçantes n'étoient point gravées sur des tables d'airain (17); on ne voyoit pas des coupables tremblants redouter les regards de leurs juges, et la sûreté commune être l'ouvrage des magistrats.

Les pins abattus sur les montagnes n'étoient pas encore descendus sur l'océan pour visiter des plages inconnues. Les mortels ne connoissoient d'autres rivages que ceux qui les avoient vus naître. Les cités n'étoient défendues ni par des fossés profonds, ni par des remparts. On ignoroit et la trompette guerriere et l'airain courbé du clairon. On ne portoit ni casque, ni épée; et ce n'étoient pas les soldats et les armes qui assuroient le repos des nations.

La terre, sans être sollicitée par le fer, ouvroit son sein, et, fertile sans culture, produisoit tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offroit sans effort, cueilloit les fruits de l'arboisier et du cornouiller, la fraise des mon-

Pl. 3.

Pag. 12.



Le Barbier l'aîné, inv. — N. Courbe, sculp. 1804.

L'age d'Or commença.

tagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tomboit de l'arbre de Jupiter (18). C'étoit alors le regne d'un printemps éternel. Les doux zéphyrs, de leurs tiedes haleines, animoient les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisoit d'elle-même d'abondantes moissons. Dans les campagnes s'épanchoient des fontaines de lait, des fleuves de nectar (19); et de l'écorce des chênes le miel distilloit en bienfaisante rosée.

Lorsque Jupiter (20) eut précipité Saturne (21) dans le sombre Tartare, l'empire du monde lui appartint, et alors commença l'âge d'argent (22), âge inférieur à celui qui l'avoit précédé, mais préférable à l'âge d'airain qui le suivit. Jupiter abrégea la durée de l'antique printemps; il en forma quatre saisons qui partagerent l'année: l'été, l'automne inégale, l'hiver, et le printemps actuellement si court. Alors, pour la premiere fois, des chaleurs dévorantes embraserent les airs; les vents formerent la glace de l'onde condensée. On chercha des abris. Les maisons ne furent d'abord que des antres, des arbrisseaux touffus et des cabanes de feuillages. Alors il fallut confier à de longs sillons les semences de Cérès; alors les jeunes taureaux gémirent fatigués sous le joug.



*Alors commença l'âge d'argent, âge inférieur à celui qui l'avoit précédé.*

Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore glandes.
Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant:
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

Postquam, Saturno tenebrosa in Tartara misso,
Sub Jove mundus erat; subiit argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretiosior ære.
Jupiter antiqui contraxit tempora veris;
Perque hiemes, æstusque, et inæquales autumnos,
Et breve ver, spatiis exegit quatuor annum.
Tum primùm siccis aër fervoribus ustus
Canduit; et ventis glacies adstricta pependit.
Tum primùm subiere domos; domus antra fuerunt,
Et densi frutices, et vinctæ cortice virgæ.
Semina tum primùm longis cerealia sulcis
Obruta sunt, pressique jugo gemuere juvenci.

Aux deux premiers âges succéda l'âge d'airain (23). Les hommes, devenus féroces, ne respiroient que la guerre; mais ils ne furent point encore tout-à-fait corrompus. L'âge de fer (24) fut le dernier. Tous les crimes se répandirent avec lui sur la terre. La pudeur, la vérité, la bonne foi disparurent. A leur place dominerent l'artifice, la trahison, la violence, et la coupable soif de posséder. Le nautonnier confia ses voiles à des vents qu'il ne connoissoit pas encore; et les arbres, qui avoient vieilli sur les montagnes, en descendirent pour flotter sur des mers ignorées. La terre, auparavant commune aux hommes, ainsi que l'air et la lumiere, fut partagée, et le laboureur défiant traça de longues limites autour du champ qu'il cultivoit. Les hommes ne se bornerent point à demander à la terre ses moissons et ses fruits, ils oserent pénétrer dans son sein; et les trésors qu'elle receloit, dans des antres voisins du Tartare, vinrent aggraver tous leurs maux (25). Déja sont dans leurs mains le fer, instrument du crime, et l'or, plus pernicieux encore. La Discorde combat avec l'un et l'autre. Sa main ensanglantée agite et fait retentir les armes homicides. Partout on vit de rapine. L'hospitalité n'offre plus un asile sacré. Le beau-pere redoute son gendre. L'union est rare entre les freres. L'époux menace les jours de sa compagne; et celle-ci, les jours de

Pag. 26. N° 3.



Aux deux premiers âges, succéda l'âge D'airain



Agé de Fer. tous les crimes se répandent avec lui sur la terre.

son mari. Des marâtres cruelles mêlent et préparent d'horribles poisons : le fils hâte les derniers jours de son pere. La piété languit méprisée ; et Astrée (26) quitte enfin cette terre souillée de sang, et que les dieux ont déja abandonnée.

Le ciel ne fut pas plus que la terre à l'abri des noirs attentats des mortels : on raconte que les Géants oserent déclarer la guerre aux dieux (27). Ils éleverent jusqu'aux astres les montagnes entassées. Mais le puissant Jupiter frappa, brisa l'Olympe (28) de sa foudre ; et, renversant Ossa (29) sur Pélion (30), il ensevelit, sous ces masses écroulées, les corps effroyables de ses ennemis. On dit encore que la terre, fumante de leur sang, anima ce qui en restoit dans ses flancs, pour ne pas voir s'éteindre cette race cruelle. De nouveaux hommes furent formés : peuple impie, qui continua de mépriser les dieux, fut altéré de meurtre, emporté par la violence, et bien digne de sa sanglante origine.

Du haut de son trône, Jupiter voit les crimes de la terre. Il gémit ; et se rappelant l'horrible festin que Lycaon (31) venoit de lui servir, il est transporté d'un courroux extrême, digne du souverain des dieux (32) ; il les convoque, à l'instant ils sont assemblés.

Il est dans le ciel une grande voie qu'on dé-



*Les Géans osèrent déclarer la guerre aux Dieux.*

Lurida terribiles miscent aconita novercæ:
Filius ante diem patrios inquirit in annos.
Victa jacet pietas; et virgo cæde madentes,
Ultima cœlestûm, terras Astræa reliquit.
Neve foret terris securior arduus æther,
Affectasse ferunt regnum cœleste Gigantas;
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.
Tum pater omnipotens misso perfregit Olympum
Fulmine, et excussit subjecto Pelio Ossam.
Obruta mole suâ cùm corpora dira jacerent;
Perfusam multo natorum sanguine terram
Immaduisse ferunt, calidumque animasse cruorem:
Et, ne nulla feræ stirpis monumenta manerent,
In faciem vertisse hominum; sed et illa propago
Contemptrix superûm, sævæque avidissima cædis,
Et violenta fuit: scires e sanguine natos.
Quæ pater ut summâ vidit Saturnius arce,
Ingemit: et, facto nondum vulgata recenti,
Fœda Lycaoniæ referens convivia mensæ,
Ingentes animo, et dignas Jove, concipit iras;
Conciliumque vocat. Tenuit mora nulla vocatos.
Est via sublimis, cœlo manifesta sereno:

« mais il faut porter le fer dans les blessures in-
« curables, pour que les parties saines ne soient
« pas corrompues. J'ai, sous mes lois, des Demi-
« dieux (41), des Nymphes, des Faunes, des Sa-
« tyres, des Sylvains qui habitent les montagnes,
« divinités champêtres (42), que nous n'avons pas
« encore jugées dignes des honneurs du ciel, et
« à qui nous avons accordé la terre pour y fixer
« leur séjour. Mais comment pourriez-vous croire
« à leur sûreté parmi les hommes, lorsque Ly-
« caon, connu par sa férocité, a osé tendre des
« pieges à moi-même qui lance le tonnerre, et
« qui vous retiens tous sous mon empire? »

A ces mots, les dieux frémissent (43), et demandent à haute voix la punition éclatante d'un si noir attentat. Ainsi, lorsqu'une main sacrilege sembla vouloir éteindre le nom romain dans le sang de César, la chûte de ce grand homme étonna tous les peuples de la terre, et l'univers frémit d'horreur. Alors, Auguste, tu vis le zele des tiens, et il te fut aussi agréable que celui des dieux l'avoit été à Jupiter. Ayant, du geste et de la voix, appaisé les murmures, et les dieux attentifs gardant un silence profond devant la majesté sévere de leur maître, il reprit son discours en ces mots:



Monsiau, del. .... 1805 Halk Sculp An 13.

*Les Dieux attentifs gardent un silence profond devant la majesté sévere de leur maître.*

« Rassurez-vous, le coupable a subi sa peine.
« Apprenez cependant et son crime et ma ven-
« geance. Le bruit de l'iniquité des mortels (44)
« avoit frappé mes oreilles : je desirois qu'il fût
« mensonger; et, cachant ma divinité sous des
« formes humaines, je descends des hautes ré-
« gions de l'éther, et je vais visiter la terre. Il
« seroit trop long de vous raconter tous les excès
« qui par-tout frapperent mes regards. Le mal
« étoit encore plus grand que la renommée ne le
« publioit.

« J'avois passsé le Ménale (45), horrible repaire
« de bêtes féroces, le mont Cyllene (46), et les
« forêts de sapins du froid Lycée (47). J'arrive
« dans l'Arcadie (48) au moment où les crépus-
« cules du soir amenent la nuit après eux, et
« j'entre sous le toit inhospitalier du tyran de ces
« contrées. J'avois assez fait connoître qu'un dieu
« venoit les visiter. Déja le peuple prosterné m'a-
« dressoit des vœux et des prieres. Lycaon com-
« mence par insulter à sa piété : Bientôt, dit-il,
« j'éprouverai s'il est dieu ou mortel, et la vé-
« rité ne sera pas douteuse. Il m'apprête un tré-
« pas funeste, pendant la nuit, au milieu du
« sommeil. Voilà l'épreuve qu'il entend faire
« pour connoître la vérité : et, non content de
« la mort qu'il me destine, il égorge un otage
« que les Molosses (49) lui ont livré. Il fait

Ille quidem pœnas (curam dimittite) solvit;
Quod tamen admissum, quæ sit vindicta, docebo.
Contigerat nostras infamia temporis aures:
Quam cupiens falsam, summo delabor olympo,
Et deus humana lustro sub imagine terras.
Longa mora ést, quantum noxæ sit ubique repertum,
Enumerare: minor fuit ipsa infamia vero.

Mænala transieram latebris horrenda ferarum,
Et cum Cylleno gelidi pineta Lycæi.
Arcados hinc sedes, et inhospita tecta tyranni
Ingredior, traherent cùm sera crepuscula noctem.
Signa dedi venisse deum; vulgusque precari
Cœperat. Irridet primò pia vota Lycaon.
Mox ait, experiar, deus hic, discrimine aperto,
An sit mortalis; nec erit dubitabile verum.
Nocte gravem somno nec opinâ perdere morte
Me parat: hæc illi placet experientia veri.
Nec contentus eo, missi de gente Molossa
Obsidis unius jugulum mucrone resolvit:
Atque itâ semineces partim ferventibus artus

« bouillir une partie des membres palpitants de « cette victime, il en fait rôtir une autre ; et ces « mets exécrables sont ensemble servis devant « moi. Aussitôt, des feux vengeurs, allumés par « ma colere, consument le palais et ses pénates « dignes d'un tel maître. Lycaon fuit épouvanté. « Il veut parler, mais en vain : ses hurlements « troublent seuls le silence des campagnes. Trans- « porté de rage, et toujours affamé de meurtres, « il se jette, avec furie, sur les troupeaux ; il les « déchire, et jouit encore du sang qu'il fait cou- « ler. Ses vêtements se convertissent en un poil « hérissé ; ses bras deviennent des jambes : il est « changé en loup (50), et il conserve quelques « restes de sa forme premiere. Son poil est gris « comme l'étoient ses cheveux : on remarque la « même violence sur sa figure ; le même feu brille « dans ses yeux ; tout son corps offre l'image de « son ancienne férocité.

« Une seule maison venoit d'être anéantie ; mais « ce n'étoit pas la seule qui méritât la foudre. La « cruelle Érynnis (51) étend son empire sur la « terre. On diroit que, par d'affreux serments, « tous les hommes se sont voués au crime. Il faut « donc, et tel est mon arrêt irrévocable, qu'ils re- « çoivent tous le châtiment qu'ils ont mérité. »

Les dieux approuvent la résolution de Jupiter,



Le Barbier l'ainé del. Hulk Sculp. An 12.

*Des feux vengeurs allumés par ma Colére,*
*consument le Palais .... Lycaon fuit épouvanté.*

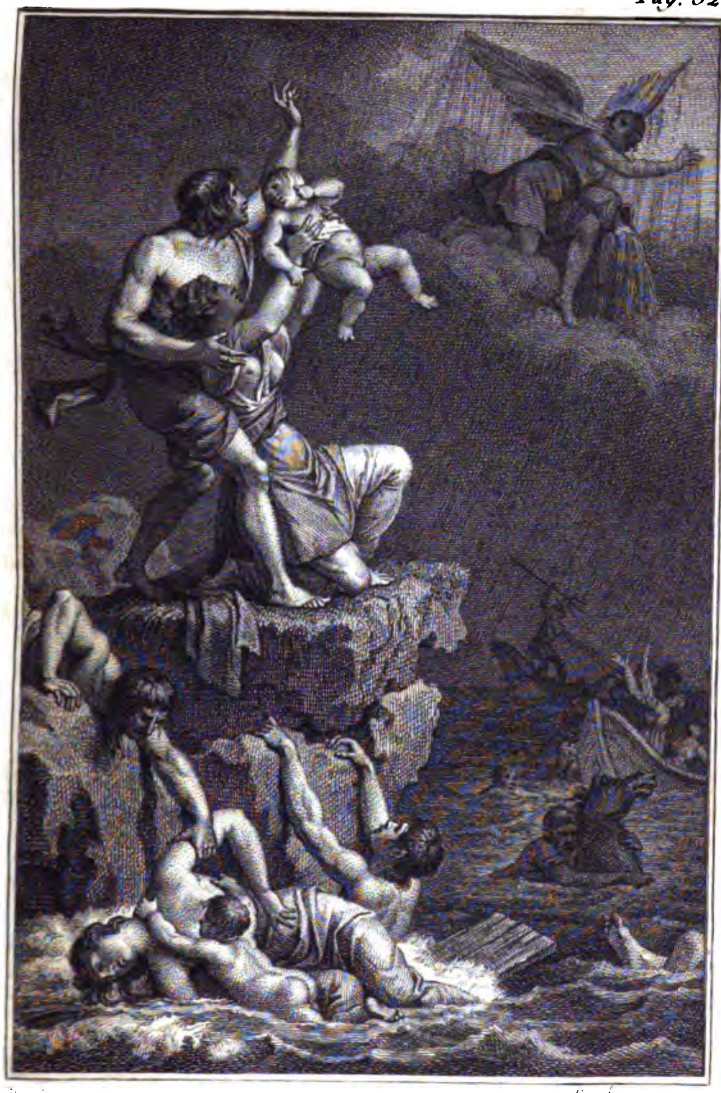
Mollit aquis, partim subjecto torruit igni.
Quos simul imposuit mensis; ego vindice flammâ
In domino dignos everti tecta penates.
Territus ille fugit; nactusque silentia ruris
Exululat, frustraque loqui conatur; ab ipso
Colligit os rabiem, solitæque cupidine cædis
Vertitur in pecudes, et nunc quoque sanguine gaudet.
In villos abeunt vestes, in crura lacerti.
Fit lupus, et veteris servat vestigia formæ:
Canities eadem est, eadem violentia vultu;
Idem oculi lucent; eadem feritatis imago.

Occidit una domus: sed non domus una perire
Digna fuit. Quà terra patet, fera regnat Erynnis.
In facinus jurasse putes: dent ocius omnes,
Quas meruere pati, sic stat sententia, pœnas.

Dicta Jovis pars voce probant, stimulosque frementi

en est ébranlée, et les eaux s'échappent de ses antres profonds. Les fleuves franchissent leurs rivages, et, se débordant dans les campagnes, ils entraînent, ensemble confondus, les arbres et les troupeaux, les hommes et les maisons, les temples et les dieux. Si quelque édifice résiste à la fureur des flots, les flots s'élevent au-dessus de sa tête, et les plus hautes tours sont ensevelies dans des gouffres profonds.

Déja la terre ne se distinguoit plus de l'océan: tout étoit mer, et la mer n'avoit point de rivages. L'un cherche un asile sur un roc escarpé, l'autre se jette dans un esquif, et promene la rame où naguere il avoit conduit la charrue: celui-ci navigue sur les moissons ou sur des toits submergés; celui-là trouve des poissons sur le faîte des ormeaux; un autre jette l'ancre qui s'arrête dans une prairie. Les barques flottent sur les coteaux qui portoient la vigne: le phoque pesant (61) se repose sur les monts où paissoit la chevre légere. Les Néréides (62) s'étonnent de voir, sous les ondes, des bois, des villes et des palais. Les dauphins habitent les forêts, ébranlent le tronc des chênes, et bondissent sur leurs cimes. Le loup (63), négligeant sa proie, nage au milieu des brebis; le lion farouche et le tigre flottent sur l'onde: la force du sanglier, égale à la foudre, ne



*Tout était Mer, et la Mer n'avait point de rivages.*

Exspatiata ruunt per apertos flumina campos;
Cumque satis arbusta simul, pecudesque, virosque,
Tectaque, cumque suis rapiunt penetralia sacris.
Si qua domus mansit, potuitque resistere tanto
Indejecta malo; culmen tamen altior hujus
Unda tegit, pressæque labant sub gurgite turres.

Jamque mare et tellus nullum discrimen habebant.
Omnia pontus erant: deerant quoque littora ponto.
Occupat hic collem: cymbâ sedet alter aduncâ,
Et ducit remos illic, ubi nuper ararat:
Ille supra segetes, aut mersæ culmina villæ,
Navigat; hic summâ piscem deprendit in ulmo.
Figitur in viridi (si fors tulit) anchora prato:
Aut subjecta terunt curvæ vineta carinæ:
Et, modo quà graciles gramen carpsere capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.
Mirantur sub aqua lucos, urbesque, domosque
Nereides: sylvasque tenent delphines, et altis
Incursant ramis, agitataque robora pulsant.
Nat lupus inter oves: fulvos vehit unda leones:
Unda vehit tigres; nec vires fulminis apro,

lui est d'aucun secours; les jambes agiles du cerf lui deviennent inutiles: l'oiseau errant cherche en vain la terre pour s'y reposer; ses ailes fatiguées ne peuvent plus le soutenir, il tombe dans les flots.

L'immense débordement des mers couvroit les plus hautes montagnes: alors, pour la premiere fois, les vagues amoncelées en battoient le sommet. La plus grande partie du genre humain avoit péri dans l'onde, et la faim lente et cruelle dévora ceux que l'onde avoit épargnés.

L'Attique est séparée de la Béotie par la Phocide (64), contrée fertile avant qu'elle fût submergée; mais alors, confondue avec l'océan, ce n'étoit plus qu'une vaste plaine liquide. Là le mont Parnasse éleve ses deux cimes jusqu'aux astres, et les cache dans le sein des nuages (65). C'est sur son double sommet, seul endroit de la terre respecté par les eaux, que s'arrêta la frêle barque qui portoit Deucalion et Pyrrha son épouse (66). Ils adorerent d'abord les Nymphes de Coryce (67), les autres dieux du Parnasse, et Thémis qui révele l'avenir, et qui rendoit alors des oracles en ces lieux (68).

Nul homme ne fut meilleur que Deucalion; nul

Crura nec ablato prosunt velocia cervo.
Quæsitisque diù terris, ubi sidere detur,
In mare lassatis volucris vaga decidit alis.

Obruerat tumulos immensa licentia ponti,
Pulsabantque novi montana cacumina fluctus.
Maxima pars undâ rapitur: quibus unda pepercit,
Illos longa domant inopi jejunia victu.

Separat Aonios Actæis Phocis ab arvis,
Terra ferax, dum terra fuit; sed tempore in illo
Pars maris, et latus subitarum campus aquarum.
Mons ibi verticibus petit arduus astra duobus,
Nomine Parnassus, superatque cacumine nubes.
Hîc ubi Deucalion (nam cætera texerat æquor)
Cum consorte tori parvâ rate vectus adhæsit;
Corycidas Nymphas, et numina montis adorant,
Fatidicamque Themin, quæ tunc oracla tenebat.

Non illo melior quisquam, nec amantior æqui

plus juste que lui. Aucune femme n'égaloit Pyrrha dans son respect pour les dieux. Lorsque le fils de Saturne a vu le monde changé en une vaste mer, et que de tant de milliers d'êtres qui l'habitoient il ne reste plus qu'un homme et qu'une femme, couple innocent et pieux, il sépare les nuages; il ordonne à l'Aquilon de les dissiper; et bientôt il découvre la terre au ciel et le ciel à la terre.

Cependant les vagues irritées s'appaisent. Le dieu des mers dépose son trident, et rétablit le calme dans son empire: il appelle sur ses profonds abymes le Triton (69), qui couvre d'écailles de pourpre ses épaules d'azur; il lui ordonne de faire résonner sa conque, et de donner aux ondes et aux fleuves le signal de la retraite. Soudain Triton saisit cette conque cave, longue, et recourbée, qui va toujours s'élargissant, et qui, lorsqu'elle retentit du milieu de l'océan, prolonge ses sons des bords où le soleil se leve aux derniers rivages qu'il éclaire de ses feux.

Dès que la conque eut touché les levres humides du dieu dont la barbe distille l'onde, et qu'elle eut transmis les ordres de Neptune, les vagues de la mer et celles qui couvroient la terre les entendirent, et se retirerent. Déja l'océan



*Le dieu des mers dépose son Trident, et rétablit le calme dans son empire.*

Vir fuit; aut illâ metuentior ulla deorum.
Jupiter ut liquidis stagnare paludibus orbem,
Et superesse videt de tot modò millibus unum,
Et superesse videt de tot modò millibus unam;
Innocuos ambos, cultores numinis ambos;
Nubila disjecit: nimbisque Aquilone remotis,
Et cœlo terras ostendit, et æthera terris.

Nec maris ira manet: positoque tricuspide telo
Mulcet aquas rector pelagi: supraque profundum
Exstantem, atque humeros innato murice tectum
Cæruleum Tritona vocat; conchæque sonaci
Inspirare jubet; fluctusque et flumina signo
Jam revocare dato. Cava buccina sumitur illi
Tortilis, in latum quæ turbine crescit ab imo:
Buccina, quæ medio concepit ut aëra ponto,
Littora voce replet sub utroque jacentia Phœbo.

Tum quoque, ut ora dei madidâ rorantia barbâ
Contigit, et cecinit jussos inflata receptus,
Omnibus audita est telluris et æquoris undis:
Et quibus est undis audita, coërcuit omnes.
Jam mare littus habet: plenos capit alveus amnes:

« comme lui? Nous sommes à nous deux le genre « humain : ainsi les dieux l'ont voulu ; et nous « seuls témoignons maintenant qu'il exista des « hommes sur la terre. »

Il dit, et tous deux pleuroient. Ils veulent sans délai implorer le secours des dieux, et consulter les oracles : ils se rendent ensemble sur les bords du Céphise (71), dont les eaux sont encore chargées de limon, mais qui déja coule resserré dans son lit. Quand ils ont arrosé leurs têtes et leurs vêtements de son onde sacrée, ils dirigent leurs pas vers le temple de Thémis : le faîte en est couvert d'une mousse fangeuse ; les feux sacrés sont éteints sur les autels. Dès que leurs pieds ont touché le seuil du temple ils se prosternent, et, saisis d'un saint effroi, ils baisent avec respect le marbre humide : « Si les dieux, disent-ils, se « laissent fléchir aux prieres des mortels, si leur « courroux n'est point implacable, apprends-« nous, ô Thémis, par quel moyen la perte du « genre humain peut être réparée, et montre-toi « propice et secourable dans ce grand désastre de « l'univers. »

La déesse entendit leurs vœux, et rendit cet oracle : « Eloignez-vous du temple, voilez vos « têtes, détachez vos ceintures (72), et jetez der-« riere vous les os de votre grand'mere. »



*La puissance des Dieux change en hommes les pierres lancées par Deucalion.*

Artibus; atque animas formatæ infundere terræ!
Nunc genus in nobis restat mortale duobus;
Sic visum superis: hominumque exempla manemus.

Dixerat, et flebant. Placuit cœleste precari
Numen; et auxilium per sacras quærere sortes.
Nulla mora est; adeunt pariter Cephisidas undas,
Ut nondum liquidas, sic jam vada nota secantes.
Inde ubì libatos irroravere liquores
Vestibus et capiti; flectunt vestigia sanctæ
Ad delubra deæ: quorum fastigia turpi
Squalebant musco; stabantque sine ignibus aræ.
Ut templi tetigere gradus; procumbit uterque
Pronus humi, gelidoque pavens dedit oscula saxo.
Atque ita, si precibus, dixerunt, numina justis
Victa remollescunt, si flectitur ira deorum;
Dic, Themi, quà generis damnum reparabile nostri
Arte sit: et mersis fer opem, mitissima, rebus.

Mota dea est; sortemque dedit: Discedite templo;
Et velate caput; cinctasque resolvite vestes:
Ossaque post tergum magnæ jactate parentis.

Ils restent long-temps étonnés. Pyrrha la premiere rompt enfin le silence. Elle refuse d'obéir aux ordres de la déesse; et, d'une voix tremblante, elle la prie de lui pardonner. Elle craint, en dispersant les os de son aïeule, d'offenser ses mânes (73). Cependant l'un et l'autre examinent ensemble avec attention les paroles ambiguës de l'oracle; ils cherchent à pénétrer le sens mystérieux qu'elles enveloppent. Enfin Deucalion soulage par ces mots l'inquiétude de la fille d'Épiméthée (74): « Ou je me trompe, ou l'oracle ne « nous conseille point un crime. La terre est « notre mere commune (75), et les pierres ren-« fermées dans son sein sont les ossements qu'on « nous ordonne de jeter derriere nous ». Cette interprétation de l'oracle frappe l'esprit de Pyrrha; mais le doute accompagne encore son espérance: tant est grande l'incertitude que leur laisse l'oracle divin! mais que hasardent-ils? Sortis du temple, ils voilent leurs fronts, détachent leurs ceintures, et, selon qu'il leur a été prescrit, ils marchent et jettent des pierres derriere eux.

Aussitôt, qui le croiroit, si l'antiquité n'en rendoit témoignage? ces pierres s'amollissent, semblent devenir flexibles, et revêtir une forme nouvelle: on les voit croître et s'alonger; et, prenant une plus douce substance, elles offrent de

Obstupuere diù: rumpitque silentia voce
Pyrrha prior; jussisque deæ parere recusat:
Detque sibi veniam, pavido rogat ore: pavetque
Lædere jactatis maternas ossibus umbras.
Interea repetunt cæcis obscura latebris
Verba datæ sortis secum, inter seque volutant.
Inde Promethides placidis Epimethida dictis
Mulcet; et, Aut fallax, ait, est sollertia nobis,
Aut pia sunt, nullumque nefas oracula suadent.
Magna parens terra est: lapides in corpore terræ
Ossa reor dici: jacere hos post terga jubemur.
Conjugis augurio quanquam Titania mota est;
Spes tamen in dubio est; adeo cœlestibus ambo
Diffidunt monitis. Sed quid tentare nocebit?
Descendunt; velantque caput, tunicasque recingunt;
Et jussos lapides sua post vestigia mittunt.

Saxa (quis hoc credat, nisi sit pro teste vetustas?)
Ponere duritiem cœpere, suumque rigorem;
Mollirique morâ, mollitaque ducere formam.
Mox, ubi creverunt, naturaque mitior illis
Contigit, ut quædam, sic non manifesta, videri

l'homme une image encore informe et grossiere, semblable au marbre sur lequel le ciseau n'a ébauché que les premiers traits d'une figure humaine. Les éléments humides et terrestres de ces pierres deviennent des chairs ; les parties plus solides et qui ne peuvent fléchir se convertissent en os ; ce qui étoit veine conserve et sa forme et son nom. Ainsi rapidement la puissance des dieux change en hommes les pierres lancées par Deucalion, et en femmes celles que jetoit la main de Pyrrha. De là vient cette dureté qui caractérise notre race ; de là sa force pour soutenir les plus rudes travaux ; et l'homme atteste assez quelle fut son origine.

D'elle-même la terre enfanta sous diverses formes les autres animaux (76). Lorsque le soleil eut échauffé le limon qui couvroit la terre, lorsque ses feux eurent mis en fermentation la fange des marais, les semences fécondes des êtres, nourries dans un sol vivifiant comme dans le sein de leur mere, se développerent insensiblement, et chacun de ces êtres revêtit sa forme particuliere. Ainsi lorsque le Nil aux sept bouches (77) a quitté les champs qu'il fertilise en les inondant, et qu'il a resserré ses flots dans ses anciens rivages, le limon qu'il a déposé, desséché par les feux de l'astre du jour, produit de nom-

Forma potest hominis; sed uti de marmore cœpto
Non exacta satis, rudibusque simillima signis.
Quæ tamen ex illis aliquo pars humida succo,
Et terrena fuit, versa est in corporis usum.
Quod solidum est, flectique nequit, mutatur in ossa:
Quod modò vena fuit, sub eodem nomine mansit.
Inque brevi spatio, superorum munere, saxa
Missa viri manibus faciem traxere virilem:
Et de fœmineo reparata est fœmina jactu.
Inde genus durum sumus, experiensque laborum:
Et documenta damus quâ simus origine nati.
  Cætera diversis tellus animalia formis
Sponte suâ peperit; postquam vetus humor ab igne
Percaluit solis; cœnumque, udæque paludes
Intumuere æstu; fœcundaque semina rerum
Vivaci nutrita solo, ceu matris in alvo,
Creverunt, faciemque aliquam cepere morando.
Sic ubi deseruit madidos septemfluus agros
Nilus, et antiquo sua flumina reddidit alveo,
Æthereoque recens exarsit sidere limus;
Plurima cultores versis animalia glebis
Inveniunt, et in his quædam modò cœpta sub ipsum

breux animaux que le laboureur trouve dans ses sillons: ce sont des êtres imparfaits qui commencent d'éclore, dont la plupart sont privés de plusieurs organes de la vie; et souvent dans le même corps une partie est animée et l'autre est encore une terre grossiere. L'humide et le chaud tempérés l'un par l'autre sont la source de la fécondité, et la cause productrice de tous les êtres. Quoique le feu combatte l'onde, tout est engendré par la vapeur humide; et l'union de deux éléments contraires est le principe de la génération.

Ainsi, quand la terre couverte de l'épais limon que laissa le déluge eut été profondément pénétrée par les feux du soleil, elle produisit d'innombrables especes d'animaux; les uns reparoissant sous leurs antiques traits, les autres avec des formes inconnues jusqu'alors. Ainsi, mais comme en dépit d'elle-même, elle t'engendra, monstrueux Python (78), serpent nouveau, effroi des hommes qui venoient de naître, et qui de ta masse énorme couvrois les vastes flancs d'une montagne. Le fils de Latone, qui n'avoit encore poursuivi que les daims et les chevreuils aux pieds légers, épuisa son carquois sur le monstre, qui vomit par ses blessures livides son sang et son venin; et, pour conserver à la postérité le



Dessiné par Le Barbier l'aîné An 13. Gravé par L. M. Halbou

*Le monstre vomit par ses blessures livides, son Sang et son Venin.*

souvenir et l'éclat de ce triomphe, Apollon institua des jeux solennels qui furent appelés Pythiens (79). Le jeune athlete vainqueur dans ces jeux, à la lutte, à la course, ou à la conduite du char, recevoit l'honneur d'une couronne de chêne (80). Le laurier n'étoit pas encore; les feuilles de toutes sortes d'arbres formoient les couronnes dont Phébus ceignoit sa blonde chevelure.

Fille du fleuve Pénée (81), Daphné (82) fut le premier objet de la tendresse d'Apollon (83). Cette passion ne fut point l'ouvrage de l'aveugle hasard, mais la vengeance cruelle de l'Amour irrité. Le dieu de Délos, fier de sa nouvelle victoire sur le serpent Python, avoit vu le fils de Vénus qui tendoit avec effort la corde de son arc: « Foible « enfant, lui dit-il, que prétends-tu faire de ces « armes trop fortes pour ton bras efféminé? Elles « ne conviennent qu'à moi, qui puis porter des « coups certains aux monstres des forêts, faire « couler le sang de mes ennemis, et qui naguere « ai percé d'innombrables traits l'horrible Py- « thon qui, de sa masse venimeuse, couvroit tant « d'arpents de terre. Contente-toi d'allumer avec « ton flambeau je ne sais quelles flammes, et ne « compare jamais tes triomphes aux miens. »

L'Amour répond: « Sans doute, Apollon, ton « arc peut tout blesser; mais c'est le mien qui te

Pythia, de domitæ serpentis nomine, dictos.
His juvenum quicunque manu, pedibusve, rotâve
Vicerat, esculeæ capiebat frondis honorem.
Nondum laurus erat; longoque decentia crine
Tempora cingebat de qualibet arbore Phœbus.

Primus amor Phœbi Daphne Peneïa; quem non
Fors ignara dedit, sed sæva cupidinis ira.
Delius hunc, nuper victâ serpente superbus,
Viderat adducto flectentem cornua nervo:
Quidque tibi, lascive puer, cum fortibus armis?
Dixerat: ista decent humeros gestamina nostros;
Qui dare certa feræ, dare vulnera possumus hosti:
Qui modò pestifero tot jugera ventre prementem
Stravimus innumeris tumidum Pythona sagittis.
Tu face nescio quos esto contentus amores
Irrirare tuâ: nec laudes assere nostras.

Filius huic Veneris: figat tuus omnia, Phœbe,
Te meus arcus, ait: quantoque animalia cedunt

« blessera ; et autant tu l'emportes sur tous les « animaux, autant ma gloire est au-dessus de la « tienne ». Il dit, et frappant les airs de son aile rapide, il s'éleve et s'arrête au sommet ombragé du Parnasse : il tire de son carquois deux fleches dont les effets sont contraires ; l'une fait aimer, l'autre fait haïr. Le trait qui excite l'amour est doré ; la pointe en est aiguë et brillante : le trait qui repousse l'amour n'est armé que de plomb, et sa pointe est émoussée. C'est de ce dernier trait que le dieu atteint la fille de Pénée ; c'est de l'autre qu'il blesse le cœur d'Apollon. Soudain Apollon aime ; soudain Daphné fuit l'amour : elle s'enfonce dans les forêts, où, à l'exemple de Diane, elle aime à poursuivre les animaux et à se parer de leurs dépouilles : un simple bandeau rassemble négligemment ses cheveux épars.

Plusieurs amants ont voulu lui plaire ; elle a rejeté leur hommage. Indépendante, elle parcourt les solitudes des forêts, dédaignant et les hommes qu'elle ne connoît pas encore, et l'amour, et l'hymen et ses nœuds. Souvent son pere lui disoit, Ma fille, tu me dois un gendre ; il lui répétoit souvent, Tu dois, ma fille, me donner une postérité. Mais Daphné haïssoit l'hymen comme un crime, et à ces discours son beau visage se coloroit du plus vif incarnat de la pudeur.

Cuncta tibi, tantò minor est tua gloria nostrâ.
Dixit: et eliso percussis aëre pennis
Impiger umbrosâ Parnassi constitit arce:
Eque sagittiferâ promsit duo tela pharetrâ
Diversorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit, auratum est, et cuspide fulget acutâ:
Quod fugat, obtusum est, et habet sub arundine plum-
Hoc deus in Nympha Peneïde fixit; at illo (bum.
Læsit Apollineas trajecta per ossa medullas.
Protinus alter amat; fugit altera nomen amantis,
Sylvarum latebris captivarumque ferarum
Exuviis gaudens, innuptæque æmula Phœbes.
Vitta coërcebat positos sine lege capillos.

Multi illam petiere: illa aversata petentes,
Impatiens expersque viri, nemorum avia lustrat;
Nec quid hymen, quid amor, quid sint connubia, curat.
Sæpè pater dixit: Generum mihi, filia, debes.
Sæpè pater dixit: Debes mihi, nata, nepotes.
Illa, velut crimen tædas exosa jugales,
Pulchra verecundo suffunditur ora rubore;
Inque patris blandis hærens cervice lacertis,

Jetant alors ses bras délicats autour du cou de Pénée : « Cher auteur de mes jours, disoit-elle, « permets que je garde toujours ma virginité. « Jupiter lui-même accorda cette grace à Diane ». Pénée se rend aux prieres de sa fille. Mais, ô Daphné! que te sert de fléchir ton pere? ta beauté ne te permet pas d'obtenir ce que tu réclames, et tes graces s'opposent à l'accomplissement de tes vœux.

Cependant Apollon aime : il a vu Daphné ; il veut s'unir à elle : il espere ce qu'il desire ; mais il a beau connoître l'avenir, cette science le trompe, et son espérance est vaine. Comme on voit s'embraser le chaume léger après la moisson ; comme la flamme consume les haies, lorsque pendant la nuit le voyageur imprudent en approche son flambeau, ou lorsqu'il l'y jette au retour de l'aurore, ainsi s'embrase et brûle le cœur d'Apollon ; et l'espérance nourrit un amour que le succès ne doit point couronner.

Il voit les cheveux de la Nymphe flotter négligemment sur ses épaules : Et que seroit-ce, dit-il, si l'art les avoit arrangés? il voit ses yeux briller comme des astres ; il voit sa bouche vermeille ; il sent que ce n'est pas assez de la voir. Il admire et ses doigts, et ses mains, et ses bras plus que demi-nus ; et ce qu'il ne voit pas son imagination



Moreau inv.t Mariage sculp.t

Ô Daphné! que te sert de fléchir ton pere? ta beauté ne te permet pas d'obtenir ce que tu réclames.

Da mihi perpetuâ, genitor carissime, dixit,
Virginitate frui: dedit hoc pater ante Dianæ.
Ille quidem obsequitur; sed te decor iste, quod optas,
Esse vetat; votoque tuo tua forma repugnat.

Phœbus amat, visæque cupit connubia Daphnes;
Quæque cupit, sperat; suaque illum oracula fallunt.
Utque leves stipulæ demtis adolentur aristis;
Ut facibus sepes ardent, quas fortè viator
Vel nimis admovit, vel jam sub luce reliquit;
Sic deus in flammas abiit: sic pectore toto
Uritur, et sterilem sperando nutrit amorem.

Spectat inornatos collo pendere capillos.
Et, Quid si comantur? ait. Videt igne micantes
Sideribus similes oculos, videt oscula; quæ non
Est vidisse satis. Laudat digitosque, manusque,
Brachiaque, et nudos mediâ plus parte lacertos.

l'embellit encore. Daphné fuit plus légere que le vent ; et c'est en vain que le dieu cherche à la retenir par ce discours :

« Nymphe du Pénée, je t'en conjure, arrête ! « ce n'est pas un ennemi qui te poursuit. Ar-« rête, Nymphe, arrête ! La brebis fuit le loup, la « biche le lion ; devant l'aigle la timide colombe « vole épouvantée : chacun fuit ses ennemis ; mais « c'est l'amour qui me précipite sur tes traces. « Malheureux que je suis ! prends garde de tom-« ber ! que ces épines ne blessent point tes pieds « délicats ! que je ne sois pas pour toi une cause « de douleur ! Tu cours dans des sentiers difficiles « et peu frayés. Ah ! je t'en conjure, modere la « rapidité de tes pas ; je te suivrai moi-même plus « lentement. Connois du moins l'amant qui t'a-« dore : ce n'est point un agreste habitant de ces « montagnes ; ce n'est point un pâtre rustique « préposé à la garde des troupeaux. Tu ignores, « imprudente, tu ne connois point celui que tu « évites, et c'est pour cela que tu le fuis. Les « peuples de Delphes (84), de Claros (85), de « Ténédos (86), et de Patare (87), obéissent à mes « lois. Jupiter est mon pere. Par moi tout ce qui « est, fut et doit être, se découvre aux mortels. « Ils me doivent l'art d'unir aux accords de la lyre « les accents de la voix. Mes fleches portent des

Si qua latent, meliora putat. Fugit ocior aurâ
Illa levi: neque ad hæc revocantis verba resistit:

Nympha, precor, Penei, mane: non insequor hostis.
Nympha, mane; sic agna lupum, sic cerva leonem,
Sic aquilam pennâ fugiunt trepidante columbæ,
Hostes quæque suos; amor est mihi caussa sequendi.
Me miserum! ne prona cadas, indignave lædi
Crura secent sentes; et sim tibi caussa doloris.
Aspera, quà properas, loca sunt; moderatiùs, oro,
Curre, fugamque inhibe: moderatiùs insequar ipse.
Cui placeas, inquire tamen. Non incola montis,
Non ego sum pastor: non hîc armenta, gregesve
Horridus observo; nescis, temeraria, nescis
Quem fugias: ideoque fugis. Mihi Delphica tellus,
Et Claros, et Tenedos, Pataræaque regia servit.
Jupiter est genitor; per me, quod eritque, fuitque,
Estque, patet: per me concordant carmina nervis.
Certa quidem nostra est, nostrâ tamen una sagitta
Certior, in vacuo quæ vulnera pectore fecit.
Inventum medicina meum est; opiferque per orbem

« coups inévitables ; mais il en est une plus in-
« faillible encore, c'est celle qui a blessé mon
« cœur. Je suis l'inventeur de la médecine. Le
« monde m'honore comme un dieu secourable et
« bienfaisant. La vertu des plantes m'est connue;
« mais il n'en est point qui guérissent le mal que
« fait l'amour; et mon art, utile à tous les hommes,
« est, hélas! impuissant pour moi-même. »

Il en eût dit davantage ; mais, emportée par l'effroi, Daphné, fuyant encore plus vîte, n'entendoit plus les discours qu'il avoit commencés. Alors de nouveaux charmes frappent ses regards. les vêtements légers de la Nymphe flottoient au gré des vents; Zéphyre agitoit mollement sa chevelure déployée, et tout dans sa fuite ajoutoit encore à sa beauté. Le jeune dieu renonce à faire entendre des plaintes désormais frivoles: l'Amour lui-même l'excite sur les traces de Daphné ; il les suit d'un pas plus rapide. Ainsi qu'un chien gaulois (88), appercevant un lievre dans la plaine, s'élance rapidement après sa proie dont la crainte hâte les pieds légers; il s'attache à ses pas; il croit déja la tenir, et, le cou tendu, alongé, semble mordre sa trace; le timide animal, incertain s'il est pris, évite les morsures de son ennemi, et il échappe à la dent déja prête à le saisir: tels sont Apollon et Daphné, animés dans leur course ra-

Dicor; et herbarum subjecta potentia nobis.
Hei mihi, quod nullis amor est medicabilis herbis;
Nec prosunt domino, quæ prosunt omnibus, artes!

Plura locuturum timido Peneïa cursu
Fugit; cumque ipso verba imperfecta reliquit.
Tum quoque visa dicens nudabant corpora venti,
Obviaque adversas vibrabant flamina vestes;
Et levis impexos retro dabat aura capillos;
Auctaque forma fugâ est. Sed enim non sustinet ultra
Perdere blanditias juvenis deus: utque movebat
Ipse Amor, admisso sequitur vestigia passu.
Ut canis in vacuo leporem cùm gallicus arvo
Vidit; et hic prædam pedibus petit, ille salutem:
Alter inhæsuro similis, jamjamque tenere
Sperat, et extento stringit vestigia rostro;
Alter in ambiguo est an sit deprensus, et ipsis
Morsibus eripitur, tangentiaque ora relinquit:
Sic deus, et virgo est; hic spe celer, illa timore.

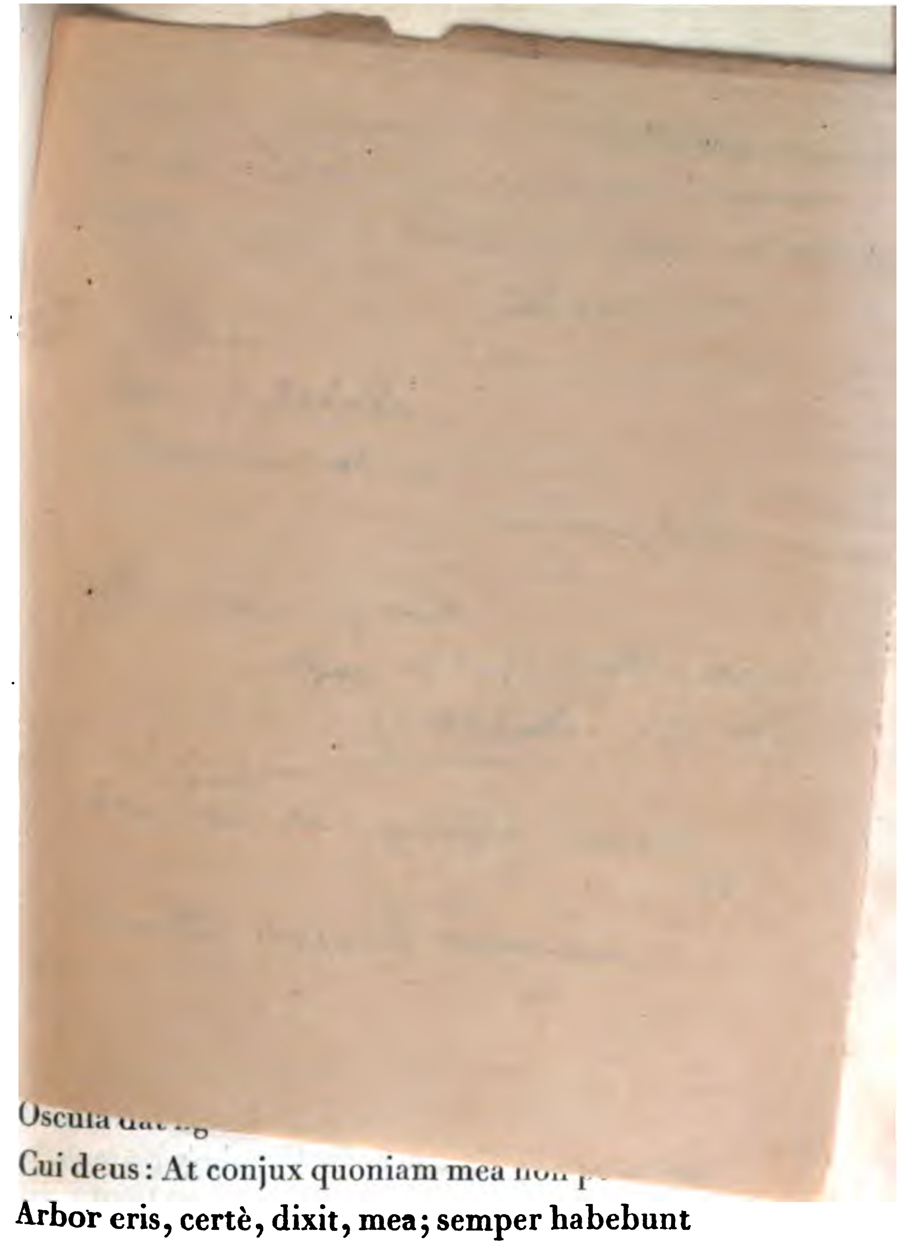
pide, l'un par l'espérance, et l'autre par la crainte. Le dieu paroît voler, soutenu sur les ailes de l'amour; il poursuit la Nymphe sans relâche; il est déja prêt à la saisir; déja son haleine brûlante agite ses cheveux flottants.

Elle pâlit, épuisée par la rapidité d'une course aussi violente, et fixant les ondes du Pénée: « S'il est vrai, dit-elle, que les fleuves participent « à la puissance des dieux, ô mon pere, secourez-« moi! ô terre, ouvre-moi ton sein, ou détruis « cette beauté qui me devient si funeste ». A peine elle achevoit cette priere, ses membres s'engourdissent; une écorce légere presse son corps délicat; ses cheveux verdissent en feuillages; ses bras s'étendent en rameaux; ses pieds, naguere si rapides, se changent en racines, et s'attachent à la terre: enfin la cime d'un arbre couronne sa tête et en conserve tout l'éclat. Apollon l'aime encore (89); il serre la tige de sa main, et sous sa nouvelle écorce il sent palpiter un cœur. Il embrasse ses rameaux; il les couvre de baisers, que l'arbre paroît refuser encore: « Eh bien! dit « le dieu, puisque tu ne peux plus être mon « épouse, tu seras du moins l'arbre d'Apollon. « Le laurier ornera désormais mes cheveux, ma « lyre et mon carquois: il parera le front des « guerriers du Latium, lorsque des chants d'alé-



Monsiau inv. N. Courbe Sculp.

*Ses bras s'étendent en rameaux, ses pièds se changent en racines.*



Oscula dat

Cui deus: At conjux quoniam mea non

Arbor eris, certè, dixit, mea; semper habebunt

Te coma, te citharæ, te nostræ, laure, pharetræ.

« gresse célébreront leur triomphe et les suivront « en pompe au Capitole (90) : tes rameaux, unis « à ceux du chêne, protégeront l'entrée du palais « des Césars (91) ; et, comme mes cheveux ne « doivent jamais sentir les outrages du temps (92), « tes feuilles aussi conserveront une éternelle « verdure. »

Il dit ; et le laurier, inclinant ses rameaux, parut témoigner sa reconnoissance, et sa tête fut agitée d'un léger frémissement.

Il est dans l'Hémonie (93) une vallée profonde qu'entourent d'épaisses forêts ; on l'appelle Tempé (94). C'est là que le Pénée (95), tombant du haut du Pinde (96), roule avec fracas ses flots écumeux ; forme dans sa chûte rapide un humide brouillard qui arrose la cime des bois environnants, et du bruit de son torrent fatigue au loin les échos. C'est là qu'est la demeure de ce fleuve puissant ; c'est là que des rochers de son antre il commande à ses ondes et aux Nymphes qui les habitent. Tous les fleuves voisins de cette contrée se rendent auprès de Pénée, incertains s'ils doivent le féliciter, ou le consoler de la perte de sa fille. On y voit le Sperchius (97), au front ceint de peupliers, l'Énipée (98) dont les eaux ne sont jamais tranquilles ; le vieil Apidane (99), le

Tu ducibus Latiis aderis, cùm læta triumphum
Vox canet; et longæ visent Capitolia pompæ.
Postibus Augustis eadem fidissima custos,
Ante foris stabis; mediamque tuebere quercum.
Utque meum intonsis caput est juvenile capillis;
Tu quoque perpetuos semper gere frondis honores.

Finierat Pæan; factis modò laurea ramis
Annuit: utque caput, visa est agitasse cacumen.

Est nemus Hæmoniæ, prærupta quod undique claudit
Sylva: vocant Tempe; per quæ Peneus ab imo
Effusus Pindo spumosis volvitur undis:
Dejectuque gravi tenues agitantia fumos
Nubila conducit, summasque aspergine sylvas
Impluit; et sonitu plus quàm vicina fatigat.
Hæc domus, hæ sedes, hæc sunt penetralia magni
Amnis: in hoc residens facto de cautibus antro,
Undis jura dabat, Nymphisque colentibus undas.
Conveniunt illuc popularia flumina primùm;
Nescia gratentur, consolenturne parentem,

paisible Amphryse (100), et l'Eas (101), et tous les autres fleuves qui, terminant enfin leur course impétueuse et vagabonde, vont reposer dans l'océan leurs flots fatigués d'un long cours.

Le seul Inachus (102) ne vint point. Caché dans sa grotte profonde, il grossissoit ses flots de ses larmes. Il pleure Io (103), sa fille, qu'il a perdue, ignorant si elle jouit encore de la vie, ou si elle est descendue chez les morts ; et comme il ne l'a trouvée nulle part, il ne peut croire qu'elle existe encore : il craint même pour elle de plus grands malheurs.

Le maître des dieux l'avoit vue lorsquelle revenoit des bords du fleuve de son pere : « O Nymphe ! « avoit-il dit, Nymphe digne de Jupiter, quel est « l'heureux mortel destiné à posséder tant de « charmes? Viens sous les ombres épaisses de ces « bois (et il les lui montroit), viens, tandis que « le soleil, élevé au plus haut des cieux, embrase « les airs. Ne crains pas de pénétrer seule dans « ces forêts, retraite des bêtes farouches; un dieu « t'y servira de guide et de protecteur ; et ce ne « sera pas un dieu vulgaire, mais celui-là même « qui de sa main puissante tient le sceptre des « cieux et qui lance la foudre. Arrête et ne fuis « pas ». Elle fuyoit en effet. Elle avoit déja dé-

Populifer Spercheos, et irrequietus Enipeus,
Apidanusque senex, lenisque Amphrysos, et Æas.
Moxque amnes alii, qui, quà tulit impetus illos,
In mare deducunt fessas erroribus undas.

Inachus unus abest; imoque reconditus antro,
Fletibus auget aquas: natamque miserrimus Io
Luget, ut amissam; nescit vitâne fruatur,
An sit apud manes; sed quam non invenit usquam,
Esse putat nusquam; atque animo pejora veretur.

Viderat a patrio redeuntem Jupiter Io
Flumine; et, O virgo Jove digna, tuoque beatum
Nescio quem factura toro, pete, dixerat, umbras
Altorum nemorum (et nemorum monstraverat umbras),
Dum calet, et medio sol est altissimus orbe.
Quòd si sola times latebras intrare ferarum;
Præside tuta deo nemorum secreta subibis:
Nec de plebe deo, sed qui cœlestia magnâ
Sceptra manu teneo; sed qui vaga fulmina mitto.
Ne fuge me. Fugiebat enim. Jam pascua Lernæ,
Consitaque arboribus Lircæa reliquerat arva;

passé les pâturages de Lerne (104), et les champs et les arbres du Lyrcée (105), lorsque le dieu, couvrant au loin la terre de ténebres, arrêta la fuite de la nymphe, et triompha de sa pudeur.

Cependant Junon, abaissant ses regards sur la terre, s'étonne de voir que d'épais nuages aient changé soudain, en une nuit profonde, le jour le plus brillant. Elle reconnoît bientôt que ces brouillards ne s'élevoient point du fleuve ni du sein de la terre humide. Elle cherche de tous côtés son époux qu'elle a si souvent vu et surpris infidele, et ne le trouvant point dans le ciel: « Ou « je me trompe, dit-elle, ou je suis encore outra- « gée »; et s'élançant du haut de l'olympe sur la terre, elle commande aux nuages de s'éloigner.

Mais Jupiter avoit prévu l'arrivée de son épouse, et déja il avoit transformé en génisse argentée la fille d'Inachus. Elle est belle encore sous cette forme nouvelle: Junon, en dépit d'elle-même, admire sa beauté; mais, comme si elle eût tout ignoré, elle demande d'où elle est venue, à quel troupeau elle appartient, et quel en est le maître. Jupiter, pour mettre fin à ces questions, feint, et répond que la terre vient de l'enfanter (106). La fille de Saturne le prie de la lui donner. Que fera-t-il? sera-t-il assez cruel pour livrer son



*Le dieu couvrant la terre de ténèbres, arrêtta la fuite de la nymphe.*

Cùm deus inductâ latas caligine terras
Occuluit, tenuitque fugam, rapuitque pudorem.

Interea medios Juno despexit in agros:
Et noctis faciem nebulas fecisse volucres
Sub nitido mirata die; non fluminis illas
Esse, nec humentì sentit tellure remitti:
Atque suus conjux, ubi sit, circumspicit; ut quæ
Deprensi toties jam nosset furta mariti.
Quem postquam cœlo non repperit: aut ego fallor,
Aut ego lædor, ait; delapsaque ab æthere summo,
Constitit in terris; nebulasque recedere jussit.

Conjugis adventum præsens erat, inque nitentem
Inachidos vultus mutaverat ille juvencam.
Bos quoque formosa est: speciem Saturnia vaccæ,
Quanquam invita, probat: necnon et cujus, et unde,
Quove sit armento, veri quasi nescia, quærit.
Jupiter e terra genitam mentitur, ut auctor
Desinat inquiri. Petit hanc Saturnia munus.
Quid faciat? crudele, suos addicere amores:

amante à sa rivale? un refus cependant le rendra suspect. Ce que la honte lui conseille, l'amour le lui défend, et l'amour sans doute eût triomphé: mais Jupiter peut-il refuser un don si léger à sa sœur, à la compagne de son lit, sans qu'elle ne soupçonne que ce n'est pas une génisse qu'on lui refuse? Junon, l'ayant obtenue, ne fut pas même entièrement rassurée; elle craignit Jupiter et ses artifices, jusqu'à ce qu'elle eût confié cette génisse aux soins vigilants d'Argus, fils d'Arestor (107).

Ce monstre avoit cent yeux, dont deux seulement se fermoient et sommeilloient, tandis que les autres restoient ouverts et comme en sentinelle. En quelque lieu qu'il se plaçât, il voyoit toujours Io, et, quoiqu'assis derriere elle, elle étoit devant ses yeux. Il la laisse paître pendant le jour; mais lorsque le soleil est descendu sous la terre, il l'enferme et passe à son col d'indignes liens. Infortunée! elle n'a pour aliments, que les feuilles des arbres et l'herbe amere; pour boisson, que l'eau bourbeuse; pour lit, que la terre souvent toute nue. Elle veut tendre à son gardien des bras suppliants, elle ne les trouve plus; elle veut se plaindre, il ne sort de sa bouche que des mugissements dont elle est épouvantée. Elle se présente aux bords de l'Inachus, jadis témoin

Non dare, suspectum; pudor est, qui suadeat illinc;
Hinc dissuadet amor. Victus pudor esset amore:
Sed leve si munus sociæ generisque torique
Vacca negaretur, poterat non vacca videri.
Pellice donatâ, non protinus exuit omnem
Diva metum; timuitque Jovem, et fuit anxia furti,
Donec Aristoridæ servandam tradidit Argo.

Centum luminibus cinctum caput Argus habebat.
Inde suis vicibus capiebant bina quietem;
Cætera servabant, atque in statione manebant.
Constiterat quocunque modo, spectabat ad Io:
Ante oculos Io, quamvis aversus, habebat.
Luce sinit pasci: cùm sol tellure sub alta est,
Claudit, et indigno circumdat vincula collo.
Frondibus arbuteis, et amarâ pascitur herbâ:
Proque toro, terræ non semper gramen habenti,
Incubat infelix; limosaque flumina potat.
Illa etiam supplex Argo cùm brachia vellet
Tendere; non habuit, quæ brachia tenderet Argo:
Conatoque queri mugitus edidit ore:
Pertimuitque sonos, propriâque exterrita voce est.

de ses jeux innocents; à peine a-t-elle vu, dans les eaux du fleuve, sa tête et ses cornes nouvelles, elle est effrayée et se fuit elle-même. Les Naïades ignorent qui elle est; son pere même, Inachus ne peut la reconnoître. Cependant elle suit son pere, elle suit ses sœurs; elle s'offre à leurs regards étonnés de sa beauté; elle se laisse caresser de la main. Le vieil Inachus arrache des herbes et les lui présente; elle leche, elle baise les mains de son pere; elle verse des larmes. Ah! si elle avoit encore l'usage de la voix, elle imploreroit son secours; elle diroit et son nom et ses malheurs. Mais, au défaut de la voix, des lettres que son pied trace sur le sable apprennent au vieillard le destin déplorable de sa fille.

« Malheureux que je suis! s'écrie-t-il suspen-« dant ses bras au col de la génisse gémissante, « pere infortuné! est-ce donc toi que j'ai cherchée « par toute la terre? Hélas! en ce jour je te revois « et ne te retrouve pas. Ah! j'étois moins à plain-« dre quand j'ignorois ton sort. Tu te tais; tu ne « réponds pas à mes plaintes. Seulement de pro-« fonds soupirs s'échappent de ton sein. Tu vou-« drois parler, et tu ne peux que mugir. Incer-« tain de ta destinée, j'avois préparé pour toi les « flambeaux de l'hymen; j'attendois de toi un « gendre et des neveux: maintenant c'est dans « un troupeau que tu dois trouver un mari et



Monsiau inv.t E. De Ghendt sculp.

*Io suit son père, elle suit ses sœurs....
elle se laisse caresser de la main.*

Venit et ad ripas, ubi ludere sæpè solebat,
Inachidas ripas: novaque ut conspexit in unda
Cornua, pertimuit, seque externata refugit.
Naïdes ignorant, ignorat et Inachus ipse,
Quæ sit. At illa patrem sequitur, sequiturque sorores:
Et patitur tangi, seque admirantibus offert.
Decerptas senior porrexerat Inachus herbas;
Illa manus lambit, patriisque dat oscula palmis;
Nec retinet lacrymas: et, si modò verba sequantur,
Oret opem, nomenque suum, casusque loquatur.
Littera pro verbis, quam pes in pulvere ducit,
Corporis indicium mutati triste peregit.

Me miserum! exclamat pater Inachus: inque gementis
Cornibus, et niveæ pendens cervice juvencæ,
Me miserum! ingeminat: tune es quæsita per omnes,
Nata, mihi terras? tu non inventa repertâ
Luctus eras levior; retices: nec mutua nostris
Dicta refers; alto tantùm suspiria prodis
Pectore: quodque unum potes, ad mea verba remugis.
At tibi ego ignarus thalamos tædasque parabam:
Spesque fuit generi mihi prima, secunda nepotum.
De grege nunc tibi vir, nunc de grege natus habendus.

« par Junon, tu peux t'asseoir, avec moi, sur « cette roche: tu chercherois vainement un meil« leur pâturage pour tes chevres, et cet ombrage « frais, tu le vois, invite le pasteur. »

Le petit-fils d'Atlas s'assied, et d'abord, par de longs discours, il semble arrêter le jour qui s'écoule; ensuite, par les accords lents de la flûte, il veut endormir Argus. Cependant le monstre combat le doux sommeil, et quoiqu'une partie de ses yeux en soit vaincue, l'autre veillant encore, il demande quel art a fait naître la flûte nouvellement inventée.

Mercure répond: « Sur les monts glacés de l'Ar« cadie, parmi les Hamadryades (113) qui habitent « le Nonacris (114), paroissoit avec éclat une Naïade « (115) que les Nymphes appeloient Syrinx (116). « Plusieurs fois elle avoit échappé à la poursuite « des Satyres (117), à celle de tous les dieux des « bois et des campagnes. Elle imitoit les exercices « de Diane; elle lui avoit consacré sa virginité: « elle avoit le même port, les mêmes vêtements, « et on l'eût prise pour la fille de Latone, si son « arc d'ivoire eût été d'or, comme celui de la « déesse; et cependant on s'y méprenoit encore. « Un jour, le dieu Pan (118), qui hérisse sa tête « de couronnes de pin, descendant du Lycée, la

Argus ait: neque enim pecori fœcundior ullo
Herba loco est, aptamque vides pastoribus umbram.

Sedit Atlantiades, et euntem multa loquendo
Detinuit sermone diem: junctisque canendo
Vincere arundinibus servantia lumina tentat.
Ille tamen pugnat molles evincere somnos:
Et, quamvis sopor est oculorum parte receptus,
Parte tamen vigilat. Quærit quoque, namque reperta
Fistula nuper erat, quâ sit ratione reperta.

Tum deus, Arcadiæ gelidis in montibus, inquit,
Inter Hamadryadas celeberrima Nonacrinas
Naïas una fuit; Nymphæ Syringa vocabant.
Non semel et Satyros eluserat illa sequentes,
Et quoscunque deos umbrosave sylva, feraxve
Rus habet. Ortygiam studiis, ipsâque colebat
Virginitate deam; ritu quoque cincta Dianæ
Falleret, et credi posset Latonia, si non
Corneus huic arcus, si non foret aureus illi;
Sic quoque fallebat. Redeuntem colle Lyceo

« vit, et lui adressa ce discours.... » Mercure alloit le rapporter. Il alloit dire comment la Nymphe, insensible à ses prieres, avoit fui par des sentiers difficiles jusqu'aux rives sablonneuses du paisible Ladon (119); comment le fleuve arrêtant sa course, elle avoit imploré le secours des Naïades, ses sœurs; comment, croyant saisir la Nymphe fugitive, Pan n'embrassa que des roseaux; comment, pendant qu'il soupiroit de douleur, ces roseaux, agités par les vents, rendirent un son léger, semblable à sa voix plaintive; comment le dieu, charmé de cette douce harmonie et de cet art nouveau, s'écria: « Je conserverai du « moins ce moyen de m'entretenir avec toi »; comment enfin le dieu, coupant des roseaux d'inégale grandeur, et les unissant avec de la cire, en forma l'instrument qui porta le nom de son amante.

Mais, lorsqu'il se préparoit à raconter la fin de cette aventure, il s'apperçoit que tous les yeux d'Argus ont été vaincus par le sommeil. Il cesse de parler, et, les touchant de sa baguette puissante, il épaissit encore les pavots dont ils sont surchargés. Soudain, de son glaive recourbé, il abat la tête chancelante du monstre; elle tombe et roule sur le rocher ensanglanté.

Tu meurs, Argus; tes cent yeux sont fermés à

*Croyant saisir la nymphe fugitive, Pan n'embrassa que des Roseaux.*



Soudain, de son glaive recourbé, il abat la tête du monstre.

Pan videt, pinuque caput præcinctus acutâ,
Talia verba refert: restabat verba referre;
Et precibus spretis fugisse per avia Nympham;
Donec arenosi placitum Ladonis ad amnem
Venerit: hîc illi cursum impedientibus undis,
Ut se mutarent, liquidas orasse sorores;
Panaque, cùm prensam sibi jam Syringa putaret,
Corpore pro Nymphæ calamos tenuisse palustres:
Dumque ibi suspirat, motos in arundine ventos
Effecisse sonum tenuem, similemque querenti:
Arte novâ vocisque deum dulcedine captum,
Hoc mihi concilium tecum, dixisse, manebit:
Atque ita disparibus calamis compagine ceræ
Inter se junctis nomen tenuisse puellæ.
Talia dicturus vidit Cyllenius omnes
Succubuisse oculos, adopertaque lumina somno.
Supprimit extemplo vocem: firmatque soporem,
Languida permulcens medicatâ lumina virgâ.
Nec mora: falcato nutantem vulnerat ense,
Quà collo confine caput: saxoque cruentum
Dejicit; et maculat præruptam sanguine cautem.
Arge, jaces: quodque in tot lumina lumen habebas

la lumiere; ils sont couverts d'une éternelle nuit: Junon les recueille, et les plaçant sur les plumes de l'oiseau qui lui est consacré, ils brillent en étoiles, sur sa queue épandus (120).

Cependant le courroux de la déesse s'augmente par le meurtre d'Argus. Elle cherche une prompte vengeance. Sans cesse une furie impitoyable (121) frappe les regards et trouble l'esprit de sa rivale; d'aveugles terreurs remplissent son ame: elle erre et fuit épouvantée par tout l'univers. Le Nil devoit être le terme de ses infortunes: arrivée sur ses bords, épuisée de lassitude, elle tombe sur ses genoux, et, repliant son col en arriere, elle tourne son front vers les cieux; par des gémissements, des larmes et des mugissements plaintifs, elle semble se plaindre à Jupiter, et lui demander la fin de ses malheurs. Alors ce dieu, pressant dans ses bras son auguste compagne, la conjure de se laisser fléchir: « Cessez de craindre, dit-il, « dans l'avenir; Io ne sera plus pour vous un « sujet d'alarmes ». Il le jure, et il commande au Styx d'entendre ce serment.

La colere de Junon s'appaise. Soudain, la Nymphe reprend sa forme premiere; elle est ce qu'elle avoit été. Son poil s'efface; ses cornes disparoissent; l'orbe de ses yeux se retrécit; sa bouche se resserre; ses épaules et ses mains reviennent en

Exstinctum est: centumque oculos nox occupat una.
Excipit hos, volucrisque suæ Saturnia pennis
Collocat; et gemmis caudam stellantibus implet.

Protinus exarsit, nec tempora distulit iræ;
Horriferamque oculis animoque objecit Erinnyn
Pellicis Argolicæ, stimulosque in pectora cæcos
Condidit, et profugam per totum terruit orbem.
Ultimus immenso restabas, Nile, labori.
Quem simul ac tetigit, positisque in margine ripæ
Procubuit genibus, resupinoque ardua collo,
Quos potuit, solos tollens ad sidera vultus,
Et gemitu, et lacrymis, et luctisono mugitu
Cum Jove visa queri est, finemque orare malorum.
Conjugis ille suæ complexus colla lacertis,
Finiat ut pœnas tandem, rogat: inque futurum
Pone metus, inquit, nunquam tibi caussa doloris
Hæc erit: et Stygias jubet hoc audire paludes.

Ut lenita dea est, vultus capit illa priores:
Fitque quod antè fuit. Fugiunt e corpore setæ:
Cornua decrescunt: fit luminis arctior orbis.
Contrahitur rictus: redeunt humerique manusque:

leur premier état; cinq ongles séparent et divisent la corne de ses pieds : il ne lui reste de la génisse que son éclatante blancheur. Elle se releve sur deux pieds qui suffisent pour la porter: mais elle n'ose parler encore; elle craint de mugir, et sa bouche timide ne fait entendre que des mots entrecoupés.

L'Égypte l'adore aujourd'hui comme une divinité bienfaisante, et ses prêtres nombreux portent des robes de lin (122).

On croit qu'Épaphus (123) dut le jour à la nouvelle déesse, et que Jupiter fut son pere. La mere et le fils partagent, en Égypte, les temples et les honneurs divins. Épaphus, et Phaéton, fils du Soleil, avoient même âge et même caractere. Phaéton, fier de son origine, parloit avec orgueil, et ne cédoit jamais à son ami. Fatigué de sa présomption, « Insensé, lui dit un jour Épaphus, « vous ajoutez une trop grande foi aux discours « de votre mere; cessez de vous enorgueillir d'un « pere supposé. »

Phaéton rougit, et la honte sert de frein à sa fureur. Il va raconter à Clymene, sa mere (124), l'affront qu'il vient de recevoir: « Plaignez-moi « d'autant plus, ajoute-t-il, que, malgré ma fier- « té, j'ai pu dévorer cet outrage sans pouvoir le



*Elle n'ose parler encore ; elle craint de mugir.*

Ungulaque in quinos dilapsa absumitur ungues.
De bove nil superest, formæ nisi candor, in illa:
Officioque pedum Nymphe contenta duorum
Erigitur: metuitque loqui; ne more juvencæ
Mugiat: et timidè verba intermissa retentat.

Nunc dea linigerâ colitur celeberrima turbâ.

Huic Epaphus magni genitus de semine tandem
Creditur esse Jovis: perque urbes juncta parenti
Templa tenet. Fuit huic animis æqualis et annis
Sole satus Phaëton, quem quondam magna loquentem,
Nec sibi cedentem, Phœboque parente superbum,
Non tulit Inachides: Matrique, ait, omnia demens
Credis; et es tumidus genitoris imagine falsi.

Erubuit Phaëton, iramque pudore repressit:
Et tulit ad Clymenen Epaphi convicia matrem.
Quoque magis doleas, genitrix, ait: ille ego liber,
Ille ferox, tacui: pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli.

« repousser. Ah! si réellement je suis issu du sang « des dieux, donnez-m'en une preuve éclatante ». Il dit, et, se jetant dans les bras de sa mere, il la conjure par elle-même, par la tête de Mérops (125) son époux, et par l'hymen de ses sœurs, de lui faire connoître son pere à des signes certains.

Qui dira si Clymene fut plus touchée des plaintes de son fils, qu'elle ne fut irritée de se voir soupçonnée d'imposture? Elle éleve ses mains vers le ciel, et, fixant ses yeux sur le Soleil: « Je « jure, mon fils, s'écria-t-elle, par ces rayons « qui nous éclairent, par ce Soleil qui nous voit, « et qui nous entend, que tu es le fils de cet as- « tre qui féconde l'univers. Si je mens, qu'il me « refuse ses feux, et que sa lumiere brille à mes « yeux pour la derniere fois. Tu peux d'ailleurs « aller facilement jusqu'au palais de ton pere: « l'orient, où il réside, touche aux terres que « nous habitons; et si ton courage ne te trahit « point, pars, le Soleil te confirmera ta superbe « origine. »

A ce discours, Phaéton a tressailli de joie. Il se croit déja transporté dans les cieux. Il traverse et les régions Éthiopiennes (126) qui lui sont soumises, et les Indes (127) placées sous la zone brûlante; et bientôt il arrive à l'orient, au palais du Soleil.

At tu, si modò sum cœlesti stirpe creatus,
Ede notam tanti generis: meque assere cœlo.
Dixit; et implicuit materno brachia collo:
Perque suum, Meropisque caput, tædasque sororum,
Traderet, oravit, veri sibi signa parentis.

Ambiguum, Clymene precibus Phaëtontis, an irâ
Mota magis dicti sibi criminis; utraque cœlo
Brachia porrexit: spectansque ad lumina solis,
Per jubar hoc, inquit, radiis insigne coruscis,
Nate, tibi juro, quod nos auditque, videtque;
Hoc te, quem spectas, hoc te, qui temperat orbem,
Sole satum. Si ficta loquor, neget ipse videndum
Se mihi; sitque oculis lux ista novissima nostris.
Nec longus patrios labor est tibi nosce penates:
Unde oritur, terræ domus est contermina nostræ.
Si modò fert animus, gradere: et scitabere ab ipso.

Emicat extemplo lætus post talia matris
Dicta suæ Phaëton, et concipit æthera mente.
Æthiopasque suos, positosque sub ignibus Indos
Sidereis, transit; patriosque adit impiger ortus.

# EXPLICATION DES FABLES,

# ET NOTES DU LIVRE PREMIER.

(1) CHAOS. Les anciens poëtes admettoient une matiere premiere, existant de toute éternité, dans laquelle étoient renfermés, informes et confus, les principes de tous les êtres. Les philosophes, qui ne pouvoient comprendre que de rien on pût faire quelque chose, avoient établi ce principe, *Ex nihilo nihil, et in nihilum nil posse reverti.* Ainsi, en attribuant à la nature, ou à un être supérieur à la nature, la formation admirable de l'univers, ils supposoient que cet univers n'avoit point été créé, mais seulement arrangé par le débrouillement du chaos, lorsque les éléments et les autres corps, tirés de la matiere préexistante, furent placés dans l'ordre et dans les lieux qui leur convenoient : c'est cette matiere préexistante qu'Hésiode, Lucrece et Ovide nomment le chaos.

On voit que la cosmogonie des païens n'est qu'une tradition défigurée de l'Histoire de la création par Moïse ; et l'on retrouve, dans les deux premiers chapitres de la Genese, la source de toutes les fictions des poëtes sur la création.

Hésiode, le plus ancien des poëtes grecs, paroît avoir copié Sanchoniaton, qui écrivoit ses annales avant le siege de Troie, et qui se vante d'avoir appris d'un prêtre de Jehova, nommé Jérombal, ce qu'il rap-

Les étymologistes dérivent le nom de Zéphyre de *zoephoros, qui porte ou donne la vie*, parceque son souffle, à la fois doux et puissant, ranime la nature. Ce dieu avoit un autel dans Athenes et dans le temple octogone des vents.

On représente Zéphyre presque nu, ayant la fraîcheur de la jeunesse et la beauté d'un dieu; il porte une couronne composée de toutes sortes de fleurs, ou tient à la main une corbeille remplie des plus belles fleurs du printemps, emblême de sa douce influence sur la nature: il a des ailes de papillon, et il glisse avec une légèreté et une grace aérienne à travers le vague des airs.

Il n'est aucun poëte ancien ou moderne qui n'ait chanté Zéphyre. L'imagination s'est plue à lui donner une aimable et nombreuse postérité. Ovide peint les Zéphyrs occupés, sous la direction de leur chef, à parer de fleurs l'enfance du monde, que tous les poëtes placent au printemps. Les Zéphyrs étoient des divinités favorables; on leur immoloit des brebis blanches. Virgile dit qu'Anchise, prêt à s'embarquer avec Enée, leur offrit ce sacrifice, *Zephyris felicibus albam.*

(9) Borée est chez les Grecs le même qu'Aquilon chez les Latins; c'est le vent du septentrion : Pindare l'appelle le roi des vents. Les mythologistes le font fils d'Astrée et de l'Aurore, ou d'Eribée, mere des astres, ou de Strymon, fleuve de Thrace, sur les bords duquel Orphée pleuroit la perte d'Eurydice.

Borée souffle le froid, la neige, et les orages: c'est le pere des frimas et des glaçons: il fut néanmoins embrasé de tous les feux de l'amour. Il aima Orithye,

sœur de Procris et fille d'Erechtée, sixieme roi d'Athenes. N'ayant pu la rendre sensible, il souleva des tourbillons parmi lesquels il l'enleva sur les bords de l'Ilyssus, où elle jouoit avec ses compagnes. Il la transporta dans la Thrace, et il en eut deux jumeaux, Zetès et Calaïs, qui firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, et qui délivrerent Phynée des Harpies; il en eut aussi deux filles, Cléopâtre et Chione.

Orithye ne fut pas le seul objet de ses amours. Epris des charmes de Chloris, fille d'Arcturus, il la transporta sur le mont Niphate, qui fut nommé le lit de Borée, et qu'on appelle aujourd'hui le Caucase.

Homere feint que Borée se transforma en cheval, et qu'il eut des juments de Dardanus douze chevaux, si rapides et si légers, qu'ils couroient sur les épis sans les courber, et sur les flots de la mer sans les presser. (*Iliad.*, l. 20.)

Borée aima aussi la belle Pitys, qui lui préféroit le dieu Pan. Dans sa jalouse fureur, il l'enleva avec violence et la brisa contre un rocher; mais la Terre la reçut dans son sein et la métamorphosa en pin.

Hérodote raconte que lorsque les Perses traversoient l'Hellespont pour conquérir la Grece, les Athéniens consulterent l'oracle, qui leur conseilla d'invoquer Borée; que soudain ce vent dispersa la flotte de Xerxès, et en fit périr une grande partie; que les Athéniens reconnoissants lui éleverent un temple sur les bords du fleuve Ilyssus, et qu'on y célébroit des fêtes nommées *Boréesines* ou *Boréasmes*. (*In Polymnia, sive* l. 7.)

Pausanias rapporte qu'Agis, roi de Sparte, faisant le siege de Mégalopolis, alloit se rendre maître de cette ville, lorsque Borée, soufflant avec force, renversa les machines des Lacédémoniens, et que les Mégalopolitains consacrerent à ce vent une grande étendue de terrain, lui firent tous les ans des sacrifices, et l'honorerent d'un culte particulier. (L. 8, c. 36.)

On lit dans *Elien* que, les habitants de Thurium ayant été délivrés d'un grand danger par une tempête qui détruisit la flotte ennemie, Denys le tyran fit des sacrifices à Borée, lui assigna une maison avec des revenus fixes, lui donna le droit de cité, et célébra des fêtes annuelles en son honneur.

Un nommé *Sperlingius*, qui a composé un traité ou plutôt un éloge de Borée, rapporte avec détail les services de ce dieu, et les honneurs qui lui ont été rendus par l'antiquité.

Les poëtes représentent Borée avec des ailes et des cheveux blancs. Dans le temple des vents à Athenes, il a la figure d'un enfant ailé; il porte des sandales, et sa tête est couverte d'un manteau. Dans l'enlèvement d'Orithye, Ovide peint Borée ayant une physionomie dure et irritée, endurcissant la neige, dispersant la grêle, faisant naître la foudre, les éclairs, et les tremblements de terre, enveloppé de brouillards lorsqu'il traverse les cieux, et de tourbillons de poussiere quand il parcourt les diverses régions de la terre.

On voit dans le jardin des Tuileries un beau grouppe représentant l'enlèvement d'Orithye. Il a été commencé par G. Marsy, et achevé par A. Flamen; on admire sa composition, son dessin, et son exécution.

(10) Septentrion, vent du nord. Les anciens donnoient le nom de *Triones* aux bœufs attachés à la charrue. Ils nommoient aussi *Septentriones* la constellation de la grande Ourse, composée de sept étoiles visibles sans le secours des lunettes, et qui paroissoit représenter à leurs yeux un charriot attelé de bœufs. Ils donnoient enfin le nom de Septentrion à la région boréale du ciel où brille cette constellation.

Le Septentrion est représenté par les uns sous les traits d'un vieillard portant une longue barbe et un habit fourré ; par les autres sous la figure d'un guerrier dans la force de l'âge, revêtu de son armure, et dans l'action de mettre l'épée à la main. On lui donne une écharpe bleue sur laquelle on distingue les trois signes qui sont sous le Zodiaque.

(11) Auster, un des quatre vents principaux qui vient du côté du sud. Quelques auteurs le font naître d'Astrée et d'Héribée; selon beaucoup d'autres, ils est fils d'Eole et de l'Aurore. La belle description de l'Auster, dans Ovide, le fait ressembler assez au *Jupiterpluvius* de la colonne d'Antonin, et beaucoup plus à une des figures représentées sur la tour des vents à Athenes.

Valerius-Flaccus peint l'Auster accompagné de pluies; Stace, répandant les eaux du ciel sur la terre; Juvénal, assis dans la caverne d'Eole, et séchant ses ailes après la tempête. Les modernes le représentent sous la forme d'un homme robuste, ailé, entièrement nu ; il marche sur les nuées, soufflant avec des joues enflées qui désignent sa violence, et tenant en main

un arrosoir, signe des pluies qu'il amene ordinairement.

(12) Ether, nom donné à l'air qui est au-dessus de celui de l'atmosphere. Plusieurs poëtes en ont fait une divinité différente de Cœlus ou du ciel. Les Grecs donnoient le nom d'Ether aux cieux distingués des corps lumineux. Au commencement, dit Hésiode, Dieu forma l'Ether, et de chaque côté étoient le chaos et la nuit, qui couvroient tout ce qui étoit sous l'Ether; c'est-à-dire que la nuit étoit avant la création, que la terre, couverte de ténebres, étoit invisible, et que la lumiere, perçant à travers l'Ether, vint éclairer l'univers. L'auteur de la Théogonie dit ailleurs que l'Ether naquit avec le jour du mélange de l'Erebe et de la Nuit, enfants du Chaos; ce qui signifie que la nuit et le chaos ont précédé la création des cieux et de la lumiere.

Virgile regarde l'Ether comme le souverain de la nature:

Tum pater omnipotens fecundis imbribus AEther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commistus corpore, fetus.
(*Georg.*, *l.* 2, *v.* 325.)

Lucrece, que Virgile paroît avoir imité, avoit dit:

Postremò pereunt imbres, ubi eos pater AEther
In gremium matris Terraï præcipitavit;
At nitidæ surgunt fruges, ramisque virescunt
Arboribus; crescunt ipsæ, fetuque gravantur.
(*De rerum nat.*, *l.* 1.)

L'auteur du *Pervigilium Veneris* veut que le ciel ou

l'Ether nous ait le premier donné l'exemple du mariage en s'unissant à la terre par des pluies fécondes:

> Cras erit qui primus AEther copulavit nuptias.....
> In sinum maritus imber fluctus alma et conjugis.

(13) Ovide suit ici la doctrine de Platon qui plaçoit les astres et les dieux au rang des êtres animés.

(14) La formation de l'homme est, dans Ovide comme dans la Genese, le dernier ouvrage du Créateur. Les fables et les traditions de tous les peuples s'accordent sur ce seul point. Philon explique ainsi pourquoi l'homme ne fut pas créé avant toutes choses : *Haud prius regem advenire oportebat, quàm ei domicilium et palatium, et quibus indigebat essent præparata; quemadmodum et herbas Deus ante animalia condidit, ut mox pabulum reperirent.* Ovide dit que l'homme fut formé d'une semence divine, *Divino semine fecit.* C'étoit aussi le sentiment de Lucrece,

> Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi.
> (*De nat. rer.*, *l.* 2.)

Aussi les poëtes feignent-ils que l'audacieux Prométhée, après avoir formé l'homme d'argile et d'eau, alla dérober le feu du ciel pour animer son ouvrage.

(15) Prométhée, fils de Junon et du géant Eurymédon, suivant un ancien scholiaste; fils d'Asia ou de Thémis, suivant quelques auteurs; mais, suivant l'opinion la plus commune, fils de Japet et de Clymene,

fille de l'Océan. Il étoit frere d'Atlas, de Ménétius, et d'Epiméthée. La fable rapporte qu'il forma l'homme du limon de la terre; que Minerve anima son ouvrage, et lui donna la crainte du lievre, la finesse du renard, l'ambition du paon, la férocité du tigre, et la force du lion.

Suivant une seconde version, Prométhée, aidé de Minerve, s'éleva jusqu'aux cieux, vit que c'étoit le feu qui animoit tous les astres, rapporta ce feu sur la terre, et s'en servit pour animer l'homme d'argile qu'il venoit de former.

Selon une troisieme version, Prométhée, qui surpassoit tous les hommes en audace et en adresse, voulut tromper Jupiter lui-même pour connoître s'il méritoit les honneurs divins: en conséquence, il fit tuer deux bœufs, remplit une des peaux de la chair, et l'autre des os de ces animaux; il les présenta ensuite au souverain des dieux, lui offrant en sacrifice l'une ou l'autre de ces victimes. Jupiter, dupe de cette ruse, choisit la peau qui ne contenoit que les os; et c'est depuis cette méprise qu'il fut enjoint aux sacrificateurs de brûler sur les autels les os des victimes avec la chair. Jupiter, résolu de se venger de cette insulte sur tous les hommes, leur ôta l'usage du feu; mais Prométhée, avec le secours de Minerve, monta dans les cieux, et s'étant approché du char du soleil, il y prit le feu sacré, qu'il porta sur la terre dans la tige d'une férule (1).

---

(1) C'est une plante que les Grecs nommoient *narthex*, et les Latins *ferula*. Tournefort dit, dans son Voyage du Levant,

Jupiter, outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de forger ou former une femme parfaitement belle. Les dieux se plurent à l'enrichir de toutes les perfections; ce qui lui fit donner le nom de Pandore, qui signifie *toute dons*. Elle fut envoyée à Prométhée avec une boîte remplie de tous les maux. Mais ce prince, qui se défioit des dieux et de leurs présents, refusa de recevoir cette nouvelle compagne. Son frere Épiméthée, moins prudent et moins sage, l'épousa, et en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il voulut voir aussi ce que renfermoit la boîte fatale; il l'ouvrit, et tous les maux se répandirent aussitôt sur la terre. Il referma la boîte promptement; l'espérance seule n'avoit pas eu le temps d'en sortir: elle y est encore renfermée comme le seul bien qui reste aux malheureux. Jupiter, irrité de ce que Prométhée n'avoit pas donné dans le piege, ordonna à Mercure, Eschyle dit à Vulcain, de l'enchaîner sur un rocher du mont Caucase, où un aigle, fils de Typhon et d'Echidna, devoit ronger éternellement ses entrailles sans cesse renaissantes. D'autres auteurs disent que ce supplice ne devoit durer que trente mille ans. Suivant Hésiode, ce fut Jupiter lui-même qui attacha sa victime, non

---

que sa tige est haute de cinq à six pieds, que l'écorce en est très dure, et que le dedans est rempli d'une espece de moelle que le feu ne consume que très lentement; il ajoute que les matelots s'en servent pour transporter du feu d'une isle dans une autre. Cet usage, qui est très ancien, peut servir à expliquer un endroit d'Hésiode où il est dit que Prométhée ayant dérobé le feu du ciel l'emporta dans une *férule*. (*Op. et dies.*)

sur un rocher, mais à une colonne. Prométhée, ainsi enchaîné, conserva le don de prédire l'avenir; et, suivant Eschyle, les dieux se rendoient sur le Caucase pour le consulter. Quelques écrivains prétendent que ce même Jupiter délivra dans la suite Prométhée, en récompense de ce qu'il lui avoit révélé l'oracle des Parques, prédisant que s'il épousoit Thétis, l'enfant qui naîtroit de cette néréide seroit plus puissant que son pere. D'autres veulent que ce soit Hercule qui ait fini le supplice de Prométhée, en tuant l'aigle ou le vautour qui en étoit le ministre. Cette derniere tradition est conservée dans un superbe bas-relief antique.

Hygin, Servius, et Pline, font remonter l'origine des bagues à Prométhée. Ils rapportent que Jupiter s'étant laissé fléchir, mais ne voulant pas violer le serment qu'il avoit fait de laisser toujours Prométhée attaché au Caucase, ordonna qu'il porteroit toujours au doigt un anneau de fer auquel seroit attaché un petit fragment de cette montagne.

Les anciens qui ont rapporté la fable de Prométhée sont Hésiode, Eschyle, Apollodore, Pausanias, Apollonius de Rhodes, etc. Il paroît que cette fable renferme une ancienne histoire qui a été défigurée par beaucoup d'allégories. Le mot Prométhée veut dire *qui prévoit l'avenir;* celui d'Epiméthée signifie *qui connoît ce qui est arrivé.*

Durius de Samos dit que Prométhée fut chassé du ciel pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve. Nicandre de Colophon prétend que son crime fut d'avoir persuadé aux hommes, que les dieux avoient gratifiés d'une jeunesse éternelle ou du don de rajeunir, de

céder ce don aux serpents. Suivant d'autres auteurs, le crime de Prométhée, qui avoit d'abord méprisé Pandore, fut de l'avoir séduite lorsqu'elle étoit femme de son frere Epiméthée.

Heinsius croit qu'en unissant Pandore à Epiméthée, habile statuaire, Hésiode a voulu nous apprendre que, dans tout ouvrage, le succès dépend de l'accord de l'art avec la nature. Lactance prétend que Prométhée fut le premier statuaire (1); ce qui donna lieu à la fiction de la formation de l'homme. D'autres ont pensé que cette fiction avoit pour origine la civilisation des Scythes, due à ce prince; ce qui a peut-être fait dire qu'il avoit formé l'homme avec le secours de Minerve. D'autres ont écrit qu'il fut le premier astronome; qu'il consultoit souvent les astres sur le Caucase, devenu sa retraite ou sa prison, pendant l'inondation d'un fleuve appelé l'Aigle, dont il n'avoit pu arrêter le débordement. Il se vante, dans une tragédie d'Eschyle, d'avoir enseigné aux hommes à diviser l'année en quatre saisons, par le lever des étoiles, et de leur avoir fait connoître le mouvement et les révolutions des astres. D'autres ont prétendu que Prométhée étant de la famille des Titans, eut part comme eux à la guerre et aux persécutions de Jupiter; qu'il fut obligé de se retirer dans la Scythie sur le Caucase, d'où il n'osa sortir pendant le regne de son puissant ennemi, et

(1) Ce qui sembleroit appuyer cette opinion, c'est que les Grecs donnoient le nom de *Prométhées* aux Athéniens inventeurs de la fabrique des vases de terre. Une pierre gravée représente Prométhée modelant des statues et les appareillant.

que le vautour qui déchiroit son cœur étoit le chagrin de mener une vie misérable chez des peuples grossiers et sauvages.

Quelques auteurs, voulant expliquer la fable du feu volé par Prométhée, ont dit que Prométhée avoit appris l'usage du feu aux hommes; mais cet usage doit être aussi ancien que le monde, soit que la foudre ait porté le feu sur la terre, soit que le vent ait embrasé quelques forêts, soit que le hasard ait fait jaillir le feu du frottement de deux cailloux. Il est donc plus naturel de croire avec d'autres auteurs, que les forges établies dans la Scythie par Prométhée ont donné lieu à la fable du feu volé dans le ciel, ou qu'elle fut imaginée, suivant Diodore, parceque Prométhée fut l'inventeur du fusil d'acier avec lequel on tire du feu des cailloux, *Semina flammæ abstrusa in venis silicis.* (L. 5.) Les Athéniens avoient élevé un autel à Prométhée dans l'académie, et ils célébroient tous les ans des jeux en son honneur. Ces jeux consistoient à courir depuis l'académie jusqu'à la ville avec des flambeaux allumés; celui qui couroit le premier, si son flambeau venoit à s'éteindre, cédoit la place au second, le second au troisieme, et ainsi des autres. Si tous les flambeaux s'éteignoient, les prix étoient réservés pour l'année suivante. Ces fêtes étoient appelées *Prométhées* ou *Lampadophories,* parceque Prométhée avoit rendu les lampes utiles en dérobant le feu du ciel.

Prométhée, suivant Eschyle (1), ne dut son infortune qu'à sa libéralité envers les hommes, qu'il rendit

(1) *In Prometh. vincto, act. I, sc. 3. act. III, sc. 1.*

intelligents et habiles de foibles et ignorants qu'ils étoient avant lui. Ils voyoient, mais ils voyoient mal; ils entendoient, mais ils ne comprenoient pas, et ils faisoient tout sans discernement. Prométhée leur apprit à subjuguer les animaux, à les atteler à des chars, à cultiver la mémoire, à distinguer les plantes salutaires; et c'est de lui que vinrent les arts. Le nom de Prométhée étoit passé en proverbe dans la Grece pour désigner un homme adroit et rusé.

Le savant Bochard croit que Prométhée, fils de Japet, est le même que Magog, fils de Japhet, et petit-fils de Noé. Magog, ainsi que Prométhée, vint s'établir dans la Scythie; il inventa ou perfectionna l'art de fondre lés métaux et de forger le fer. Bochard pense que la fable de Prométhée, dévoré par un vautour, vient du nom même de *Magog*, qui signifie *dévoré de chagrin*. Suivant Le Clerc, Epiméthée est le même que *Gog*, dont le nom veut dire *brûlant*, parcequ'Epiméthée exerçoit aussi l'art de forger le fer. Enfin d'autres auteurs prétendent que Prométhée est le même que Noé. Tous ces paralleles avec Gog, Magog, et Noé, ne manquent pas de vraisemblance; tant il est aisé, dit Banier, de trouver des rapports entre des personnes qui ont vécu dans des temps si reculés!

Les iconographes représentent ordinairement Prométhée attaché sur le rocher, au moment où Hercule tue l'aigle éployé ou le vautour qui le dévore.

(16) Age d'or. Les poëtes comptent depuis la création quatre époques différentes, et leur donnent les noms d'Age d'or, d'Age d'argent, d'Age d'airain, et

d'Âge de fer. Ils ont défiguré la tradition en plaçant sous le regne de Saturne et sous le beau ciel de l'Italie ce que l'Ecriture rapporte d'Adam et du Paradis terrestre. Suivant Bochard, Vossius, et Banier, les anciens poëtes ont fait d'Adam, Saturne, et de Noé, Janus. La description de leur Age d'or est imitée de celle de l'innocence parfaite d'Adam et d'Eve, à qui tous les animaux étoient soumis lorsqu'ils vivoient dans les jardins d'Eden, qui produisoit les fleurs et les fruits en abondance, et sans culture.

Parmi les descriptions de cet heureux âge, on distingue celle d'Hésiode dans son poëme des Travaux et des Jours; celle de Virgile, dans sa quatrieme Eglogue et dans son premier livre des Géorgiques; celle d'Horace, dans ses Epodes; et celle d'Ovide, dans ses Métamorphoses. On peut appliquer à l'Age d'or ces beaux vers où Despréaux peint les jours qui ont précédé la chûte du premier homme :

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux
Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre:
Le beld pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,
Traçât d'un pas tardif un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.

A travers ces fictions riantes on peut remarquer néanmoins que, dans cet âge si vanté, Saturne détrône son pere Uranus; qu'il est à son tour détrôné par Jupiter son fils, et que Jupiter lui-même est toujours en guerre avec ses enfants.

Les modernes personnifiant l'Age d'or, l'ont représenté sous les traits d'une jeune femme, dont la chevelure dorée flotte sans art sur ses épaules; elle est vêtue d'un tissu d'or sans ornements; elle tient en sa main une corne d'abondance d'où sortent des fruits et des fleurs : la figure est debout à l'ombre d'un olivier, emblême de la paix, sur lequel on voit un essaim d'abeilles.

(17) Les lois romaines, gravées sur des tables d'airain, étoient exposées dans les places publiques, afin que le peuple pût les lire, et que la jurisprudence ne changeât pas selon le caprice ou l'ambition des magistrats. Le mot *airain*, *æra*, signifioit loi.

Les lois des douze tables, *leges duodecim tabulæ*, dont il est si souvent parlé dans les auteurs latins, demeurerent depuis l'an 303 de la fondation de Rome attachées pendant plusieurs siecles dans la place publique. Ce fut vers l'an 300 de Rome qu'on envoya dans la Grece trois députés pour y recueillir les principales lois d'Athenes, de Sparte, et des grandes villes. Les décemvirs, substitués aux consuls, rédigerent ces lois en un corps qui fut nommé la loi des Douze Tables. Les Romains regardoient ces lois comme la source et le fondement de leur jurisprudence: elles avoient pour objet le droit sacré, le droit public, et le droit particulier; le style en étoit court, énergique, mais quelquefois obscur. Cicéron, qui les cite toujours avec respect, et qui les met au-dessus de toutes les lois de la Grece, dit qu'on les faisoit apprendre par cœur aux enfants, et il regrette qu'un recueil si précieux ait été

perdu, *Moris fuit ut juniores illas didicerint tanquam carmen necessarium* (1). Les douze tables furent consumées dans le sac de Rome par les Gaulois; mais on les rétablit sur les fragments qui en restoient et sur les copies qui en avoient été tirées. *Ritterhusius* prétend qu'elles furent détruites de nouveau lors de l'irruption des Goths. Elles subsistoient encore peu avant le regne de Justinien. Les fragments de ces lois célebres, recueillis par divers auteurs, ont passé dans les livres de cet empereur, et régissent encore une partie de l'Europe.

(18) Noms des arbres et des plantes consacrés aux dieux: à Jupiter, le chêne, le chêne verd, et l'olivier; à Apollon, le laurier, l'olivier sauvage, l'hyacinthe, le tamarin, le genévrier; à Mars, le frêne, et les graminées; à Minerve, l'olivier; à Vénus, le myrte et la rose; à Hercule, le peuplier; à Bacchus, la vigne, le lierre, la feuille du figuier, le narcisse, et le pampre; à Pluton, le cyprès; aux dieux Lares, l'ail; aux Euménides, l'aune et le cedre; à Cérès, le safran; à Proserpine, le narcisse; aux Muses, le palmier; au Génie, le platane; à Mercure, le pourpier; à Pan, le pin, etc.

(19) Nectar. C'est le nom donné par Homere et par les poëtes à la boisson des dieux. Les dieux célestes étoient les seuls qui se nourrissent d'ambrosie et qui bussent le nectar. Les dieux vulgaires qu'Arnobe appelle *plebs numinum*, la populace des dieux, se con-

(1) *De Orat., lib. I; Tuscul., lib. II; de Legibus, lib. II.*

tentoient de nos aliments grossiers. Silene marchandant le vin d'Ulysse en avala d'abord une outre pour en connoître la bonté; Hébé versoit le nectar aux habitants de l'Olympe avant que Ganymede, enlevé par Jupiter, la remplaçât dans cet emploi.

Athénée rapporte qu'en Lydie, sur le mont Olympe et dans ses environs, on appeloit nectar une boisson composée de miel, de vin, et de plantes odoriférantes. Les poëtes donnent souvent au bon vin le nom de nectar; Virgile l'applique au miel (1); Lucrece, au parfum exhalé par les fleurs (2). On trouve ce joli couplet dans une chanson attribuée à Henri IV:

D'ambroisie
Bien choisie
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

(20) JUPITER. Ce mot est formé de deux mots latins qui signifient *pere qui aide, soutient ou protege* (3). Jupiter étoit nommé *Zéus* par les Grecs: c'est le plus puissant des dieux reconnus par l'antiquité païenne; c'est, suivant les poëtes, le pere et le roi des dieux et des hommes, le dispensateur suprême des biens et des

(1) *Georg.*, *lib. IV.*

(2) *De Rer. nat.*, *lib. II.*

(3) Lactance, *de falsa Relig.*, *c.* 11; d'après Caton, *de Re rusticâ*, *c.* 141; Cicéron, *de Nat. deor.*, *l. II*, *c.* 25 Aulu-Gelle, *l. V*, *c.* 21.

maux, qui, d'un signe de tête, ébranle l'univers. Par Jupiter, les philosophes entendent l'air pur, et par Junon l'air grossier qui nous environne.

Il paroît incontestable que plusieurs personnages de l'antiquité ont porté le nom de Jupiter. Si l'on en croyoit Varron et Eusebe, on pourroit en compter jusqu'à trois cents; nombre prodigieux qui paroîtroit invraisemblable, si l'on ne savoit que la plupart des rois avoient coutume de prendre ce nom, et qu'un grand nombre de monuments attestoient l'opinion de tant de peuples qui se vantoient que Jupiter étoit né parmi eux. Cependant Cicéron, contemporain de Varron et son ami, n'admet que trois Jupiters, deux d'Arcadie, le troisieme de Crete: le premier, fils de l'Ether et pere de Bacchus et de Proserpine; le second, fils du ciel et pere de Minerve; le dernier, fils de Saturne (1). Diodore n'en reconnoît que deux; l'un, qui étoit le plus ancien, pere des Atlantes; l'autre, plus célebre, qui fut roi de Crete, et qui recula les limites de son empire jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Afrique.

C'est au Jupiter crétois que les poëtes ont attribué les actions de tous les autres. Ils s'accordent à dire qu'il étoit fils du Temps, appelé *Chronos* par les Grecs, et *Saturne* par les Latins, et de *Rhée* ou *Rhéa*, que les poëtes postérieurs à Hésiode et à Homere désignent sous les noms de *Cybele*, d'*Ops*, de *Tellus*, de *Vesta*, de *Cérès*, et de *bonne Déesse*.

Voici ce que les plus anciens mythologues rappor-

(1) *De Nat. deor.*, *l. III*, *c.* 21.

... troncrent ...

... le retablit

... bientot apres il le chassa

... il le partagea avec ...

... les mers a Neptun...

... commencements de

... mo...

... es ...

... animau...

terre, ne s'occupa que de ses plaisirs. Hésiode et Apollodore disent qu'il épousa l'océanide Métis, la plus savante des déesses; Thémis, qui en étoit la plus juste, et l'océanide Eurynomé, qui en étoit la plus belle. D'autres auteurs portent à sept le nombre de ses femmes légitimes : ils ajoutent à Métis, ou la Prudence; à Thémis, ou la Justice; à Eurynomé, ou la Beauté; la titanide Mnémosyne, ou la Mémoire; Cérès, Latone, fille de Céus, et Junon, qui fut la plus célebre de ses compagnes, la seule qui partageât le trône avec lui, et qu'il épousa, à l'exemple de son pere, qui avoit épousé Rhéa sa sœur, et de son grand-pere Uranus; qui avoit pris pour femme sa sœur Titéa.

Nous citerons les principales métamorphoses de Jupiter. Il se changea en coucou pour s'introduire auprès de Junon, sa sœur jumelle; en pluie d'or pour corrompre Danaé, fille d'Acrise, roi d'Argos; en cygne pour posséder Léda, femme de Tyndare, roi de Laconie; en satyre pour abuser d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thebes; en serpent pour séduire sa fille Proserpine; en flamme pour embraser Egine, fille d'Asope, roi de Béotie; en aigle pour enlever Ganymede, fils de Tros, roi de Troie; en taureau pour ravir Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie. Il prit aussi les traits de Diane pour surprendre l'honneur de Calisto, fille de Lycaon, roi d'Arcadie; et la ressemblance d'Amphytrion, prince thébain, pour tromper Alcmene son épouse. Presque toutes ces métamorphoses sont décrites dans le quatorzieme livre de l'Iliade, et dans le sixieme des Métamorphoses d'Ovide.

Les amours de Jupiter devoient lui donner une nombreuse et brillante postérité. Presque tous ses enfants furent mis au nombre des dieux ou des demi-dieux. Il eut de Thémis Irene, Dicé, Eunomie, et les Mœræ ou Parques, et, suivant Apollodore et Hésiode, les Saisons; de Mnémosyne, les neuf Muses; d'Eurynomé, les trois Graces; de Cérès, Proserpine; de Latone, Apollon et Diane; de Junon, Hébé, Lucine, Mars et Vulcain; de Léda, Hélene, Castor, et Pollux; de Calisto, Arcas, qui changea le nom de Lycaonie en celui d'Arcadie; d'Europe, Minos et Rhadamante, qu'il établit après leur mort juges des enfers; d'Alcmene, Hercule; d'Antiope, Amphion et Zéthès; de Danaé, Persée, vainqueur de Méduse; de Niobé, fille de Phoronée, Argus et Pélasge; de Laodamie, fille de Bellerophon, Sarpédon, l'un des capitaines grecs au siege de Troie; de Protogénie, fille de Deucalion et de Pyrrha, Ethlius, pere d'Endymion; d'Egine, Eaque, l'un des trois juges des enfers; de la nymphe Thalie, les dieux Palices ou Paliques; de Dioné, une des nymphes de l'Océan, Vénus; d'Electre, fille d'Atlas, Dardanus, fondateur de Troie, et Jasion; de Sémélé, fille de Cadmus, Bacchus; de Maïa, une des Atlantides, Mercure; de la nymphe Io, qu'il transforma en génisse, Epaphus; d'Elara, fille d'Orchomenus, le géant Tityus; de Carme, fille du Crétois Carmenor, la nymphe Britomartis: de Dia, femme d'Ixion, Pirithoüs; de la nymphe Onëis, ou de Calisto, le dieu Pan; de Proserpine sa fille, Zagréus, ou Bacchus souterrain, etc.

On remarquera que presque tous les peuples de l'antiquité ont eu leur Jupiter. On compte le Jupiter-

Ammon des Libyens, peut-être le plus ancien de tous; le Jupiter-Sérapis des Egyptiens; le Jupiter-Bélus des Assyriens; le Jupiter-Uranus des Perses; le Jupiter de Thebes, en Egypte; le Jupiter-Assabinus des Ethiopiens; lè Jupiter-Pappée des Scythes; le Jupiter-Apis, roi d'Argos, petit-fils d'Inachus; le Jupiter pere de Dardanus; le Jupiter-Prætus, oncle de Danaé; le Jupiter-Asterius, roi de Crete, qui enleva Europe, et fut pere de Minos; le Jupiter-Tantale, qui enleva Ganymede; le Jupiter pere d'Hercule et des Dioscures, qui vivoit soixante ou quatre-vingts ans avant le siege de Troie; le Jupiter-Apomyus des Eléens: le Jupiter-Hymétien des Athéniens; le Jupiter-Taranis des Gaulois; le Jupiter-Férétrien et le Jupiter-Stator des Romains.

Jupiter fut encore adoré sous les noms d'Olympien, de Capitolin, de Triomphateur, de Dodonéen, de Néméen, d'Idéen, d'Elicien, de Laryssée, de Lycée, de Dictée, de Latialis, d'Epiphane, de Pluvius, de Martius, de Custos ou Gardien, d'Invincible, d'Hospitalier, d'Imperator, de Descensor, de Lucerius ou Diespiter, de Prédateur, etc. Les poëtes l'ont aussi célébré ou désigné sous les noms de *Nicephore*, victorieux; de *Stenius*, robuste; d'*Omnipotens*, tout-puissant; de *Pater divûm, rex hominumque deorumque*, pere des immortels, roi des dieux et des hommes; de *Fulminator*, foudroyant; de *Tempestatum ventorumque potens*, maître des tempêtes et des vents; d'*Optimus Maximus*, très bon et très grand, etc. (1) Si Jupiter

(1) Ces noms se lisent sur les inscriptions, sur les médailles,

fut adoré chez tant de peuples et sous tant de noms différents, on doit l'attribuer à l'habitude qu'avoient les princes et les héros lorsqu'ils recevoient quelque grand bienfait de Jupiter, de lui élever une statue, ou un temple, ou un autel, et de lui donner un nouveau nom qui rappeloit le bienfait ou la reconnoissance.

Les trois plus célèbres oracles de Jupiter étoient ceux de Dodone, de Libye, et de Trophonius. Les vic-

---

sur les pierres gravées, et dans les auteurs; on y trouve aussi les suivants : Abretanus, Acræus, Adultus, AEgiochus, AEgyptius, AEthiops, AEthnæus, AEthrius, Agamemnon, Agiceraunus, Agoræus, Alastor, Aliterius, Altissimus, Alumnus, Alysius, Ambulius, Amicus, Ammon, Anesius, Anxurus, Apemius, Apesantius, Arbitrator, Arboreus, Areius, Argiceraunus, Atabyrius, Athoüs, Axur, Bagæus, Bienarius, Catæbates, Carius, Casius, Cenæus, Chrysaoreus, Chthonius, Cithæronius, Clarius, Conius, Conservator, Coryphæus, Cosmetas, Dapalis, Dolichæus, Drymnius, Eleutherius, Elymæus, Endendros, Epibemius, Epicarpius, Epicænius, Epidotas, Epistaterius, Erenesius, Eridemius, Fagutalis, Gamelius, Genæteus, Hecalesius, Hecatombæus, Hercæus, Hicetesius, Homagyrius, Horcius, Inventor, Ithomathes, Labradeus, Lapis, Lecheates, Maïus, Maleæus, Messapæus, Milichius, Militaris, Molossus, Muscarius, Myiodes, Nemeètes, Ombrius, Opitulator ou Opitulus, Osogo, Pacificator, Palæstes, Panhellenius, Panomphæus, Pappas, Parnethius, Pater, Philalethes, Philius, Phratius, Pistius, Pistor, Pixius, Placidus, Polieus, Protector, Rex, Scotitas, Serenus, Soter, Sponsor, Tarenteus ou Tarentinus, Tarpeius, Tassius, Tarsus, Teleus, Terminalis, Thesmophorus, Topæus, Trophonius, Vejovis, Victor, Viduus, Ultor, Urius, Xenius.

times qu'on lui immoloit ordinairement étoient la chevre, la brebis et le taureau blanc, dont on avoit soin de dorer les cornes. On se contentoit souvent de lui offrir de la farine, du sel, et de l'encens. On ne lui sacrifioit point de victimes humaines, comme on en immoloit à Saturne et à Diane. Parmi les arbres, le chêne et l'olivier lui étoient consacrés. « Personne, dit « Cicéron, ne l'honoroit plus particulièrement et « plus chastement que les dames romaines ».

Quelque absurde que soit l'histoire de Jupiter, on reconnoît facilement que sous ce nom les païens honoroient un dieu supérieur à tous les autres dieux, qui remplissoit l'univers de sa présence, *Jovis omnia plena*. Stobée nous a conservé ce début d'une hymne grecque qu'il attribue à un nommé Cléante : « O pere « des dieux! toi qu'on invoque sous plusieurs noms, « mais dont la vertu est une et infinie ; toi le créateur « de cet univers que tu gouvernes suivant les conseils « de ta sagesse, ô roi tout-puissant! je te salue ; car tu « daignes nous permettre de t'invoquer. Tu seras, ô « Jupiter! la matiere de mes louanges ; et ta souve-« raine puissance sera le sujet ordinaire de mes canti-« ques. Tout est soumis à ton empire, tout redoute « les traits qui partent de tes mains toujours victo-« rieuses, etc. » Les païens sembloient donc honorer dans Jupiter un dieu unique, dont ils n'avoient qu'une idée imparfaite, parceque leurs passions en avoient obscurci l'image, et que, dans leur crainte ou dans leur reconnoissance, ils avoient transporté aux hommes puissants ou recommandables par des bienfaits,

le culte qui n'étoit dû qu'au souverain Arbitre de l'univers.

Il nous reste à faire connoître la tradition historique qui peut avoir donné lieu aux fables de Jupiter : elle a été conservée par Diodore de Sicile ; et Pezron paroît l'avoir expliquée d'une maniere claire et satisfaisante. Les Titans, Saturne, et Jupiter, ne furent point, dans l'origine, des êtres fabuleux. Les Titans, révoltés contre Saturne, l'avoient renfermé dans une étroite prison. Jupiter son fils, jeune et plein de courage, sortit de l'isle de Crete, où Rhéa sa mere l'avoit fait élever secrètement par les Curetes ses oncles ; et oubliant les mauvais traitements de son pere, qui avoit voulu le tenir dans une dure captivité, il défit les Titans, délivra son pere, le rétablit sur le trône, et retourna victorieux dans le lieu de sa retraite. Mais Saturne, soupçonneux et défiant, voulut se défaire de Jupiter, qui sortit victorieux de tous les pieges qui lui furent tendus, chassa Saturne de l'isle de Crete, le suivit dans le Péloponnese, le vainquit une seconde fois, et l'obligea de fuir en Italie. A cette guerre succéda celle des Titans, oncles de Jupiter : elle dura dix ans ; et Jupiter la termina par leur entiere défaite près de Tartesse en Espagne. Alors les états de Jupiter se trouvant trop vastes pour être régis par lui seul, il les divisa en plusieurs gouvernements : il établit Pluton gouverneur des parties occidentales, c'est-à-dire des Gaules et de l'Espagne. Après la mort de Pluton, son gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit célebre, et devint la grande divinité des Celtes. Jupiter se réserva l'orient, c'est-à-dire la Grece et ses isles : il

établit sa principale demeure sur l'Olympe. Il fut grand conquérant et grand législateur. Il se rendit recommandable par sa prudence, par sa justice, et par ses autres vertus civiles et militaires; mais il ternit l'éclat de son regne par un amour effréné pour le plaisir, par ses galanteries, qui ont donné lieu aux poëtes d'imaginer toutes ces métamorphoses d'un roi célebre et puissant, en coucou, en taureau, en satyre, etc. Junon, jalouse et méprisée, entra dans une conspiration formée contre lui; il la dissipa, et mourut bientôt après âgé de cent vingt ans. Il avoit régné soixante-deux ans depuis la mort de Saturne. Les Curetes ses oncles prirent soin de ses funérailles. On vit long-temps en Crete, près de Gnosse, son tombeau avec cette épitaphe : *Ci-gît Zan, que l'on nommoit Jupiter.*

On représentoit ordinairement Jupiter sous la figure d'un homme majestueux, avec de la barbe, assis sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant à la main droite un foudre, figuré soit par une espece de tison flamboyant des deux bouts, soit par une machine pointue des deux côtés et armée de deux fleches; portant de la gauche une victoire ou un sceptre de bois de cyprès, et ayant à ses pieds un aigle aux ailes éployées. La partie supérieure de son corps étoit nue, et la partie inférieure couverte. Suivant quelques anciens mythologues, le trône, par sa stabilité, marquoit la sûreté de l'empire de Jupiter ; la nudité de la partie supérieure de son corps montroit qu'il étoit visible aux habitants des cieux, tandis que la partie inférieure couverte indiquoit qu'il étoit caché aux habitants de la

terre ; le foudre annonçoit sa puissance sur les dieux mêmes ; le sceptre de cyprès, l'éternité de son empire ; la victoire, qu'il étoit toujours victorieux ; l'aigle, qu'il étoit le souverain des dieux et des hommes, comme cet oiseau l'est de tous les autres oiseaux.

Les Crétois représentoient Jupiter sans oreilles, pour marquer son omniscience ou son impartialité ; les Lacédémoniens, au contraire, lui donnoient quatre oreilles, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prieres. Lorsqu'au lieu d'une couronne de chêne, d'olivier, ou de laurier, il porte le *modius* ou boisseau, c'est le Jupiter-Sérapis ou Infernal ; avec des cornes ou la tête d'un belier, il représente Jupiter-Ammon. Orphée, ou plutôt le poëte qui s'est caché sous ce nom célebre, donne à Jupiter les deux sexes, comme pour indiquer qu'il est le pere universel de la nature. Pausanias observe que sur le manteau du souverain des dieux étoient gravées toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, et particulièrement des lis (1). Jupiter est représenté sur quelques médailles grecques avec trois yeux, qui sans doute indiquoient sa connoissance de ce qui se passe au ciel, sur la terre, et dans les enfers, ou sa connoissance du passé, du présent, et de l'avenir (2).

---

(1) L. 5, c. 11.

(2) On peut consulter sur la puissance et sur les attributs de Jupiter, parmi les historiens, Hérodote, Tite-Live, Diodore de Sicile, Pausanias, etc. ; parmi les mythologues, Fulgence, Hygin, Vossius, Noël le Comte, etc. ; parmi les poëtes, Hésiode, Homere, Orphée, Callimaque, Pindare, Virgile, Ovide, Horace, etc.

(21) SATURNE, appelé *Chronos* par les Grecs, étoit fils d'Uranus ou Ouranos ou le Ciel, et de Tithéia ou Thia ou la Terre.

Hésiode et Apollodore racontent qu'Uranus précipitoit ses enfants dans le Tartare aussitôt après leur naissance; que la Terre, indignée de cette cruauté, ayant tiré de son sein le fer et les métaux, en fit une faux tranchante, dont Saturne se servit pour mutiler son pere et le mettre hors d'état d'avoir d'autres enfants. C'étoit, dit Cicéron, l'opinion commune de la Grece. Les freres de Saturne, redevenus libres, lui déférerent l'empire du monde; mais, soit que Saturne leur eût promis de ne point élever d'enfants mâles; soit qu'il craignît d'avoir un jour le sort de son pere, qu'il n'évita point, selon le rapport de quelques auteurs (1), il dévoroit tous ses fils dès qu'ils venoient au monde. Nous avons dit la ruse qu'employa Rhéa sa femme, la naissance, l'éducation de Jupiter, et la guerre qu'il fit à son pere.

---

(1) Jupiter, disent-ils, se servit pour mutiler son pere de la même faux (*harpa*) dont les mains parricides de Saturne s'étoient armées contre Uranus. Du sang de ce dernier qui tomba sur la terre, naquirent les Furies et les Géants; et de celui qui tomba dans la mer, près de Chypre, naquit Vénus, mere des Amours.

Quelques mythologues prétendent que, par les conseils de sa femme Métis ou la Prudence, Jupiter fit prendre à Saturne un breuvage qui lui fit rendre les enfants qu'il avoit dévorés, Neptune et Pluton, qui aiderent leur frere dans les guerres appelées Titanomachie et Gigantomachie.

Saturne détrôné, chassé du ciel, se réfugia chez Janus, roi des Latins, qui le fit héritier de ses états. Le regne de Saturne fut celui de la justice, de l'abondance, du bonheur; et ce regue fut appelé l'âge d'or. L'égalité des conditions, dit Justin, fut rétablie; personne ne possédoit rien en propre; tous les biens étoient communs, comme si tous les hommes n'eussent eu qu'un seul et même héritage. Si l'on en croit Ovide et quelques autres auteurs, Saturne ne chercha point un asile en Italie, mais il fut précipité par Jupiter dans le Tartare, ainsi que les Titans qui combattoient, et qui succomberent avec lui. Indépendamment des quatre enfants de Rhéa, Jupiter, Neptune, Pluton, et Junon, quelques auteurs la font mere de Cérès et de Vesta. Saturne eut encore un grand nombre d'autres enfants, le centaure Chiron de la nymphe Philyre, etc.

Il voulut, dit-on, que le pays où il s'étoit caché portât le nom de *Latium;* et, d'après le témoignage de Denys d'Halicarnasse, l'Italie entiere porta longtemps le nom de Saturnie. Selon Diodore de Sicile, le mont Capitolin étoit anciennement appelé le mont Saturnin. Macrobe rapporte que ce fut pour rappeler la mémoire du regne de Saturne ou de l'âge d'or que Tullus Hostilius établit les Saturnales. Ce dieu avoit sur le Capitole un temple où l'on conservoit le trésor public, appelé *Sanctior*, parcequ'il étoit sacré, réservé pour les occasions importantes, formé des dépouilles des nations vaincues, et principalement destiné à combattre les Gaulois, en cas d'invasion de la part de ce peuple belliqueux. Le questeur avoit la garde de ce trésor; les enseignes romaines étoient enfermées avec

lui. De là vient que sur les médailles de Q. L. Marcus Nerius on voit la tête de Saturne et les enseignes militaires avec le titre, QUAESTOR URBIS. (1)

Les Grecs, les Carthaginois, et plusieurs autres peuples éleverent aussi des temples à Saturne, et ils instituerent des sacrifices en son honneur; mais le culte qu'on lui rendoit ne fut ni aussi étendu, ni aussi solennel que celui de son fils Jupiter, ni que celui de Rhéa sa femme, qui fut honorée comme la mere des dieux. Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile remarquent qu'on avoit la tête découverte lorsqu'on sacrifioit à Saturne, tandis qu'on l'avoit voilée dans les autres sacrifices. Les Carthaginois n'immoloient à Saturne que des victimes humaines. Ayant été vaincus par Agathocles, ils sacrifierent, selon Plutarque, deux cents jeunes garçons, qu'ils choisirent dans les premieres familles de l'état, pour se rendre propice Saturne, qu'ils croyoient irrité; et telle étoit la superstition de ces temps de barbarie, que près de trois cents autres jeunes gens, se croyant coupables envers ce dieu, vinrent s'offrir volontairement pour cet horrible sacrifice: pendant qu'il s'accomplissoit, les flûtes et les tympanons faisoient un si grand bruit, que les cris des victimes ne pouvoient être entendus. Plusieurs peuples d'Italie et les anciens Gaulois sacrifioient aussi des hommes à Saturne.

---

(1) On voit encore sur l'emplacement de l'église *di santo Adriano in tribus foris* des vestiges de ce temple, dont le pape Alexandre VI fit enlever la porte principale, de bronze, qu'il fit placer à l'église de S.-Jean-de-Latran.

Cicéron nous apprend que les statues de ce dieu portoient des chaînes, symbole de celles dont Jupiter victorieux l'avoit chargé. Apollodore dit qu'on les lui ôtoit au mois de décembre, parcequ'à la fin du neuvieme mois le fétus n'est plus retenu par les liens délicats de la nature.

Le nom de Chronos, mot grec qui signifie Temps, fut donné à Saturne, dit Cicéron, parceque ce dieu dévore les années, *Saturnus quòd saturetur annis*. Ainsi ce dieu, qu'on représente dévorant ses enfants, étoit l'emblême du Temps qui dévore les années, qui détruit et consume toutes choses.

Abricus, auteur du onzieme siecle, qui a composé un traité latin sur la maniere de représenter les dieux, dit que Saturne étoit peint sous les traits d'un vieillard ayant les cheveux blancs, la barbe longue, l'air triste, tenant de la main gauche une faux, et un serpent qui se mord la queue, et de la droite un enfant qu'il porte à sa bouche pour le dévorer.

Selon Winckelman le voile est un caractere distinctif des statues viriles de Saturne. Ce dieu est représenté sur beaucoup de monuments avec ce voile, symbole, suivant Eckel, du voile obscur, impénétrable qui couvre le temps ou l'avenir. Saturne ailé est l'emblême de la rapidité du temps. Saturne portant un globe sur la tête est considéré comme planete (1). Le jour de Sa-

---

(1) C'est la planete la plus éloignée de la terre, et celle dont le mouvement est le plus lent; son plus grand éloignement de la terre a été calculé à 379,800,000 lieues; son diametre réel

turne, *dies Saturni*, est celui que nous appelons samedi; c'étoit autrefois le premier jour de la semaine.

(22) Age d'argent. Suivant Ovide, les saisons qui partagent l'année ne furent connues que dans le siecle d'argent. Pendant le siecle d'or un printemps perpétuel régnoit sur la terre, *ver erat æternum*: mais pour adopter cette idée répandue par les poëtes, il faudroit prouver, dit Banier, que l'écliptique n'avoit alors aucune déclinaison. Les observations de quelques astronomes modernes, qui prétendent y trouver quelque changement, ne sont pas encore assez sûres ni en assez grand nombre pour pouvoir la déterminer; d'ailleurs cette déclinaison, si elle est vraie, est si peu considérable, qu'il faudroit plusieurs milliers d'années pour qu'elle fût arrivée du parallélisme parfait au degré où elle est aujourd'hui.

L'âge d'argent désigne le temps où, éprouvant les premieres vicissitudes des saisons, l'agriculture et les arts devinrent nécessaires pour suppléer à ce que la nature refusoit. Cet âge, où les hommes commencerent à devenir injustes, embrasse la fin du regne de Saturne et le commencement de celui de Jupiter.

---

est de 28,600 lieues. Ce corps céleste est 91 fois plus gros que la terre; il acheve sa révolution autour du soleil en 29 années 157 jours 7 heures; sa vitesse moyenne par minute est de 130 lieues. On peut conclure des observations du savant Herschel que la rotation de cette planete sur son axe doit être très rapide. Saturne a cinq satellites, découverts par Huygens et Cassini.

L'âge d'argent est désigné par une jeune femme dont la beauté, inférieure à celle qui représente l'âge d'or, indique un commencement d'altération dans les perfections de la nature humaine: sa tête est ornée d'un rang de perles; ses habits sont relevés d'une broderie d'argent; elle est debout devant une cabane, tenant des épis dans une main, et s'appuyant de l'autre sur une charrue, parceque l'on commença dans cet âge à cultiver la terre et à construire des cabanes pour se mettre à l'abri des injures des saisons.

(23) Age d'airain. C'est dans cet âge que se développent l'injustice, la violence, et tous les vices; mais néanmoins les hommes n'atteignent pas encore le dernier degré de la dépravation.

Cet âge est figuré par une femme richement habillée, couronnée d'un casque orné d'un mufle de lion: sa démarche est hardie; elle s'appuie sur un bouclier, et l'on voit autour d'elle des bâtiments dont la structure annonce le progrès des besoins et des arts.

(24) Age de fer. La pudeur (1), la bonne foi, la vertu, sont bannies de la terre, et font place à la violence, à la trahison, au débordement de tous les crimes; des lois fixent la propriété. L'homme inquiet s'élance sur l'océan, parcourt les régions les plus éloignées, et pénetre dans les entrailles de la terre pour

(1) Credo pudicitiam Saturno rege moratam.

(Juven. *sat.* 6.)

en retirer l'or, l'argent, et le fer, nouveaux aliments de ses passions et de ses malheurs. Les poëtes ont feint que dans cet âge, qui dure encore dans une grande partie du monde, la terre irritée ferma son sein, parceque les hommes n'étoient occupés que du soin de se tromper les uns les autres.

L'âge de fer est représenté par une femme armée de pied en cap, ayant le casque surmonté d'une tête de renard; elle tient une épée nue dans la main droite, et dans la gauche un bouclier, sur lequel on distingue la figure de la fraude au visage d'homme, au corps de sirene ou de serpent; aux pieds de cette femme, d'un aspect farouche, sont des trophées de guerre, et l'on apperçoit des fortifications dans le lointain.

On trouve dans Hésiode, comme dans Ovide, la description des quatre âges: leur succession désigne que les hommes, ayant dégénéré de leur premiere innocence, ne parvinrent que par degrés à cet excès de férocité dont l'histoire ancienne offre des tableaux, qui semblent prouver que les modernes ont gagné quelques avantages par le progrès des lumieres et de la civilisation. Mais, dans les idées poétiques, le système des quatre âges est vicieux, puisque, comme nous l'avons déja remarqué, l'âge d'or fut souillé par des guerres sanglantes et par des crimes affreux. Saturne mutile, détrône son pere, et dévore ses enfants; Jupiter mutile Saturne, le détrône, et le chasse de ses états. Il n'affermit ensuite sa puissance que par la perte de toute sa famille, en exterminant les Titans et les Géants qui lui disputoient l'empire.

Cependant, suivant les traditions de tous les peuples

il a existé un âge d'or, ou un siecle d'innocence, que les poëtes ont su rendre si intéressant, et qu'ils ont enrichi de tous les trésors de l'imagination : mais pourquoi ne nous apprennent-ils pas comment cet âge a fini, quelle a été l'origine du mal ? Question délicate qui a long-temps mais vainement exercé la sagacité des philosophes, et que toutes les cosmogonies ont eu la prétention d'expliquer.

(25) Je vois, dit Séneque, le fer tiré des mêmes ténebres que l'argent et que l'or, afin que le meurtre eût à la fois son instrument et son salaire : *Video ferrum ex iisdem tenebris prolatum, quibus argentum et aurum ; ne aut instrumentum in cædes mutuas deesset, aut pretium.* (Benef., l. 7, c. 10).

(26) Astrée, fille d'Astréus, roi d'Arcadie et de l'Aurore, ou de Jupiter et de Thémis. Les poëtes donnent ce nom à Rhéa, femme de Saturne, et ils la considerent alors comme la déesse de la justice : ils supposent qu'elle descendit du ciel dans l'âge d'or, qu'ils appellent aussi le siecle ou l'âge d'Astrée. Ils ajoutent que les crimes des hommes l'ayant forcée d'abandonner les villes pour se retirer dans les campagnes, où Virgile place son dernier refuge sur la terre, elle remonta au ciel, où elle brille dans cette partie du zodiaque qu'on appelle la Vierge : on la confond souvent avec Thémis ; on lui donne aussi quelquefois le nom d'Erigone.

Aulu-Gelle dit qu'on la peignoit sous la figure d'une vierge qui a le regard sévere, mais l'air plein de di-

gnité, tenant une balance d'une main et une épée de l'autre.

(27) GÉANTS. Orphée, Apollodore, Ovide, et plusieurs autres auteurs font naître les Géants d'Uranus ou le Ciel, et de Thia ou la Terre; Hygin les dit fils du Tartare; Hésiode, nés du sang qui coula de la blessure d'Uranus sous la main parricide de Saturne ou Chronos.

Les Géants, d'une grandeur prodigieuse et d'une force proportionnée à leur taille, avoient, suivant Apollodore, le regard farouche, effrayant, de longs cheveux, une longue barbe; leur demeure ordinaire étoit aux champs Phlégréens en Thessalie, ou, selon d'autres auteurs, auprès de Pallene, dans la Thrace. Plusieurs d'entre eux, tels que Briarée, Cottus et Gygès, avoient cinquante têtes et cent bras: on les appeloit anguipedes ou anguiformes, parceque de gros serpents leur tenoient lieu de doigts et de jambes.

Apollodore dit que le Ciel et la Terre enfanterent les Géants pour se venger de Jupiter, qui avoit enchaîné les Titans dans le Tartare. A leur aspect les étoiles pâlirent, le soleil recula, et Arctos (l'Ourse) se cacha dans l'océan. Pendant leur guerre impie contre le souverain des dieux ils entassent Ossa sur Pélion, et le mont Olympe sur le mont Ossa; ils tentent d'escalader le ciel en lançant contre les dieux les monts Pangée, Oeta, Rhodope, Athos, des chênes et des arbres enflammés, et de si grosses pierres, que celles qui tombent dans la mer y forment soudain des isles, tandis que celles que reçoit la terre s'élevent en montagnes. Dans

ce terrible combat Jupiter appelle les dieux à son secours; mais la vue de l'épouvantable Typhon leur fait prendre la fuite jusqu'en Egypte, où ils se cachent sous la forme de divers animaux. Alors Jupiter se souvient de la prédiction d'un ancien oracle, portant que les Géants seroient invincibles s'il n'invoquoit le bras de quelque mortel: il consulte Minerve, il fait venir Hercule, un des Curetes ou des Dactyles, qui ranime le courage des dieux rappelés au combat. Les Géants sont bientôt exterminés. Jupiter brise l'Olympe de sa foudre et terrasse Porphyrion, qui vouloit faire violence à son auguste compagne; Minerve tue, écorche Pallas, se revêt de sa peau, prend le surnom de ce géant, suivant Apollodore, attaque Encelade qui fuyoit, et de sa main puissante jette la Sicile au-devant de ses pas pour lui fermer le chemin; Hécate, ou plutôt Vulcain, armé d'une massue de fer rouge, écrase Clytius; Mercure, qui porte le casque d'Orcus, immole Hypolitus; et le fier Gration périt sous les traits de Diane; Mars tue Pelorus de son épée, et fait mordre la poussiere à Mimas, qui cherchoit à l'écraser sous l'isle de Lemnos; une fleche d'Apollon creve l'œil gauche d'Ephialte, tandis qu'un trait lancé par Hercule le prive de son œil droit: cependant Neptune ensevelit Polybotes sous l'isle de Cos; les trois Parques, armées d'une massue de bronze, assomment Agrion et Thoon: Hercule combat avec ses fleches et avec sa massue; Euryte expire sous ses coups redoutables; mais Alcyonée, percé de fleches, touche la terre, et reprend sans cesse une nouvelle vie; on dit même que sa force s'augmentoit à chaque chûte, lorsque Minerve

fond sur lui, l'enleve, et le fait périr au milieu des airs; elle blesse encore Palléneus de sa lance, et le change en rocher; Eschion a le même sort. Tous les autres Géants, dont Hygin et Apollodore ont conservé les noms, Abséus et Lentes, Corydon, Almops et Mophius, Rhætus, Athos et Picoloos, Besbicus, Cæus et Colophonius ou Polyphême, Damastor, Emphytus et Ménéphiaraus, Obrimus, Astræus et Ophius, Ascus et Cinnus, Celado, Rhuncus, Othus, Phorcus et Phéomis, les deux Aloïdes, Briarée et Pronomus, Cottus et Theodamas, et Tytie, et Gygès, et Typhon, qui seul étoit plus redoutable que tous les Géants ensemble, tombent sous les fleches d'Hercule, ou sont foudroyés par Jupiter.

La déesse Styx combattoit avec ses enfants dans cette terrible mêlée. Les ânes de Silene, de Bacchus et de Vulcain contribuerent beaucoup au succès des armes de Jupiter; l'effroi que leur inspiroient les Géants les faisoient braire avec tant de force, que ceux-ci ne voyant pas ces ennemis paisibles, jugeoient par leur organe que c'étoient des monstres épouvantables : on dit enfin que la conque marine de Triton mit aussi le désordre dans les rangs de ces fiers enfants de la terre.

Ils furent précipités au fond du Tartare, ou enterrés vivants sous leurs montagnes écroulées. Encelade est sous la Sicile; Othus, sous l'isle de Candie; Polybotes, sous celle de Lango; Typhon s'agite sous l'isle d'Ischia.

Du sang répandu par les Géants naquit une race d'hommes pervers, qui périt dans le déluge de Deucalion.

Pausanias a remarqué qu'Homere ne fait aucune mention des Géants dans l'Iliade; mais, dans l'Odyssée, il dit que les Lestrygons tenoient plus des Géants que des hommes, et que les Cyclopes et les Géants se ressembloient par leur impiété.

Les Indiens ont aussi des Géants, génies malfaisants, qu'ils partagent en cinq tribus, et qui errent dans le monde depuis leur mort, pour ramasser les prieres que les Indiens négligents ou distraits oublient de faire aux dieux. Quand ces Géants sont suffisamment pourvus de prieres oubliées, ils changent de nature, deviennent ames, passent dans des corps humains, et jouissent de la béatitude promise à ces derniers.

L'historien Josephe fait naître les Géants du commerce des anges avec les filles des hommes (1). Selon les thalmudistes, il y avoit des Géants dans l'arche; et comme ils y occupoient trop de place, on fit sortir le rhinocéros qui suivit l'arche à la nage.

Voici l'analyse des deux explications que donne Banier de la fable des Géants: 1° les jeux de l'imagination des poëtes anciens ont défiguré une histoire véritable, une entreprise faite contre Jupiter, qu'il faut regarder, non comme le souverain des dieux, mais comme un prince usurpateur et puissant qui eut à combattre des ennemis redoutables, des brigands d'une taille monstrueuse, appelés enfants de la terre, parcequ'on ne connoissoit pas leur origine: ils avoient pour

---

(1) Liv. 1, ch. 4.

chef Typhon, ou Encelade, homme audacieux et brave, dont les armes obtinrent d'abord un grand succès; mais enfin Jupiter termina heureusement cette guerre difficile avec le secours de Bacchus et de Mercure, et fit périr ses ennemis vaincus.

2° La guerre des Géants contre Jupiter n'est qu'une tradition défigurée de celle de Typhon contre son frere Osiris. Il seroit aisé de prouver que les Grecs ont emprunté cette fable des Egyptiens : on connoît le penchant qu'avoient les Grecs à ramener tout à leur histoire. Si, d'après les poëtes, Jupiter prit la forme d'un belier, n'étoit-il pas adoré sous cette figure dans le fameux temple de la Libye? Si Diane prit les traits d'une chatte, les habitants de Bubaste, ville consacrée à cette déesse, n'avoient-ils pas pour les chats un respect religieux? Si Junon ou Isis se métamorphosa en vache, n'étoit-elle pas adorée dans Memphis sous le symbole de ce quadrupede? Si Vénus se couvrit des écailles d'un poisson, les Syriens ne s'abstenoient-ils pas en l'honneur de cette déesse de la chair des habitants de l'onde? Si Bacchus se cacha sous les traits d'un bouc, la ville de Mendès n'adoroit-elle pas ce dieu sous les traits de cet animal? Et si Mercure prit la figure d'un ibis, ignore-t-on le culte que les Egyptiens rendoient à cet oiseau? N'est-on pas fondé à croire que les Grecs et les Romains puiserent dans les anciennes villes d'Egypte leur religion et leurs fables? ce qui d'ailleurs est assez prouvé par des monuments publics plus anciens que les fables grecques, par des villes fondées, et par un culte établi en l'honneur des animaux dont les dieux prirent la figure

lorsqu'ils vinrent chercher un asile sur les bords du Nil?

Banier, examinant ensuite la question si souvent agitée, s'il y a eu de véritables Géants, trouve qu'elle est aisée à décider, si l'on veut rabattre des hyperboles poétiques ce qu'elles ont de trop fort: On ne peut douter, dit-il, qu'il n'y ait eu, en différents temps et en différents pays, des hommes d'une taille au-dessus de celle des autres hommes; mais la nature, sage et uniforme dans ses productions, n'a jamais rien formé qui ressemble aux Briarées et aux Encelades. On trouve dans la Genese qu'il existoit des Géants avant le déluge, *Gigantes autem erant super terram in diebus illis* (1). Og, roi de Bazan, n'avoit pas plus de 9 à 10 pieds de haut, suivant la mesure que l'Ecriture sainte donne de son lit; ainsi on peut établir pour principe que les hommes les plus grands n'ont jamais eu plus de 10 à 12 pieds. Les Géants de la fable sont nés du cerveau des poëtes, comme le Polyphême d'Homere, le Cacus de Virgile, l'Adamastor de Camoëns; ainsi l'imagination a créé le Gargantua de Rabelais, le Micromegas de Voltaire, et quelques Génies des Mille et une Nuits.

Banier, voulant ramener à un sens raisonnable ce que les poëtes ont publié des Géants, observe que les cent têtes de Typhon indiquoient son génie, ses talents, et son adresse. Les cent bras qu'on lui donne marquoient la force de son armée ou le nombre de ses officiers; les serpents qu'il avoit au bout de ses

(1) GEN., c. VI, v. 4.

doigts et de ses cuisses étoient l'emblême de sa ruse et de ses finesses; son corps, couvert de plumes et d'écailles, signifioit sa force et la rapidité de ses conquêtes; ses bras, qui s'étendoient au bout du monde, exprimoient qu'il avoit étendu son empire jusqu'aux extrémités de l'Égypte; les nuages qui environnoient sa tête, annonçoient qu'il n'avoit cherché qu'à brouiller l'état; et le feu qui sortoit de sa bouche, étoit le symbole de sa colere et de sa fureur. Il étoit représenté à Lycopolis sous les traits d'un loup, pour marquer les ravages qu'il avoit commis dans cette contrée; et l'Egypte, en lui donnant la figure d'un crocodile, vouloit faire entendre qu'il s'étoit rendu aussi redoutable par ses ruses que par sa cruauté.

(28) Olympe, célebre montagne de la Grece, située entre la Thessalie et la Macédoine. Les Turcs l'appellent *Alem-Daghi*, c'est-à-dire le *Mont du Ciel*. Les Grecs croyoient que les oiseaux ne pouvoient atteindre au sommet de l'Olympe, qu'ils présumoient être l'endroit de la terre le plus élevé: ce fut sans doute cette opinion qui détermina les poëtes à faire de l'Olympe le séjour ordinaire des dieux; ils prétendoient que cette montagne n'étoit jamais couverte de nuages ni de frimas, qu'elle n'étoit pas soumise à l'empire des vents, et qu'il y régnoit un calme, un printemps éternels.

« L'endroit le plus élevé de l'Olympe, dit Solin, est « appelé Ciel par les habitants: il y a là un autel dédié « à Jupiter; les entrailles des victimes immolées sur « cet autel résistent au souffle des vents et à l'impres-

« sion des pluies, en sorte qu'elles se trouvent l'an-« née suivante dans le même état où elles avoient été « laissées. En tout temps ce qui a été une fois consa-« cré au dieu est à l'abri des injures de l'air ; les lettres « imprimées sur la cendre restent entieres jusqu'aux « cérémonies de l'année suivante. La partie la plus « élevée de cette montagne s'appeloit Pythium : Apol-« lon y étoit adoré. L'Olympe dans les poëtes n'est « plus une montagne, c'est le séjour des dieux, c'est « la cour céleste. »

(29) Ossa, montagne de Thessalie ; on l'appelle aujourd'hui *Cossoro* ou *Oliva* : c'étoit la demeure des Centaures. Diodore de Sicile et Séneque rapportent qu'Hercule sépara cette montagne de l'Olympe, auquel elle étoit unie, et qu'il forma ainsi le célebre vallon de Tempé qu'arrose le Pénée. L'Ossa est une des montagnes que les Géants entasserent pour escalader le ciel. Virgile dit, en parlant de ces monstrueux enfants de la Terre :

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam.

(30) Pélion, *Pelius* ou *Pelios*, mont de la Thessalie ; on l'appelle aujourd'hui *Patras*. Il est dans la province de Janna, sur la côte de l'Archipel ; son sommet étoit couvert d'une forêt de pins et de chênes ; et c'est là qu'habitoit le Centaure Chiron.

(31) Lycaon, roi d'Arcadie, fils de Pelasgus ou de Titan et de la Terre, étoit contemporain de Cécrops. Il se rendit célebre par son impiété et par sa tyrannie,

cependant les historiens grecs le représentent comme un prince religieux qui poliça son peuple, et bâtit sur les montagnes la ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grece.

Suidas rapporte ainsi la fable de Lycaon : Ce prince, voulant inspirer aux Arcadiens un grand respect pour les lois qu'il publioit, affectoit de répandre que Jupiter venoit souvent le visiter dans son palais, sous la figure d'un étranger : mais ses enfants ayant des doutes sur ce prodige, et voulant les éclaircir, saisirent le moment où Lycaon offroit un sacrifice au dieu dont il se disoit inspiré pour mêler aux chairs des victimes celle d'un jeune enfant qu'ils venoient d'égorger ; un prompt châtiment suivit ce crime impie ; la foudre en consuma les auteurs ; et ce fut, dit-on, à cette occasion que Lycaon institua les fêtes lupercales, qu'il souilla par le sacrifice de victimes humaines. ( Voyez les marbres d'Arondel ). Ces fêtes, après avoir été interrompues pendant quelques siecles, furent rétablies à Athenes. Voyez la 18e époque des marbres ). Lycurgue, en les conservant à Lacédémone, abolit les sacrifices humains qui les accompagnoient. Bientôt après Evandre porta ces mêmes fêtes en Italie. (Voyez la *Græcia feriata* de Meursius, Marshan, et Scaliger sur Eusebe ).

Pausanias, dans ses Arcadiques, parle d'un autre Lycaon, postérieur à celui dont nous venons de parler, et qui fut métamorphosé en loup pendant qu'il sacrifioit à Jupiter Lycæus : il reprenoit sa figure d'homme tous les dix ans, pourvu que dans cet espace de temps il se fût abstenu de chair humaine.

La seule explication raisonnable qu'on puisse donner

de la fable de Lycaon, c'est que ce nom, qui en grec veut dire loup, a donné lieu à la métamorphose de ce prince cruel en un animal féroce et carnassier.

(32) CONSEIL DES DIEUX. La scene du conseil des Dieux, dans Ovide, ouvre un spectacle magnifique. Il ne s'agit point ici, comme dans l'Iliade, de se déclarer pour les Grecs ou pour les Troyens; ni, comme dans l'Enéide, de protéger un prince fugitif qui emporte ses pénates dans une terre étrangere : c'est sur la perte du genre humain que les Dieux doivent délibérer; ils vont s'occuper du plus grand évènement qui soit dans les annales du monde.

Mais ce qu'il y a de surprenant dans cette fable, c'est qu'Ovide ait copié la tradition ou le chapitre 6 de la Genese. Dieu, selon Moïse, se repentit d'avoir fait l'homme : *Pœnituit eum quòd hominem fecisset in terra; et tactus dolore cordis intrinsecus: Delebo, inquit, hominem quem creavi*, etc. Ovide représente Jupiter irrité contre le genre humain, dont les crimes ont excité sa colere : *Dignas Jovi concipit iras; est tamen humani generis jactura dolori omnibus*, etc. Moïse dit que tous les hommes étoient corrompus, *Omnis quippe caro corruperat viam suam.* Le poëte fait dire à Jupiter que tous les hommes ont mérité de périr : *Nunc mihi quà totum Nereus circumtonat orbem, perdendum humanum genus.* Enfin Ovide reconnoît que dans cette corruption générale il étoit resté quelques hommes justes; et son Deucalion est imité de Noé.

(33) VOIE LACTÉE. Plutarque rapporte que Démocrite regardoit la voie lactée comme étant la lueur de plusieurs petites étoiles très rapprochées; c'est aussi l'opinion la plus généralement reçue parmi les modernes. Néanmoins, selon M. Pingré: « Quelle que « soit la force du télescope, on découvre toujours au- « delà de ces étoiles un fond blanc qui ne se divise « plus, et il y a des parties de la voie lactée où l'on ne « découvre point d'amas d'étoiles; on voit enfin dans « plusieurs parties du ciel des blancheurs semblables, « sans que le télescope y fasse découvrir des multi- « tudes d'étoiles. » (Traduct. de Manilius, t. 1, p. 83). M. Herschel, ayant apperçu avec son grand télescope 50,000 étoiles dans un espace de 15° sur 2 de large, est persuadé que ces étoiles sont cause de la blancheur qu'on appelle la voie lactée.

(34) DIEUX. Voici leur division par classes:

1° Grands Dieux, ou Dieux du conseil, ou Dieux des grandes nations, *Dei consentes* ou *consulentes*, ou *majorum gentium*. On en comptoit douze, reçonnus par les Égyptiens, les Syriens, les Phéniciens, les Grecs, et les Latins; savoir, Vesta, Junon, Minerve ou Pallas, Cérès, Diane, Vénus, Mars, Mercure ou Hermès, Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon ou Phébus. Suivant Hérodote, les douze grands Dieux tiroient leur nom d'Égypte. Alexandre, dédaignant d'être associé aux divinités vulgaires, eut la folie de vouloir être le treizieme des grands Dieux.

2° Dieux subalternes ou des moindres nations, *Dii minorum gentium*. On comprenoit dans cette classe

tous les dieux différents des douze grands dieux : ils étoient en si grand nombre que les Romains en comptoient jusqu'à trente mille.

3° Dieux choisis, *Dei selecti*. Ils étoient au nombre de huit ; Janus, Saturne, Rhéa, le Génie, le Soleil, la Lune, Pluton, et Bacchus furent adjoints par les Romains aux douze grands dieux, et ils eurent avec eux le privilege d'être seuls représentés en or, en argent, et en ivoire.

4° Demi-Dieux, *Semi-Dei*, *semones* ou *semi-homines*. Ils tiroient leur origine d'un dieu et d'une mortelle, ou d'une déesse et d'un homme, tels que Persée, fils de Jupiter et de Danaé ; Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda ; Énée, fils d'Anchise et de Vénus, etc. Les hommes placerent encore au rang des Demi-Dieux les héros qui par une force extraordinaire, par de grands services, ou par des actions éclatantes se rendirent recommandables ; tels qu'Hercule, Jason, Thésée, Bellérophon, Esculape, Orphée, Cadmus, Achille, etc.

5° Dieux topiques ; nom donné aux divinités qui n'étoient adorées qu'en certains lieux ; comme Isis et Osiris en Égypte, Astarte dans la Syrie, Aristée à Cos, Tagès chez les Toscans, Quirinus et la déesse Roma chez les Romains : on appelle encore Dieux topiques ceux qu'on honoroit d'un culte particulier dans certaines contrées, comme Mars dans la Thrace, Bacchus à Naxos, Vulcain à Lemnos, Minerve à Athenes, Uranus à Carthage, Faunus chez les Latins, etc.

6° Dieux indigetes ou indigenes, qui étoient attachés à certains lieux, *quasi in loco degentes*, et qui

étoient prêts à écouter ceux qui avoient besoin de leur secours; tels qu'Hercule, Castor et Pollux, Énée, et les empereurs déifiés.

7° Dieux communs, ou qui favorisoient tous les partis; tels que Mars, Bellone, la Victoire, la Fortune; ou qui étoient adorés dans tous les pays, comme Vesta ou Cybele, ou grand'mere, ou mere des Dieux.

Les anciens appeloient Dieux publics ceux dont le culte étoit établi par les lois, et Dieux particuliers ou domestiques ceux que chacun choisissoit pour objet de son culte; tels que les Lares ou *Compitales*, les Pénates, les Ames des ancêtres, etc., qu'il étoit permis d'honorer comme on vouloit: cette derniere espece de culte existe encore à la Chine.

On divise aussi les Dieux en trois especes; les divinités théologiques, les divinités naturelles ou physiques, et les divinités allégoriques ou morales. Parmi les divinités théologiques on comprend les douze grands Dieux, les Dieux *selecti* ou choisis, et tous ceux qui avoient un culte public et des autels. On place parmi les divinités naturelles ou physiques, 1° celles qui représentent des objets naturels, tels qu'Uranus ou le Ciel, Titée ou la Terre, Oceanus ou la Mer, Phébus ou le Soleil, Phœbé ou la Lune, l'Aurore, les Constellations, les douze Signes du Zodiaque, etc.; 2° celles qui ont la forme d'animaux naturels ou monstrueux, telles que la Chimere, les Sirenes, les Tritons, les Fleuves, les Satyres, les Nymphes des eaux et des bois, les Harpies, les Gorgones, Cerbere, Géryon, etc.: 3° les divinités qui représentent quelque fonction animale, telles que celles qui président au

sommeil, aux songes, aux maladies, à la mort. Enfin les divinités allégoriques ou morales comprennent celles qui figurent les passions, comme l'Amitié, l'Espérance, l'Envie, l'Ambition, le Désespoir, les Furies, etc.; celles qui représentent les vertus, telles que la Justice, la Piété, la Clémence, la Fidélité, la Constance; celles qui expriment quelques avantages ou les choses desirables, comme la Fortune, la Gloire, la Fécondité, l'Abondance, la Liberté, la Tranquillité, l'Éloquence, les Graces, etc.

Clément d'Alexandrie a divisé les Dieux en sept classes, 1° les Étoiles, 2° les Fruits, 3° les Châtiments, 4° les Passions, 5° les Vertus, 6° les grands Dieux ou *Consentes*, 7° les bienfaiteurs de l'humanité, déifiés par la reconnoissance, tels qu'Esculape, etc.

Jamblique a distribué les Dieux en huit classes; 1° les grands Dieux, invisibles et présents par-tout, 2° les Archanges, 3° les Anges; 4° les Démons, 5° les grands Archontes, ou ceux qui président au monde sublunaire et aux éléments, 6° les petits Archontes, ou ceux qui président à la matiere, 7° les Héros, 8° les Ames.

Mais la division la plus généralement adoptée est la premiere que nous avons donnée; on y ajoute celle-ci:

1° *Dieux du ciel;* Cœlus, Saturne, Jupiter, Junon, Minerve, Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Diane, Bacchus, etc.;

2° *Dieux de la terre;* Cybele, Vesta, les Lares, les Pénates, Pan, et les Dieux des jardins; Palès, Vertumne, Flore, Pomone, le dieu Terme, les Nymphes, les Faunes, les Satyres, les Muses, etc.;

3° *Dieux de la mer;* l'Océan et Thétis, Neptune et Amphitrite, Nérée et les Néréides, Doris et les Tritons, les Naïades, les Sirenes, Eole et les Vents, les Dieux pataïques, dont l'image ornoit la pouppe des vaisseaux grecs et phéniciens, et dont le nom dérive, suivant Scaliger, de l'hébreu, *patach*, graver, et, suivant Bochard, de *batach*, avoir confiance, etc.;

4° *Dieux des enfers;* Pluton, Proserpine, les Parques, Eaque, Minos, Rhadamante, les Mânes, les Furies, Caron, Cerbere, etc.

Varron distinguoit encore les Dieux connus, c'est-à-dire ceux dont on connoissoit le nom, l'histoire, et les attributs, tels que Jupiter, Apollon, le Soleil, la Lune, etc.; et les Dieux inconnus dont on ne savoit rien de certain, et qu'on ne vouloit cependant pas laisser sans culte et sans autel. Plusieurs peuples, entre autres les Athéniens, avoient des autels élevés aux Dieux inconnus, *Diis ignotis.*

Les anciens emploient ordinairement le mot *dii* pour les dieux du premier ordre, et le mot *divi* pour ceux de la seconde et de la troisieme classe. Ils avoient aussi leurs dieux *Minuti, Minuscularii*, qui présidoient aux petites choses ou minuties; le dieu Minutius avoit un temple à Rome, près de la porte Minutia.

Il y avoit aussi les Dieux qui présidoient aux noces et à la génération, tels qu'Hymen, Domiducus, Jugatinus, Natio, Viriplaca; d'autres présidoient à l'accouchement, comme Prosa, Postoerta, et les *dii Nixii;* d'autres aux enfants, Levana, Potina, Edusa, Cuba, Fabulina, etc.; d'autres aux actions humaines, Strenua, Horta, Tutelina, Némésis, etc.

On doit placer parmi les divinités tous les personnages qui naquirent avant Jupiter. Le plus ancien des théogones, Hésiode, en donne la liste suivante : Céus, Créus, Hypérion, Japet; les trois Cyclopes, Bronté, Stérops, et Argé; les trois Géants, Cottus, Briarée, et Gygès; le Destin, les trois Parques, le Sommeil, les Songes, la Discorde, Némésis, les Océanides, les Néréides, les Harpies, les Grées, les Gorgones, les Vents, Echydna, Astreus, Iris, l'Aurore, Phorcis, Thaumas, les principaux Fleuves, les Nymphes, et Nérée.

(35) Ovide fait ici allusion à la maison d'Auguste, que les Romains appeloient *Palatium*, du mont Palatin, sur lequel elle étoit bâtie.

(36) Sceptre. Les sceptres des rois de l'antiquité étoient de petites lances de bois ou d'ivoire ornées d'anneaux d'or ou d'airain. On appeloit *hasta pura* une pique ou un sceptre sans ornements. Dans l'Iliade les princes grecs, ligués contre Troie, portent des sceptres d'or : celui de leur chef, ouvrage incomparable de Vulcain, passa, dit Homere, de Jupiter à Mercure, et successivement à Pélops, Atrée, Thieste, Agamemnon.

Tarquin l'ancien porta le premier un sceptre à Rome. Les consuls s'en servirent comme bâton de commandement, et les empereurs le conserverent comme signe du souverain pouvoir. Celui des rois de France étoit surmonté d'une fleur de lis; celui des empereurs d'Allemagne l'est d'un aigle à deux têtes;

celui du grand-seigneur, d'un croissant. L'empereur Phocas ajouta le premier une croix à son sceptre. On ne voit point paroître le sceptre sur les sceaux des rois de France avant Lothaire, fils de Louis d'Outremer : celui des rois de la premiere race étoit une verge d'or recourbée par le haut en forme de crosse, et presque toujours de la hauteur du monarque qui le portoit.

(37) Virgile dit dans le X[e] livre de l'Énéide :

Annuit, et totum nutu tremefecit olympum.

(38) Ovide paroît faire allusion à Briarée et à ses freres, Cottus et Gygès, qui avoient chacun cent bras, selon Hésiode, dans sa Théogonie.

(39) Styx. Quelques savants font dériver ce mot de l'hébreu, *me-stouch*, l'eau du silence ; d'autres le tirent du grec, *stagma*, qui distille goutte à goutte. Le Styx étoit un fleuve des Enfers dont, selon Virgile, il faisoit neuf fois le tour : il tire son nom d'une fontaine d'Égypte, sur les bords de laquelle Isis ensevelit les membres de son époux Osiris, que Typhon avoit dispersés, et qu'elle trouva et rassembla avec beaucoup de peine. Cette fontaine, dont parle Ptolémée, étoit d'un accès difficile, et ses eaux couloient avec un sombre murmure. Orphée apporta aux Grecs cette fable égyptienne : leur Styx fut une fontaine située dans l'Arcadie, au pied du Nonacris ; l'eau de cette fontaine, qui se perdoit sous terre, étoit si froide, au rapport de Plutarque et de Pausanias, qu'elle cassoit les vaisseaux de terre ou de crystal, qu'elle faisoit

dissondre ceux de métal, et qu'on ne pouvoit la conserver que dans la corne d'un pied de cheval.

Hésiode et Apollodore rapportent que le respect des Dieux pour le Styx venoit de ce que la Nymphe de ce nom avoit conduit ses filles au secours de Jupiter, dans la guerre qu'il soutint contre les Titans. Virgile dit que les dieux craignoient de jurer par le fleuve du Styx :

Dî cujus jurare timent et fallere numen.

Ils ne pouvoient violer leur serment sans encourir un châtiment terrible. Jupiter obligeoit les parjures à boire de l'eau du Styx. Cette eau les plongeoit dans une profonde léthargie qui duroit un an, et les laissoit pendant cet espace de temps sans parole et sans mouvement. Revenus de cette espece de mort, ils étoient privés pour neuf ans du nectar, de l'ambrosie, et de la compagnie des dieux; mais lorsque la dixieme année étoit arrivée ils rentroient dans leurs anciens privileges.

Homere dit qu'en jurant par le Styx les dieux devoient avoir une main étendue sur la terre, et l'autre sur la mer.

Suivant Platon, les poissons du Styx étoient si petits et si décharnés, qu'à peine pouvoit-on les appercevoir; ils étoient noirs, ainsi que tous les reptiles affreux qui peuploient ses ondes bleuâtres et marécageuses.

La mythologie des Grecs plongeoit les ames des traîtres et des calomniateurs dans les eaux infectes du Styx : ainsi les sauvages de l'Amérique croient que les ames de leurs ennemis et celles des méchants habitent après leur mort des lacs et des marais éloignés.

Il paroît que ce qui a donné lieu à la fable du Styx, c'est que les Grecs éprouvoient les coupables avec les eaux de cette fontaine, comme les Hébreux employoient les eaux ameres, et les Celtes les eaux du Rhin, pour découvrir les adulteres.

Le Styx des Romains étoit une fontaine située près du port Lucrin et du lac Averne. On remarque que les anciens peuples d'Italie regardoient comme des dieux les lacs et les fleuves de leurs contrées; qu'ils adoroient le lac Fucin, les lacs d'Albe, d'Aricie, et de Cutilie, les fleuves Clitumne et Numique, la fontaine Juturne, les étangs de Marica, et les eaux férentines et de Féronie.

(40) Quelques anciens manuscrits portent *cuncta priùs tentanda* au lieu de *tentata*. Nous avons suivi cette derniere version, adoptée dans l'édition dite des *Variorum*, parcequ'elle est plus naturelle et plus conforme à la marche des évènements.

(41) Voyez note 34.

(42) Voyez *ibidem*. Les anciens croyoient que les divinités champêtres se sauverent du déluge en se réfugiant sur le sommet des plus hautes montagnes, d'après l'avis secret de Jupiter.

(43) Virgile peint ainsi le frémissement des dieux dans le X[e] livre de l'Énéide:

Talibus orabat Juno; cunctique fremebant
Cœlicolæ assensu vario: ceu flamina prima,

**Cùm deprensa fremunt silvis, et cæca volutant**
**Murmura, venturos nautis prodentia ventos.**

(44) Dieu dit dans la Genese : « Je descendrai et je « verrai ce qui est; je saurai si leur iniquité est con-« sommée, comme l'annonce le cri qui est venu jusqu'à « moi, ou s'il en est autrement » : *Descendam et videbo utrùm clamorem qui venit ad me, opere compleverint : an non est ita, ut sciam.* (XVIII — 21).

Il est vraisemblable que les païens avoient eu connoissance des livres de Moïse en Chaldée et en Egypte, où les Hébreux avoient vécu. « Quel est le poëte, s'écrie Tertullien, « quel est le philosophe qui n'ait « pas puisé à la fontaine des prophetes, et n'y ait point « nourri le fleuve de son génie » ? *Quis poëtarum, quis sophistarum qui non omnino de fonte prophetarum potaverit? inde igitur philosophi sitim ingenii sui rigaverunt.* (In Apologetico contra gentes).

(45) Ménale, montagne du Péloponnese, dans l'Arcadie : elle reçut son nom de Menalus, fils de Lycaon, roi de cette contrée : c'étoit la demeure du dieu Pan; Apollon alloit y chanter la métamorphose de Daphné en laurier. C'est sur le Ménale qu'Hercule atteignit la biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or. Ce héros ne voulut pas la percer de ses traits, parcequ'elle étoit consacrée à Diane, ainsi que la montagne elle-même.

(46) Cyllene, mont le plus élevé du Péloponnese, dans l'Arcadie : il reçut son nom de Cyllen, fils d'Elatus,

petit-fils d'Arcas, roi d'Arcadie, et arriere-petit-fils de Calisto, fille de Lycaon. Mercure avoit un temple et une statue de bois de citronnier au haut du mont Cyllene, sur lequel les poëtes disent qu'il avoit reçu le jour; ce qui lui fit donner le nom de Cyllénéen. Ovide, parlant d'une espece d'épée qui venoit de Mercure, la nomme *cyllenis harpa*.

(47) Lycée, montagne d'Arcadie. Sur son sommet, qu'on appeloit Sacré, étoient deux temples élevés, l'un à Jupiter, l'autre au dieu Pan. On donnoit le nom de Lycées aux fêtes qui étoient célébrées en Arcadie, en l'honneur du souverain des dieux, selon quelques auteurs, ou qui, selon d'autres, étoient consacrées au dieu des bergers. Ces fêtes étoient à-peu-près les mêmes que les Lupercales chez les Romains : on immoloit dans les sacrifices une victime humaine; le prix des combats étoit une armure d'airain. Les poëtes donnent le surnom de Lyceus ou Lycéen à Pan, ainsi qu'à Jupiter.

(48) Arcadie, contrée de la Grece, dans le Péloponnese, située entre l'Achaïe et la Messénie, l'Élide et le pays d'Argos; elle tire son nom d'Arcas, son troisieme roi: elle porta d'abord le nom de Pelasgie, de Pelasgus, fils de la Terre, que plusieurs auteurs regardent comme son premier habitant et son premier roi. Elle prit ensuite le nom de Lycaonie, de Lycaon I, fils de Pélasge; elle fait aujourd'hui partie de la Zacanie, dans la Morée.

Les principales villes de l'Arcadie étoient Mantinée,

Tégée, Ménale, et Stymphale : on comptoit parmi ses principales montagnes, Cyllene, Nonacris, Lycée, et Pholoé. Les Arcadiens étoient les seuls peuples du Péloponnese qui n'eussent ni ports ni vaisseaux; ils étoient éloignés des côtes : aussi Homere les fait-il embarquer, pour le siege de Troie, sur des vaisseaux fournis par Agamemnon.

Les Arcadiens étoient le peuple le plus ancien de la Grece. Les poëtes, d'après une ancienne tradition, les ont dits antérieurs à Jupiter, et même à la création du Soleil et de la Lune:

> Ante jovem genitum terras habuisse feruntur
> Arcades, et Lunâ gens prior illa fuit (1).

Les Arcades eurent d'abord des rois, et ils en lapiderent plusieurs. Ils formerent dans la suite diverses républiques; et leur gouvernement paroissoit olygarchique quand ils furent subjugués par les Romains.

L'Arcadie est de toutes les contrées de la Grece la plus féconde en fables; elle en fut le berceau. Strabon remarque qu'il y avoit dans l'Arcadie des ânes d'une force et d'une taille extraordinaire; de là sans doute est venu le proverbe de *rossignol d'Arcadie*, pour dire un âne. Les Arcades étoient célebres par leur goût pour la poésie et pour la musique. Virgile dit dans sa dixieme églogue :

> Soli cantare periti
> Arcades.

---

(1) *Ovid. fast.*, l. II, v. 289; *Vide ibid.*, l. I, v. 468 *et seq. Apollon. Argon.*, l. IV; *Senec. in Hippolyto ; Stat. Theb.*, l. IV, v. 275.

C'est dans l'Arcadie que les poëtes ont placé l'âge d'or, et que Le Poussin a mis la scene de ce beau paysage où l'on voit le tombeau d'une jeune bergere, avec cette inscription simple, sublime, et mélancolique : *Et in Arcadiâ ego.*

(49) Molosses, peuples de la Grece, dans l'Épire. On croit qu'ils descendoient de Pélasge. Néoptolême, connu d'abord sous le nom de Pyrrhus, les subjugua après son retour du sac de Troie, et son fils Molossus leur donna son nom. Le célebre oracle de Dodone étoit dans la Molossie ou Molosside. Les chiens de cette contrée étoient renommés chez les Romains. Ce pays se nomme maintenant *la Canina ;* il est situé entre les golfes de la Valone et de Butrinte.

On appeloit aussi Molosse un pied de vers composé de trois longues ; il tiroit son nom d'une danse des Molosses, soit parceque dans le temple de Jupiter-Molossus, en Épire, on chantoit des odes où ce pied entroit, en mémoire de Molossus, fils de Pyrrhus et d'Andromaque ; soit parceque les Molosses allant au combat, avoient une marche cadencée où ce pied dominoit.

(50) La fable de Lycaon changé en loup a sans doute donné naissance à la superstition populaire sur la lycanthropie, ou changement des hommes en loups errants dans les villes et dans les campagnes, en poussant des hurlements affreux. Pline, Olaus Magnus, et beaucoup d'autres auteurs, ont écrit sur la lycan-

thropie. Les démonographes sont remplis de contes absurdes sur les prétendus lycanthropes.

(51) Érynnis ou Érinnyes, nom donné par les Grecs aux Euménides ou furies. Le mot *érinnéin* signifie *être en fureur*. Cérès, pour se dérober aux poursuites de Neptune, prit la forme d'une cavale; et le dieu se transformant aussitôt en cheval, réussit à la surprendre. La déesse eut des accès de fureur qui lui firent donner le nom d'Érinnys : elle avoit un temple sous ce nom à Thalpuse, ville d'Arcadie ; sa statue, de neuf pieds de haut, tenoit un flambeau de la main droite, et une corbeille de la gauche. (*Voyez* Pausanias et Apollodore ).

Érinnys étoit la premiere des furies. Homere lui donne des ailes; Virgile dit qu'après avoir troublé le ciel et divisé les dieux, elle se réfugia près de l'Achéron.

Érinnys étoit aussi un nom générique et commun à toutes les furies; on les appeloit Érinnydes ou Érinnyes : elles avoient un temple à Athenes, près de l'Aréopage, et un autre à Cerynée, ville de l'Achaïe, dans le Péloponnese : on croit que ce dernier fut élevé par Oreste.

(52) Ovide paroît ici faire allusion aux sénateurs romains, *patres majorum gentium*, qui exprimoient leur avis à haute voix, tandis que les simples chevaliers, *patres minorum gentium*, opinoient des pieds seulement, *in aliorum sententias pedibus ibant;* d'où ils furent appelé *Pedarii*. (*Voyez* Aul. Gell., l. III).

(53) Platon dit que toutes choses ont été créées pour l'homme, et que l'homme a été créé pour les Dieux, afin de les connoître, de les implorer, et de les servir.

(54) Cette déflagration future du monde a été prédite dans les vers de la Sybille. (*Lactant. de irâ Dei*, c. 23). Séneque en parle aussi en ces termes, *Cùm tempus advenerit, quo se mundus renovaturus extinguat*, etc., *et omni flagrante materiâ uno igne quidquid nunc ex disposito lucet, ardebit.* (Consolat. ad Marciam). Le même auteur dit ailleurs : *Aqua et ignis terrenis dominantur : ex his ortus, et ex his interitus est.* (Natural. quæstionum lib. III, c. 28).

(55) Déluge. Nous ne rapporterons point les opinions d'Isaac Vossius, de Burney, Woodvard, Wisthon, et autres savants anti-diluviens; les uns ont calculé qu'il eût fallu huit océans élevés les uns au-dessus des autres, pour atteindre à la cime des plus hautes montagnes du globe, et que le dernier de ces océans eût une circonférence qui contînt huit fois celle du premier; les autres ont pensé que pour que les eaux de la mer eussent pu s'élever, comme le dit Moïse, de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, il eût fallu un neuvieme océan de vingt-deux pieds et demi de profondeur, placé au-dessus des autres. « Or, « pour former cette masse d'eau, dit Voltaire, il auroit « fallu la tirer du néant, et pour la retirer il auroit « fallu l'anéantir. » (*Questions sur l'Encyclopédie*). Un déluge universel ne peut être expliqué par les lois

de la physique; mais ces lois donnent-elles la solution de beaucoup de phénomenes dont l'existence est universellement reconnue? la science est souvent mere des erreurs et des systêmes. N'avons-nous pas soixante-dix opinions différentes sur la chronologie, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ? et comment se fait-il que certains auteurs comptent 3740, et d'autres 6934 ans avant l'ere vulgaire; ce qui donne une différence de 3194 années!

La tradition du déluge se trouve chez tous les peuples et dans toutes les cosmogonies. Les anciens ont parlé de plusieurs cataclysmes, ou déluges partiels; Pausanias en compte cinq; Xénophon dit qu'il y en eut six, ceux d'Ogygès, de Deucalion, d'Inachus, d'Acheloüs, de la Béotie, et de la Samothrace (1). D'autres auteurs citent encore les déluges d'Hercule et de Prométhée. Les livres des Égyptiens font mention d'un ancien déluge antérieur à l'érection des pyramides, dont les pierres renferment d'ailleurs des fragments de coquillages. Berose, dont Josephe nous a conservé les fragments, parle d'un grand cataclysme qui inonda une partie de la terre; Platon fait mention d'un ancien déluge et de plusieurs évènements antidiluviens; il dit que les hommes se réfugierent en petit

---

(1) Le déluge de la Samothrace fut causé, dit-on, par le dégorgement subit du Pont-Euxin, qui rompit le Bosphore (*Encyclopédie*, art. déluge); mais le Bosphore peut-il avoir été rompu, puisqu'il signifie un espace de mer qui sépare deux mers?

nombre sur le sommet des montagnes, et qu'ils formerent ensuite des races nouvelles. Apollodore raconte que les sommets du Parnasse, de l'Olympe, et des montagnes de l'Arcadie, servirent de retraite aux hommes pendant le déluge de Deucalion.

On voyoit encore dans l'Attique, environ six siecles avant l'ere chrétienne, les restes d'un temple érigé, par Deucalion, en l'honneur de Jupiter-Phrygien ou conservateur; il fut depuis consacré par Pisistrate à Jupiter Olympien, et réparé par l'empereur Adrien. Deucalion avoit aussi institué des fêtes pour conserver le souvenir de ce grand évènement; elles se célébroient encore au temps de Sylla, le premier du mois *antistérion*, ou mois d'avril.

Voici comment Lucien rapporte, dans son traité de la Déesse de Syrie, la tradition des Grecs sur le déluge : « Les premiers hommes étoient corrompus et « commettoient tous les crimes; ils furent punis par « une épouvantable calamité. Une immense quantité « d'eau sortit des entrailles de la terre et tomba des « cieux; les fleuves se déborderent; la mer s'éleva jus- « qu'à ce que toute la terre fût ensevelie sous l'onde. « Seul d'entre tous les mortels, Deucalion fut sauvé, « en récompense de sa piété, pour reproduire la géné- « ration nouvelle; il monta, avec sa femme et ses en- « fants, dans une grande arche, où le suivirent tous « les animaux de la terre par couple de chaque es- « pece, etc. ». Plutarque rapporte que la colombe, sortie de l'arche de Deucalion, annonçoit la tempête par son retour, et le beau temps quand elle s'éloignoit. (*De solertiâ animorum*). Berose et Justin parlent

aussi de cette colombe. Lactance et Tertullien reprochent aux païens d'avoir défiguré l'Écriture, et d'avoir rapporté ce qu'ils avoient entendu dire du déluge universel qui arriva l'an du monde 1656, au déluge particulier qui eut lieu en Thessalie, selon les marbres d'Arondel, l'an du monde 1521, sous le regne de Deucalion. Ce prince, suivant Arrien (*rerum Bithynicarum* lib. II) se réfugia avec les siens sur les montagnes les plus élevées.

Le P. Petau place le déluge d'Ogygès (1) trois cents ans avant celui de Deucalion, c'est-à-dire 1020 ans avant la premiere olympiade, et 1796 ans avant l'ere des chrétiens. (Voyez Euseb., *de præpar. evang.*, lib. X, cap. 10).

« Le souvenir de quelque déluge, dit le comte de « Nog..., est orginairement entré dans le plan de tous « les cultes, et leur a servi de base pour toute la terre. « L'accord frappant entre les idées des Scandinaves « et des Chaldéens sur l'origine et la fin du monde; « la tradition trouvée en Amérique parmi les habi- « tants de la Floride et du Brésil, qui est la même que « celle des Japonnois; les saturnales des Babyloniens, « des Perses, des Arméniens, des Scythes, qui se cé- » lebrent même chez les Tartares; les macérations, » les fêtes funebres et apocalyptiques, les jeux sécu- « laires, les festins, les mysteres, les hydrophories, « enfin les dogmes et l'hiérophantisme, sont des preu- « ves évidentes de divers évènements diluviens qui

(1) Les Grecs appeloient Ogygien tout ce qui étoit obscur et incertain.

« ont inondé successivement et à plusieurs reprises « toutes les parties de notre globe. » (*Essai sur les montagnes*, Amsterd., 1785, 2 vol.).

Ovide paroît avoir suivi la Genese : La mer, dit-il, joignit ses eaux à celles qui tomberent du ciel, et Neptune ébranla les fondements de la terre pour en faire sortir de nouvelles eaux. Voilà sans doute, observe Banier, ces cataractes du ciel, et ces fontaines de l'abyme dont parle Moïse. Ovide, qui fait monter les eaux sur les plus hautes montagnes, n'excepte que le sommet du mont Parnasse ; ce qui fait allusion au mont Ararath, sur lequel l'arche de Noé s'arrêta. Dans le déluge du poëte tous les hommes périssent, excepté Deucalion et Pyrrha ; dans le déluge de la Genese il n'y a de sauvé que Noé et sa famille ; le déluge de Moïse dure neuf mois, celui d'Ogygès en dure autant. Au sortir de l'arche, Noé offre à Dieu des sacrifices ; Deucalion, délivré des eaux, éleve, suivant Pausanias, un autel à Jupiter Libérateur : Deucalion étoit un homme juste et pieux ; ce qu'en disent les auteurs anciens le font ressembler aux patriarches. Il ne devoit plus y avoir de déluge d'eau après celui de Deucalion ; Dieu avoit fait à Noé la même promesse. Enfin Plutarque parle de la colombe, de l'arche ; et Abidenne, de certains oiseaux qui, en étant sortis, revinrent deux fois, n'ayant pas trouvé de lieu où ils pussent se reposer. L'histoire du déluge, si l'on en croit Josephe (*Antiq.*, liv. I) avoit été écrite par Nicolas de Damas, par Berose, par Mnaseas, et par quelques autres auteurs anciens, d'où les Grecs et les Romains l'avoient tirée. (*Voyez* note 66).

(56) Éole, fils d'Hippotus, un des descendants d'Éole I, roi de Phtiotide, contrée de la basse Thessalie, s'établit dans l'isle de Lipara. Liparus, qui en étoit roi, lui donna sa fille en mariage, et le fit héritier de sa couronne.

Éole, que les poëtes font pere de Sisyphe, se rendit si habile dans l'étude de l'astronomie, qu'il étoit parvenu à connoître le cours des vents, et à prédire les tempêtes (1). Les poëtes en firent un dieu qui avoit un empire absolu sur les vents; il les tenoit renfermés dans les cavernes et dans les montagnes d'Éolie ou des isles Éoliennes. Ulysse, ayant relâché sur les côtes d'Éolie, Éole, célebre par l'accueil qu'il faisoit aux étrangers, lui fit présent de plusieurs outres, dans lesquelles il avoit renfermé tous les vents qui pouvoient être contraires à sa navigation. Junon implora le secours d'Éole lorsqu'elle voulut éloigner la flotte d'Énée des côtes du Latium.

Les isles Éoliennes ou Éolides sont situées entre la Sicile et l'Italie; les Grecs les appeloient Éphestiades; les Latins, Vulcaniennes; les modernes les appellent Lipari, du nom de la plus considérable des dix que comptent les géographes. Aristote, Diodore, Strabon, Méla, Solin, et Pline, n'en comptoient que sept; ce qui feroit croire que les trois autres sont de formation plus moderne.

---

(1) *AEolus ex aeris prodigiis diligenter observatis, qui venti ingruituri essent incolis certè prædicabat, unde ventorum promus à fabulâ declaratus est* (Diod. Sic.); c'est à-peu-près ainsi que s'expriment encore Pline et Solin.

« Les poëtes anciens, dit M. Dolomieu, ont fait du « Stromboli la demeure d'Éole, non que l'isle produise « des tempêtes, comme quelques uns l'ont cru, mais « parceque les habitants prédisoient par l'activité du « volcan et par la direction de la fumée qui en sort les « vents qui devoient souffler; ils annonçoient trois « jours d'avance les changements de temps... Il y a « des auteurs, entre autres *Mario Negio*, qui disent « qu'il sort quelquefois des vents violents des ouver- « tures qui se font dans l'isle de Stromboli, et qui « prétendent que la fable d'Éole est motivée sur ce « phénomene. » (*Voyage aux isles de Lipari*, Paris, 1783, in-8°).

(57) Aquilon; c'est le même que Borée chez les Grecs. Les poëtes le font fils d'Éole et de l'Aurore. C'est un vent du nord extrêmement froid qui dépouille les arbres de leur parure:

Frigidus et silvis Aquilo decussit honorem.

(Virg. Georg., l. II).

Festus dit, dans ses Étymologies, qu'il tire son nom d'*aquila*, parceque son souffle impétueux ressemble au vol de l'aigle:

Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole et disperse au loin les frimas de Scythie,
Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
Et balaie en fuyant les airs, la terre, et l'onde.

(Delille, trad. des Géorg., l. III).

On peint l'Aquilon sous les traits d'un homme âgé,

ayant une queue de serpent et les cheveux blancs; il porte dans sa main des olives, production du territoire d'Athenes, où étoit le temple consacré aux Vents. (*Voyez* Borée, *note* 9).

(58) Autan. *Voyez* Auster, *note* 11.

(59) Iris, qu'Homere peint aux pieds légers, étoit la messagere des Dieux, et plus particulièrement celle de Junon : c'est ainsi que Mercure étoit le messager ordinaire de Jupiter. Iris dégageoit les ames du corps des femmes à leur derniere heure, tandis que Mercure remplissoit auprès des hommes les mêmes fonctions. Les poëtes appellent l'arc-en-ciel l'écharpe d'Iris. Homere donne à cette déesse des ailes de mille couleurs; elle est portée sur l'arc-en-ciel, ou assise au pied du trône de Junon, et prête à exécuter les ordres de l'auguste compagne du souverain des Dieux. Dans Théocrite, Iris fait le lit de Junon; Dans Apollonius, elle introduit les dieux que cette déesse veut recevoir. Vénus, blessée par Diomede, est conduite par Iris sur le char de Mars dans l'Olympe; elle y détele les chevaux et leur donne à manger; elle vole, à la demande d'Achille, à la demeure des Vents; elle les appelle pour allumer le feu du bûcher de Patrocle. Dans Virgile, elle coupe à Didon le cheveu fatal qui la retenoit encore à la vie.

Il paroît que les anciens n'ont point connu les causes du météore qui se forme en arc, dans les nues, comme une bande de diverses couleurs. Antonio de Dominis, savant archevêque de Spalatro en Dalmatie, mort en

1625, a donné le premier la vraie théorie de l'arc-en-ciel, dans un ouvrage imprimé à Venise en 1611.

(60) Neptune, fils de Saturne et de Rhée, frere de Jupiter, dieu des mers, des fleuves, et des fontaines.

Nous ne rapporterons pas toutes les opinions des mythographes, ni toutes les rêveries des poëtes sur le dieu des mers. Apollodore prétend que Saturne le dévora le jour même de sa naissance, et que, peu de temps après, il le rendit par le moyen d'un breuvage que Métis lui fit avaler. Pausanias raconte que Rhée, ayant donné le jour à Neptune, fit croire à Saturne qu'elle étoit accouchée d'un poulain qu'elle lui présenta, et qu'il dévora sur-le-champ: « Au commencement de mon ouvrage, dit cet auteur trop crédule; « lorsque j'avois à rapporter de ces sortes de « fables inventées par les Grecs, je les trouvois ridicules et pitoyables ; mais à présent j'en juge autrement; je crois que les sages de la Grece nous ont « caché d'importantes vérités sous des énigmes; et « que ce que l'on dit de Saturne est de cette nature. « Quoi qu'il en soit, il faut s'en tenir à ce qui est « établi, et en parler comme le commun des hommes « en parle. » (*Trad. de Gédoin*, l. VIII, ch. 8).

Lorsque Jupiter eut détrôné Saturne, il partagea l'univers avec ses freres; l'empire des eaux échut à Neptune, et il reçut alors un trident forgé par les Cyclopes. Ayant dans la suite conspiré avec les autres dieux contre Jupiter, Neptune fut condamné à bâtir les murs de Troie: mais Laomédon, roi des Troyens, lui ayant refusé la récompense promise, Neptune,

pour se venger, inonda les champs de Troie, où il envoya un monstre marin qui dévoroit les hommes et les animaux.

Ce fut à l'habile négociation d'un dauphin que Neptune dut la main d'Amphitrite. Dans sa reconnoissance il plaça le dauphin parmi les astres, où il forme la constellation qui porte son nom. Amphitrite partagea l'empire des eaux avec son mari, et fut mere de Triton, un des dieux marins, et de Rhode, qui donna son nom à l'isle de Rhodes.

On donne à Neptune un grand nombre d'enfants: il eut de Cérès une fille nommée *Hura*, dont le nom n'étoit connu que des initiés aux mysteres d'Éleusis, et un cheval qui fut appelé Arion; de Théophane, fille de Bisaltis, qu'il transforma en brebis, le fameux bélier à la toison d'or; de Tyro, fille de Salmonée, roi d'Élide, Pélias et Nélée; d'Astipalée, le fameux Ancée, un des argonautes qui remplaça le pilote Typhis; de la nymphe Thoosa, le dieu marin Phorcus, et le Cyclope Polyphême; d'Eurynome, Agenor et Bellerophon. Quelques auteurs font Neptune pere de Thésée, du brigand Synnis, de Messape, qui étoit invulnérable; de Taras, fondateur de la ville de Tarente; des Géants Otus et Éphialte; d'Orion, qui marchoit à pied sec sur les eaux.

Neptune peut être comparé à Jupiter pour le nombre de ses enfants et de ses métamorphoses: on le voit se changer en fleuve, en bélier, en cheval, en taureau, en oiseau, en dauphin, etc. Il exerçoit aussi sur les mortels son talent pour les métamorphoses; il changea Hiérax en oiseau de proie; Cænée, de femme

en homme ; et il donna à Periclymenus le pouvoir de prendre toutes sortes de formes.

Il a existé dans l'antiquité plusieurs Neptunes, comme plusieurs Jupiters. Les poëtes donnoient le nom de Neptune à la plupart des princes qui régnoient sur des isles, ou qui venoient par mer s'établir dans de nouveaux pays, ou qui se rendoient célebres par la navigation et par l'établissement du commerce. Vossius compte six Neptunes différents, dont les aventures, les métamorphoses, les enlèvements chargent l'histoire du Neptune que les Grecs nommoient *Poséïdon*, et qui se distingua dans la guerre contre les Géants. Il ensevelit Polybotès sous la masse de l'isle de Cos; pendant le siege d'Ilion, d'un seul de ses regards il agita la terre et la mer; soudain le mont Ida, Troie, les vaisseaux des Grecs, furent ébranlés; et Pluton frémit épouvanté au centre des enfers. Homere peint Neptune animant les Grecs, relevant le courage d'Ajax, enlevant Énée à la lance d'Achille, et provoquant au combat Apollon, qui défend des murs bâtis pour le parjure Laomédon.

Neptune, si favorable aux Grecs, se déclara néanmoins l'ennemi du sage Ulysse, favorisé des dieux; il le poursuivit sur les mers, déchaîna contre lui les tempêtes, brisa son vaisseau, et pour empêcher son retour à Ithaque, il métamorphosa en rocher le vaisseau des Phéaciens.

Neptune et Minerve se disputoient l'Attique; Jupiter décida qu'elle appartiendroit à celui des deux qui produiroit la chose la plus utile aux hommes. Minerve fit naître l'olivier, symbole de la paix, Neptune, frap-

pant la terre de son trident, en fit sortir le cheval, qui se plaît aux combats; ou, selon Apollodore, la mer qu'on nomma d'abord Érecthéide, et qui fut depuis connue sous le nom de mer Égée. Le prix fut adjugé à Minerve par Cécrops, selon les uns, et, selon les autres, par les douze grands Dieux.

Neptune ayant encore disputé à Minerve le territoire de Trézene, Jupiter, pour les concilier, leur en partagea l'empire; et les Tréséniens mirent sur leurs monnoies d'un côté un trident, et de l'autre une tête de Miverve.

Neptune voulut aussi disputer à Phébus l'isthme de Corinthe; le Cyclope Briarée, pris pour juge de ce différent, adjugea l'isthme à Neptune, et le promontoire à Phébus.

Tous les poëtes font honneur à Neptune de la formation du cheval: aussi ce dieu fut-il surnommé par les Grecs Hippius, qui veut dire cavalier, et par les Romains Consus ou équestre.

Après Jupiter, Neptune passoit pour le plus grand des dieux: il ne commandoit pas seulement aux mers et aux fleuves, il pouvoit encore ébranler la terre et l'entr'ouvrir à son gré. Les anciens croyoient que les changements qui arrivoient dans le monde, ainsi que les tremblements de terre, étoient l'ouvrage de ce dieu: c'étoit une opinion reçue que d'un coup de son trident il avoit séparé l'Ossa du Pélion. « Certes, dit Hérodote (liv. I), « le sentiment de ceux qui disoient que Neptune avoit fait cette séparation n'étoit pas sans raison; car tous ceux qui estiment que Neptune fait trembler la terre, et que les ouvertures qui se font

« ainsi sont les ouvrages de ce grand dieu, n'auront « pas de peine à croire que Neptune a fait le canal, « quand ils le verront. »

On connoît ces vers de l'Iliade si admirablement traduits par Despréaux :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

La mort d'Hippolyte, les trois demandes accordées à Thésée, le taureau envoyé à Minos, roi de Crete, la vengeance tirée de Laomédon, roi de Troie, sont autant de preuves de la puissance de Neptune sur la terre ; il y fut aussi un des dieux le plus universellement honorés; il avoit un grand nombre de temples en Asie, en Afrique, dans la Grece, dans l'Italie, et principalement dans les lieux maritimes : il étoit particulièrement honoré à Trézene, Anticyre, Sparte, Athenes, Mantinée, Argos, Patrée, Pæstum, et dans l'isthme de Corinthe. Les Libyens le regardoient comme leur premiere divinité ; ils furent les premiers peuples qui lui rendirent un culte. Neptune étoit encore honoré comme le dieu tutélaire des murailles et de leurs fondements, qu'il pouvoit à son gré affermir ou renverser.

Thésée institua dans la Grece les jeux isthmiques en l'honneur de Neptune; on célébroit à Rome les jeux neptunales le 23 juillet et le 22 août. Les jeux consuales

dont on fait remonter la premiere institution à Évandre, et le renouvellement à Romulus. Plutarque rapporte que pendant ces fêtes, qui étoient marquées dans le calendrier par ces mots, *D. Neptuni ludi,* on couronnoit de fleurs et de guirlandes les chevaux et les mulets, et qu'ils jouissoient d'un repos que personne n'auroit osé troubler. Les Romains avoient consacré à Neptune le mois de février, soit parceque les navigateurs, dans les premiers jours du printemps, commençoient leurs voyages sur mer, soit parceque le mois de février étoit destiné aux purifications qui se faisoient avec l'élément consacré au frere de Jupiter.

Platon rapporte que Neptune avoit un culte chez les Atlantides, et que sa statue étoit si colossale qu'elle touchoit la voûte du temple. Sa statue d'airain, près de l'isthme de Corinthe, étoit haute de 7 coudées, ou 10 pieds et demi.

On immoloit à Neptune le cheval, le taureau, et le thon; les aruspices lui offroient le fiel des victimes, par la raison que l'amertume de ce viscere avoit de l'analogie avec l'eau de la mer; parmi les plantes, le pin et l'ache lui étoient consacrés.

Le cheval, le trident, le dauphin, le gouvernail, l'aplustre, et l'acrostolium sont les attributs de Neptune; il étoit invoqué par les navigateurs, et par les athletes qui disputoient à cheval le prix de la course.

Les poëtes emploient souvent le nom de Neptune pour la mer; Virgile dit *Neptunus Ægeus*, pour la mer Égée; Catulle dit *uterque Neptunus,* pour désigner la mer supérieure et la mer inférieure.

Diodore, expliquant historiquement la fable de

Neptune, rapporte qu'un Titan de ce nom se montra le premier sur la mer avec l'appareil d'une armée navale, dont Saturne lui avoit donné le commandement; et qu'avec cette flotte il arrêta toutes les entreprises des princes Titans, pendant les regnes de Saturne et de Jupiter. Neptune eut, dans le partage de l'empire des Titans, la mer, les isles, et les régions maritimes; ce qui donna l'idée de faire de ce prince le dieu de la mer. Varron dérive son nom de *nubere*, parcequ'il couvre et embrasse la terre (1).

Le trident de Neptune est un sceptre terminé par trois pointes, qui, selon quelques mythographes, désignent la qualité des trois sortes d'eau qui se trouvent sur la terre, les eaux salées de la mer, les eaux douces des fleuves et des fontaines, et les eaux des étangs, qui tiennent un peu des unes et des autres. Quelques autres auteurs voient dans les trois pointes du trident le symbole de la triple puissance de Neptune sur les mers, qu'il souleve, calme, et conserve à son gré; mais peut-être le trident n'étoit-il dans l'origine qu'un instrument dont on se servoit pour prendre le poisson; les pêcheurs grecs emploient encore aujourd'hui pour la pêche un pareil instrument.

---

(1) On donnoit à Neptune les surnoms suivants, AEgeus, Asphaliæus, Basileus, Canobus, Consus, Erechthreus, Elymnius, Enosychthon, Ennosigæus, Equestris, Gæauchus, Genesius, Heliconius, Hippius, Isthmius, Nisyreus, Onchestius, Petræus, Phitalmius, Prosclystius, Samius, Stabilitor, Tænarius, Themeliuchus.

Plusieurs héros de l'antiquité porterent le surnom de Neptune; Thésée étoit appelé *Neptunius heros*; Sextus Pompée, enorgueilli de ses victoires navales, voulut prendre le nom de Neptune, et ce titre se trouve sur ses médailles.

Homere représente Neptune sortant de l'onde, faisant trembler les montagnes et les bois sous ses pieds: « Il fait trois pas, et il arrive aux plus lointains rivages... Du sein de leurs grottes profondes les pesantes « baleines s'élevent et bondissent autour de leur roi; « par un doux frémissement la mer atteste sa présence; « les flots sous son char se courbent et s'abaissent; les « roues, qui fuient avec la rapidité de l'éclair, effleurent à peine leur humide surface ». (*Iliade*, l. XIII).

« Neptune, dit Virgile, fait atteler ses chevaux à « son char doré, et leur abandonnant les rênes, il vole « sur la surface de l'onde; à sa présence les flots s'apaisent et les nuages fuient; cent monstres de la mer « se rassemblent autour de lui; à sa droite la vieille « suite de Glaucus, Palémon, les légers Tritons, et « toute la troupe de Phorcus; à sa gauche Thétis, Mélite, Panopée, etc. » (*Enéide*, liv. I).

Dans les anciens monuments Neptune est représenté porté sur un char en forme de coquille, tiré par des chevaux marins, et quelquefois par des chevaux terrestres ailés; souvent le dieu est tantôt assis sur les flots, tantôt debout; il a sur les bras une draperie légere, ou une chlamyde sur l'épaule, et il paroît lancer le trident: c'est ainsi que le peint Ovide dans le VI[e] livre des métamorphoses; mais il est ordinairement représenté sur les médailles nu et debout, tenant

d'une main le trident, et de l'autre portant un dauphin.

(61) PHOQUE. Les mythographes font mention d'un nommé Phocus, qui naquit des amours d'Éaque et de la Néréide Psammathé.

Virgile, dans sa description de la peste, au III<sup>e</sup> livre des Géorgiques, dit, *Insolitæ fugiunt in flumina phocæ.*

Buffon donne des détails intéressants sur les phoques: « Les petits phoques, dit-il, reconnoissent leur « mere au milieu d'une troupe nombreuse; ils entendent sa voix, et dès qu'elle les appelle ils arrivent à « elle sans se tromper... Les petits qu'on enleve à leur « mere miaulent continuellement, et se laissent quelquefois mourir d'inanition plutôt que de prendre la « nourriture qu'on leur offre... Si l'on prend la mere, « on est assuré d'avoir les petits, qui ne l'abandonnent « pas, et ne font que tournoier autour de la barque qui « l'emporte... Les phoques ont la précaution de placer « des sentinelles autour de l'endroit où ils dorment, « et l'on dit que ces sentinelles ont grand soin de les « éveiller dès qu'on approche. »

(62) NÉRÉIDES, Nymphes marines, filles de Nérée et de Doris, petites-filles de l'Océan et de Thétis: Orphée en compte cinquante sans les nommer, et les appelle les cinquante chastes Nymphes aux yeux noirs, qui habitent le fond de la mer. (*Hymn.* 23). Hésiode en admet un pareil nombre, et les nomme dans sa Théogonie, en leur attribuant une beauté particuliere,

et faisant sur-tout l'éloge de leurs pieds, de leurs bras, et de leur taille; Homere n'en compte que trente (*Iliade*, liv. XVIII); Apollodore en nomme quarante-cinq (liv. I, chap. 6); Hygin en fait connoître quarante-neuf.

Les Néréides avoient des bois sacrés et des autels, principalement sur les rivages des mers. Catulle, dans les noces de Thétis et de Pélée, dit que lorsqu'elles sont sur terre, elles habitent des grottes de coquillages et de pampres; selon Virgile, elles forment le cortege de Neptune et environnent son char; Martial prétend qu'elles passent la plus grande partie de leur temps à folâtrer dans les ondes, et à donner diverses figures aux flots de la mer; Stace, dans ses Silves, leur attribue le pouvoir d'enrichir de tous les trésors des Indes les mortels qu'elles favorisent: on leur offroit dans les sacrifices du lait, de l'huile, et du miel; on leur immoloit quelquefois des chevres; les alcyons leur étoient consacrés. On invoquoit ces Nymphes pour se rendre la mer favorable. Elles étoient si jalouses de leur beauté, que Cassiopée ayant osé leur préférer la sienne et celle de sa fille Andromede, elles engagerent Neptune à faire ravager les états de Céphéus, époux de Cassiopée, par un monstre marin, auquel fut exposée Andromede.

Le trop crédule Pline rapporte que, du temps de Tibere, on vit, sur le rivage de la mer, une Néréide telle que les poëtes représentent ces divinités.

Dans les premiers âges du monde on donna le nom de Néréides à des princesses qui habitoient des isles ou des côtes maritimes, et qui se rendirent célebres

ou recommandables par l'établissement du commerce et de la navigation.

Les Néréides sont représentées sur les médailles, et dans les anciens monuments, sous la figure de jeunes filles ayant les cheveux entrelacés de perles et portées sur des dauphins, ou sur les chars des Tritons, ou sur des chevaux marins; elles tiennent dans leurs mains le trident de Neptune, ou une victoire, ou une couronne, ou de petits dauphins, ou des branches de corail; quelquefois elles sont représentées moitié femmes et moitié poissons.

(63) On trouve une pareille image dans le III[e] livre des Géorgiques:

> Non lupus insidias explorat ovilia circum,
> Non gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
> Cura domat: timidi damæ cervique fugaces
> Nunc interque canes et circum tecta vagantur.

(64) Ovide se trompe ici, c'est la Béotie qui sépare la Phocide de l'Attique.

(65) Parnasse, en latin *Parnassus,* et dans les premiers temps *Larnassus,* montagne de la Phocide. Les anciens la croyoient placée au milieu de la terre, ou plutôt de la Grece. Le Parnasse avoit deux sommets, dont l'un portoit le nom d'Hélicon, et l'autre celui de Cythéron; le premier étoit consacré aux Muses et à Apollon; le second l'étoit à Bacchus. La fontaine de Castalie couloit entre les deux sommets du Parnasse. Suivant Pausanias, le Parnasse a pris son nom d'un

héros, fils de Neptune et de la Nymphe Cléodore, nommé Parnassus, à qui l'on attribue l'invention des augures, et qui avoit bâti une ville au pied de cette montagne, avant le déluge de Deucalion. La fameuse ville de Delphes, où Apollon avoit un temple et un oracle, étoit située dans les environs du Parnasse, que les Turcs nomment aujourd'hui *Liacoura* ou *Licaoura*.

(66) Deucalion, fils de Prométhée, petit-fils de Japet, régna dans les environs du Parnasse, en Thessalie. Pindare, en parlant du déluge de Deucalion, ne fait aucune mention de l'arche que ce prince construisit, selon Apollodore, par les conseils de Prométhée. Hygin prétend que ce fut sur le mont Etna, dans la Sicile, et non sur le Parnasse, que se sauva Deucalion. L'abréviateur de Trogue Pompée rapporte que Deucalion et Pyrrha ne se préserverent pas seuls des eaux du déluge, mais que plusieurs autres Thessaliens eurent le temps de se réfugier sur les montagnes, ou de se sauver dans des barques. (*Justin*, liv. II, ch. 6).

Les chronologistes ne sont pas d'accord sur l'époque du déluge de Deucalion : les marbres de Paros, dont les époques sont ce que nous avons de plus certain sur l'histoire grecque, semblent fixer ce déluge vers l'an du monde 1521. La fable de Deucalion est fondée sur un évènement historique. Sous le regne de ce prince, roi de Thessalie, le cours du fleuve Pénée fut arrêté par un tremblement de terre entre l'Olympe et l'Ossa, où se trouve l'embouchure de ce fleuve, qui, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer; il tomba d'ailleurs cette année une si grande quantité

pluie, que toute la Thessalie fut ensevelie sous les eaux. Deucalion et ceux de ses sujets qui purent se garantir de l'inondation, se retirerent sur le Parnasse; et les eaux s'étant enfin écoulées, ils descendirent dans la plaine. Les pierres mystérieuses qui repeuplerent la terre figurent sans doute les enfants de ceux qui parvinrent à se sauver: cette allégorie ne paroît avoir d'autre fondement que le double sens du mot grec *laos*, qui signifie à la fois peuple et pierre; ou du mot *eben* ou *aben*, qui veut dire une pierre ou un enfant. On pourroit encore trouver l'explication de cette fable dans un passage d'Hésiode, où il est dit que Deucalion choisit quelques personnes du peuple de pierre, c'est-à-dire du peuple qui habite le Parnasse, montagne très pierreuse. (*Voyez* note 55).

(67) Corycе, antre consacré aux Muses, situé au pied du mont Parnasse: on donnoit aux Muses le nom de Corycies ou Corycides.

(68) Thémis succéda à la Terre, qui fut la premiere à rendre des oracles aux humains; Apollon remplaça Thémis. Lucain dit, *Cùm regna Themis tripodasque teneret.* (*Phars.*, lib. V). Pausanias parle d'un temple que cette divinité avoit sur le Parnasse. Elle étoit fille d'Uranus ou le Ciel, et de Tellus ou la Terre; l'une des épouses de Jupiter; mere d'Irene, de Dicé, et d'Eunomie, c'est-à-dire de la Paix, de la Loi, et de l'Équité; elle eut encore pour enfants les Parques et les Saisons. Thémis fut une des premieres déesses auxquelles on éleva des temples; elle en avoit un dans

l'Attique, où elle rendoit des oracles avant le déluge de Deucalion.

Diodore attribue à Thémis l'invention des sacrifices, des lois, de la divination, de la religion, et de tout ce qui sert à maintenir l'ordre et la paix parmi les hommes; elle présidoit aux conventions et veilloit à ce qu'elles fussent observées: elle commandoit aux hommes de ne demander aux dieux que ce qui étoit juste et raisonnable. Toutes les fois qu'on vouloit haranguer le peuple à Rome, on portoit la statue de Thémis dans la tribune, et on la plaçoit à côté de l'orateur, afin que la vue de cette auguste déesse l'engageât à ne rien avancer contre la justice et contre la vérité. Elle avoit, dans la citadelle d'Athenes, un temple à l'entrée duquel étoit le tombeau d'Hippolyte.

D'après les traditions historiques, Thémis régna dans la Thessalie, où elle rendoit la justice, avec tant de sagesse, dans les premiers âges du monde, qu'elle fut honorée, après sa mort, comme déesse de la justice, dont on lui fit porter le nom. Comme elle s'étoit appliquée à l'art incertain de prédire l'avenir, on lui fit rendre des oracles. Homere lui donne, dans l'Iliade, le singulier emploi d'inspecter les festins des dieux; elle est assise aux banquets célestes, à la droite de Jupiter. L'hymne orphique sur Thémis fait dériver de cette déesse le culte et les mysteres de Bacchus.

On ignore quels étoient les attributs de Thémis chez les anciens: les modernes la représentent sous la figure d'une femme tenant un glaive d'une main, et de l'autre des balances.

(69) Triton, dieu marin, fils de Neptune et d'Amphitrite. Ovide ne lui donne pas seul le pouvoir de calmer les flots; Virgile lui fait aussi dissiper la tempête excitée par Éole contre Énée; et Stace, dans la Thébaïde, lui fait ordonner par Neptune d'appaiser les flots irrités. Les poëtes représentent Triton moitié homme et moitié dauphin; quelques uns en font un icthyocentaure : c'étoit le trompette du puissant dieu des mers.

On donne le nom de Tritons à la plupart des dieux marins. Pausanias fait ainsi leur portrait : « Ils ont une « espece de chevelure d'un verd d'ache de marais, et « tous leurs cheveux se tiennent de maniere qu'on ne « peut les séparer; le reste du corps est couvert « d'une écaille aussi fine et aussi forte que le chagrin; « ils ont des nageoires au-dessous des ouïes, et des « narines d'homme; l'ouverture de la bouche fort « large, avec des dents extrêmement fortes et serrées; « leurs yeux, *autant que j'ai pu le remarquer*, sont « verdâtres; ils ont aussi des mains, des doigts, et des « ongles qui ressemblent à l'écaille supérieure d'une « huître; enfin *vous leur voyez* sous l'estomac et sous « le ventre des pattes comme aux dauphins ». (*Trad. de Gédoin*, liv. IX, ch. 21).

Pline raconte (liv. IX, ch. 5) que du temps de Tibere on vit près de Lisbonne un Triton sonnant de sa conque. (*Voyez Néréide*).

Triton paroît être le symbole du mugissement de la mer.

(70) Deucalion, fils de Prométhée, n'étoit pas frere

de Pyrrha, fille d'Épiméthée, mais il étoit son cousin germain, puisque Prométhée et Épiméthée étoient freres, et fils de Japet. (*Voyez* note 66).

(71) Céphise, fleuve de Béotie, célebre chez les poëtes, fut pere de Narcisse, et reçut les honneurs divins. Pindare chante ce fleuve dans son ode adressée aux Graces, qui se plaisoient sur ses bords, et que l'on appela *déesses du Céphise*. Ce fleuve avoit un autel à Orope, conjointement avec Pan, les Nymphes, et Achéloüs; on croyoit que ses eaux communiquoient à Delphes avec celles de la fontaine Castalie : c'est sur les bords du Céphise que Pluton descendit sous terre, après avoir enlevé Proserpine, et que Thésée tua le fameux bandit Procruste.

(72) Plutarque rapporte que les Romains voiloient leur tête dans les sacrifices pour mieux honorer les dieux, soit comme signe d'humilité, soit pour n'être pas distraits dans leur recueillement. Aurélius Victor prétend qu'Énée offroit un sacrifice à Vénus sur les bords de la mer du Latium, lorsqu'il apperçut Ulysse, et se voila soudain la tête pour n'être pas reconnu. Il suivit sans doute alors le conseil que lui donne Helenus dans le IIIe livre de l'Énéide; ce prince troyen, qui se mêloit d'interpréter l'obscur avenir, recommande au pieux héros de Virgile de couvrir sa tête d'un voile de pourpre pendant les sacrifices:

Purpureo velare comas, adopertus amictu,
Ne qua inter sanctos ignes in honore deorum
Hostilis facies occurrat, et omina turbet.

C'étoit pareillement chez les anciens un usage d'avoir quelque partie de vêtement détachée dans les sacrifices d'expiation : Virgile, dans le IV[e] livre de l'Énéide, représente Didon prête à monter sur le bûcher, et détachant sa robe :

Unum exuta pedem vinclis, in veste recinctà,
Testatur moritura deos.

(73) Manes. Tantôt on donnoit ce nom aux divinités infernales, et c'est dans ce sens que Virgile a dit, *Scirent si ignoscere manes;* tantôt les Mânes n'étoient que les ames des morts; enfin, suivant Platon, les Mânes étoient les génies des hommes, *Quisque suos patimur manes*, dit Virgile. Les anciens croyoient que ces mauvais génies tourmentoient les vivants; les poëtes leur donnent des ongles, des flambeaux, des chaînes et des fouets : on les honoroit comme des dieux du second ordre; on leur adressoit des prieres; on leur faisoit des sacrifices pour se les rendre favorables. De là ces fréquentes exhortations d'appaiser les mânes, *placare manes*. Le nombre trois leur étoit spécialement consacré; c'étoit par trois fois qu'on les appeloit sur les tombeaux; le nombre neuf leur étoit encore dédié, comme le dernier terme de la premiere progression numérique, regardé par les anciens comme l'emblème du terme de la vie.

« Nous appelons Génie, dit Apulée, l'ame de l'hom-
« me affranchie par la Parque des liens du corps; c'est
« ce que les anciens Latins ont appelé *Lemure :* or on
« distingue deux classes de Lémures; ceux qui, pre-
« nant soin de leur postérité, s'attachent à nos familles,

« et y entretiennent la paix et le bonheur, s'appellent « Lares, ou Dieux domestiques, ou Dieux familiers; « ceux qui, au contraire, pour avoir mal vécu sur la « terre, n'ont aucune demeure fixe, sont condamnés « à une vie errante et vagabonde, causent des frayeurs « aux bons, et font du mal aux méchants, sont nommés « Larves ou Fantômes : mais, comme il n'est guere « possible de discerner les Lares d'avec les Larves, on « honore les uns et les autres sous le nom général de « de Dieux-Mânes: et c'est uniquement par égard « pour les premiers qu'on leur donne le titre de dieux; « car, à proprement parler, nous ne devons recon- « noître pour dieux que ceux qui, s'étant conduits « pendant leur vie selon les regles de la prudence et « de l'équité, sont révérés comme tels parmi les hom- « mes, et célébrés par des temples et par des fêtes, « comme Amphiaraüs dans la Béotie, Mopsus en Afri- « que, Osiris en Égypte, et Esculape chez presque « toutes les nations ». (*De deo Socratis*). Cette division, comme l'observe Apulée, ne regarde que les dieux ou génies qui ont autrefois habité des corps humains.

Les uns dérivent le mot mânes de *Mania*, mere des Dieux-Lares; les autres, du mot *manare*, sortir, découler, parcequ'on croyoit que les biens et les maux découloient des Dieux-Mânes; quelques uns, de l'ancien mot latin *manus*, qui signifie bon. (*Voyez* Festus, Varron, Macrobe). Servius attribue l'étymologie du mot *mane*, matin, à l'empire que les Mânes cessoient d'exercer avec les ténebres de la nuit: il est des auteurs qui prétendent que les Mânes ont été ainsi

aux jeux olympiques; mais il n'est point parvenu jusqu'à nous.

On retrouve chez les Lappons la tradition défigurée du culte des Mânes, et de leurs fêtes ou sacrifices chez les anciens.

(74) Pyrrha ou Pyrrhé, fille d'Épiméthée, eut de Deucalion deux fils, Amphictyon et Hellen, et une fille nommée Protogénée. (*Voyez* notes 66 et 70). Achille, déguisé en fille, prit le nom de Pyrrha à la cour de Lycomede, roi de Scyros.

(75) Muret pense qu'Ovide fait ici allusion à l'oracle qui répondit que celui-là régneroit à Rome qui le premier donneroit un baiser à sa mere. (*Var. Lect.*, l. X, cap. 2).

(76) Avicenne prétend, dans son livre des Cataclysmes ou Déluges, qu'une nouvelle race d'hommes naquit, après les immenses inondations du globe, de la semence des cadavres humains. Porphyre dit que, suivant l'opinion des Égyptiens, la terre, échauffée par les rayons du soleil, peut enfanter divers animaux.

(77) Nil, en grec *Nilos*, et en latin *Nilus*; les Abyssins le nomment aujourd'hui *Abamvi*: c'est le plus célebre et le plus connu de tous les fleuves des anciens. Ceux-ci le nommerent d'abord *Mélas*, à cause de la profondeur de ses eaux qui les faisoit paroître noires; on l'appela ensuite *Océamès* ou *Oceanus*, pere de tous les dieux; *Aétos*, Aigle, à cause de la rapidité de ses

eaux; plus souvent Ægyptus, du nom d'un roi de ces contrées; et enfin Nilus, du roi Nilée : on l'appeloit aussi quelquefois Triton. Pindare lui donne le nom de fils de Saturne; d'autres auteurs le nomment Jupiter Égyptien, parcequ'il tenoit lieu aux Égyptiens du Jupiter *Ombrios* des Grecs, et du Jupiter *Pluvius* des Latins. Homere le dit descendu de Jupiter, et ne le désigne que sous le nom d'Ægyptus; Hésiode le fait fils de l'Océan et de Thétis. Le Nil est représenté sur de petites médailles d'Alexandrie, avec cet mots, *Deo sancto Nilo*; les Égyptiens l'adoroient sous les noms d'Osiris, d'Harpocrates, de Canope, etc.; ils l'appeloient *sauveur, soleil, dieu, pere, émanation d'Osiris.* « Il n'est rien, dit Plutarque, que les Égyptiens « aient autant en vénération que le Nil ». (*Traité d'Isis et Osiris*, trad. de Ricard). (1)

---

(1) La traduction complete des œuvres morales de Plutarque par D. Ricard, en 17 vol. in-12, et celle des Vies des Hommes illustres, du même auteur, en 13 vol., sont un des plus utiles monuments de la littérature française. Le succès de cette traduction justifie les éloges qu'elle a reçus; c'est un livre classique qui doit instruire et plaire dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie : on ne pouvoit lire ni Dacier, ni Tallemant, qui ont traduit les Vies de Plutarque en les défigurant; on ne cherche guere, dans la version d'Amyot, que la charmante naïveté de son vieux langage; mais Plutarque ne revit tout entier, dans notre langue, que dans la traduction élégante et fidele qui coûta vingt années de travail, et peut-être la vie, au savant, au modeste, au vertueux Ricard, dont les lettres déplorent la perte encore récente, et dont le souvenir vivra toujours ineffaçable dans le cœur de ses amis.

On lit dans le même auteur (*Vie d'Alexandre*) « que les rois de Perse faisoient venir de l'eau du Nil « et de l'Ister (Danube), qu'ils mettoient en dépôt à « Gaza, avec leurs autres trésors, pour montrer que « l'étendue de leur empire embrassoit presque toute « la terre. »

Les anciens ont beaucoup écrit sur les causes des crues régulieres du Nil: on peut voir leurs diverses conjectures dans le IV^e^ livre du Traité des Opinions des Philosophes par Plutarque; on peut consulter encore Pline (*Hist. Nat.*, liv. V, chap. 8), Séneque (*Quest. Nat.*, liv. IV, ch. 1), Diodore de Sicile (*liv.* I, *ch.* 38), etc. On est aujourd'hui généralement d'accord que les pluies abondantes qui tombent chaque année, depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre, en Abyssinie et en Éthiopie, sont la vraie cause des inondations périodiques du Nil, qui reçoit toutes les rivieres et tous les torrents formés par ces pluies continuelles. On voit, dans le Traité de Plutarque, que cette cause n'avoit pas été entièrement ignorée des anciens; qu'elle avoit été connue d'Eudoxe et des prêtres égyptiens, qui pensoient « que « ces crues sont causées par les pluies abondantes que « produisent les saisons opposées ». M. Larcher, dans sa traduction d'Hérodote, prouve qu'Homere avoit eu la même opinion, puisqu'il donne au Nil l'épithete de διιπετής, *qui est grossi par les pluies;* c'étoit aussi le sentiment de Lucrece. (*Voyez* son poëme, liv. VI, vers 729 et suiv.). Les crues du Nil varient selon que les pluies sont plus ou moins abondantes; lorsqu'elles ne parviennent pas à la hauteur de seize coudées, les

récoltes sont insuffisantes; des crues encore moins considérables, rendent les campagnes stériles, et leurs habitants sont affligés par la disette. « La plus grande « hauteur de ses eaux, dit le philosophe de Chéronée, « est, à Éléphantine, de vingt-huit coudées, et c'est « le nombre de jours que la lune met à faire chaque « mois sa révolution; leur moindre élévation à Mendès « et à Xoïs est de six coudées, et répond aux six jours « pendant lesquels la lune gagne son premier quar- « tier; la hauteur moyenne, qui, à Memphis, est de « quatorze coudées, lorsque l'inondation est réguliere, « se rapporte à la pleine lune ». (*Traité d'Isis et d'Osiris*). Il y avoit à Éléphantine, comme dans plusieurs autres villes d'Égypte, un nilometre ou instrument propre à mesurer les crues du Nil: Strabon en donne la description. La grande élévation du fleuve à Éléphantine, que le rhéteur Aristide fait monter à trente coudées, paroît à M. Squire une grande erreur; mais le savant Fréret l'admet comme véritable, et en donne pour raison que le Nil coule à Éléphantine dans un lit extrêmement resserré entre les montagnes. (*Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. XXIV).

Parmi les merveilles que le bon Plutarque rapporte sur le Nil; nous citerons les suivantes: « On trouve, dit-il, « dans ce fleuve, une pierre qui ressemble à une « feve; dès qu'un chien l'apperçoit, il cesse d'aboyer: « elle a la plus grande vertu contre la possession des « esprits; car on ne l'a pas plutôt approchée du nez « d'un homme possédé du démon, que l'esprit malin « se retire de lui. Il produit d'autres pierres nommées « *cellotes*, que les hirondelles ramassent après que les

« eaux du Nil se sont retirées, pour construire le « mur chélidonien, qui résiste à l'impétuosité des « flots, et empêche que le pays ne soit ravagé par « l'inondation du fleuve ». (*Traité des noms des fleuves et des montagnes*). Pline raconte ainsi la même fable (*liv.* X, *ch.* 33) : « Dans l'embouchure héra- « cléotique de l'Égypte les hirondelles opposent aux « inondations du Nil une digue insurmontable à tous « les efforts de ce fleuve, et qui n'est formée que « d'une suite de leurs nids dans l'espace d'un stade : « c'est un ouvrage que l'art des hommes ne pourroit « faire. Dans la même Égypte, il y a auprès de la ville « de Copte une isle consacrée à Isis, dont ces mêmes « oiseaux défendent les rives contre l'action des eaux « du Nil, en construisant au commencement du prin- « temps une digue faite de paille et de foin; elles y tra- « vaillent trois jours et trois nuits avec tant de con- « stance, que plusieurs meurent de fatigue : cette « corvée recommence tous les ans. »

On célébroit en Égypte des fêtes annuelles en l'honneur du Nil; on y chantoit, au milieu des festins et des jeux, les mêmes hymnes qui servoient aux grandes fêtes de Jupiter. Les Égyptiens regardoient les eaux de ce fleuve comme inviolables et sacrées; on en remplissoit des vases qui étoient portés en pompe aux processions publiques, et placés sur les autels, où on les adoroit comme symboles sacrés d'Isis et d'Osiris. Vers le solstice d'été, terme du plus haut degré des crues du Nil, l'ouverture de ses canaux se faisoit en présence des rois d'Égypte; on célébroit alors les noces d'Isis et d'Osiris, dont les statues étoient por-

tées en grande pompe sur les bords du fleuve; et ces noces étoient l'emblême du mariage de l'Égypte, prise pour Isis, avec le Nil, pris pour Osiris: cette fête étoit terminée par l'offrande faite au fleuve d'une jeune vierge que l'on précipitoit dans son sein.

On lit, dans le Voyage de Bruce, que le Nil conserve encore ses prêtres près de ses sources, dans l'Abyssinie: ils lui sacrifient une vache noire, et l'appellent le dieu suprême, le dieu sauveur.

Les anciens n'ont pas connu les sources du Nil; ce fut le P. Pierre Pays, jésuite, qui les découvrit le premier en 1618. Pomponius et Strabon prétendent que ce fleuve se jette par neuf bouches dans la mer d'Égypte qui fait partie de la Méditerranée; mais il n'a réellement que deux bras qui composent le *delta* ou triangle, dont la Méditerranée forme, avec eux, les trois côtés, et dont l'angle méridional est au Caire.

Parmi les statues antiques du Nil, la plus remarquable est celle du musée Pio-Clémentin, qui devoit être transportée à Paris, et dont on admire une belle copie dans le jardin des Tuileries; M. Millin en a donné une description qui ne laisse rien à desirer. Le Nil est représenté, sur les médailles, couché et appuyé sur une urne; ses attributs particuliers sont le crocodile, le lotus, et l'hippopotame.

(78) Python. Ovide fait naître ce serpent monstrueux du limon que laissa le déluge; d'autres poëtes prétendent qu'il fut formé par le pouvoir de la jalouse Junon, qui le mit à la poursuite de Latone, alors enceinte d'Apollon et de Diane; que Jupiter fut obligé

de métamorphoser son amante en caille pour la soustraire à la fureur de ce serpent, et qu'Apollon, dès qu'il eut reçu le jour, courut au monstre et le perça de ses traits. On donnoit à Python cent têtes et cent bouches qui vomissoient des flammes dévorantes; la partie supérieure de son corps, couverte de plumes, touchoit le ciel, et la partie inférieure étoit entortillée de serpents. Un monstre ne devoit enfanter que des monstres; Python fut pere de la Gorgone, de Gérion, de Cerbere, de l'hydre de Lerne, du sphinx, et de l'aigle qui rongeoit les entrailles de Prométhée.

Si l'on veut expliquer par l'histoire la fable de Python, on trouve, dans les traditions conservées par les anciens auteurs, qu'un prince nommé Apollon tua un fameux brigand qui défendoit l'entrée de Delphes à ceux qui venoient y consulter l'oracle, et que son corps, privé de sépulture, ayant infecté l'air, on donna à la ville de Delphes le nom de *Pytho*, de *pythasthui*, mot grec qui veut dire sentir mauvais. Mais cet évènement qu'Ovide place immédiatement après le déluge, ne peut être arrivé que long-temps après, puisque Apollon n'étoit pas encore connu à Delphes du temps de Deucalion; que, suivant Ovide lui-même, d'accord en cela avec toute l'antiquité, c'étoit Thémis qui rendoit alors des oracles dans la Thessalie; et qu'avant Thémis, c'étoit la Terre qui les prononçoit.

(79) Jeux pythiques ou pythiens. Pausanias rapporte (*liv.* II, *chap.* 3) que les jeux pythiens furent institués par Jason ou Diomede; le scholiaste de Pindare dit qu'ils furent établis par Eurilochus, Thes-

salien; mais il paroît, d'après Pausanias, que ce Grec, à qui ses exploits firent donner le nom de nouvel Achille, fut seulement le restaurateur de ces jeux célebres, dans la troisieme année de la 48e olympiade.

Les jeux pythiques étoient célébrés tous les quatre ans; on donnoit pour prix, aux vainqueurs, des pommes consacrées à Apollon, ou plutôt, comme le dit Pindare, des couronnes de laurier, et, dans la suite, des couronnes d'or. Les jeux consistoient dans des chants, des danses, la course, le jet, le pugilat. Les amphictyons étoient les juges qui décernoient les prix. Ces jeux servoient d'époque aux habitants de Delphes. On peut consulter sur ce sujet Scaliger (*Poët.* lib. I, cap. 23), Noël le Comte (*lib.* V, *cap.* 12 et 34), les marbres de Paros (*pages* 202 et 203 *de l'édition d'Oxford*), et la *Græcia feriata* de Meursius.

(80) Les anciens nommoient le chêne *esculus*, parceque le gland leur servoit de nourriture, *esca*. Cet arbre étoit consacré à Jupiter et à Rhéa : les chênes de Dodone rendoient des oracles. Cet arbre étoit le symbole de la force; c'est d'une de ses branches qu'étoit formée la massue d'Hercule. Les Gaulois avoient une grande vénération pour le chêne; ils en faisoient leurs temples et leurs dieux; Maxime de Tyr rapporte que la statue de leur Jupiter n'étoit qu'un chêne fort élevé.

La couronne civique des Romains étoit faite d'une branche de chêne avec les glands: elle paroit le front du guerrier qui, dans un combat, sauvoit la vie à un citoyen; celui qui l'avoit obtenue pouvoit la porter jusqu'à sa mort; quand il paroissoit aux jeux publics,

le sénat et le peuple se levoient pour l'honorer; il prenoit place aux spectacles dans les rangs des sénateurs; il étoit exempt des charges publiques, ainsi que son pere et son aïeul. Pline appelle la couronne civique *militum virtutis insigne clarissimum.* (Voy. note 91).

(81) Pénée, fleuve qui a sa source au pied du Pinde, et qui coule dans le délicieux vallon de Tempé, traverse la Thessalie d'occident en orient, et va se jeter dans la mer de Thermaïque : c'est sur les rives de ce fleuve que le berger Aristée implora le secours de Cyrene sa mere, et que Daphné fut changé en laurier. Ce qui sans doute donna lieu à cette métamorphose, c'est le grand nombre de lauriers qui croissoient sur les bords du Pénée. Les poëtes font ce fleuve fils de l'Océan et de Thétis, et pere de Daphné : on le nomme aujourd'hui Salampria, ou Selambria, ou Pezin. (*Voyez* Ælien, liv. III, ch. 1).

(82) Daphné. Aphtonius et plusieurs autres font naître Daphné du fleuve Ladon; S. Jean Chrysostome dit que l'opinion des habitants d'Antioche étoit que la terre engloutit Daphné fuyant devant Apollon, et produisit à sa place un laurier; ils prétendoient aussi que cette aventure étoit arrivée dans le faubourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Diodore de Sicile assure que Daphné est la même que la fée Mantho, fille de Tirésias, qui fut reléguée à Delphes, où elle écrivit plusieurs oracles, dont Homere s'est heureusement servi dans ses deux poëmes.

Daphné étoit adorée à Sparte sous le nom de Pasiphaé.

Daphné, en grec, signifie laurier : l'équivoque du nom paroît être tout le fondement de cette métamorphose. Les anciens appeloient daphnéphages, mangeurs de laurier, des devins qui mangeoient des feuilles de cet arbre, pour se faire croire inspirés par Apollon; on donnoit aussi le nom de *daphnéphories* à des fêtes que les Béotiens célébroient, tous les neuf ans, en l'honneur de ce dieu, qui fut surnommé lui-même Daphnéen, ainsi que Diane sa sœur; on appeloit enfin daphnéphoriques des hymnes chantés par des vierges grecques, pendant que les prêtres d'Apollon portoient des lauriers au temple de ce dieu.

Deux statues des freres Coustou, représentant l'une Apollon, l'autre Daphné, ornent l'un des bosquets du jardin des Tuileries.

(83) Le savant abbé Banier donne l'explication suivante de la fable de Daphné. Quelque prince du nombre de ceux à qui l'amour des belles-lettres fit donner le nom d'Apollon, ayant conçu une violente passion pour Daphné, fille de Pénée, roi de Thessalie, poursuivoit un jour cette jeune princesse, qui périt, sur les bords d'un fleuve, aux yeux de son amant; quelques lauriers, qui se trouvoient sur les rives de ce fleuve, donnerent lieu à la métamorphose; ou plutôt elle fut prise de l'étymologie du nom de Daphné, qui en grec signifie laurier.

(84) Delphes, ville de la Phocide, dans l'Achaïe; elle

est située dans une vallée au sud-ouest du Parnasse; on lui donnoit aussi le nom de *Pytho*. Les anciens croyoient que cette ville étoit le centre ou le nombril de la terre, *terræ umbilicus*. On lit dans Claudien que Jupiter ayant voulu connoître le milieu de son empire terrestre, fit voler deux aigles qui prirent leur essor l'un à l'orient, l'autre à l'occident, et arriverent en même temps à Delphes, après avoir volé avec une égale rapidité: c'est en mémoire de cette croyance fabuleuse, qu'on mit dans le temple de Delphes, un nombril de pierre blanche sur laquelle deux aigles étoient sculptés; un ruban qui s'en détachoit, figuroit le cordon ombilical.

De toutes les parties du monde les princes, les héros, et les simples particuliers se rendoient à Delphes pour consulter l'oracle: de là les richesses immenses qui remplissoient et le temple et la ville; elles étoient si considérables qu'on les comparoit à celles des rois de Perse.

Cet oracle, qui florissoit près d'un siecle avant le siege de Troie, s'exprimoit par l'organe d'une prêtresse, qui prenoit le nom de Pythie, parcequ'elle étoit montée sur un trépied couvert de la peau du serpent Python.

(85) Claros, isle de la mer Égée, où Apollon avoit un bois sacré, un temple ancien, et un oracle célebre. Élien dit qu'il n'entroit jamais de bêtes venimeuses dans ce bois sacré; qu'on voyoit beaucoup de cerfs qui, poursuivis par les chasseurs, s'y réfugioient; et que les chiens, repoussés par la vertu toute-puissante du dieu, aboyoient vainement, et n'osoient y pénétrer. La ville

de Claros reconnoissoit pour fondatrice la fille du devin Tirésias, Mantho, qui pleura si long-temps la destruction de sa patrie, que ses larmes formerent un lac près de la ville. L'isle de Claros se nomme aujourd'hui *Calamo*.

(86) TÉNÉDOS, auparavant *Leucophrys*, isle de la mer Égée, entre Mitylene et l'Hellespont, dans le voisinage de Troie. Apollon y étoit particulièrement honoré sous le nom de *Smyntéus*. Les vases d'argile de Ténédos étoient fort estimés des anciens. Ce fut derriere cette isle que les Grecs cacherent leur flotte, lorsqu'ils feignirent d'abandonner le siege d'Ilium, et pendant que, trop aveugles et trop confiants, les Troyens faisoient entrer le cheval de bois dans leurs remparts.

(87) PATARE, ville de Lycie, dans l'Asie mineure. Apollon, à qui l'on donnoit le surnom de *Patareus*, y rendoit des oracles pendant l'automne et l'hiver, réservant pour Délos les deux autres saisons. On conservoit, dans le temple de ce dieu, une coupe de bronze, qu'on disoit être un présent de Télephe, et un ouvrage de Vulcain.

(88) Martial parle aussi des chiens gaulois (liv. III, *Epigr.* 47):

Leporemque læsum gallici canis dente.

(89) Le laurier fut consacré à Phébus, parcequ'il s'embrase facilement, qu'il petille en brûlant; ce qui,

selon Eusebe, dans sa Préparation évangélique, indiquoit chez les anciens la vertu de la divination : c'étoit aussi l'opinion de Lucrece (*liv.* VI) :

Nam Phœbi Delphica laurus
Terribili sonitu flammâ crepitante crematur.

Pline rapporte que le laurier étoit consacré aux triomphateurs. Il étoit planté, comme arbre protecteur et gardien, à la porte des pontifes et des Césars ; on en décoroit la statue de Jupiter Optimus, toutes les fois que la victoire suivoit les légions romaines. Ceux qui vouloient donner des protecteurs à leur famille, plantoient aussi des lauriers devant leur maison (*liv.* XV, *ch.* 30). Le laurier fut de tous les arbres le plus célebre et le plus honoré chez les Grecs et chez les Romains : il étoit d'un heureux présage ; on tenoit pour prodige un laurier frappé de la foudre. Cet arbre étoit encore consacré à Diane et à Bacchus ; il couvroit aussi le front des prêtres de Junon et d'Hercule : il devint la couronne des maîtres du monde ; Pompée en ornoit sa tête aux jeux du cirque et du théâtre : il étoit la récompense des athletes vainqueurs aux jeux pythiques ; il étoit la palme et la couronne des poëtes favoris d'Apollon ; et comme le dieu de la poésie étoit aussi le dieu de la médecine, on plaçoit à la porte des malades des branches de laurier.

(90) Les Romains conduisoient en pompe au Capitole leurs captifs, ainsi que les dépouilles et les effets précieux fruits de la victoire, et les simulacres des villes dont elle ouvroit les portes.

(91) Plusieurs commentateurs pensent que devant le palais des Césars on voyoit un chêne planté entre deux lauriers. (Voyez les Tristes d'Ovide, l. I, 3, et Valere Maxime, l. XI, c. 3.)

(92) Apollon est représenté avec une longue chevelure et sans barbe, emblême de la force et de la jeunesse éternelle du soleil.

(93) Hémonie : nom donné à la Thessalie, selon quelques auteurs, par Hémonia, fille de Deucalion et de Pyrrha, et, selon d'autres, par AEmonius, fils de Pelasgus.

(94) Tempé, vallée célebre de la Thessalie, arrosée par le Pénée, couverte de bois épais et toujours verds; entourée des monts Olympe, Pierrus, Ossa, et Pélion; chantée par les poëtes comme le séjour le plus agréable de l'univers, où les Dieux même prenoient plaisir à se promener, pour jouir de sa fraîcheur délicieuse et de la pureté de son air.

(95) (*Voyez note* 81.)

(96) Pinde, mont qui séparoit l'Epire de la Thessalie. Le Pinde étoit distinct des monts Parnasse et Hélicon; il étoit consacré comme eux aux Muses et à Apollon. Son nom moderne est *Mezzova* : il est dans la Turquie méridionale, vers la province de Janna et l'Albanie.

(97) Sperchius, ou Sperchéos, ou Sperchéus, fleuve de Thessalie, qui avoit sa source dans le mont OEta, et se jetoit dans le golfe Maliaque, aujourd'hui Négrepont. Le Sperchius est appelé par les modernes Agriomela.

C'est à ce fleuve que Pélée voua la chevelure de son fils Achille, s'il pouvoit le revoir après le siege de Troie. Pausanias nous apprend que les Grecs avoient coutume d'offrir aux fleuves leurs cheveux en sacrifice.

(98) Enippée, riviere de Thessalie qui sort du mont Othrys, arrose la campagne de Pharsale, et se jette dans l'Apidane. Il y avoit un fleuve de ce nom dans l'Elide.

(99) Apidane, riviere de Thessalie, qui a sa source dans les montagnes de la Perrhébie, près du mont Olympe. Ovide lui donne le nom de *Senex*, parcequ'elle roule lentement ses ondes, jusqu'à ce qu'elle ait reçu celles de l'Enippée.

(100) Amphryse, fleuve de Thessalie. C'est sur ses bords qu'Apollon aima Lycoris et Evadné; qu'il garda les troupeaux d'Admete; qu'il écorcha le satyre Marsyas, et tua Hyacinthe en jouant avec lui au palet. La sybille de Cumes est appelée *Amphrysia vates*, parcequ'elle se prétendoit inspirée par Apollon.

(101) AEas, riviere de l'Epire qui coule aujourd'hui dans l'Albanie; on l'appelle *Polina*.

(102) Inachus fut, suivant Apollodore, le premier roi d'Argos, comme Argos fut le plus ancien royaume connu de la Grece. Les poëtes font Inachus fils de l'Océan; ce qui signifie qu'il vint par mer de Phénicie dans l'Argolide. Il fut pere de Phoronée, d'OEgialée, et, selon Ovide, de la nymphe Io. Il fit creuser le lit de la riviere Amphiloque, qui depuis porta son nom. Le Péloponnese fut aussi appelé Inachia. Le nom moderne de l'Inachus est *Planizza*.

(103) Io, nymphe de Thessalie, qu'Hésiode fait fille de Piren ou Pirené; Pausanias, d'Iasus; Eschyle, Sophocle, Moschus, Ovide, et Hygin, du fleuve Inachus, ou d'Inachus, premier roi d'Argos.

Les fables étoient, dans l'origine, des histoires qui ont été défigurées par le merveilleux poëtique. Il suffit, dit Banier, de ramener les faits à leur premiere simplicité, sans entreprendre d'en expliquer toutes les circonstances; ce qui seroit souvent impossible, et toujours assez inutile. Mais ces faits étant diversement rapportés par les auteurs anciens, comment les démêler à leur source et retrouver leur premiere simplicité? On sera souvent réduit à des conjectures. Les Grecs ont embelli leur histoire des principaux évènements de celle d'Egypte et de Phénicie; ou du moins, de légeres ressemblances dans les noms et dans les aventures, les ont portés à confondre leur histoire avec celle des peuples dont ils tiroient leur origine.

Il paroît certain qu'Isis régna en Egypte dès les premiers temps qui suivirent la dispersion des peuples; qu'elle leur enseigna l'agriculture et plusieurs autres

arts utiles, selon le témoignage de Diodore, de Plutarque, et de toute l'antiquité; que la publique reconnoissance lui éleva des autels, et que le culte qu'on lui rendit, renfermé d'abord en Egypte, se répandit avec les colonies dans les pays étrangers. La Grece dut le recevoir lorsqu'Inachus alla s'y établir; et il est probable que, dans la suite, un peuple qui vouloit passer pour ancien, et qui ramenoit tout à son histoire, confondit Isis avec Io, fille d'Inachus. Apollodore, Strabon, Diodore, et Pausanias racontent, sur la foi d'Homere, que cet Inachus fut premier roi d'Argos; que Jupiter enlèva sa fille Io, et l'emmena dans l'isle de Crete; qu'il en eut un fils nommé Epaphus, qui régna en Egypte; qu'Io l'ayant suivi, épousa Osiris, qui étoit le même qu'Apis, fils de Phoronée, second roi d'Argos, et que l'époux d'Io fut, après sa mort, mis au rang des Dieux sous le nom de Sérapis.

Plusieurs auteurs, voulant expliquer toutes les circonstances de cette fable, ajoutent que Niobé, qui portoit aussi le nom de Junon, étant jalouse d'Io, la mit sous la garde de son oncle Argus, prince très vigilant; que Jupiter donna ordre à son confident de tuer ce gardien incommode; et que la princesse s'étant embarquée pour aller en Egypte sur un vaisseau qui portoit sur sa proue la figure d'une vache, de là vint la fiction de sa métamorphose : mais cette explication n'est qu'une nouvelle fable inventée pour expliquer l'ancienne. Pausanias, et, après lui, St. Augustin, ont placé cet évènement dans des temps moins reculés. Selon eux, Io, princesse grecque, étoit fille

d'Iasus, fils de Triopas, septieme roi d'Argos; et si, comme le prouvent les marbres d'Arondel, Danaüs et Egyptus, petits-fils de Triopas, ne vécurent que vers l'an 1420 avant J.C., Io n'a pu exister que long-temps après Inachus, qui étoit contemporain de Moïse, c'est-à-dire près de six cents ans auparavant. Mais, comme l'observe le savant Banier, cette explication n'a aucun fondement solide dans l'antiquité. S. Augustin, d'après Varron, fait venir le nom de Sérapis de celui d'Apis, roi d'Argos, et du mot *soras*, qui veut dire cercueil, parcequ'avant qu'on eût bâti un temple à ce prince, on lui rendoit les honneurs divins dans le tombeau où il avoit été mis après sa mort; cependant jamais Apis, roi d'Argos, n'alla s'établir en Egypte; et, dans cette contrée, il n'y eut jamais d'autre Apis que le bœuf qui portoit ce nom : mais Varron avoit sans doute suivi les traditions des Grecs, qui vouloient que tous les dieux et tous les héros eussent pris naissance parmi eux.

Les poëtes et les mythologues s'accordent à dire que la nymphe Io donna son nom à la mer d'Ionie, et que le détroit Cimmérien et celui de Thrace ont pris le nom de Bosphore, de *bos*, bœuf, en mémoire du trajet à la nage que fit de la mer Egée la nymphe Io, sous la forme d'une génisse. (Voyez notes 122 et 123).

(104) LERNE, lac ou marais célebre, dans lequel les Danaïdes jetterent les têtes de leurs maris qu'elles avoient égorgés la premiere nuit de leurs noces. C'est dans les environs de ce marais qu'Hercule triompha

de l'hydre qui en portoit le nom. « C'est par ce lac, dit Pausanias, « que les Argiens croient que Bac-« chus descendit aux enfers pour en retirer Sémélé « sa mere ». Cet historien ajoute que ce marais, situé dans l'Argolide, est d'une excessive profondeur, qu'on n'a jamais pu en trouver le fond, de quelque machine qu'on se soit servi pour cela. Néron ayant ordonné qu'on liât ensemble des cables de la longueur de plusieurs stades, fit sonder le fond de ce marais, sans qu'il fût possible de le trouver. L'eau, qui paroît toujours dormante, tournoie sans cesse, et personne ne pourroit y nager sans se perdre dans ses abymes.

On célébroit à Lerne, près d'Argos, les fêtes Lernées en l'honneur de Bacchus et de Cérès. Les sacrifices annuels et nocturnes qu'on y faisoit à Bacchus consistoient, dit Pausanias, dans des mysteres qu'il ne lui étoit pas permis de révéler.

(105) Lyrcée, montagne d'Arcadie au pied de laquelle Strabon place la source de l'Inachus. Pausanias, Apollonius, Valérius Flaccus, Stace, et plusieurs autres en parlent comme d'une montagne différente de celle du Lycée, avec laquelle on la confond souvent.

(106) Les anciens donnoient la Terre pour mere à ceux dont la naissance étoit obscure et les parents inconnus, *Ignotis parentibus natos, Terræ filios nominemus.* (Lactant, liv. I, ch. 2).

(107) Argus, surnommé Panoptès, mot grec qui

signifie *tout yeux*. Les Égyptiens le font frere d'Osiris. Ce prince, partant pour la conquête des Indes, avoit donné à Isis Argus pour ministre, Mercure pour conseil, Hercule pour général. Le ministre établit dans les villes principales cent intendants, qui furent nommés les yeux d'Argus, parcequ'il étoit fidèlement instruit, par eux, de tout ce qui se passoit dans leur département. Bientôt Argus, profitant de l'éloignement d'Osiris et de celui d'Hercule, qui avoit résolu de pénétrer jusqu'aux extrémités de l'Afrique, leva l'étendard de la révolte, enferma Isis dans une tour, et se fit proclamer roi, à l'aide des cent intendants qui lui étoient dévoués. Mercure, qu'Argus méprisoit comme un homme uniquement livré aux sciences, rassembla une armée, marcha contre le ministre rebelle, le vainquit, et lui coupa la tête.

L'Argus des Grecs étoit fils d'Arestor, et arriere-petit-fils d'Argus, fils de Jupiter et de Niobé, qui bâtit la ville d'Argos et lui donna son nom. Il se rendit célebre par quelques exploits; il tua le taureau qui ravageoit l'Arcadie, le satyre qui enlevoit et dévoroit les bestiaux de cette contrée, et la terrible Échidna, moitié nymphe et moitié serpent, qui fut mere de l'affreux Typhon, de Cerbere, de la Chimere, de l'hydre de Lerne, et du lion de Némée.

Ce prince, selon Banier, étoit sans doute aussi sage qu'éclairé; et voilà pourquoi la fable lui a donné cent yeux. Il fut le quatrieme roi d'Argos depuis Inachus. Si l'aventure d'Io est arrivée sous son regne, comme le prétendent Apollodore et le scholiaste d'Euripide,

il est vraisemblable qu'une princesse de ce nom fut confiée à ses soins, et que, pour la ravir, un prince appelé Jupiter, fit périr le monarque qui veilloit à sa garde avec un soin trop rigoureux.

Plusieurs personnages de l'antiquité ont porté le nom d'Argus, entre autres un des fils de Danaüs, et celui qui construisit le vaisseau des argonautes et lui donna son nom.

Un des chiens d'Actéon, et celui d'Ulysse, qu'Homere peint cassé de vieillesse, et mourant de joie en revoyant son maître après vingt ans d'absence, portoient aussi le nom d'Argus.

(108) PHORONÉE, second roi d'Argos, fils d'Inachus et frere d'Io, surnommée Phoronis. Il fut, suivant Apollodore, pere d'Apis, qui donna son nom à l'Argolide, et de Niobé, la premiere mortelle qu'ait aimé Jupiter. Pline regarde Phoronée comme le plus ancien roi de la Grece. Dans un poëme intitulé *Phoronide*, dont l'auteur est inconnu, ce prince est appelé le pere des mortels; sans doute parcequ'il poliça les hommes, qu'il introduisit le culte des dieux, et qu'il bâtit les premieres villes; il avoit dans Argos un temple qui subsistoit encore du temps des Antonins. Les Grecs commencent leur chronologie avec Phoronée: Petau place son regne 320 ans avant la sortie d'Égypte des enfants d'Israël; et, selon Eusebe, dont il s'éloigne peu, Phoronée régna 1020 ans avant la premiere olympiade. Les anciens désignent quelquefois les Argiens par le nom de Phoronéens.

(109) On lit dans Lactance que Jupiter envoya Mercure, déguisé en berger, pour tuer Argus, *Juppiter mittit Mercurium habitu pastoris ad Argum interficiendum.*

(110) Pléiades, en latin *Pleïades* ou *Plejades*, ou *Pliades*, ou *Vergiliæ;* nom donné à sept des douze filles d'Atlas, roi de Mauritanie, et de Pléione, fille de l'Océan. Leurs noms particuliers sont Alcyone, Mérope, Maïa, Electre, Tayete, Stérope, et Céleno. Leur frere Hyas étant mort de la morsure d'un serpent, elles le pleurerent si amèrement qu'elles lui survécurent fort peu de temps, ainsi que leurs autres sœurs, qui moururent aussi de douleur. Les Pléiades furent changées en astres, et placées sur le dos du Taureau, où elles forment une constellation, non loin des tristes Hyades, leurs sœurs, qui, sur le front du même signe, annoncent les pluies aux laboureurs. Si l'on excepte Mérope, qui épousa Sisyphe, roi de Corinthe, les Pléiades n'eurent que des Dieux pour amants. Jupiter rendit Electre mere de Dardanus; Maïa, de Mercure; Tayete, de Lacédémon. Neptune eut d'Alcyone, Hirée; AEnomaüs, roi de Pise, fut fils de Stérope et de Mars. Pindare appelle les Pléiades *Péléiades;* et ce nom paroît se rapporter à un Mithe particulier, d'après lequel, suivant Pindare, Orion poursuivit, pendant cinq ans, les filles de Pléionne dans la Béotie, et les força de se changer en colombes pour échapper à ses embrassements.

Les Latins ont nommé les Pléiades Vergilies, de

*ver*, qui veut dire printemps, parceque cette constellation marque le temps propre à la navigation, et que le mot pléiades vient du grec *pleio*, je navigue. On nomme encore ces étoiles Atlantides, nom patronimique, ou Hespérides, des jardins de ce nom, qui appartenoient à leur pere. Des sept étoiles qui forment cette constellation, qu'on distingue facilement du côté de l'occident, en tirant vers le nord, celle qu'on nomme Maïa est la plus brillante; une seule est invisible ou fort voilée: une tradition ancienne veut que ce soit Electre, mere de Dardanus, qui disparut pour ne pas être témoin des malheurs de Troie; mais Hygin prétend que c'est Mérope, qui se cacha de honte d'avoir épousé un mortel.

Ceux qui ont voulu expliquer historiquement la fable des filles d'Atlas, ont prétendu que leur pere découvrit une constellation à laquelle il donna le nom de ses filles, appelées Pléiades, soit de Pléionne leur mere, soit parceque cette constellation paroît au mois de mai, vers l'équinoxe du printemps, époque propre à la navigation.

(111) Caducée, un des principaux attributs de Mercure, qui fut appelé *caducifer*. On dit que ce dieu, inventeur de la lyre à sept cordes, permit à Apollon de s'attribuer la gloire de sa découverte, et qu'il en reçut, comme récompense, la baguette pastorale, ou le caducée : c'est une verge surmontée de deux ailerons en forme d'arc, et entourée, à sa partie supérieure, de deux serpents dont les corps se replient en deux demi-

cercles égaux, symbole, suivant Athénagore, des amours de Jupiter et de Rhéa : mais l'opinion la plus généralement adoptée est que Mercure ayant trouvé deux serpents qui se battoient, appaisa leur fureur, en les frappant de la baguette dont il se servoit pour conduire les troupeaux, et que les deux reptiles s'étant entrelacés d'eux-mêmes autour de cette baguette, elle fut depuis entortillée de deux serpents, prit le nom de Caducée, et devint le symbole de la paix. Les anciens donnoient le nom de Caducéateurs aux ambassadeurs qui négocioient la paix, ou aux hérauts chargés de la proclamer.

Le Caducée, dans la main d'une femme, symbolisoit la Paix, la Concorde, la Fortune, la Félicité. On trouve, sur les médailles, le Caducée dans les mains d'Hercule, de Cérès, de Vénus, et d'Anubis ; les poëtes le donnent quelquefois à Bacchus, parcequ'il avoit réconcilié Jupiter et Junon ; mais il étoit principalement affecté à Mercure, grand négociateur des Dieux et des hommes. C'est avec le Caducée qu'il conduisoit les ames aux enfers, qu'il les en retiroit, et qu'il évoquoit les ombres du Ténare ; c'est avec le Caducée qu'il chassoit les vents et fendoit les nuages.

Le Caducée étoit ainsi nommé du latin *cadere*, tomber, parcequ'on lui attribuoit la vertu d'appaiser les querelles, et de terminer les différents. Les poëtes lui donnent le pouvoir d'assoupir ceux qu'il a touchés, sans doute parceque Mercure avoit inventé une espece de musique qui étoit propre à tranquilliser les sens.

Virgile peint ainsi, dans le IV[e] livre de l'Énéide, les vertus du Caducée :

> Tum virgam capit : hâc animas ille evocat Orco
> Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit ;
> Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat.

(112) Flute. Les poëtes et les mythologues en attribuent l'invention les uns à Mercure, et c'est l'opinion la plus générale ; les autres à Minerve, plusieurs à Apollon, quelques uns à Euterpe, plusieurs autres à Pan ; on est d'accord que ce dernier inventa la flûte pastorale à sept tuyaux d'inégale grandeur, que les Grecs appeloient flûte de Pan, et syrinx, du nom de la nymphe qui fut métamorphosée en roseau. (1)

Le chalumeau paroît être le plus ancien de tous les instruments à vent : ce n'étoit, dans son origine, qu'un roseau percé de distance en distance : on en attribue l'invention aux Egyptiens et aux Arcadiens. Hyagnis, que Plutarque fait contemporain d'Ericthon, qui régnoit à Athenes quinze siecles avant l'ere vulgaire, passoit, parmi les Grecs, pour l'inventeur de la flûte et de la musique phrygienne. La Genese attribue l'invention des instruments à vent à Jubal, *Qui fuit pater canentum cythara et organo.*

Les anciens appeloient *tibia* une flûte faite de l'os

---

(1) Ovide ne craint pas de donner cent tuyaux à la flûte de Polyphême :

> Sumptaque arundinibus compacta est fistula centum.

de la jambe d'une grue, ou d'un autre animal; *avena*, le chalumeau, qui fut fait d'abord d'un tuyau d'avoine; et *fistula*, la flûte qui ressembloit à notre flageolet. Ils avoient des flûtes courbes et longues, petites et moyennes, simples et doubles, gauches et droites, égales et inégales. Les flûtes des spectacles étoient d'argent, d'ivoire, ou d'or; celles des sacrifices étoient de buis. On distinguoit les flûtes sarranes ou tyriennes, les flûtes lydiennes, phrygiennes, etc.

Les plus célebres joueurs de flûte, dans la mythologie, sont Apollon, Mercure, Pan, Marsyas, Euterpe, Olympus, les Sylvains, les Satyres, les Bacchantes, et les suivants de Bacchus, qui jouoient de la flûte simple ou double, et quelquefois de la flûte traversiere, appelée *plagiaulos*.

Ceux qui font honneur de l'invention de la flûte à Minerve, racontent que cette déesse ayant trouvé un os de cerf, le perça de quelques trous, et voulut jouer de ce nouvel instrument devant l'assemblée des Dieux, dont elle excita le rire, au lieu de l'admiration qu'elle attendoit. Ils ajoutent que s'étant regardée dans les eaux d'un fleuve, pendant qu'elle jouoit de cet instrument, elle fut effrayée de voir ses joues enflées, jetta de dépit la flûte, et prononça des imprécations devenues funestes à Marsyas qui la trouva. Ovide fait dire à Minerve:

. . . . . . . Liquidis faciem referentibus undis
Vidi virgineas intumuisse genas.
Ars mihi non tanti est; valeas, mea tibia.

Les Grecs et les Romains se servoient de la flûte

dans les cérémonies religieuses, telles que les sacrifices, les expiations, et principalement les funérailles. Cet instrument donnoit le signal et le ton des lamentations. Dans les pompes funebres on chantoit des *nénies*, ou chants lugubres, qui demandoient l'accompagnement des flûtes, dont le son doux se marie si bien avec la voix. De là vint le proverbe : *Jam licet ad tibicines mittas*, il est temps d'envoyer chercher les joueurs de flûte, pour marquer qu'un malade touchoit aux portes du trépas. On voyoit un si grand nombre de joueurs de flûte aux funérailles des Romains, que la troisieme loi des douze Tables en fixa le nombre à dix : *Et decem tibicinibus.*

La flûte présidoit aux festins, aux spectacles, aux combats des maîtres du monde. Les joueurs de cet instrument étoient comblés de dons et de faveurs; *dulcis erat mercede labor*, dit Ovide. Nous citerons à ce sujet les vers suivants :

Temporibus veterum tibicinis usus avorum
Magnus, et in magno semper honore fuit :
Cantabat fanis, cantabat tibia ludis;
Cantabat mœstis tibia funeribus.

On dit que Midas, roi de Phrygie, perfectionna la flûte. On lit dans Athénée : *Phrygum rex leniter personantium tibiarum sacrarum cantum primum invenit.* On sait qu'Alcibiade étoit le plus habile joueur de flûte de son temps; et que, dans le siecle qui vient de finir, le grand Frédéric se délassoit sur cet instrument de ses travaux et de ses victoires.

La flûte a été singulièrement perfectionnée par les modernes : le musicien célebre à qui elle doit le plus est Joseph Tasset, inventeur des flûtes à trois, quatre, cinq, et six clefs (1) (*Voyez note* 118).

---

(1) Joseph Tasset, né à Chartres le 8 décembre 1732. A six ans il jouoit si bien de la flûte qu'il en donnoit des leçons à un seigneur anglais; il fut éleve de Blavet, et le surpassa bientôt. A l'âge de seize ans il débuta au concert spirituel, et son nom retentit dans tous les journaux du temps. Bientôt après il passa en Angleterre : le fameux Handel, déja vieux et aveugle, voulut l'entendre, et l'applaudit avec enthousiasme. Il devint la premiere flûte de l'Europe; il compta parmi ses éleves la duchesse d'Hamilton, depuis duchesse d'Argill, et miss Gardner, si célebre par sa beauté; il eut des amis puissants à la cour; et parmi ceux qui faisoient le charme de sa vieprivée, il comptoit Sterne, Ferguson, et Guthrie. Indépendamment des flûtes à 3, 4, 5 et 6 clefs, dont il fut l'inventeur, il en créa une qui en avoit 18, et qu'il réserva pour son usage. Cet instrument, étonnant par son mécanisme, et qu'il travailla lui-même en entier, fit l'admiration de toute l'Angleterre; il lui permettoit de jouer dans tous les tons possibles, et il avoit une étendue et des sons absolument nouveaux, et d'une justesse parfaite. M. Tasset avoit composé une autre flûte à plusieurs clefs, beaucoup plus grosse et plus longue que les flûtes ordinaires; il s'en servoit pour faire, dans des trio, la partie de la basse; elle rendoit un son considérable, et néanmoins singulièrement moëlleux et agréable. Ces deux flûtes extraordinaires n'ont point été données au public. On a de cet auteur plusieurs œuvres qui ont obtenu les suffrages des gens de goût; mais l'extrême difficulté de ses sonates fit qu'il fut peut-être le seul qui ait su les jouer parfaitement. Il s'étoit retiré à Nantes, auprès de deux sœurs

(113) Dryades et Hamadryades. Les Dryades étoient ainsi nommées du mot grec *drys*, qui signifie chêne (1). On appeloit Dryades les nymphes des bois; on donnoit le nom d'Hamadryades aux nymphes dont l'existence étoit attachée à un arbre seulement. *Ama*, mot grec, veut dire *avec*, *ensemble*. Ces sortes de nymphes n'étoient point immortelles; on ne les appeloit que *semi-deæ*, demi-déesses. Leur vie tenoit à la durée des arbres qu'elles gardoient. Cependant les mythologues les font vivre jusqu'à neuf mille sept cent vingt ans, calcul qui ne peut s'accorder avec la vie des arbres. Chaque bois, chaque forêt avoit sa Dryade, et chaque arbre son Hamadryade.

Quelques auteurs font naître les Hamadryades d'Hamadryas, fille d'Orion, et ils en comptent huit seulement: *Carya*, le noyer; *Balanos*, le chêne ou le palmier; *Granéum* ou *Cranéion*, le cornouiller; *Oréa*, le hêtre; *Aïgeïros*, le peuplier; *Pteléa*, l'orme; *Ampelos*, la vigne; et *Sike*, le figuier. D'autres mythologues en nomment un plus grand nombre. Les Hama-

---

chéries, en 1786, et il vivoit heuerux au sein de sa famille et de ses amis, lorsque la révolution le frappa dans sa fortune et dans ses enfants: il supporta ses malheurs avec la force du sage; il jouissoit de la publique estime, accordée à ses vertus encore plus qu'à ses talents: il mourut le 18 fructidor an IX, à l'âge de soixante-huit ans, lorsqu'il commençoit à espérer des jours plus sereins et une vieillesse tranquille et honorée.

(1) Les Druides et les Druidesses tiroient aussi leur nom du mot celtique *derw*, qui veut dire *chéne*.

dryades avoient sur le mont Cœlius, à Rome, un petit temple appelé *Sacellum querquetulanum*; auprès de ce temple étoit un bois de chênes consacré à ces nymphes.

Les anciens imaginerent sans doute les Dryades et les Hamadryades pour empêcher la destruction des forêts. Il falloit, pour couper des arbres, que les prêtres du paganisme déclarassent que les nymphes les avoient abandonnés.

L'épisode de la forêt enchantée, dans la Jérusalem délivrée, est une imitation des fictions poétiques des anciens.

(114) NONACRIS, montagne d'Arcadie, au pied de laquelle étoient la source du Styx, et la ville de Nonacris, bâtie par Nonacris, fille de Lycaon. Les poëtes emploient le mot Nonacrien pour Arcadien.

(115) NAÏADES ou NAÏDES, divinités des fleuves et des fontaines, qui, quoiqu'habitantes des eaux, séjournoient quelquefois dans les bois, ou folâtroient dans les prairies : « Dans quelles forêts ou dans quelles « grottes étiez-vous, jeunes Naïades, lorsque Gallus « brûloit d'un indigne amour »?

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
Naïades, indigno cùm Gallus amore periret?
(VIRG. Ecl. X, v. 9).

Suivant le même poëte, Églé étoit la plus belle des Naïades : *Ægle, Naïadum pulcherrima.* (*Ecl.* VI, v. 20). On les disoit filles de Jupiter. Strabon les compte au nombre des prêtresses de Bacchus; Horace les met

à la suite de ce dieu ; plusieurs auteurs les font meres des Satyres : quelques uns disent Priape fils d'une Naïade. Leur nom vient du mot grec *naiein*, couler ; elles habitoient, suivant Homere et Ovide, dans des antres voisins de la mer, ornés d'arbrisseaux, de fontaines, et de tout ce qui pouvoit en rendre le séjour frais et agréable. On leur offroit en sacrifice des chevres et des agneaux, et plus souvent on se bornoit à mettre sur leurs autels du lait, des fruits, et des fleurs: on leur faisoit aussi des libations de vin, d'huile, ou de miel. Elles n'étoient honorées que dans les campagnes, et leur culte ne s'étendoit pas jusqu'aux villes.

Les poëtes désignent quelquefois l'eau par les Naïades. Tibulle, pour exprimer qu'il faut mettre de l'eau dans le vin, dit que Bacchus se plaît avec les Naïades, *Naïda Bacchus amat.* (*Eleg.* 7, l. III).

Les Naïades sont représentées jeunes, jolies, les bras et les jambes nus, portant des couronnes de roseau sur une chevelure argentée et flottante, tenant à la main un coquillage et des perles, et plus souvent appuyées sur une urne qui verse de l'eau.

(116) Syrinx. (*Voyez* Pan, note 118).

(117) Satyres; demi-dieux champêtres, que les poëtes font naître, les uns de Mercure et de la nymphe Yphtimé, les autres de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il enivra en changeant en vin l'eau de la fontaine où elle buvoit. Les Satyres des anciens étoient de petits hommes, couverts d'un poil long et épais, ayant des cornes, des oreilles, et des pieds de bouc ou de che-

vre. Le poëte Nonnus prétend que, dans l'origine, les Satyres étoient des hommes non difformes, qui gardoient Bacchus; et que Junon leur donna des cornes et des pieds de chevre, parceque malgré leur surveillance, Bacchus se changeoit tantôt en fille, tantôt en bouc. Les Romains honoroient les Satyres sous le nom de Pans, d'AEgi-Pans, de Faunes, et de Sylvains: on leur sacrifioit les prémices des fruits et des troupeaux. Leur gaieté lascive les fit donner pour compagnons à Bacchus, dieu du vin et de la débauche. On les appeloit Silenes, du nom du grotesque précepteur de ce dieu; mais, selon Pausanias et Servius, on ne leur donnoit ce nom que lorsqu'ils étoient vieux.

Les Satyres étoient les acteurs des chœurs dyonisiaques, qui ont donné naissance à la tragédie et à la comédie. On appeloit Panisques et Faunisques les petits Faunes et les petits Satyres.

Le scholiaste de Nicandre dit que Silene vient du grec *sillainein*, qui signifie médire; de là sans doute le nom de satire donné aux poëmes dans lesquels on attaque les mœurs ou les talents. (1)

Plutarque rapporte qu'on trouva près de la ville d'Apollonie, en Épire, un Satyre endormi, qui fut conduit devant Sylla: sa voix étoit rude et inarticulée.

---

(1) Satyrus est le nom d'un fameux orateur grec que la moindre contradiction mettoit en fureur, et à qui ses clients boucherent un jour les oreilles avec de la cire, pour qu'il ne pût être irrité par les injures de l'orateur contre lequel il plaidoit.

Sylla le fit chasser de sa présence, comme un monstre qu'on ne pouvoit voir sans horreur. (*Vie de Sylla.*)

S. Jérôme raconte que S. Antoine allant visiter S. Paul ermite, rencontra un Satyre, tel que les poëtes et les peintres les représentent; et que l'ayant interrogé, il répondit qu'il étoit une de ces créatures que l'aveugle paganisme appeloit Faunes ou Satyrès. (*In vita Pauli eremitæ.*)

Noël le Comte dit que Philippe, archiduc d'Autriche, entra dans Gênes, en 1548, avec deux Satyres vivants, l'un adolescent, l'autre homme fait; mais il y a tout lieu de croire que ces Satyres n'étoient que des singes de l'espece de l'orang-outang, que l'on appelle encore aujourd'hui singe-satyre, et qui, par sa démarche et par sa stature, est de tous les animaux celui qui ressemble le plus à l'homme.

Un rabbin a cru que les Satyres et les Faunes antiques étoient effectivement des hommes, dont la nature étoit restée imparfaite, parceque Dieu, lorsqu'il les faisoit, fut surpris par le soir du sabbat, et obligé d'interrompre son ouvrage.

(118) Pan. Plusieurs personnages de l'antiquité ont porté ce nom; Nonnus en compte douze. Le premier de tous, sans doute, fut une divinité célebre en Égypte. Il paroît certain que les habitants de la ville de Mendès rendoient à la nature un culte religieux sous le nom de Pan, qui signifie tout ou toutes choses. Le Pan des Grecs fut l'inventeur de la flûte à sept tuyaux, si connue des anciens, qui la nommoient syrinx. Il avoit peut-être remarqué que les roseaux rendoient des

sons, lorsqu'on souffloit dans leur tube, comme le font encore nos bergers dans de simples chalumeaux. Il joignit ensemble, avec de la cire, sept roseaux qui, par leur inégalité, soit en longueur, soit en grosseur, formoient des sons différents : et comme il coupa peut-être ces roseaux sur les bords du Ladon, les poëtes feignirent que Syrinx étoit fille de ce fleuve ; ils ajouterent que l'amoureux Pan l'avoit poursuivie, et que, pour la soustraire à sa violence, son pere l'avoit métamorphosée en roseau. Virgile nous fait connoître, dans ses Bucoliques, l'origine de la flûte à sept tuyaux :

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit.
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula. (*Voyez* note 97).

(119) LADON ; fleuve d'Arcadie, dont Pline met la source dans les marais de la ville de Phénée. Il fut pere de Syrinx, et, selon quelques auteurs, de Daphné, dont les aventures se passerent sur ses bords.

(120) PAON. Varron l'appelle le roi des oiseaux ; les poëtes, l'oiseau de Junon, *avis Junonis*, ou *Junonia*. Il est le symbole de cette déesse, comme l'aigle est celui de Jupiter ; et ces deux oiseaux désignent sur les médailles, l'un la consécration des princes, et l'autre, celle des princesses. Quand on personnifie le mois de mai, on peint un Paon à ses pieds, parceque les plumes de cet oiseau figurent les fleurs du printemps.

La fable de Junon prenant tous les yeux d'Argus,

après sa mort, pour les placer sur la queue du Paon, ne paroît avoir d'autre fondement que la ressemblance du plumage étoilé de cet oiseau, avec nos yeux. Banier pense qu'on pourroit donner une autre explication de cette fable. Les dieux des païens, dit-il, qui, pour la plupart, avoient été des hommes, devinrent dans la suite des symboles de la nature. Ainsi Neptune représentoit l'eau, Vulcain le feu, Junon l'air ou l'éther; et comme cet élément nous transmet la lumiere, il ne seroit pas étonnant qu'on eût orné de tant d'yeux l'oiseau qui étoit consacré à cette déesse.

(121) Virgile dit, dans ses Géorgiques, liv. III:

Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ.

(122) Io étoit la déesse Isis des Egyptiens; les prêtres d'Isis portoient des robes de lin. L'Egypte adoroit, dans Isis, la lune, et dans Osiris, le soleil. (*Voyez Diodore*). Hérodote dit, dans ses livres d'Euterpe et de Thalie, qu'Apis a été traduit, en grec, par Epaphus, et qu'Epaphus, né d'une vache, est le même qu'Apis. (*Voyez note* 110.)

(123) Epaphus naquit sur les bords du Nil, de Jupiter et d'Io; à peine avoit-il vu le jour, que la jalouse Junon le fit enlever et cacher par les Curetes. Jupiter irrité mit les Curetes à mort. Io chercha son fils par toute la terre, et le trouva chez la reine des Bybliens. Elle le ramena en Egypte, où il devint roi. Il épousa Memphis, fille du Nil, et bâtit la superbe ville qui

porta le nom de sa femme. Il eut une fille nommée Libye, que Neptune rendit mere d'Egyptus. Cette fille donna son nom à la Libye, comme Egyptus donna le sien à l'Egypte. Telles sont les traditions fabuleuses rapportées par Hérodote, Apollodore, et Hygin.

(124) Clymene. Plusieurs femmes célebres des temps héroïques ont porté ce nom : les anciens auteurs nous font connoître, Clymene, fille de l'Océan et de Thétis, épouse de Japet, mere d'Atlas, de Prométhée, de Ménétius, et d'Epiméthée ; Clymene, femme d'Iasus, ou Jasus, ou Jasion, et mere d'Atalante ; Clymene, une des Néréides, qui eut de Jupiter Mnémosyne, mere des Muses ; Clymene, femme de Nauplius, fils de Neptune ; Clymene, nymphe, que Phébus ou Apollon rendit mere de Phaëtuse, de Lampétie, de Lampétuse ou Phébé, de Phaéthon, et qui fut femme du roi Mérops ; Clymene, compagne et amie d'Hélene, femme de Ménélas ; Clymene, une des plus célebres Amazones ; Clymene, qui donna le jour au divin Homere : on voyoit du moins, dans l'isle d'Ios, le tombeau d'une femme de ce nom, à côté de celui du prince des poëtes. (*Pausanias*, liv. X, c. 24). Clymene fut encore le nom d'un grand nombre de nymphes et de divinités.

(125) Mérops, roi de l'isle de Cos, à laquelle il donna son nom. Les anciens croyoient qu'il fut changé en aigle, et placé parmi les astres, au nombre des constellations.

(126) Ethiopie. Suivant les poëtes, cette contrée de la terre fut ainsi nommée par *Ethiöps*, fils de Vulcain. Les Grecs appeloient Ethiopiens tous les peuples

d'Asie et d'Afrique qui avoient la peau noire et basanée : de là ce nom donné par quelques auteurs aux habitants de Colchos. Bacchus étoit nommé *Ethiopaïs*, de la couleur du vin, ou de la chaleur qu'il produit. *Ethiope* étoit encore un des surnoms de Diane. Cependant les anciens appeloient particulièrement Ethiopie cette partie de l'Afrique connue aujourd'hui sous le nom d'Abyssinie, et, du temps des empereurs romains, sous celui d'India, ou d'Inde moyenne.

Ptolomée divise l'Ethiopie en trois parties: 1° l'Ethiopie sous l'Egypte, qui répond à-peu-près à la Nubie et à l'Abyssinie ; il faut y comprendre la Troglodytique des anciens, qu'on nomme aujourd'hui la côte d'Abex. C'est à cette premiere partie de l'Ethiopie que l'antiquité donnoit le nom d'India. 2° L'isle de Méroé, dans la haute Egypte, formée par le Nil et par le fleuve Astabara. Cette isle, célebre chez les anciens, est inconnue aux modernes, ce qui a fait douter qu'elle ait jamais existé. 3° L'éthiopie intérieure, qui comprenoit tout ce qui étoit au sud du fleuve Niger, et à l'ouest méridional de l'Abyssinie; une province appelée Barbarie par Ptolomée, qui répond aujourd'hui au Zanguebar, et dont Rapta étoit la capitale ; l'Asanie, maintenant royaume d'Adel, et l'Hypodrome d'Ethiopie, place maritime, située dans la Guinée, vers l'endroit où est Christianebourg. Ainsi l'Ethiopie intérieure comprenoit, selon Ptolomée, la Cafrerie, le Zanguebar, la Guinée, le Congo, etc.

L'Ethiopie fut célebre par son commerce, par ses mines de pierres précieuses, d'or, de cuivre, de fer, et d'autres métaux, et par les guerres qu'elle soutint

contre l'Egypte, à qui elle disputoit l'antiquité. Les Ethiopiens étendirent leurs conquêtes jusque sur la Syrie ; mais Sésostris les subjugua. Ils menoient une vie triste au sein de leurs richesses, parcequ'ils habitoient un sol ingrat, qu'ils respiroient un air mal-sain, et qu'ils étoient trop éloignés des autres peuples de la terre. Homere, dans l'Odyssée, appelle les Ethiopiens les derniers habitants du monde. Les Grecs ne connoissoient rien au-delà de l'Ethiopie.

Virgile donne le nom d'Indiens aux habitants de l'Ethiopie. Il fait venir le Nil de chez les noirs Indiens : *Coloratis amnis devexus ab Indis.* (*Géorg.*, l. IV.)

(127) Indes. On donna d'abord ce nom à une contrée d'Asie, située aux environs du grand fleuve Indus, dont Strabon (l. XV) place la source dans les monts Paropamises, ou Caucase, non loin de celle du Gange. C'étoit là l'Inde proprement dite : mais les anciens ne sont pas d'accord sur les bornes qu'elle avoit ; ils divisoient l'Inde en citérieure ou en-deçà du Gange, et en ultérieure ou au-delà de ce fleuve ; mais ils n'avoient que des notions souvent confuses sur les villes et sur les peuples de ces deux Indes ; et des cartes dressées sur les positions de Ptolomée montrent cette partie du monde bien différente de son véritable état.

Les anciens donnoient le nom d'Indiens aux étrangers venus des régions éloignées et inconnues. Xénophon appelle Indiens des peuples voisins de l'Arménie et du pays des Chalibes. Les modernes ont cru devoir placer les Indes de Xénophon dans la Colchide, ou dans l'Ibérie. Pline et Cornélius Népos parlent d'In-

diens jetés sur les côtes de la Germanie, et désignent sans doute ainsi des Norwégiens ou des Lappons, que les Germains, dans leur grossiere ignorance, prirent pour des Indiens, en voyant leur teint basané. « Les « anciens donnoient assez également le nom d'Indiens, « comme celui d'Ethiopiens, aux peuples les plus re- « culés vers l'orient et vers le grand océan ». (*Pluche, Concorde de la Géographie*, p. 225.)

FIN DES NOTES ET EXPLICATION DES FABLES DU LIVRE I.

# LES METAMORPHOSES
# D'OVIDE.

# LES MÉTAMORPHOSES

# D'OVIDE.

## LIVRE II.

---

### ARGUMENT.

PHAÉTHON demande à conduire le char du Soleil. Jupiter le foudroie, et le précipite dans l'Eridan. Ses sœurs sont changées en peupliers. Métamorphoses de Cycnus, en cygne; de Calisto, en ourse; d'Ocyroë, en cavale; le corbeau perd la blancheur de son plumage. Esculape élevé par le Centaure Chiron. Battus et Aglaure changés en rochers. Antre de l'Envie. Jupiter prend la forme d'un taureau; enlèvement d'Europe.

LE palais du soleil (1) est soutenu par de hautes colonnes. Il est resplendissant d'or et brillant du feu des pierreries (2). L'ivoire couvre ses vastes lambris. Sur ses portes superbes rayonne l'argent; mais le travail y surpasse la matiere. Le dieu de Lemnos y grava l'océan qui environne la terre, la terre elle-même, et les cieux, voûte éclatante de l'univers.

# P. OVIDII
# NASONIS
# METAMORPHOSEON
## LIBER II.

### ARGUMENTUM.

**PHAETHON currus solaris petit imperium; fulmine percussus è cœlo dejectus est. Phaëthontis sorores in populos mutatæ; Cycnus in olorem; Calisto in ursam; Corvus ex albo in nigrum; Ocyroë in equam. Centaurus Chiro. Esculapius. Battus et Aglauros in saxos mutati. Invidiæ domus. Jupiter in taurum. Europe rapta.**

REGIA Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro flammasque imitante pyropo:
Cujus ebur nitidum fastigia summa tenebat:
Argenti bifores radiabant lumine valvæ.
Materiem superabat opus; nam mulciber illic
Æquora cælarat medias cingentia terras,
Terrarumque orbem, cœlumque quod imminet orbi.

On y voit les dieux des mers s'élever sur les ondes; on y distingue Triton avec sa conque, l'inconstant Protée, et l'énorme AEgéon (3) pressant de son poids les énormes baleines. On y voit Doris (4) et ses filles : plusieurs d'entre elles semblent fendre les ondes, tandis que d'autres, assises sur des rochers, font sécher leur humide chevelure, et que d'autres encore voguent portées sur le dos des monstres marins. Elles n'ont pas toutes les mêmes traits, et cependant elles se ressemblent; on reconnoît qu'elles sont sœurs. La terre est couverte de villes avec leurs habitants, de forêts et d'animaux, de fleuves, de nymphes, et de divinités champêtres. La sphere brillante des cieux, ayant à sa droite et à sa gauche les douze signes du Zodiaque (5), couronne ce merveilleux ouvrage.

A peine le fils de Clymene, incertain de sa naissance, arrive au palais du Soleil, qu'il dirige ses pas vers le dieu de la lumiere; mais, ne pouvant soutenir l'éclat qui l'environne, il s'arrête et le contemple de loin. Couvert d'une robe de pourpre, Phébus est assis sur un trône brillant d'émeraudes (6). A ses côtés sont les Jours (7), et les Mois (8), et les Années (9), et les Siecles (10), et les Heures (11) séparées par d'égales distances. Là paroît le Printemps (12) couronné de fleurs

Cæruleos habet unda deos: Tritona canorum,
Proteaque ambiguum, balænarumque prementem
Ægæona suis immania terga lacertis,
Doridaque, et natas, quarum pars nare videtur;
Pars in mole sedens virides siccare capillos;
Pisce vehi quædam. Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen: qualem decet esse sororum.
Terra viros, urbesque gerit, silvasque, ferasque,
Fluminaque, et Nymphas, et cætera numina ruris.
Hæc super imposita est cœli fulgentis imago,
Signaque sex foribus dextris, totidemque sinistris.

Quo simul acclivo Clymeneïa limite proles
Venit, et intravit dubitati tecta parentis;
Protinus ad patrios sua fert vestigia vultus:
Consistitque procul: neque enim propiora ferebat
Lumina. Purpureâ velatus veste sedebat
In solio Phœbus claris lucente smaragdis.
A dextrâ, lævâque, Dies, et Mensis, et Annus,
Sæculaque, et positæ spatiis æqualibus Horæ:
Verque novum stabat cinctum florente coronâ:

nouvelles ; l'Été (13) nu, tenant des épis dans sa main ; l'Automne (14) encore teint des raisins qu'il a foulés ; et l'Hiver (15) glacé, aux cheveux blancs qui se hérissent sur sa tête.

Assis au milieu de cette cour, le Soleil, de cet œil qui voit tout dans le monde, apperçoit Phaéthon que tant de merveilles frappent de crainte et d'étonnement : « O Phaéthon, digne fils du « Soleil, quel est, dit-il, le motif qui t'amene « en ces lieux ? »

« Puissant dispensateur du jour dans le vaste « univers, ô Soleil, répond Phaéthon, ô mon « pere ! si pourtant il m'est permis de te donner « ce nom, et si ma mere ne couvre pas sa faute « d'un mensonge spécieux, dissipe le doute qui « assiege mes esprits, et donne un gage certain « de ma noble origine. »

Il dit : et le Soleil détachant les rayons éblouissants qui couronnent sa tête, commande à Phaéthon de s'approcher ; et le pressant sur son sein, il s'écrie : « Oui, tu es mon fils, et tu mérites « de l'être. Clymene ne t'a point trompé ; et, « pour t'en convaincre, je suis prêt à t'accorder « le don que tu demanderas. J'en atteste le Styx,

Stabat nuda Æstas, et spicea serta gerebat.
Stabat et Autumnus calcatis sordidus uvis;
Et glacialis Hyems canos hirsuta capillos.

Inde loco medius, rerum novitate paventem
Sol oculis juvenem, quibus aspicit omnia, vidit.
Quæque viæ tibi caussa? Quid hac, ait, arce petisti,
Progenies, Phaëthon, haud inficianda parenti?

Ille refert: O lux immensi publica mundi,
Phœbe pater, si das hujus mihi nominis usum,
Nec falsâ Clymene culpam sub imagine celat;
Pignora da, genitor, per quæ tua vera propago
Credar; et hunc animis errorem detrahe nostris.

Dixerat; at genitor circum caput omne micantes
Deposuit radios; propiusque accedere jussit;
Amplexuque dato: nec tu meus esse negari
Dignus es; et Clymene veros, ait, edidit ortus.
Quòque minùs dubites, quod vis pete munus, ut illud

« à mes rayons inaccessible, mais garant redou-
« table des promesses des dieux. »

A peine il achevoit ces mots, que Phaéthon exprime le desir de conduire, un seul jour, le char de son pere, et de tenir les rênes de ses coursiers. Le Soleil regretta son serment ; et laissant retomber trois fois sa tête sur son sein: « Tes vœux indiscrets, dit-il, ont rendu mon « serment téméraire. Que ne puis-je le rétracter! « O mon fils, le refus de mon char seroit, je « l'avoue, le seul que je voudrois te faire. Mais « les conseils me sont au moins permis. Tu m'as « trop demandé, Phaéthon! trop foible et trop « jeune, tu ne pourrois réussir. Tes destins sont « d'un mortel, et tes vœux sont d'un dieu. Tu « oses même prétendre ce que les dieux ne pour- « roient exécuter; et quelle que soit leur puis- « sance, nul d'entre eux ne se tiendroit ainsi que « moi debout sur ce char embrasé ; non, pas « même le maître de l'olympe, Jupiter, qui lance « au loin la foudre de sa terrible main. Et cepen- « dant qu'avons-nous de plus grand que Jupiter?

« Ma carriere s'ouvre par une route escarpée « qu'ont peine à franchir mes coursiers rafraîchis « par le repos de la nuit. Le milieu de ma course



Monsiau inv.t P. Bouteix aqua forte Terminée par Hulk

Phaéthon exprime le désir de conduire le char de son père.

Me tribuente feras; promissis testis adesto
Dîs juranda palus, oculis incognita nostris.

Vix bene desierat: currus rogat ille paternos,
Inque diem alipedum jus et moderamen equorum.
Pœnituit jurasse patrem; qui terque quaterque
Concutiens illustre caput: Temeraria, dixit,
Vox mea facta tuâ est. Utinam promissa liceret
Non dare! confiteor, solum hoc tibi, nate, negarem.
Dissuadere licet. Non est tua tuta voluntas.
Magna petis, Phaëthon, et quæ nec viribus istis
Munera conveniant, nec tam puerilibus annis.
Sors tua mortalis: non est mortale quod optas.
Plus etiam, quàm quod superis contingere fas sit,
Nescius affectas: placeat sibi quisque licebit;
Non tamen ignifero quisquam consistere in axe
Me valet excepto; vasti quoque rector olympi,
Qui fera terribili jaculatur fulmina dextrâ,
Non agat hos currus; et quid Jove majus habemus?

Ardua prima via est; et quâ vix mane recentes
Enitantur equi: medio est altissima cœlo;

« sanglante du Lion (19), et l'affreux Scor-« pion (20), dont les bras couvrent une grande « partie du ciel ; et le Cancer (21), qui, non loin « de lui, mais d'un autre côté, recourbe les siens. « Comment d'ailleurs régiras-tu mes coursiers « impétueux, qui font jaillir de leurs bouches et « de leurs naseaux brûlants les feux qui les ani-« ment (22)? Moi-même, j'ai peine à les gouver-« ner lorsqu'échauffés dans leur course, ils résis-« tent au frein. O mon fils, crains d'obtenir de « ton pere une trop funeste faveur. Révoque des « vœux imprudents, tandis qu'il en est temps « encore. Tu demandes un témoignage certain « qui te fasse connoître l'auteur de tes jours : ah! « ce témoignage certain est dans le trouble de « mes sens. Reconnois-y l'inquiétude d'un pere. « Regarde! elle se peint sur mon front attristé. « Et que ne peux-tu lire dans mon cœur, et voir « de quelles tendres sollicitudes il est agité! « Cherche ce que le monde renferme de plus pré-« cieux. Choisis et demande ce qu'ont de plus « rare et la terre, et la mer, et les cieux : je « l'offre à tes desirs. Je ne te refuse qu'une seule « grace, parcequ'elle seroit pour toi moins un « honneur qu'un châtiment. O Phaéthon, tu crois « requérir un bienfait, et c'est ta perte que tu « demandes. Jeune insensé! pourquoi me presser « dans tes bras? N'en doute point, tu seras satis-

Per tamen adversi gradieris cornua Tauri,
Hæmoniosque arcus, violentique ora Leonis,
Sævaque circuitu curvantem brachia longo
Scorpion, atque aliter curvantem brachia Cancrum.
Nec tibi quadrupedes animosos ignibus illis
Quos in pectore habent, quos ore, et naribus efflant,
In promptu regere est; vix me patiuntur, ut acres
Incaluêre animi; cervixque repugnat habenis.
At tu, funesti ne sim tibi muneris auctor,
Nate, cave: dum resque sinit, tua corrige vota.
Scilicet, ut nostro genitum te sanguine credas,
Pignora certa petis; do pignora certa timendo:
Et patrio pater esse metu probor; aspice vultus
Ecce meos: utinamque oculos in pectora posses
Inserere, et patrias intus deprendere curas!
Denique quidquid habet dives circumspice mundus:
Eque tot ac tantis cœli terræque marisque
Posce bonis aliquid: nullam patiere repulsam.
Deprecor hoc unum; quod vero nomine pœna,
Non honor est: pœnam, Phaëthon, pro munere poscis.
Quid mea colla tenes blandis, ignare, lacertis?

« fait : je l'ai juré par le fleuve des enfers : mais,
« encore une fois, forme des vœux moins in-
« discrets. »

Apollon a cessé de parler ; mais Phaéthon rejette ses conseils. Il persiste dans sa demande, et brûle de monter sur le char de son pere. Après avoir inutilement et long-temps différé, Apollon cede enfin, et le conduit aux lieux où est le char (23), ouvrage et présent de Vulcain. Le timon, l'essieu, les roues étoient d'or, et les rayons d'argent. Par-tout étincellent les pierres précieuses qui réfléchissent l'ardente lumiere du Soleil.

Mais tandis que l'audacieux Phaéthon admire la richesse du travail et celle de la matiere, la vigilante Aurore ouvre les portes resplendissantes de l'orient ; elle sort de son palais de roses (24) : et l'Étoile de Vénus (25) rassemblant les astres de la nuit, les chasse devant elle, et quitte enfin les cieux.

Dès que le Soleil voit sur l'univers rougir la lumiere naissante, et dans elle s'évanouir le croissant de Phébé, il commande aux Heures rapides d'atteler ses coursiers. Soudain ces déesses légeres obéissent à sa voix : elles conduisent les

Ne dubita, dabitur (Stygias juravimus undas)
Quodcunque optaris; sed tu sapientiùs opta.

Finierat monitus; dictis tamen ille repugnat:
Propositumque tenet: flagratque cupidine currûs.
Ergo, quà licuit genitor cunctatus, ad altos
Deducit juvenem, Vulcania munera, currus.
Aureus axis erat, temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ; radiorum argenteus ordo.
Per juga chrysolithi, positæque ex ordine gemmæ,
Clara repercusso reddebant lumina Phœbo.

Dumque ea magnanimus Phaëthon miratur, opusque
Perspicit: ecce vigil rutilo patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores, et plena rosarum
Atria; diffugiunt stellæ: quarum agmina cogit
Lucifer, et cœli statione novissimus exit.

At pater ut terras, mundumque rubescere vidit,
Cornuaque extremæ velut evanescere Lunæ:
Jungere equos Titan velocibus imperat Horis.
Jussa deæ celeres peragunt: ignemque vomentes

coursiers rassasiés des sucs de l'ambrosie, et qui reçoivent le frein retentissant.

Apollon verse un essence céleste sur le front de Phaéthon, pour qu'il puisse supporter l'ardeur des feux qui l'environneront. De sa couronne rayonnante il ceint la tête de son fils; et laissant échapper des soupirs, présage de son deuil: « Si du moins, dit-il, tu daignes écouter « et suivre les conseils de ton pere, ô mon fils, « fais plus souvent usage du mors que de l'ai-« guillon. D'eux-mêmes mes coursiers sont rapi-« des, mais il est difficile de modérer leur ardeur. « Garde-toi de suivre la ligne droite (26) qui « coupe les cinq zones: il est un chemin tracé « par une ligne oblique (27) sur les trois zones « du milieu; il s'y termine, et ne s'étend ni « vers le pole Austral, ni vers l'Ourse glacée. « C'est là qu'il faut marcher; là tu verras encore « les traces de mes roues. Mais, afin que la terre « et le ciel reçoivent une égale chaleur, prends « garde de trop descendre, ou de trop t'élever « dans les plaines de l'éther; tu embraserois la « voûte céleste, ou la terre seroit consumée par « les flammes. Le milieu est le chemin le plus « sûr. Crains de te laisser entraîner, à droite, « dans les nœuds du Serpent (28); crains, à gau-« che, de toucher à l'Autel (29). Marche à une

Ambrosiæ succo saturos præsepibus altis
Quadrupedes ducunt; adduntque sonantia fræna,

Tum pater ora sui sacro medicamine nati
Contigit; et rapidæ fecit patientia flammæ.
Imposuitque comæ radios: præsagaque luctûs
Pectore sollicito repetens suspiria, dixit:
Si potes hîc saltem monitis parere paternis,
Parce, puer, stimulis; et fortiùs utere loris.
Sponte suâ properant; labor est inhibere volentes.
Nec tibi directos placeat via quinque per arcus.
Sectus in obliquum est lato curvamine limes;
Zonarumque trium contentus fine, polumque
Effugito australem, junctamque aquilonibus Arcton.
Hac sit iter: manifesta rotæ vestigia cernes.
Utque ferant æquos et cœlum, et terra, calores,
Nec preme, nec summum molire per æthera currum.
Altiùs egressus cœlestia tecta cremabis;
Inferiùs terras; medio tutissimus ibis.
Neu te dexterior tortum declinet in Anguem,
Neve sinisterior pressam rota ducat ad Aram:

« égale distance de ces constellations. J'abandonne « le reste à la fortune. Qu'elle te favorise ; et, « mieux que toi, qu'elle veille au salut de tes « jours ! Mais tandis que je parle, la nuit humide « a touché les bords de l'Hespérie (30), où s'arrête « son cours. Je ne puis tarder plus long-temps ; « l'univers attend ma présence. Déja l'Aurore a « chassé les ombres, elle brille : saisis les rênes ; « ou, si ta résolution n'est pas invincible, use de « mes conseils plutôt que de mon char. Aucun « danger ne te presse dans ce palais ; et puisque tu « n'es pas encore assis sur mon char, objet d'une « ambition trop imprudente, laisse-moi dispen-« ser la lumiere au monde, et contente-toi d'en « jouir. »

Mais Phaéthon impatient s'élance sur le char ; il s'y place, et joyeux il déploie les rênes confiées à ses mains ; il rend graces à son pere, qui, malgré lui, cédoit à ses desirs.

Cependant les rapides coursiers du Soleil, Pyroëis, Eoüs, AEthon, et Phlégon (31) font retentir, de leurs hennissements, l'air qu'ils remplissent d'une haleine enflammée, et frappent du pied les barrieres du monde. Téthys les ouvre, et ne prévoyant pas le sort de son petit-fils, elle rend libre l'immense carriere des cieux. Les cour-

Inter utrumque tene; fortunæ cætera mando;
Quæ juvet, et meliùs, quàm tu tibi, consulat opto.
Dum loquor, Hesperio positas in littore metas
Humida nox tetigit: non est mora libera nobis:
Poscimur. Effulget tenebris Aurora fugatis.
Corripe lora manu: vel, si mutabile pectus
Est tibi, consiliis, non curribus, utere nostris:
Dum potes; et solidis etiam nunc sedibus adstas;
Dumque malè optatos nondum premis inscius axes;
Quæ tutus spectes, sine me dare lumina terris.

Occupat ille levem juvenili corpore currum:
Statque super; manibusque datas contingere habenas
Gaudet; et invito grates agit inde parenti.

Interea volucres Pyroëis, et Eous, et Æthon,
Solis equi, quartusve Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.
Quæ postquam Tethys, fatorum ignara nepotis,
Reppulit, et facta est immensi copia mundi,
Corripuêre viam, pedibusque per aëra motis

siers s'y précipitent ; ils fendent, d'un pied vainqueur, les nuages qui s'opposent à leur passage ; et, secondés par leurs ailes légeres, ils devancent les vents qui sont avec eux partis de l'orient. Ils ignorent pourquoi le char devenu plus léger n'a pas son poids accoutumé. Tel qu'un vaisseau dont le lest est trop foible devient le mobile jouet des flots, tel le char du Soleil, comme s'il étoit vide, roule par bonds et saute dans les airs. Les coursiers étonnés s'en apperçoivent ; ils abandonnent la route ordonnée ; ils ne courent plus dans l'ordre accoutumé. Phaéthon s'épouvante ; il ne sait de quel côté tourner les rênes ; il ignore le chemin qu'il faut suivre ; et que lui serviroit de le savoir ? ses coursiers sont indociles à sa voix.

Alors, pour la premiere fois, les étoiles glacées du septentrion sentirent les rayons du Soleil, et vainement elles chercherent à se plonger dans l'océan, qu'elles ne peuvent approcher. Le Serpent placé près du pole, et jusqu'alors toujours engourdi, et jamais redoutable, s'échauffa, s'anima de nouvelles fureurs. Et toi, paresseux Bootés (32), malgré ta lenteur ordinaire, et malgré les soins de ton charriot, l'effroi, dit-on, hâta ta marche, et précipita tes pas languissants.

Du haut des airs, l'infortuné Phaéthon voit la

Obstantes findunt nebulas, pennisque levati
Prætereunt ortos îsdem de partibus Euros.
Sed leve pondus erat; nec quod cognoscere possent
Solis equi: solitâque jugum gravitate carebat.
Utque labant curvæ justo sine pondere naves,
Perque mare instabiles nimiâ levitate feruntur;
Sic onere assueto vacuos dat in aëra saltus,
Succutiturque altè, similisque est currus inani.
Quod simul ac censêre ruunt, tritumque relinquunt
Quadrijugi spatium: nec, quo priùs, ordine currunt.
Ipse pavet; nec quà commissas flectat habenas,
Nec scit quà sit iter: nec, si sciat, imperet illis.

Tum primùm radiis gelidi caluêre Triones,
Et vetito frustra tentarunt æquore tingi.
Quæque polo posita est glaciali proxima Serpens,
Frigore pigra priùs, nec formidabilis ulli,
Incaluit, sumpsitque novas fervoribus iras.
Te quoque turbatum memorant fugisse, Boote;
Quamvis tardus eras, et te tua plaustra tenebant.

Ut verò summo despexit ab æthere terras

terre disparoître dans un profond éloignement. Il pâlit; ses genoux chancelent, et, dans un océan de lumiere, les ténebres couvrent ses yeux. Oh! qu'alors il voudroit n'avoir jamais vu les chevaux de son pere, n'avoir jamais voulu éclaircir le mystere de sa naissance! Il desireroit que le Soleil eût rejeté sa demande; il seroit content d'être appelé fils de Mérops. Mais le char l'emporte comme un vaisseau battu de la tempête, et dont le pilote impuissant abandonne le gouvernail à la fortune et aux vents. Que fera-t-il? Il mesure, dans son effroi, et la route immense qu'il a franchie, et celle plus grande encore qu'il lui faut parcourir. Il regarde déja loin derriere lui, l'orient, où le destin lui défend de retourner; il regarde l'occident, où il ne doit point arriver. Incertain de ce qu'il doit faire, il frémit. Il tient encore les rênes, mais il ne les régit plus. Il ignore même le nom de ses coursiers. Il ne voit par-tout, dans les plaines du ciel, que des prodiges et des monstres affreux. Ici, le Scorpion prolonge en deux arcs ses bras, recourbe sa queue, et à lui seul remplit l'espace de deux signes. Il voit le monstre, couvert de sueur et d'un venin brûlant, le menacer du dard dont sa queue est armée. A cet aspect horrible, l'effroi glace sa main, et sa main laisse échapper les rênes. Aussitôt que les coursiers les sentent battre



Le Barbier ainé inv. P. Baquoy Sculp.

*Incertain de ce qu'il doit faire, Phaéthon frémit. Il tient encore les rênes, mais il ne les régit plus.*

Infelix Phaëthon, penitus penitusque patentes;
Palluit, et subito genua intremuêre timore:
Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.
Et jam mallet equos nunquam tetigisse paternos:
Jamque agnosse genus piget, et valuisse rogando:
Jam Meropis dici cupiens; ita fertur, ut acta
Præcipiti pinus Boreâ, cui victa remisit
Fræna suus rector, quam dîs votisque reliquit.
Quid faciat? multùm cœli post terga relictum:
Ante oculos plus est; animo metitur utrumque:
Et modò, quos illi fato contingere non est,
Prospicit occasus; interdum respicit ortus.
Quidque agat ignarus, stupet: et nec fræna remittit,
Nec retinere valet: nec nomina novit equorum.
Sparsa quoque in vario passim miracula cœlo,
Vastarumque videt trepidus simulacra ferarum.
Est locus, in geminos ubi brachia concavat arcus
Scorpios; et caudâ flexisque utrinque lacertis
Porrigit in spatium signorum membra duorum.
Hunc puer ut nigri madidum sudore veneni
Vulnera curvatâ minitantem cuspide vidit,

et flotter sur leurs flancs, ils s'abandonnent, et s'égarent, sans guide, à travers les airs. Ils volent dans des régions inconnues, tantôt emportant le char jusqu'aux astres de l'éther, tantôt le précipitant dans des routes voisines de la terre. Phébé s'étonne de voir le char de son frere rouler au-dessous du sien; et déja s'exhalent en fumée les nuages brûlants.

Les montagnes s'embrasent. La chaleur desseche la terre qui se fend, s'entr'ouvre et perd ses sucs vivifiants. Les prairies jaunissent; les arbres sont consumés avec leurs feuillages; les moissons desséchées fournissent un aliment à la flamme qui les détruit. Mais ce sont là les moins horribles maux. Un vaste incendie dévore les cités, leurs murailles et leurs habitants; il réduit en poudre les peuples et les nations; il consume les forêts; il pénetre les montagnes: tout brûle, l'Athos (33), et le Taurus (34); le Tmolus (35), et l'OEta (36); l'Ida (37), célebre par ses fontaines, dont la source est maintenant tarie; et l'Hélicon (38), chéri des Muses; et l'Hémus (39), qu'Orphée n'a pas encore illustré. L'Etna (40) voit redoubler les feux qui s'agitent dans ses flancs; les deux cimes du Parnasse s'enflamment, ainsi que l'Eryx (41), le Cynthe (42) et l'Othrys (43), et le Rhodope (44), qui voit fondre enfin ses neiges

Mentis inops, gelidâ formidine lora remisit.
Quæ postquam summum tetigere jacentia tergum,
Exspatiantur equi: nulloque inhibente per auras
Ignotæ regionis eunt; quaque impetus egit,
Hac sine lege ruunt: altoque sub æthere fixis
Incursant stellis, rapiuntque per avia currum.
Et modò summa petunt, modò per decliva, viasque
Præcipites spatio terræ propiore feruntur;
Inferiùsque suis fraternos currere Luna
Admiratur equos: ambustaque nubila fumant.

Corripitur flammis, ut quæque altissima, tellus;
Fissaque agit rimas, et succis aret ademptis.
Pabula canescunt: cum frondibus uritur arbos:
Materiamque suo præbet seges arida damno.
Parva queror; magnæ pereunt cum mœnibus urbes:
Cumque suis totas populis incendia gentes
In cinerem vertunt; sylvæ cum montibus ardent. —
Ardet Athos, Taurusque Cilix, et Tmolus, et OEte;
Et nunc sicca, priùs celeberrima fontibus, Ide;
Virgineusque Helicon, et nondum OEagrius Hæmos.
Ardet in immensum geminatis ignibus Ætne,

éternelles; et le Mymas (45), le Didyme (46), le Mycale (47), et le Cithæron (48), destiné aux mysteres de Bacchus. Les glaces de la Scythie (49) la protegent en vain. Le Caucase (50) est en feu. Les flammes en fureur gagnent l'Ossa, le Pinde, et l'Olympe, plus grand que tous les deux, et les Alpes (51), qui s'élevent jusqu'aux cieux; et l'Apennin (52), qui supporte les nues.

Phaéthon ne voit dans tout l'univers que des feux; il n'en peut plus long-temps soutenir la violence. Il ne sort de sa bouche qu'un souffle brûlant, semblable à la vapeur qui s'éleve d'une fournaise ardente. Il voit son char qui commence à s'embraser. Il se sent étouffé par les cendres et par les étincelles qui volent et montent jusqu'à lui. Une épaisse et noire fumée l'enveloppe de toutes parts. Il ne distingue ni les lieux où il est, ni la route qu'il tient; et il se laisse emporter à l'ardeur effrénée de ses coursiers.

Alors, dit-on, le sang des Ethiopiens (53), attiré, par la chaleur, à la superficie de leur corps, leur donna cette couleur d'ébene qui depuis leur est devenue naturelle. Alors la Libye (54), perdant à jamais sa féconde humidité, devint un désert de sables brûlants. Alors les Nymphes, les

Parnasusque biceps, et Eryx, et Cynthus, et Othrys,
Et tandem Rhodope nivibus caritura, Mimasque,
Dindymaque, et Mycale, natusque ad sacra Cithæron.
Nec prosunt Scythiæ sua frigora: Caucasus ardet,
Ossaque cum Pindo, majorque ambobus Olympus:
Aëriæque Alpes, et nubifer Apenninus.

Tunc verò Phaëthon cunctis è partibus orbem
Aspicit accensum; nec tantos sustinet æstus:
Ferventesque auras, velut è fornace profundâ,
Ore trahit, currusque suos candescere sentit.
Et neque jam cineres ejectatamque favillam
Ferre potest: calidoque involvitur undique fumo.
Quòque eat, aut ubi sit, piceâ caligine tectus
Nescit; et arbitrio volucrum raptatur equorum.

Sanguine tum credunt in corpora summa vocato,

cheveux épars, pleurerent leurs fontaines taries et leurs lacs desséchés. La Béotie (55) chercha vainement la source de Dircé (56); Argos (57), celle d'Amymone (58); Corynthe (59), celle de Pyrene (60). L'incendie avoit atteint les fleuves au lit le plus vaste et le plus profond, le Tanaïs (61) fumant au milieu de ses flots; le vieux Pénée; le Caïque (62) baignant les champs de Teuthrante (63); l'impétueux Ismene (64), l'Erymanthe (65), qui coule dans la Phocide (66); le Xanthe (67), qui devoit s'embraser une seconde fois; le Lycórmas (68), qui roule des sables jaunes dans l'Étolie (69); le Méandre (70), qui se joue dans ses bords sinueux; le Mélas (71), qui arrose la Mygdonie (72); et l'Eurotas (73), si voisin du Ténare (74). L'Euphrate (75), qui baigne les murs de Babylone (76); l'Oronte (77), qui descend du Liban (78); le rapide Thermodon (79), et le Gange (80), et le Phase (81), et le Danube (82) roulent des flots brûlants. L'Alphée (83) est embrasé; la flamme brille sur les deux rives du Sperchius (84). L'or qu'entraîne le Tage (85) devient liquide, et coule avec ses eaux. Les cygnes (86), dont le chant harmonieux réjouit les rives Méoniennes (87), brûlent dans les eaux du Caystre (88). Le Nil (89) épouvanté remonte aux extrémités de la terre, où depuis il a caché sa source. Les sept bouches de ce fleuve sont des

Ethiopum populos nigrum traxisse colorem.
Tum facta est Libye raptis humoribus æstu
Arida; tum Nymphæ passis, fontesque, lacusque
Deflevere, comis. Queritur Bœotia Dircen,
Argos Amymonem, Ephyre Perenidas undas.
Nec sortita loco distantes flumina ripas
Tuta manent: mediis Tanaïs fumavit in undis,
Penæosque senex, Theutrantëusque Caïcus,
Et celer Ismenos, cum Phocaïco Erymantho,
Arsurusque iterum Xanthus, flavusque Lycormas,
Quique recurvatis ludit Mæandros in undis;
Mygdoniusque Melas, et Tænareus Eurotas.
Arsit et Euphrates Babylonius, arsit Orontes.
Thermodonque citus, Gangesque, et Phasis, et Ister.
Æstuat Alpheos: ripæ Sperchëides ardent:
Quodque suo Tagus amne vehit, fluit ignibus aurum.
Et, quæ Mæonias celebrarant carmine ripas,
Flumineæ volucres, medio caluere Caystro.
Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput, quod adhuc latet. Ostia septem
Pulverulenta vacant septem sine flumine valles.

canaux desséchés dans des vallées stériles. Le même embrasement se communique aux fleuves de Thrace (90), l'Hebre (91) et le Strymon (92); aux fleuves de l'occident, le Rhin (93), le Rhône (94), l'Éridan (95), et le Tibre (96) auquel les Dieux ont promis l'empire du monde.

La terre est entr'ouverte de toutes parts; la lumiere, pénétrant au séjour des ombres, épouvante le roi des Enfers, et Proserpine son épouse. L'océan resserre au loin ses rivages: une grande partie de son lit n'est qu'une plaine de sables arides. Les montagnes jusqu'alors cachées au vaste sein des mers élevent au-dessus des flots leurs cimes, et augmentent le nombre des Cyclades (97). Les poissons cherchent un asile dans les gouffres de l'onde; et les dauphins, à la queue recourbée, n'osent plus monter à la surface des eaux. Les monstres marins languissent, étendus sans mouvement, dans les profonds abymes. On dit même qu'alors Nérée (98), Doris et ses filles, se cacherent dans leurs antres brûlants; que Neptune éleva trois fois ses bras et sa tête courroucée au dessus des flots, et que trois fois il les y replongea, vaincu par les feux qui embrasoient les airs.

Cependant la Terre (99) voyant diminuer la masse des eaux qui l'environnent, et les fontaines se retirer dans son sein, comme dans celui

Fors eadem Ismarios Hebrum cum Strymone siccat,
Hesperiosque amnes, Rhenum, Rhodanumque, Padum-
Cuique fuit rerum promissa potentia, Tybrin. (que,

Dissilit omne solum; penetratque in Tartara rimis
Lumen, et infernum terret cum conjuge regem.
Et mare contrahitur: siccæque est campus arenæ,
Quod modo pontus erat. Quosque altum texerat æquor,
Exsistunt montes, et sparsas Cycladas augent.
Ima petunt pisces: nec se super æquora curvi
Tollere consuetas audent delphines in auras.
Corpora phocarum summo resupina profundo
Exanimata natant. Ipsum quoque Nerea fama est,
Doridaque, et natas, tepidis latuisse sub antris.
Ter Neptunus aquis cum torvo brachia vultu
Exserere ausus erat: ter non tulit aëris æstus.

Alma tamen Tellus, ut erat circumdata ponto,
Inter aquas pelagi, contractos undique fontes,

de leur mere commune, souleve sa tête autrefois si féconde, et maintenant aride et desséchée. Elle couvre son front de sa main; elle s'émeut, et le monde est ébranlé; et bientôt retombant au-dessous de sa place ordinaire, d'une voix altérée, elle exhale ces mots:

« Si tel est mon destin, si je l'ai mérité, puis-
« sant maître des Dieux! pourquoi la foudre
« oisive hésite-t-elle dans tes mains? Si je dois
« périr par les feux, que ce soit du moins par les
« tiens; et je me consolerai de ma ruine, sachant
« que tu en es l'auteur. A peine puis-je proférer
« ces mots. Une vapeur brûlante étouffe ma voix.
« Regarde sur ma tête cette chevelure que la
« flamme ravage. Vois l'épaisse fumée qui obscur-
« cit mon front; vois ces cendres ardentes qui me
« couvrent. Est-ce donc là le prix de ma fertilité,
« l'honneur que tu réservois à mes travaux?
« ai-je mérité ce traitement barbare, parceque,
« tous les ans, je souffre que la charrue et la
« bêche déchirent mon sein? parceque je fournis
« des pâturages aux animaux, des aliments et
« des fruits aux hommes, et l'encens (100) qui
« sert au culte des Dieux? Mais quand j'aurois
« mérité de périr, que t'ont fait les ondes, et
« quel est le crime de ton frere? d'où vient que
« les mers, dont l'empire fut son partage, décrois-

Qui se condiderant in opacæ viscera matris;
Sustulit omniferos collo tenus arida vultus:
Opposuitque manum fronti: magnoque tremore
Omnia concutiens paullum subsedit; et infra,
Quàm solet esse, fuit: siccâque ita voce locuta est:

Si placet hoc, meruique, quid ô tua fulmina cessant,
Summe Deûm? liceat perituræ viribus ignis,
Igne perire tuo; clademque auctore levare.
Vix equidem fauces hæc ipsa in verba resolvo.
(Presserat ora vapor.) Tostos en aspice crines!
Inque oculis tantùm, tantùm super ora favillæ.
Hosne mihi fructus, hunc fertilitatis honorem
Officiique refers? quòd adunci vulnera aratri,
Rastrorumque fero, totoque exerceor anno?
Quòd pecori frondes, alimentaque mitia fruges
Humano generi, vobis quòd thura ministro?
Sed tamen exitium fac me meruisse: quid undæ,
Quid meruit frater? cur illi tradita sorte
Æquora decrescunt, et ab æthere longiùs absunt?
Quòd si nec fratris, nec te mea gratia tangit,

« sent et s'éloignent plus encore des régions de « l'éther ? Mais si mon infortune et la sienne ne « peuvent te toucher, crains au moins pour les « cieux, où tu regnes. Vois les deux poles fu- « mants ; et si le feu les consume, les palais cé- « lestes s'écrouleront. Vois Atlas haletant, soute- « nir, avec peine, sur ses épaules, l'axe du monde « embrasé. Et si les mers, si la terre, si les cieux « sont détruits par les flammes, tout rentrera « confondu dans l'ancien chaos. Dérobe donc à « l'incendie ce qu'il a épargné, et veille enfin au « salut de l'univers. »

En achevant ces mots, la Terre oppressée, ne pouvant plus soutenir l'air brûlant qu'elle respire, ni continuer ses plaintes, retire sa tête dans son sein, et la cache dans les antres les plus voisins de l'empire des morts.

Cependant Jupiter prend à témoin les Dieux et le Soleil lui-même, que l'univers va périr, s'il ne se hâte de prévenir sa ruine. Soudain il s'éleve au plus haut des cieux. C'est de là qu'il rassemble les nuages, et qu'il les épanche sur la terre; c'est de là qu'il fait gronder et qu'il lance au loin ses foudres vengeurs; mais il ne trouve alors ni nuages à répandre, ni pluies à faire tomber sur la terre embrasée. Il saisit sa foudre, et la lance

At cœli miserere tui. Circumspice utrumque;
Fumat uterque polus: quos si vitiaverit ignis,
Atria vestra ruent. Atlas en ipse laborat:
Vixque suis humeris candentem sustinet axem.
Si freta, si terræ pereunt, si regia cœli;
In chaos antiquum confundimur. Eripe flammis,
Si quid adhuc superest, et rerum consule summæ.

Dixerat hæc Tellus: neque enim tolerare vaporem
Ulteriùs potuit, nec dicere plura: suumque
Rettulit os in se, propioraque Manibus antra.

At pater omnipotens superos testatus, et ipsum,
Qui dederat currus, nisi opem ferat, omnia fato
Interitura gravi, summam petit arduus arcem;
Unde solet latis nubes inducere terris;
Unde movet tonitrus, vibrataque fulmina jactat.
Sed neque, quas posset terris inducere, nubes
Tunc habuit, nec, quos cœlo dimitteret, imbres.
Intonat; et dextrâ libratum fulmen ab aure
Misit in aurigam; pariterque animâque, rotisque

avec force (101) sur l'imprudent Phaéthon. Du même coup le dieu le chasse de son char et de la vie ; et par le feu même il éteint les feux qui dévoroient l'univers (102). Les coursiers du Soleil s'épouvantent ; ils bondissent en sens contraire, et les freins sont rompus. Là tombent les rênes abandonnées ; là, l'essieu arraché du timon ; ici, les rayons épars des roues fracassées ; et au loin, les débris du char qui volent en éclats. Phaéthon, dont les feux consument la blonde chevelure, roule en se précipitant, et laisse, dans les airs, un long sillon de lumiere, semblable à une étoile, qui, dans un temps serein, tombe, ou du moins semble tomber des cieux. Le superbe Éridan, qui coule dans des contrées si éloignées de la patrie de Phaéthon, le reçoit dans ses ondes, et lave son visage fumant.

Les Naïades de l'Hespérie ensevelissent son corps frappé d'un foudre à trois dards (103), et gravent ces mots sur la pierre qui couvre son tombeau : « Ici gît Phaéthon, qui voulut conduire le char de son pere. S'il échoua dans une « si grande entreprise, il périt glorieusement « pour avoir beaucoup osé. » (104)

Cependant le Soleil, pleurant la perte de son fils, se couvrit d'un voile sombre; et l'on dit



Monsiau inv.t. G. Malbeste Sculp.t

*Jupiter saisit sa foudre, et la lance avec force sur l'imprudent Phaéthon.*

Expulit, et sævis compescuit ignibus ignes.
Consternantur equi: et saltu in contraria facto
Colla jugo excutiunt, abruptaque lora relinquunt.
Illic fræna jacent, illic temone revulsus
Axis; in hac radii fractarum parte rotarum:
Sparsaque sunt latè laceri vestigia currûs.
At Phaëthon, rutilos flammâ populante capillos,
Volvitur in præceps, longoque per aëra tractu
Fertur; ut interdum de cœlo stella sereno,
Etsi non cecidit, potuit cecidisse videri.
Quem procul à patriâ diverso maximus orbe
Excipit Eridanus, spumantiaque abluit ora.

Naïdes Hesperiæ trifidâ fumantia flammâ
Corpora dant tumulo; signantque hoc carmine saxum:
Hîc situs est Phaëthon, currus auriga paterni:
Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.

Nam pater obductos luctu miserabilis ægro
Condiderat vultus: et, si modò credimus, unum

même que le monde, un jour entier privé de sa lumiere, ne fut éclairé que par les feux de l'incendie; ainsi ce grand désastre eut du moins alors son utilité.

Dès que Clymene, livrée à sa douleur profonde, eut exhalé, dans les larmes, toutes les plaintes que l'extrême malheur peut inspirer, elle meurtrit son sein; et courut, les cheveux épars, de contrée en contrée, pour chercher les restes de son fils. Enfin elle les trouve ensevelis sur des bords étrangers. Là, prosternée, à peine a-t-elle lu son nom gravé sur le marbre, elle arrose le marbre de ses pleurs; elle le presse sur son sein comme pour réchauffer les cendres qu'il renferme.

Le deuil des sœurs de Phaéthon (105) pouvoit seul égaler le deuil de leur mere. Gémissantes et frappant leur sein, elles remplissent l'air de cris superflus et de plaintes que leur frere ne peut plus entendre. Nuit et jour elles l'appellent, et restent penchées sur son tombeau.

Déja Phébé (106) avoit quatre fois renouvelé son croissant, elles pleuroient encore (car leur douleur étoit devenue une longue habitude). Un jour que Phaéthuse, l'aînée des Héliades, venoit

Isse diem sine sole ferunt. Incendia lumen
Præbebant; aliquisque malo fuit usus in illo.

At Clymene, postquam dixit quæcumque fuerunt
In tantis dicenda malis, lugubris et amens,
Et laniata sinus totum percensuit orbem:
Exanimesque artus primò, mox ossa requirens,
Repperit ossa tamen peregrinâ condita ripâ.
Incubuitque loco; nomenque in marmore lectum
Perfudit lacrymis, et aperto pectore fovit.

Nec minùs Heliades fletus, et, inania morti
Munera, dant lacrymas: et cæsæ pectora palmis
Non auditurum miseras Phaëthonta querelas
Nocte dieque vocant: adsternunturque sepulcro.

Luna quater junctis implerat cornibus orbem:
Illæ more suo (nam morem fecerat usus)
Plangorem dederant. E quîs Phaëthusa sororum

de se prosterner au pied du tombeau, elle se plaignit que ses pieds se roidissoient. La belle Lampétie, qui s'élançoit pour la secourir, se trouve arrêtée par des racines naissantes. La troisieme veut s'arracher les cheveux, et ce sont des feuilles qui remplissent ses mains. L'une s'écrie que son corps devient un arbre, l'autre, que ses bras s'étendent en rameaux; et tandis que ce prodige les étonne, une écorce légere les embrasse, et montant par degrés, emprisonne leurs cœurs, leur sein, leurs épaules, leurs bras. Leur bouche encore libre, appeloit, invoquoit leur mere. Mais que peut-elle, hélas! que courir, de l'une à l'autre, et les embrasser dans son désespoir. Vainement essaie-t-elle de les débarrasser de l'écorce qui les couvre. Elle rompt les tendres rameaux qui s'attachoient à leurs bras; mais des gouttes de sang en sortent comme d'une blessure: « O ma mere, arrêtez, s'écrie chacune de celles « qu'elle a touchées; arrêtez! épargnez-nous! En « blessant ces rameaux, c'est notre corps que « vous déchirez. Adieu! c'en est fait, adieu »... et l'écorce s'élevant au-dessus de leurs têtes, presse et retient leurs paroles captives.

Mais, sous des formes nouvelles, leurs larmes coulent encore; durcies par le soleil, elles distillent en ambre (107) de leurs rameaux naissants,

Maxima, cùm vellet terræ procumbere, questa est
Diriguisse pedes: ad quam conata venire
Candida Lampetie, subitâ radice retenta est.
Tertia cum crinem manibus laniare pararet,
Avellit frondes. Hæc stipite crura teneri,
Illa dolet fieri longos sua brachia ramos.
Dumque ea mirantur, complectitur inguina cortex;
Perque gradus uterum, pectusque, humerosque, manusque
Ambit: et exstabant tantùm ora vocantia matrem.
Quid faciat mater? nisi, quò trahat impetus illam,
Huc eat, atque illuc? et, dum licet, oscula jungat?
Non satis est: truncis avellere corpora tentat;
Et teneros manibus ramos abrumpere: at inde
Sanguineæ manant, tanquam de vulnere, guttæ.
Parce, precor, mater, quæcunque est saucia, clamat:
Parce, precor: nostrum laniatur in arbore corpus.
Jamque vale: cortex in verba novissima venit.

Inde fluunt lacrymæ: stillataque sole rigescunt
De ramis electra novis: quæ lucidus amnis

et tombent dans l'Éridan rapide, qui les recueille pour en parer les dames du Latium.

Le fils de Sthénélée (108), Cycnus (109), fut témoin de ce prodige nouveau. Quoiqu'il te fût uni par le sang, du côté de ta mere, ô Phaéthon! il l'étoit encore davantage par les nœuds de l'amitié. Il avoit quitté son empire ; car il régnoit sur les villes et sur les peuples de la Ligurie (110). Les cris de sa douleur retentissoient dans les riantes campagnes que baigne l'Éridan, à travers les arbres qui bordent son rivage, et dont tes sœurs venoient d'accroître le nombre. Soudain sa voix change et s'affoiblit. Des plumes blanches remplacent ses cheveux blancs. Son col, loin de son sein, se prolonge ; des membranes de pourpre unissent ses doigts ; un éclatant duvet couvre ses flancs. Sa bouche devient un bec arrondi ; Cycnus enfin est un oiseau : mais, timide, il n'ose s'élever dans les airs. Il semble craindre Jupiter et la foudre injustement lancée sur son ami. Il nage dans les lacs ; il cherche les étangs, et ne se plaît que dans l'élément à la flamme contraire. (111)

Cependant le Soleil pâle et sans éclat, tel qu'il nous paroît quand il est éclipsé, déteste la lumiere, et le jour, et lui-même. Tout entier à sa

Excipit, et nuribus mittit gestanda Latinis.

Adfuit huic monstro proles Stheneleïa Cycnus,
Qui tibi materno quamvis à sanguine junctus,
Mente tamen, Phaëthon, propior fuit. Ille relicto
(Nam Ligurum populos, et magnas rexerat urbes)
Imperio, ripas virides, amnemque querelis
Eridanum implerat, sylvamque sororibus auctam:
Cùm vox est tenuata viro: canæque capillos
Dissimulant plumæ: collumque à pectore longum
Porrigitur, digitosque ligat junctura rubentes:
Penna latus vestit; tenet os sine acumine rostrum:
Fit nova Cycnus avis: nec se cœloque, Jovique
Credit, ut injustè missi memor ignis ab illo.
Stagna colit, patulosque lacus: ignemque perosus,
Quæ colat, elegit contraria flumina flammis.

Squallidus interea genitor Phaëthontis, et expers
Ipse sui decoris, qualis, cùm deficit orbem,

[illegible] qui le transporte, [illegible] : « Assez long- [illegible] tâche pénible. [illegible] Depuis le com- [illegible] renouvelés, et [illegible] autre désor- [illegible] n'en est point [illegible] avouent leur [illegible] Jupiter lui-même [illegible] quand il les régira, [illegible] ses foudres si fata- [illegible] la terrible au- [illegible] Il verra s'ils [illegible] qui n'ont pu les gou- [illegible].

[illegible] s'assemblent autour de [illegible] abandonner l'uni- [illegible] lui-même excuse son [illegible] en maître, il ajoute [illegible] Phebus rassemble [illegible] la terreur agite en- [illegible] il les frappe, il les [illegible] la mort de son fils, et [illegible]

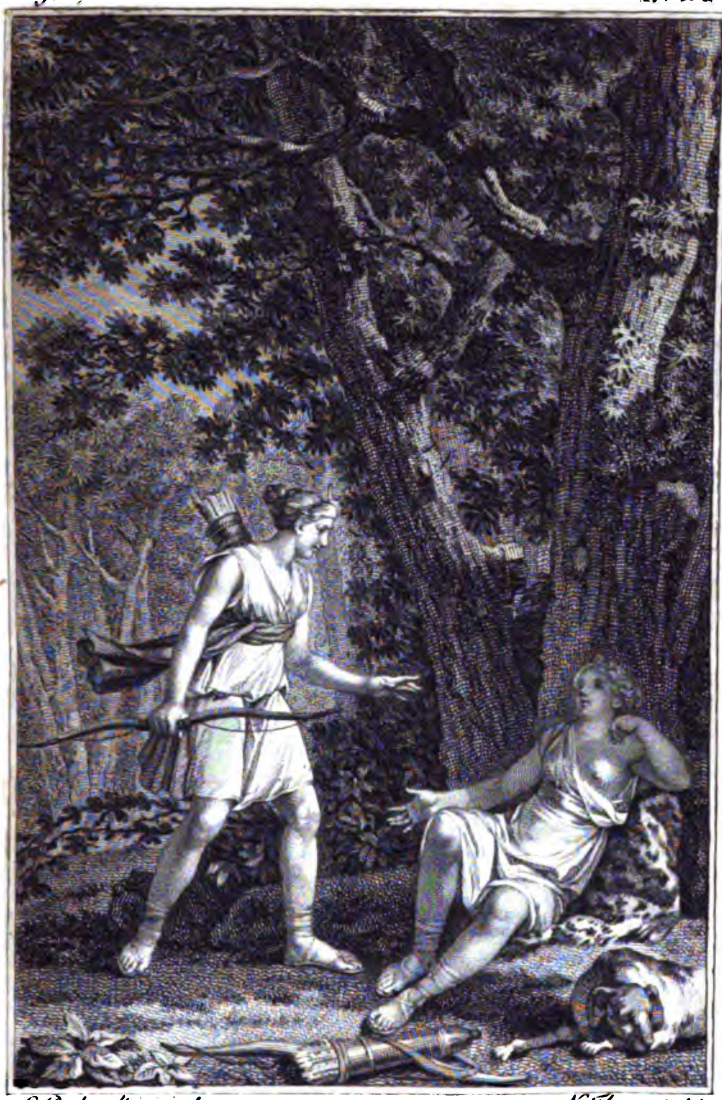
[illegible] Jupiter parcourt la vaste [illegible] examine si les flammes

Esse solet; lucemque odit, seque ipse, diemque:
Datque animum in luctus; et luctibus adjicit iram:
Officiumque negat mundo. Satis, inquit, ab ævi
Sors mea principiis fuit irrequieta: pigetque
Actorum sine fine mihi, sine honore, laborum:
Quilibet alter agat portantes lumina currus.
Si nemo est, omnesque dei non posse fatentur,
Ipse agat: ut saltem, dum nostras tentat habenas,
Orbatura patres aliquando fulmina ponat.
Tum sciet, ignipedum vires expertus equorum,
Non meruisse necem, qui non bene rexerit illos.

Talia dicentem circumstant omnia Solem
Numina: neve velit tenebras inducere rebus,
Supplice voce rogant. Missos quoque Jupiter ignes
Excusat, precibusque minas regaliter addit.
Colligit amentes, et adhuc terrore paventes,
Phœbus equos: stimuloque domans et verbere sævit;
Sævit enim, natumque objectat, et imputat illis.

At pater omnipotens ingentia mœnia cœli

entrée dans une forêt que les siecles avoient respectée. Là, elle détend son arc, se couche sur le gazon, et repose, sur son carquois, sa tête languissante. Jupiter la voyant fatiguée, seule et sans défense : « Du moins, dit-il, Junon ignorera « cette infidélité ; ou si elle en est instruite, que « m'importent, à ce prix, ses jalouses fureurs » ? Soudain il prend les traits et les habits de Diane : « O nymphe, la plus chérie de mes compagnes, « demanda-t-il, sur quelles montagnes avez-vous « chassé aujourd'hui » ? Calisto se leve, et s'écrie : « Je vous salue, ô divinité que je préfere à Jupi- « ter, et qu'en sa présence même, j'oserois mettre « au-dessus de lui » ! Le dieu l'écoute, et sourit. Il s'applaudit en secret de se voir préféré à lui-même. Il l'embrasse, et ses baisers brûlants ne sont pas ceux d'une chaste déesse. La nymphe alloit raconter dans quels lieux la chasse avoit conduit ses pas. De nouveaux embrassements arrêtent sa réponse, et Jupiter enfin se fait connoître par un crime. Calisto se défend autant qu'une femme peut se défendre. O Junon ! que ne vis-tu ses efforts ! elle t'auroit paru digne de pardon. Elle combattoit encore ; mais quelle nymphe peut résister à Jupiter ? Après sa victoire, le dieu remonte dans les cieux. Calisto déteste les bois témoins de sa honte ; elle s'en éloigne, et



Le Barbier l'aîné inv.t N. Thomas sculp.t

*Jupiter prend les traits et les habits de Diane... Calisto s'écrie: je vous salue, ô divinité que je préfère à Jupiter.*

Cùm subit illa nemus, quod nulla ceciderat ætas.
Exuit hîc humero pharetram, lentosque retendit
Arcus: inque solo, quod texerat herba, jacebat:
Et pictam positâ pharetram cervice premebat.
Jupiter ut vidit fessam, et custode vacantem:
Hoc certè conjux furtum mea nesciet, inquit;
Aut si rescierit; sunt ô, sunt jurgia tanti.
Protinus induitur faciem cultumque Dianæ;
Atque ait: O comitum virgo pars una mearum,
In quibus es venata jugis? de cespite virgo
Se levat: et, salve, numen, me judice, dixit,
Audiat ipse licèt, majus Jove. Ridet, et audit;
Et sibi præferri se gaudet; et oscula jungit;
Nec moderata satis; nec sic à virgine danda.
Quâ venata foret sylvâ narrare parantem
Impedit amplexu; nec se sine crimine prodit.
Illa quidem contra, quantùm modò fœmina possit,
(Aspiceres utinam, Saturnia, mitior esses!)
Illa quidem pugnat: sed quæ superare puella,
Quisve Jovem poterat? superûm petit æthera victor
Jupiter: huic odio nemus est, et conscia sylva.

peu s'en faut qu'elle n'oublie et son carquois, et ses traits, et son arc qu'elle avoit suspendu.

Cependant Diane, suivie du chœur de ses nymphes, et fiere du carnage des hôtes des forêts, paroît sur les hauteurs du Ménale ; elle apperçoit la nymphe, l'appelle, et la nymphe s'enfuit. Elle craint de trouver encore Jupiter sous les traits de Diane. Bientôt voyant s'avancer les nymphes de la déesse, elle cesse de craindre, revient, et se mêle à leur suite. Mais qu'il est difficile que les secrets du cœur ne soient pas trahis par les traits du visage! A peine Calisto leve-t-elle ses yeux attachés à la terre. Elle n'ose plus, comme autrefois, prendre sa place à côté de la déesse, ou marcher à la tête de ses compagnes. Elle garde le silence; elle rougit, et sa confusion annonce l'outrage fait à sa pudeur. Diane, si elle n'eût été vierge, eût facilement apperçu sa honte; mais ses nymphes, dit-on, purent la reconnoître.

Phébé renouveloit, dans les cieux, son neuvieme croissant, lorsque la déesse des forêts, fatiguée de la chaleur du jour, entra dans un bocage sombre, où serpentoit, avec un doux murmure, un ruisseau roulant ses flots paisibles sur un sable léger. Elle admire la fraîcheur de cette retraite, et de ses pieds effleurant la surface

Unde, pedem referens, penè est oblita pharetram
Tollere cum telis, et, quem suspenderat, arcum.

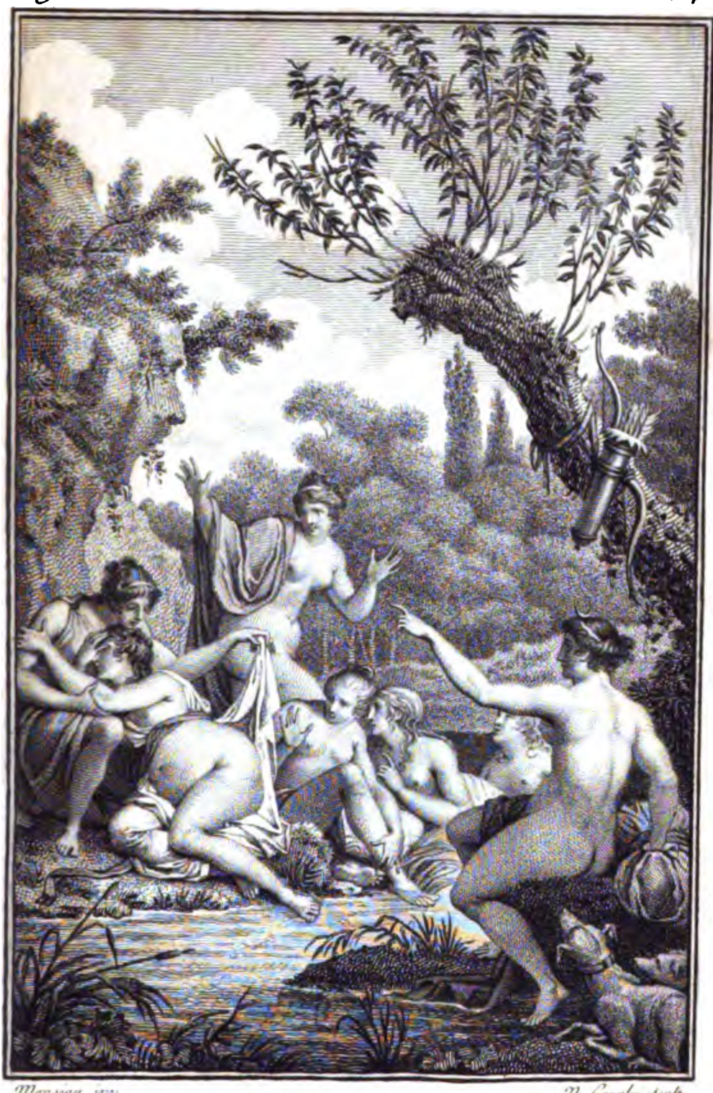
Ecce, suo comitata choro Dictynna per altum
Mænalon ingrediens, et cæde superba ferarum,
Aspicit hanc, visamque vocat: clamata refugit;
Et timuit primò ne Jupiter esset in illa.
Sed postquam pariter nymphas incedere vidit;
Sensit abesse dolos: numerumque accessit ad harum.
Heu quàm difficile est, crimen non prodere vultu!
Vix oculos attollit humo: nec, ut antè solebat,
Juncta deæ lateri, nec toto est agmine prima:
Sed silet; et læsi dat signa rubore pudoris.
Et (nisi quòd virgo est) poteràt sentire Diana
Mille notis culpam. Nymphæ sensisse feruntur.

Orbe resurgebant Lunaria cornua nono;
Cùm dea venatrix, fraternis languida flammis,
Nacta nemus gelidum: de quo cum murmure labens
Ibat, et attritas versabat rivus arenas.
Ut loca laudavit; summas pede contigit undas.

limpide : « Puisque, dit-elle, nous sommes loin « des profanes regards des mortels, baignons-« nous dans cette onde qui semble nous inviter ». Calisto rougit ; les nymphes détachent leurs vêtements légers. Calisto hésite ; et comme elle tardoit encore, ses compagnes découvrent sa honte en découvrant son sein. Confuse, interdite, elle cherchoit à se faire un voile de ses mains : « Fuis « loin d'ici, s'écria la déesse indignée, fuis ! et ne « souille point ces ondes sacrées ». Alors elle lui commande de s'éloigner des nymphes qui forment sa cour.

Depuis long-temps l'épouse du dieu qui lance la foudre, connoissoit l'aventure de Calisto ; mais elle avoit renvoyé sa vengeance à des temps plus favorables ; maintenant ils étoient arrivés. Arcas (114) étoit déja né de la nymphe sa rivale. Elle n'eut pas plutôt jeté ses regards sur cet enfant, que, transportée de colere, elle s'écria : « Malheureuse adultere, falloit-il donc que ta « fécondité rendît plus manifestes et le crime de « Jupiter et la honte de sa compagne ! Mais je serai « vengée, et je te ravirai cette beauté fatale dont « tu es si fiere, et qui plut trop à mon époux. »

Elle dit, et saisissant la nymphe par les cheveux qui couronnent son front, elle la jette et la




*Fuis loin d'ici, s'écria la déesse indignée,*
*et ne souille point ces ondes sacrées.*

His quoque laudatis: procul est, ait, arbiter omnis;
Nuda superfusis tingamus corpora lymphis.
Parrhasis erubuit. Cunctæ velamina ponunt:
Una moras quærit. Dubitanti vestis adempta est:
Quâ positâ nudo patuit cum corpore crimen.
Attonitæ, manibusque uterum celare volenti;
I procul hinc, dixit, nec sacrôs pollue fontes,
Cynthia: deque suo jussit secedere cœtu.

Senserat hoc olim magni matrona tonantis:
Distuleratque graves in idonea tempora pœnas.
Caussa moræ nulla est: et jam puer Arcas (idipsum
Indoluit Juno) fuerat de pellice natus.
Quo simul obvertit sævam cum lumine mentem;
Scilicet hoc unum restabat, adultera, dixit,
Ut fœcunda fores: fieretque injuria partu
Nota: Jovisque mei testatum dedecus esset.
Haud impunè feres: adimam tibi nempe figuram;
Quâ tibì quâque places nostro, importuna, marito.

Dixit: et, adversa prensis à fronte capillis,

renverse à terre. Calisto suppliante lui tendoit les bras, et ses bras se couvrent d'un poil noir et hérissé. Ses mains se recourbent, s'arment d'ongles aigus, et lui servent de pieds; sa bouche, qui réçut les caresses de Jupiter, s'élargit hideuse et menaçante. Et voulant que ses discours et ses prieres ne puissent jamais attendrir sur ses malheurs, Junon lui ravit le don de la parole. Il ne sort, en grondant, de son gosier, qu'une voix rauque, colere, et semant la terreur. Calisto devient ourse; mais, sous cette forme nouvelle, elle conserve sa raison. Des gémissements continuels attestent sa douleur; et levant, vers le ciel, les deux pieds qui furent ses deux mains, elle sent l'ingratitude de Jupiter, et ne peut l'exprimer. Combien de fois, n'osant demeurer seule dans les forêts, erra-t-elle autour de sa maison et dans les champs qui naguere étoient son héritage! combien de fois fut-elle poussée, par les cris des chiens, à travers les montagnes! Celle dont la chasse avoit été l'exercice habituel, fuyoit épouvantée devant les chasseurs. Souvent l'infortunée, oubliant ce qu'elle étoit elle-même, se cacha tremblante à la vue des bêtes féroces; ourse, dans les montagnes, elle craignoit les ours; elle évitoit les loups, et Lycaon son pere étoit au milieu d'eux.

Arcas, ignorant le destin de sa mere, avoit vu



Dessiné par Le Barbier l'aîné 1803. Gravé par C. N. Halbou.

Caliste suppliante lui tendoit les bras... Elle devient ourse.

Stravit humi pronam. Tendebat brachia supplex:
Brachia cœperunt nigris horrescere villis,
Curvarique manus, et aduncos crescere in ungues,
Officioque pedum fungi: laudataque quondam
Ora Jovi, lato fieri deformia rictu.
Neve preces animos, et verba superflua flectant;
Posse loqui eripitur. Vox iracunda, minaxque,
Plenaque terroris rauco de gutture fertur.
Mens antiqua tamen facta quoque mansit in ursa:
Assiduoque suos gemitu testata dolores,
Qualescunque manus ad cœlum et sidera tollit:
Ingratumque Jovem, nequeat cùm dicere, sentit.
Ah quoties, sola non ausa quiescere sylvâ,
Ante domum, quondamque suis erravit in agris!
Ah quoties per saxa canum latratibus acta est!
Venatrixque metu venantum territa fugit!
Sæpè feris latuit visis, oblita quid esset:
Ursaque conspectos in montibus horruit ursos:
Pertimuitque lupos; quamvis pater esset in illis.

Ecce Lycaoniæ proles ignara parenti

son quinzieme printemps. Un jour que, poursuivant les hôtes des forêts, il avoit au loin tendu ses toiles dans les forêts d'Érymanthe, il rencontre sa mere qui s'arrête à sa vue et paroît le reconnoître. Il s'étonne, il recule, il craint les regards immobiles de l'ourse toujours fixés sur lui. Elle le suit; elle cherche à l'approcher; et déja, d'un trait mortel, il alloit percer ses flancs, lorsque Jupiter, arrêtant son bras, prévient un parricide; et commandant aux vents légers d'enlever rapidement, dans le vague des airs, et la mere et le fils, il les place dans le ciel, où ils forment deux astres voisins. (115)

Junon frémit en voyant sa rivale briller à la voûte des cieux. Elle descend dans la mer au palais de Téthis et du vieil Océan (116), dont les Dieux mêmes respectent la majesté: « Vous me « demandez, dit-elle, pourquoi, reine de l'Olympe, « j'ai quitté les régions éthérées, et je suis descen- « due en ces lieux: une autre regne à ma place, « dans le ciel. Accusez-moi d'imposture, si, lors- « que la nuit aura répandu ses ombres dans l'uni- « vers, vous ne voyez briller, auprès du plus « petit et du dernier cercle qui environne le pole « du monde, deux astres, nouvelles divinités des « cieux, et de ma honte éternels monuments. « Ah! qui désormais pourroit craindre d'offenser

Arcas adest, ter quinque ferè natalibus actis.
Dumque feras sequitur; dum saltus eligit aptos,
Nexilibusque plagis sylvas Erymanthidas ambit;
Incidit in matrem; quæ restitit Arcade viso;
Et cognoscenti similis fuit. Ille refugit:
Immotosque oculos in se sine fine tenentem
Nescius extimuit: propiusque accedere aventi
Vulnifico fuerat fixurus pectora telo:
Arcuit omnipotens, pariterque, ipsosque, nefasque
Sustulit; et celeri raptos per inania vento
Imposuit cœlo, vicinaque sidera fecit.

Intumuit Juno, postquam inter sidera pellex
Fulsit: et ad canam descendit in æquora Tethyn,
Oceanumque senem; quorum reverentia movit
Sæpè deos: caussamque viæ scitantibus infit:
Quæritis æthereis quare regina deorum
Sedibus huc adsim? pro me tenet altera cœlum.
Mentiar, obscurum nisi nox cùm fecerit orbem,
Nuper honoratas summo, mea vulnera, cœlo
Videritis stellas illic, ubi circulus axem

« Junon ? Qui voudra redouter ma colere, lors « que, seule des Dieux, je sers et je fais triom- « pher ceux à qui j'ai voulu nuire ? Eh ! voilà donc « comment j'ai su me venger ! Oh ! combien grande « est ma puissance ! Par moi punie, ma rivale « cesse d'être femme : elle devient déesse ! et c'est « ainsi que je châtie le crime ! et tel est donc mon « suprême pouvoir ! Que Jupiter lui rende encore « sa premiere beauté ! qu'il la dépouille de la « forme hideuse dont je l'ai revêtue, et qu'il fasse « pour elle ce qu'il a déja osé pour la sœur de « Phoronée ! Et pourquoi, me chassant de son « lit, ne la mettroit-il point à ma place ? pour- « quoi ne deviendroit-il pas le gendre de Lycaon ? « Ah ! si vous êtes sensibles à l'outrage fait à une « déesse dont l'enfance fut confiée à vos soins, « repoussez, du sein des vastes mers, ces deux « astres nouveaux qu'un adultere a placés dans « les cieux ; et ne souffrez pas que, par eux, soit « souillée la pureté des flots soumis à votre em- « pire ». (117)

Les dieux de la mer exaucent la priere de la fille de Saturne ; elle remonte sur son char rapide, traîné par des paons (118), dont la queue, depuis la mort récente d'Argus, étaloit le nouvel éclat de ses yeux. C'est ainsi que, dans le même temps, Corbeau (119) trop indiscret, tes plumes devin-

Ultimus extremum spatioque brevissimus ambit.
Est verò, cur quis Junonem lædere nolit,
Offensamque tremat; quæ prosim sola nocendo?
En ego quantùm egi! quàm vasta potentia nostra est!
Esse hominem vetui: facta est dea. Sic ego pœnas
Sontibus impono: sic est mea magna potestas.
Vindicet antiquam faciem, vultusque ferinos
Detrahat; Argolicâ quod in ante Phoronide fecit.
Cur non et pulsâ ducat Junone, meoque
Collocet in thalamo, socerumque Lycaona sumat?
At vos, si læsæ contemptus tangit alumnæ,
Gurgite cæruleo septem prohibete Triones:
Sideraque in cœlo stupri mercede recepta
Pellite: ne puro tingatur in æquore pellex.

Dî maris annuerant. Habili Saturnia curru
Ingreditur liquidum pavonibus aëra pictis:
Tam nuper pictis cæso pavonibus Argo;
Quàm tu nuper eras, cùm candidus antè fuisses,
Corve loquax, subitò nigrantes versus in alas.
Nam fuit hæc quondam niveis argentea pennis

rent noires de blanches qu'elles étoient auparavant. Ton plumage, brillant comme la neige, égaloit la blancheur sans tache des colombes. Il ne cédoit en rien à celle de l'oiseau vigilant dont les cris devoient un jour sauver le Capitole (120), à celle du cygne même qui se plaît dans les eaux. Mais ta langue te perdit; et, pour n'avoir pu te taire, la couleur de l'ébene couvre maintenant ton plumage argenté.

Nulle beauté, dans la Thessalie, n'effaça celle de Coronis (121); Larisse (122) l'avoit vue naître. Dieu de Delphes, tu l'aimas, tant qu'elle fut fidele, ou du moins sans surveillants indiscrets. Mais l'oiseau qui t'est consacré découvrit son inconstance, et voulut la révéler. Inexorable témoin d'une faute cachée, il se hâtoit de voler vers son maître. La Corneille (123) babillarde le suit à tire-d'aile; elle veut savoir le sujet de son voyage; et l'ayant appris: « Ton zele est indiscret, dit-elle, « il te sera funeste. Écoute: et ne rejette pas mes « présages. »

« Tu vois ce que je suis; je vais t'apprendre ce « que je fus. Ma fidélité m'a perdue, et je lui dois « tout mon malheur. Minerve voulant dérober « aux yeux des mortels, Érichthon (124), cet en« fant né sans mere, le renferma dans une cor-

Ales, ut æquaret totas sine labe columbas:
Nec servaturis vigili Capitòlia voce
Cederet anseribus, nec amanti flumina cycno.
Lingua fuit damno: linguâ faciente loquaci,
Qui color albus erat, nunc est contrarius albo.

Pulchrior in tota, quàm Larissæa Coronis,
Non fuit Hæmonia. Placuit tibi, Delphice, certè,
Dum vel casta fuit, vel inobservata. Sed ales
Sensit adulterium Phœbeïus; utque latentem
Detegeret culpam non exorabilis index,
Ad dominum tendebat iter: quem garrula motis
Consequitur pennis, scitetur ut omnia, Cornix.
Auditâque viæ caussâ: non utile carpis,
Inquit, iter: ne sperne meæ præsagia linguæ.

Quid fuerim, quid simque, vide; meritùmque require:
Invenies nocuisse fidem. Nam tempore quodam
Pallas Erichthonium, prolem sine matre creatam,
Clauserat Actæo textâ de vimine cistâ:

« beille d'osier, qu'elle confia, en leur défendant « de l'ouvrir, aux trois filles du double Cé« crops (125). Cachée sous l'épais feuillage d'un « ormeau, j'observois les trois princesses. Her« sé (126) et Pandrose (127) se conformoient aux « ordres de la déesse; mais Aglaure (128) les « raillant sur leur timide obéissance, défit les « liens qui fermoient la corbeille, l'ouvrit, et fit « voir à ses sœurs un enfant aux pieds de dragon. « J'avois tout vu: je redis tout à la déesse; mais « quel fut le prix de mon zele? je perdis sa pro« tection, et désormais elle me préfera l'oiseau « funebre de la nuit. Oiseaux, apprenez, par mon « exemple, à ne pas vous perdre par votre indis« crétion. C'est, sans l'avoir recherchée, que « j'avois obtenu la faveur de Minerve; elle peut « elle-même te l'apprendre; et quelque irritée « qu'elle soit contre moi, elle ne refusera pas à « la vérité ce témoignage.

« On sait que Coronée (129), célebre dans la « Phocide, m'a donné le jour. J'étois princesse, « et recherchée par des princes puissants. Tu vois « que je mérite quelque considération; mais ma « beauté me devint funeste. Un jour que, se« lon ma coutume, j'errois, sur nos rivages, à « pas lents et incertains, le dieu des mers me « vit et m'aima; et comme, pour me rendre sen-




Aglaure défit les liens qui fermoient la corbeille, l'ouvrit, et fit voir à ses sœurs un enfant aux pieds de dragon.

Virginibusque tribus gemino de Cecrope natis
Hanc legem dederat, sua ne secreta viderent.
Abdita fronde levi densa speculabar ab ulmo,
Quid facerent. Commissa duæ sine fraude tuentur,
Pandrosos atque Herse. Timidas vocat una sorores
Aglauros: nodosque manu diducit. At intus
Infantemque vident, apporrectumque draconem.
Acta deæ refero. Pro quo mihi gratia talis
Redditur, ut dicar tutelâ pulsa Minervæ;
Et ponar post noctis avem. Mea pœna volucres
Admonuisse potest; ne voce pericula quærant.
At puto non ultrò nec quicquam tale rogantem
Me petiit. Ipsâ licet hoc à Pallade quæras:
Quamvis irata est, non hoc irata negabit.

Nam me Phocaïcâ clarus tellure Coroneus
(Nota loquor) genuit. Fueramque ego regia virgo:
Divitibusque procis (ne me contemne) petebar.
Forma mihi nocuit. Nam dum per littora lentis
Passibus, ut soleo, summâ spatiarer arenâ,
Vidit, et incaluit pelagi deus: utque precando

« sible, il perdoit son temps et ses discours flat-« teurs, il s'irrite, il s'enflamme, et me poursuit. « Je fuyois abandonnant le rivage, et je m'épui-« sois en vain à courir sur des sables mobiles et « glissants. J'appelois à mon secours et les dieux « et les hommes. Aucun mortel n'entendit ma « voix; mais j'étois vierge, une vierge prit ma dé-« fense. J'élevois au ciel mes bras suppliants, et « mes bras commençoient à se couvrir d'un noir « duvet. Je voulois rejeter de mon dos la robe « qui m'embarrassoit dans ma fuite, et déja des « plumes la remplaçant, prenoient racine sur « mon dos. Je voulois, de mes deux mains, frap-« per mon sein découvert; mais déja je n'avois « plus de mains, et mon sein cessoit d'être nu. Je « courois, mais le sable ne fatiguoit plus mes « pieds délicats. J'étois portée au-dessus de la « terre; bientôt je m'élevai dans les airs; et je « dus à ma chasteté conservée, de devenir la com-« pagne de la chaste Pallas. Mais que me sert « cette faveur de la déesse, si Nyctimene (130), « devenu hibou par un crime, me l'enleve, et « succede à mes honneurs?

« Cette aventure, si célebre dans toute l'isle « de Lesbos, te seroit-elle inconnue? Nycti-« mene osa souiller la couche de son pere; elle « fut changée en oiseau; mais, toujours épou-



Monsiau inv.t Vinc. Langlois Sculp.t

*Bientôt je m'élevai dans les airs, et je dus à ma chasteté conservée de devenir la compagne de la chaste Pallas.*

Tempora cum blandis absumpsit inania verbis;
Vim parat, et sequitur. Fugio, densumque relinquo
Littus, et in molli nec quicquam lassor arena.
Inde deos, hominesque voco: nec contigit ullum
Vox mea mortalem. Mota est pro virgine virgo,
Auxiliumque tulit. Tendebam brachia cœlo:
Brachia cœperunt levibus nigrescere pennis.
Rejicere ex humeris vestem molibar; at illa
Pluma erat; inque cutem radices egerat imas.
Plangere nuda meis conabar pectora palmis:
Sed neque jam palmas, nec pectora nuda gerebam.
Currebam: nec, ut antè, pedes retinebat arena:
Et summâ tollebar humo. Mox acta per auras
Evehor, et data sum comes inculpata Minervæ.
Quid tamen hoc prodest, si diro facta volucris
Crimine Nyctimene nostro successit honori?

An, quæ per totam res est notissima Lesbon,
Non audita tibi est? patrium temerasse cubile
Nyctimenen? avis illa quidem: sed conscia culpæ

« vantée de son forfait, elle se dérobe aux regards, « elle fuit la lumiere ; elle cache sa honte dans « les ténebres, et les hôtes de l'air la pour- « suivant à coups de bec, la chassent devant « eux. »

Ainsi parla la Corneille: « Que les malheurs « que tu m'annonces, répondit le Corbeau, n'ac- « cablent que toi seule; pour moi, je méprise ces « sinistres présages ». Il dit, et précipitant son vol, il va raconter à son maître qu'il a surpris Coronis avec un jeune Thessalien. Au récit de la trahison de son amante, le dieu frémit; il re- jette loin de lui le laurier qui couronne sa tête; ses mains laissent échapper la lyre. Il pâlit; l'in- dignation altere son visage; le courroux le trans- porte; il saisit ses armes ordinaires; il tend son arc terrible, et, d'un trait inévitable, il perce ce cœur si souvent pressé contre le sien. Coronis jette un cri, arrache le fer de sa blessure, et le sang baigne ses membres délicats: « O Apollon, dit- « elle, tu t'es vengé; mais tu devois attendre que « j'eusse mis au monde l'enfant que je porte dans « mon sein. Ah! la mere et le fils périront donc « ensemble frappés du même coup »! A peine elle achevoit ces mots, sa vie s'écoule avec son sang, et le froid du trépas s'empare de ce corps dont l'ame vient de s'échapper.

Conspectum lucemque fugit, tenebrisque pudo-
Celat; et à cunctis expellitur æthere toto. (rem

Talia dicenti, tibi, ait, revocamina, Corvus,
Sint precor ista malo. Nos vanum spernimus omen.
Nec cœptum dimittit iter: dominoque jacentem
Cum juvene Hæmonio vidisse Coronida narrat.
Laurea delapsa est audito crimine amantis:
Et pariter vultusque deo, plectrumque, colorque
Excidit. Utque animus tumida fervebat ab ira;
Arma assueta capit; flexumque à cornibus arcum
Tendit: et illa suo toties cum pectore juncta
Indevitato trajecit pectora telo.
Icta dedit gemitum, tractoque à vulnere ferro,
Candida puniceo perfudit membra cruore;
Et dixit: Potui pœnas tibi, Phœbe, dedisse;
Sed peperisse priùs. Duo nunc moriemur in una.
Hactenus; et pariter vitam cum sanguine fudit.
Corpus inane animæ frigus letale secutum est.

Apollon regrette, mais trop tard, sa vengeance. Il se hait lui-même, rougissant d'avoir écouté un rapport téméraire, d'avoir cédé aux mouvements de sa fureur. Il déteste l'oiseau qui a révélé le crime et forcé le châtiment. Il déteste et son arc, et ses fleches, et la main qui s'en servit. Il embrasse le corps pâle et glacé de son amante. Vainement, par des soins tardifs, cherche-t-il à le réchauffer et à vaincre les destins; vainement encore emploie-t-il tous les secrets d'un art salutaire dont il fut l'inventeur. Il voit enfin s'élever le bûcher dont les flammes vont consumer le corps de son amante. Alors il frappe l'air de ses cris et de ses longs gémissements; car il ne convient pas que les larmes baignent le visage des immortels (131). Telle mugit la compagne du taureau, quand elle voit élever en l'air la massue pesante qui doit, en tombant, briser, d'un coup retentissant, la tête de la jeune victime qu'elle nourrit (132). Apollon répand des parfums sur le corps de son amante; il le presse de ses derniers embrassements; et un injuste trépas est suivi par de justes douleurs.

Le dieu ne permit pas que le feu dévorât le tendre fruit de ses amours; il le retira des flammes et du sein de sa mere; et après l'avoir porté dans l'antre du Centaure Chiron (133), il punit le



Le Barbier l'aîné inv. Hulk et Dambrun Sculp.

*Apollon regrette, mais trop tard, sa vengeance.*

Pœnitet heu serò pœnæ crudelis amantem:
Seque, quòd audierit, quòd sic exarserit, odit:
Odit avem, per quam crimen caussamque dolendi
Scire coactus erat: nervumque, arcumque, manumque
Odit; cumque manu, temeraria tela, sagittas.
Collapsamque fovet: serâque ope vincere fata
Nititur; et medicas exercet inaniter artes.
Quæ postquam frustrà tentata, rogumque parari
Sensit, et arsuros supremis ignibus artus;
Tum verò gemitus (neque enim cœlestia tingi
Ora decet lacrymis) alto de corde petitos
Edidit. Haud aliter, quàm cùm spectante juvencâ
Lactentis vituli, dextra libratus ab aure,
Tempora discussit claro cava malleus ictu.
Ut tamen ingratos in pectora fudit odores,
Et dedit amplexus, injustaque justa peregit.

Non tulit in cineres labi sua Phœbus eosdem
Semina: sed natum flammis uteroque parentis
Eripuit; geminique tulit Chironis in antrum.

Corbeau, qui attendoit le prix de son zele, en lui faisant perdre à jamais la blancheur de son plumage.

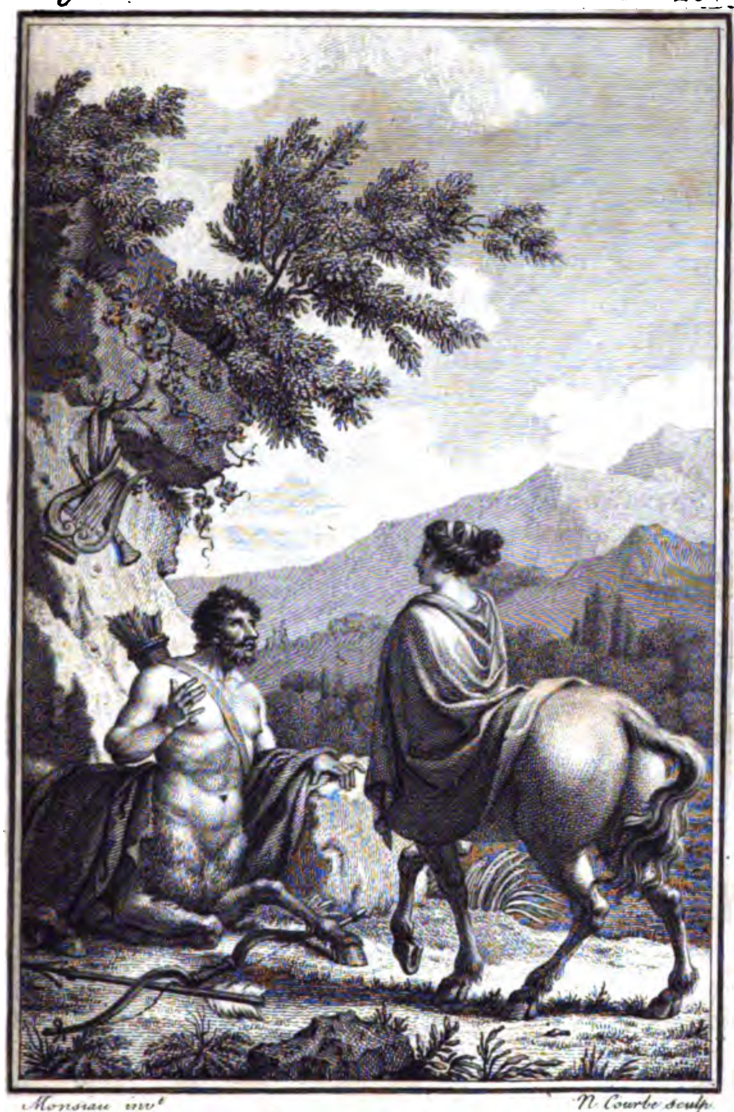
Cependant le Centaure s'applaudissoit d'être le précepteur d'un rejeton des Dieux, et l'honneur de son emploi sembloit en adoucir les peines. Un jour il vit venir sa fille aux cheveux blonds, flottant épars sur ses épaules. La nymphe Chariclo (134) lui donna le jour sur les bords d'un fleuve rapide, et la nomma Ocyroë (135). C'étoit peu pour elle d'avoir appris les secrets de son pere. Elle connoissoit aussi l'art de lire dans le livre obscur des Destins. En ce moment, agitée de fureurs prophétiques, et pleine du dieu qui l'inspiroit sans doute: « Crois, merveilleux en-« fant, s'écria-t-elle en fixant le nourrisson de « son pere, crois pour le salut du monde. Sou-« vent les mortels te seront redevables de la vie. « Ton pouvoir ira même jusqu'à les rendre au « jour qu'ils auront perdu. Mais les Dieux seront « jaloux de te voir opérer ce prodige, et la foudre « de ton aïeul t'empêchera de le renouveler. Tout « dieu que tu es, tu mourras. Tu ne seras plus « qu'un corps inanimé; mais, dans la suite, re-« prenant ton immortalité, tu redeviendras dieu; « et tu renouvelleras ainsi deux fois ta desti-« née (136). Et vous aussi, mon pere, vous que

Sperantemque sibi non falsæ præmia linguæ
Inter aves albas vetuit considere Corvum.

Semifer interea divinæ stirpis alumno
Lætus erat; mistoque oneri gaudebat honore.
Ecce venit rutilis humeros protecta capillis
Filia Centauri: quam quondam nympha Chariclo,
Fluminis in rapidi ripis enixa, vocavit
Ocyroën. Non hæc artes contenta paternas
Edidicisse fuit: fatorum arcana canebat.
Ergo ubi fatidicos concepit mente furores,
Incaluitque deo, quem clausum pectore habebat;
Aspicit infantem: Totique salutifer orbi
Cresce, puer, dixit: tibi se mortalia sæpè
Corpora debebunt: animas tibi reddere ademptas
Fas erit. Idque semel dîs indignantibus ausus,
Posse dare hoc iterum flammâ prohibere avitâ:
Eque deo corpus fies exsangue: deusque,
Qui modò corpus eras: et bis tua fata novabis.
Tu quoque, care pater, non jam mortalis, et ævis

« je chéris, et qui, par la loi de votre naissance, « devez voir des siecles la succession éternelle, « vous regretterez de ne pouvoir mourir, alors « que tous les poisons de l'hydre, circulant dans « vos veines, vous feront souffrir d'horribles « douleurs. Mais les Dieux attendris vous sou- « mettront à la loi des mortels, et les triples déi- « tés couperont le fil de vos jours. »

Il lui restoit encore d'autres évènements à prédire. De profonds gémissements s'échappent de son sein; les pleurs inondent son visage; elle s'écrie: « Le Destin me prévient et m'arrête; il « m'interdit l'usage de la voix. Étois-je donc assez « avancée dans les secrets des Dieux, pour exciter « leur haine et leur vengeance? Ah! qu'il m'eût « été plus utile d'ignorer l'art de lire dans l'ave- « nir! Déja je sens s'évanouir les traits de ma « figure. Déja l'herbe me plaît pour aliment. Un « mouvement inconnu m'entraîne dans les cam- « pagnes. En cavale changée, je participe de la « nature de mon pere; mais pourquoi la méta- « morphose est-elle entiere? et pourquoi deviens- « je tout-à-fait ce que mon pere n'est qu'à demi »? Telles sont ses plaintes, dont la fin s'exhale en sons inarticulés et confus. Bientôt ce n'est plus la voix d'une femme; ce n'est pas encore le cri de la cavale, mais la voix d'un homme qui vou-




*Deja l'herbe me plait pour aliment, un mouvement inconnu m'entraine dans les campagnes.*

Omnibus ut maneas, nascendi lege creatus;
Posse mori cupies tum, cùm cruciabere diræ
Sanguine serpentis per saucia membra recepto.
Teque ex æterno patientem Numina mortis
Efficient; triplicesque deæ tua fila resolvent.

Restabat fatis aliquid: suspirat ab imis
Pectoribus, lacrymæque genis labuntur obortæ:
Atque ita, prævertunt, inquit, me fata; vetorque
Plura loqui; vocisque meæ præcluditur usus.
Non fuerant artes tanti, quæ numinis iram
Contraxere mihi. Mallem nescisse futura.
Jam mihi subduci facies humana videtur:
Jam cibus herba placet: jam latis currere campis
Impetus est: in equam, cognataque pectora vertor.
Tota tamen quare? pater est mihi nempe biformis.
Talia dicenti pars est extrema querelæ
Intellecta parum: confusaque verba fuere.
Mox nec verba quidem, nec equæ sonus ille videtur;
Sed simulantis equam: parvoque in tempore certos
Edidit hinnitus: et brachia movit in herbas.

droit imiter ce cri. Un instant après, ce sont de véritables hennissements. Les bras d'Ocyroë s'agitent sur l'herbe; ses doigts se resserrent; ses ongles s'unissent sous une corne légere; sa bouche s'agrandit; son col s'alonge; l'extrémité de sa robe devient une queue flottante; ses cheveux épars ne sont plus qu'une épaisse criniere. Sa forme et sa voix étoient changées, et ce prodige fit aussi changer son nom. (137)

Le Centaure pleuroit, et vainement, dieu de Delphes, il imploroit ton secours. Tu ne pouvois changer l'arrêt des Destins; et, quand tu l'aurois pu, alors absent, sous l'habit d'un pâtre rustique, portant la houlette, et enflant des chalumeaux, tu vivois dans les campagnes de l'Élide (138) et de Messene (139). On dit qu'un jour, occupé de tes amours nouveaux et des tendres sons que tu modulois sur ta flûte champêtre, tu laissas tes bœufs s'égarer dans les plaines de Pyle (140), et que le fils de Maïa les ayant apperçus, usa de son adresse ordinaire, et les cacha dans les bois d'alentour.

Un vieux pasteur fut seul témoin de ce larcin. Connu dans les campagnes sous le nom de Battus (141), il gardoit, dans les gras pâturages du riche Nélée (142), ses coursiers destinés aux jeux

Tum digiti coëunt; et quinos alligat ungues
Perpetuo cornu levis ungula: crescit et oris,
Et colli spatium: longæ pars maxima pallæ
Cauda fit. Utque vagi crines per colla jacebant,
In dextras abiere jubas: pariterque novata est
Et vox, et facies. Nomen quoque monstra dedere.

Flebat, opemque tuam frustrà Philyreïus heros,
Delphice, poscebat. Sed nec rescindere magni
Jussa Jovis poteras: nec, si rescindere posses,
Tunc aderas. Elin, Messeniaque arva colebas.
Illud erat tempus, quo te pastoria pellis
Texit; onusque fuit baculum sylvestre sinistræ;
Alterius, dispar septenis fistula cannis.
Dumque amor est curæ, dum te tua fistula mulcet;
Incustoditæ Pylios memorantur in agros
Processisse boves. Videt has Atlantide Majâ
Natus; et arte suâ sylvis occultat abactas.

Senserat hoc furtum nemo, nisi notus in illo
Rure senex: Battum vicinia tota vocabant.
Divitis hic saltus, herbosaque pascua Nelei,

Éléens. Mercure craignit ce témoin, et voulut le séduire : « Ami, qui que tu sois, dit-il le flattant « de la main, si, par hasard, quelqu'un t'inter« rogeoit sur ce troupeau, réponds que tu ne l'as « pas vu ; et, pour récompenser ton silence et le « service que tu me rendras, cette blanche gé« nisse est à toi; je t'en fais don »; et il la lui donna. Battus l'ayant reçue : « Soyez tranquille, « dit-il, cette pierre (et il en montroit une) plu« tôt que moi, révéleroit votre larcin ». Alors Mercure feignit de s'éloigner; et bientôt ayant changé de figure et de voix, il revint, et dit : « Compagnon, n'as-tu pas vu mes bœufs aller « vers ces bois ? Ne favorise point, par ton silence, « le vol qu'on m'a fait. Aide-moi dans mes re« cherches, et je te donnerai ce taureau et sa com« pagne ». Le vieux berger ayant comparé les deux récompenses : « Ils seront, répondit-il, der« riere ces montagnes » ; et ils y étoient effectivement. Le petit-fils d'Atlas sourit : « Tu me trahis, « perfide ! s'écria-t-il, et c'est à moi-même que « tu me livres » (143). Aussitôt il changea cet homme parjure en une pierre, qu'on appelle aujourd'hui pierre de touche (144), et qui conserve la vertu de déceler, dans un riche métal, ce qu'il cache de faux.

Alors le dieu qui porte le caducée, soutenu sur



Lebarbier aîné inv.t N. Courbe Sculp.t

*Ami, si, par hazard, quelqu'un t'interroge sur ce troupeau, réponds que tu ne l'as pas vu?.*

Nobiliumque greges custos servabat equarum.
Hunc timuit, blandâque manu seduxit: et, eia,
Quisquis es, hospes, ait, si fortè armenta requiret
Hæc aliquis, vidisse nega. Neu gratia facto
Nulla rependatur; nitidam cape præmia vaccam.
Et dedit. Acceptâ voces has reddidit hospes:
Tutus eas. Lapis iste priùs tua furta loquatur.
Et lapidem ostendit. Simulat Jove natus abire.
Mox redit: et, versâ pariter cum voce figurâ:
Rustice, vidisti si quas hoc limite, dixit,
Ire boves; fer opem: furtoque silentia deme.
Juncta suo pretium dabitur tibi fœmina tauro.
At senior, postquam merces geminata: sub illis
Montibus, inquit, erunt. Et erant sub montibus illis.
Risit Atlantiades: et, me mihi, perfide, prodis?
Me mihi prodis? ait. Perjuraque pectora vertit
In durum silicem; qui nunc quoque dicitur Index:
Inque nihil merito vetus est infamia saxo.

Hinc se sustulerat paribus caducifer alis:
Munychiosque volans agros, gratamque Minervæ

ses ailes, plane sur l'Attique (145), et découvre la ville de Minerve et les frais ombrages du Lycée. C'étoit le jour où, selon une coutume antique, de jeunes vierges portoient sur leurs têtes, dans des corbeilles couronnées de fleurs, de pures offrandes au temple de Pallas. Le dieu les apperçoit à leur retour. Il cesse de fendre l'air en avant; il vole en cercle autour de ces jeunes beautés. Ainsi que le milan rapide (146) fixant, du haut des airs, les entrailles des victimes, et redoutant les sacrificateurs dont l'autel est entouré, tournoie au-dessus de leurs têtes, n'osant s'éloigner de la proie qu'il espere, et qu'il dévore des yeux, ainsi l'agile Cyllene (147), volant sur les murs d'Athenes, décrit des cercles dans les airs. Autant Vesper (148) brille parmi les astres de la nuit, autant l'éclat de Vesper est inférieur à celui de Phébé, autant la jeune Hersé surpassoit toutes les vierges en beauté. Elle étoit l'ornement de cette fête et de ses compagnes. Le fils de Jupiter, ébloui de ses attraits, et suspendu dans les airs, s'enflamme, tel que le plomb qui, lancé par la fronde (149) d'un habitant des isles Baléares (150), s'embrase dans sa course rapide, et trouve, sous les nues, des feux qu'il ne connoissoit pas.

Abandonnant la route des cieux, Mercure descend sur la terre. Se confiant dans sa beauté, il ne



*De jeunes vierges portaient sur leurs têtes dans des corbeilles couronnées de fleurs, de pieuses offrandes au temple de Pallas*

Despectabat humum, cultique arbusta Lycæi.
Illâ fortè die castæ de more puellæ,
Vertice supposito, festas in Palladis arces
Pura coronatis portabant sacra canistris.
Inde revertentes deus aspicit ales: iterque
Non agit in rectum; sed in orbem curvat eundem.
Ut volucris visis rapidissima milüus extis,
Dum timet, et densi circumstant sacra ministri,
Flectitur in gyrum; nec longiùs audet abire:
Spemque suam motis avidus circumvolat alis:
Sic super Actæas agilis Cyllenius arces
Inclinat cursus: et easdem circinat auras.
Quantò splendidior quàm cætera sidera fulget
Lucifer; et quantò te, Lucifer, aurea Phœbe;
Tantò virginibus præstantior omnibus Herse
Ibat: eratque decus pompæ, comitumque suarum.
Obstupuit formâ Jove natus: et æthere pendens
Non secùs exarsit, quàm cùm Balearica plumbum
Funda jacit. Volat illud, et incandescit eundo;
Et quos non habuit, sub nubibus invenit, ignes.

Vertit iter; cœloque petit diversa relicto:

prend aucun déguisement ; mais il veut que l'art releve ses graces naturelles. Il arrange ses cheveux ; il prend soin que sa robe développe, en ondoyant, l'or et sa riche broderie ; il fait briller les ailes attachées à ses pieds ; et sa main légérement balance la baguette qui fait naître le sommeil.

Dans l'intérieur du palais de Cécrops sont trois appartements où brillent l'écaille et l'ivoire. Pandrose, tu occupois celui de la droite ; ta sœur Aglaure avoit celui de la gauche ; au milieu étoit celui d'Hersé. Aglaure ayant la premiere apperçu le dieu, osa lui demander son nom, et quel sujet l'amenoit en ces lieux. Le petit-fils d'Atlas répondit : « Je suis le fils de Jupiter, et celui qui porte « ses décrets à travers les airs. Je ne dissimulerai « pas le motif qui m'amene. Soyez seulement « fidele à votre sœur, et ne refusez pas une al- « liance qui doit vous honorer. C'est Hersé qui « m'attire en ce palais. Favorisez, je vous en con- « jure, les vœux d'un amant. »

Aglaure leve sur lui ces yeux avides qu'elle avoit osé porter sur le dépôt que Minerve lui confia ; elle exige beaucoup d'or pour le service que le dieu réclame, et l'oblige à sortir du palais.

Nec se dissimulat: tanta est fiducia formæ.
Quæ quamquam justa est, curâ tamen adjuvat illam:
Permulcetque comas, chlamydemque, ut pendeat aptè,
Collocat: ut limbus, totumque appareat aurum;
Ut teres in dextra, quâ somnos ducit, et arcet,
Virga sit; ut tersis niteant talaria plantis.

Pars secreta domûs ebore et testudine cultos
Tres habuit thalamos; quorum tu, Pandroso, dextrum,
Aglauros lævum, medium possederat Herse.
Quæ tenuit lævum, venientem prima notavit
Mercurium: nomenque dei scitârier ausa est,
Et causam adventûs. Cui sic respondit Atlantis
Pleïonesque nepos: Ego sum, qui jussa per auras
Verba patris porto; pater est mihi Jupiter ipse:
Nec fingam caussas; tu tantùm fida sorori
Esse velis, prolisque meæ matertera dici.
Herse caussa viæ; faveas, oramus, amanti.

Adspicit hunc oculis îsdem, quibus abdita nuper
Viderat Aglauros flavæ secreta Minervæ:
Proque ministerio magni sibi ponderis aurum
Postulat. Interea tectis excedere cogit.

Cependant la guerriere Pallas lance sur Aglaure un farouche regard. Elle soupire, et ce profond soupir souleve fortement son sein robuste et son égide redoutable (151). Elle se souvient que la main profane d'Aglaure a trahi son secret, lorsque, contre la foi donnée, elle découvrit à ses sœurs cet enfant né sans mere, enfanté par le dieu de Lemnos (152). Elle ne peut souffrir qu'elle se rende agréable à Mercure, qu'elle serve sa sœur, ni qu'elle s'enrichisse de l'or que son avarice a demandé.

Soudain la déesse porte ses pas vers les profondes vallées où l'Envie (153) a fixé son séjour. C'est un antre horrible, toujours souillé d'un noir venin, où le soleil craint de laisser entrer ses rayons; où l'haleine des vents ne pénétra jamais; où regne, avec la tristesse, un froid éternel, et que couvrent les humides ténebres, et que remplissent d'épais brouillards.

Dès que la déesse des combats est arrivée au seuil de cet affreux palais, elle s'arrête (car il n'est pas permis aux Dieux de le franchir). Du bout de sa lance elle frappe les portes, et les portes retentissantes s'ouvrent à l'instant. Elle apperçoit, au fond de l'antre, le monstre qui se nourrit de viperes, aliment de ses noires fureurs.

Vertit ad hanc torvi dea bellica luminis orbem,
Et tanto penitùs traxit suspiria motu,
Ut pariter pectus, positamque in pectore forti
Ægida concuteret. Subit, hanc arcana profanâ
Detexisse manu tum, cum sine matre creatam
Lemnicolæ stirpem contra data fœdera vidit:
Et gratamque deo fore jam, gratamque sorori:
Et ditem sumpto, quod avara poposcerit, auro.

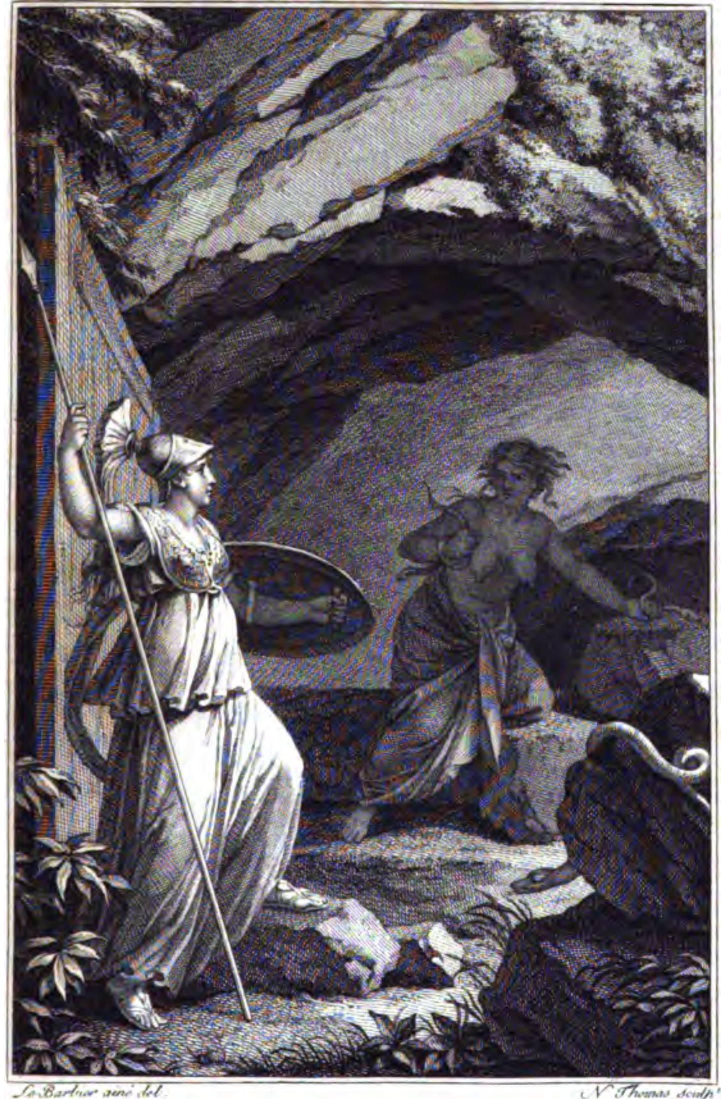
Protinus Invidiæ nigro squallentia tabo
Tecta petit. Domus est imis in vallibus antri
Abdita, sole carens, non ulli pervia vento;
Tristis, et ignavi plenissima frigoris; et quæ
Igne vacet semper, caligine semper abundet.

Huc ubi pervenit belli metuenda virago,
Constitit ante domum (neque enim succedere tectis
Fas habet) et postes extremâ cuspide pulsat.
Concussæ patuere fores. Videt intus edentem
Vipereas carnes, vitiorum alimenta suorum,
Invidiam: visâque oculos avertit. At illa

Elle le voit, et détourne les yeux (154). Abandonnant alors les restes impurs de ses serpents à demi rongés, l'Envie se leve pesamment de la terre, et s'avance d'un pas incertain. A la vue de la déesse brillante de sa beauté et de l'éclat des armes qui la couvrent, elle frémit et soupire.

La pâleur habite sur son affreux visage; son corps horrible est décharné; son regard louche est sombre et égaré. Une rouille livide couvre ses dents; son cœur s'abreuve de fiel, et sa langue distille des poisons. Le rire s'éloigne de ses levres, ou ne s'y montre qu'à l'aspect d'une grande infortune. Sans cesse agitée par les soucis vigilants, le sommeil fuit ses paupieres; elle souffre et s'irrite du bonheur des mortels. Elle tourmente; elle est tourmentée elle-même : c'est son supplice. La déesse, surmontant l'horreur que le monstre lui inspire, fait entendre ces mots : « Verse tes poi-« sons dans l'ame d'une des filles de Cécrops; « Aglaure est son nom. C'est tout ce que j'exige « de toi ». Elle dit, et soudain, frappant la terre de sa lance, elle s'éleve dans les airs.

L'Envie suivant, d'un œil oblique, le vol de la déesse, fait entendre quelques murmures confus, et s'afflige du succès même qu'aura, pour un autre, le mal qu'elle va faire. Elle prend en main



Le Barbier ainé del. N. Thomas sculp.

*A la vue de la déesse brillante de sa beauté et de l'éclat des armes qui la couvrent, l'envie frémit et soupire.*

Surgit humo pigra; semesarumque relinquit
Corpora serpentum: passuque incedit inerti.
Utque deam vidit formâque armisque decoram,
Ingemuit: vultumque ima ad suspiria duxit.

Pallor in ore sedet: macies in corpore toto:
Nusquam recta acies: livent rubigine dentes:
Pectora felle virent: lingua est suffusa veneno.
Risus abest; nisi quem visi movêre dolores.
Nec fruitur somno, vigilacibus excita curis:
Sed videt ingratos, intabescitque videndo,
Successus hominum: carpitque et carpitur unà.
Suppliciumque suum est. Quamvis tamen oderat illam,
Talibus adfata est breviter Tritonia dictis:
Infice tabe tuâ natarum Cecropis unam.
Sic opus est. Aglauros ea est. Haud plura locuta
Fugit; et impressâ tellurem reppulit hastâ.

Illa deam obliquo fugientem lumine cernens;
Murmura parva dedit; successurumque Minervæ
Indoluit: baculumque capit, quem spinea tortum

son bâton tortueux, hérissé d'épines; un nuage noir l'enveloppe; elle part: et, sur son chemin, les campagnes fleuries se dépouillent; les gazons et les arbres sont flétris; et les peuples, et les villes, et les chaumieres sont couverts de vapeurs empestées. Enfin se découvre à ses regards la superbe Athenes (155), où fleurissent les arts, où regnent l'abondance, la paix, et les plaisirs; et l'Envie pleure de n'appercevoir, dans son enceinte, aucun sujet de pleurs.

Cependant elle s'introduit dans le palais de Cécrops; elle exécute les ordres qu'elle a reçus; et, portant, sur le sein d'Aglaure, sa main que rouillent d'affreux poisons (156), elle remplit son cœur d'aiguillons recourbés et déchirants. Elle souffle sur elle de noirs venins; elle en pénetre ses os et ses entrailles; et pour étendre leur ravage, et pour l'accélérer, elle représente, aux yeux d'Aglaure, et sa sœur, et le flambeau d'hymen qui doit s'allumer pour elle, et la beauté du dieu dont l'éclat va rejaillir sur elle. Irritée par ces images, la princesse se sent tourmentée d'une rage inconnue. Elle gémit la nuit, elle gémit le jour; un feu lent et secret la dévore. Ainsi la glace fond aux rayons d'un soleil peu ardent; ainsi jalouse du bonheur d'Hersé, Aglaure brûle comme ces herbes épineuses, qui, sans jeter aucune

Vincula cingebant: adopertaque nubibus atris,
Quàcunque ingreditur, florentia proterit arva,
Exuritque herbas, et summa cacumina carpit:
Afflatuque suo populos, urbesque, domosque
Polluit: et tandem Tritonida conspicit arcem,
Ingeniis, opibusque, et festâ pace virentem:
Vixque tenet lacrymas, quia nil lacrymabile cernit.

Sed postquam thalamos intravit Cecrope natæ;
Jussa facit: pectusque manu ferrugine tinctâ
Tangit: et hamatis præcordia sentibus implet.
Inspiratque nocens virus, piceumque per ossa
Dissipat, et medio spargit pulmone venenum.
Neve mali spatium caussæ per latius errent,
Germanam ante oculos, fortunatumque sororis
Conjugium, pulchraque deum sub imagine ponit:
Cunctaque magna facit. Quibus irritata, dolore
Cecropis occulto mordetur: et anxia nocte,
Anxia luce gemit; lentâque miserrima tabe
Liquitur, ut glacies incerto saucia sole:
Felicisque bonis non seciùs uritur Herses,

flamme, se consument lentement en épaisse fumée. Souvent, pour ne pas voir cet hymen, elle invoque la mort; souvent elle veut dénoncer, comme un crime, l'amour de Mercure au sévere Cécrops.

Enfin, elle s'assied aux portes du palais, pour en interdire l'entrée au dieu qui va se présenter. Celui-ci joint vainement, aux discours les plus flatteurs, les caresses et les prieres : « Cessez, dit« elle, je ne quitterai cette place qu'après votre « départ ». — « J'y consens volontiers », répond vivement le dieu; et, de son caducée, il touche les portes qui s'ouvrent à l'instant. Aglaure veut se lever; mais ces parties du corps que nous faisons fléchir pour nous asseoir, saisies d'une pesanteur invincible, ne peuvent se mouvoir. Elle fait d'inutiles efforts pour se redresser. Ses genoux roidis refusent de plier. Un froid mortel engourdit ses membres (157); son sang est tari, et ses veines blanchissent. Tel qu'un ulcere incurable, étendant ses ravages, ajoute insensiblement, aux parties malades, celles qui ne le sont pas; tel le froid de la mort, par degrés se glissant, pénetre jusqu'au sein d'Aglaure, arrête sa respiration, et ferme en elle les sources de la vie. Elle ne s'efforça point de faire entendre des cris; et l'eût-elle voulu, sa voix n'auroit plus trouvé de passage. Déja son col et son visage étoient

Quàm cùm spinosis ignis supponitur herbis;
Quæ neque dant flammas, lenique tepore cremantur.
Sæpè mori voluit; ne quicquam tale videret:
Sæpè velut crimen rigido narrare parenti.

Denique in adverso venientem limine sedit
Exclusura deum. Cui blandimenta, precesque,
Verbaque jactanti mitissima, desine, dixit;
Hinc ego me non sum nisi te motura repulso.
Stemus, ait, pacto, velox Cyllenius, isto:
Cælatasque fores virgâ patefecit: at illi
Surgere conanti partes, quascunque sedendo
Flectimus, ignavâ nequeunt gravitate moveri.
Illa quidem recto pugnat se attollere trunco:
Sed genuum junctura riget, frigusque per ungues
Labitur; et pallent amisso sanguine venæ.
Utque malum latè solet immedicabile cancer
Serpere, et illæsas vitiatis addere partes;
Sic letalis hyems paulatim in pectora venit:
Vitalesque vias, et respiramina clausit.
Nec conata loqui est; nec, si conata fuisset,
Vocis haberet iter. Saxum jam colla tenebat;

durcis en pierre. Statue inanimée, elle étoit assise; mais souillée des poisons de l'Envie, elle avoit perdu sa blancheur.

Après s'être ainsi vengé de la jalousie d'Aglaure, Mercure, porté sur ses ailes rapides, abandonne les campagnes que protege Pallas, et remonte au céleste séjour. Jupiter en secret l'appelle, et, sans lui faire connoître l'objet de son nouvel amour: « Mon fils, dit-il, fidele messager de mes « décrets, que rien ne t'arrête! vole, avec ta vî- « tesse ordinaire, et descends dans cette contrée « de la terre qui voit, à sa gauche, les Pléia- « des (158), et que les peuples qui l'habitent « appellent Sidonie (159). Regarde les troupeaux « du roi qui paissent l'herbe sur ces montagnes; « hâte-toi de les conduire sur les bords de la « mer. »

Il dit: et déja, chassés dans la plaine, ces troupeaux s'avançoient vers le rivage où la fille du puissant Agenor (160) venoit, tous les jours, avec les vierges de Tyr (161), ses compagnes, se livrer à des jeux innocents.

Amour et majesté vont difficilement ensemble. Le pere et le souverain des Dieux renonce à la gravité du sceptre; et celui dont un triple foudre

Oraque duruerant: signumque exsangue sedebat.
Nec lapis albus erat. Sua mens infecerat illam.

Has ubi verborum pœnas mentisque profanæ
Cepit Atlantiades; dictas à Pallade terras
Linquit, et ingreditur jactatis æthera pennis.
Sevocat hunc genitor; nec caussam fassus amoris:
Fide minister, ait, jussorum nate meorum,
Pelle moram, solitoque celer delabere cursu:
Quæque tuam matrem tellus a parte sinistra
Suspicit (indigenæ Sidonida nomine dicunt),
Hanc pete: quodque procul montano gramine pasci
Armentum regale vides, ad littora verte.

Dixit: et expulsi jamdudum monte juvenci
Littora jussa petunt, ubi magni filia regis
Ludere virginibus Tyriis comitata solebat.

Non bene conveniunt, nec in una sede morantur
Majestas et amor. Sceptri gravitate relictâ,

que c'est un dieu, que c'est un amant qu'elle flatte, elle ose enfin se placer sur son dos.

Alors le dieu, s'éloignant doucement de la terre, et se rapprochant des bords de la mer, bat d'un pied lent et trompeur la premiere onde du rivage; et bientôt, fendant les flots azurés, il emporte sa proie sur le vaste océan. Europe tremblante regarde le rivage qui fuit; elle attache une main aux cornes du taureau; elle appuie l'autre sur son dos; et sa robe légere flotte abandonnée à l'haleine des vents. (165)

Pag. 308. N° 32



N. Courbe sculp.

*Europe tremblante regarde le rivage qui fuit.*
*Elle attache une main aux cornes du Taureau &c.*

Impedienda novis. Ausa est quoque regia virgo,
Nescia quem premeret, tergo considere tauri.

Cum deus a terra, siccoque a littore, sensim
Falsa pedum primis vestigia ponit in undis.
Inde abit ulteriùs, mediique per æquora ponti
Fert prædam. Pavet hæc: littusque ablata relictum
Respicit: et dextrâ cornum tenet; altera dorso
Imposita est: tremulæ sinuantur flamine vestes.

# EXPLICATION DES FABLES,

## ET NOTES DU LIVRE II.

(1) Plusieurs commentateurs ont prétendu que, dans la description du palais du Soleil, Ovide faisoit allusion au palais d'Auguste sur le mont Palatin. D'autres ont pensé que l'auteur des Métamorphoses avoit voulu imiter la description du palais de Latinus dans le VII[e] livre de l'Énéide. Mais Ovide n'a eu besoin que de la richesse de son génie; et, porté sur les brillantes ailes de son imagination, il a pu, comme Phaéthon, *concipere æthera mente*.

(2) Les auteurs ne s'accordent pas entre eux sur ce qu'il faut entendre par le *pyrope*. Selon Pline, c'étoit l'airain coronaire, ou mélangé de trois quarts de cuivre sur un quart d'or (l. 34, c. 8). Selon d'autres, c'étoit une pierre précieuse, une escarboucle, qui n'étoit employée qu'aux ouvrages dans lesquels on vouloit imiter l'or; enfin plusieurs ont cru que le pyrope étoit une pierre rayonnante comme l'escarboucle. Au surplus, l'imagination du poëte, traçant la description du palais du Soleil, n'a dû s'arrêter que sur les matieres les plus précieuses.

(3) Égéon ou AEgéon, géant, le même que Briarée.

Les uns le font fils d'Uranus ou le Ciel, et de Thia ou la Terre; les autres, de Pontus ou la Mer et de la Terre; Ovide et plusieurs autres le comptent parmi les dieux océaniques. C'est du sein de la mer qu'il secourut les Titans contre Jupiter. Il ne portoit le nom d'AEgéon que parmi les hommes; les Dieux l'appeloient Briarée. Les poëtes lui donnent cent bras et cinquante bouches vomissant des flammes. Réconcilié avec Neptune et Jupiter, il gardoit les Titans enchaînés dans les Enfers.

(4) Doris, fille de l'Océan et de Téthys, fut mariée à Nérée, son frere, qui la rendit mere des cinquante Néréides, ou Dorides, nymphes de la mer. Les poëtes désignent quelquefois la mer sous le nom de Doris. Les habitants de Gnide donnoient à Vénus le surnom de *Doritis* ou *Doritide*. (*Voyez* note 98.)

(5) Zodiaque, ou route vivante, « parceque les « noms et les figures qui composent ce cercle sont em- « pruntés du regne animal, et parcequ'il est la source « de la vie, par le renouvellement continuel des années « et de la nature ». (*Court de Gebelin, Hist. du Calendrier, p.* 59.)

Ce n'est pas aux fictions de la fable que le Zodiaque a dû son origine; la nature elle-même, dit M. Bailly, a enseigné à classer les étoiles. (*Astron. anc., p.* 473). Les premiers hommes avoient observé que la lune faisoit sa révolution autour de la terre dans un mois. « Pendant ce temps-là le soleil n'avoit fait qu'un dou- « zieme de sa révolution; on appela cette douzieme

« portion du ciel un signe; et ce signe renferma toutes « les étoiles comprises dans cette douzieme portion en « longueur, ou d'orient à l'occident, et à égale distance « des poles, ou du nord et du midi. Les étoiles qui en« vironnent la terre d'orient en occident, et qui for« ment un cercle autour d'elle, furent donc divisées « en douze signes; et ces douze signes correspondi« rent aux douze lunes ou mois de l'année ». (*Court. de Gebelin*, *Hist. du Calend.*, *p.* 59.)

La division du Zodiaque en douze signes est de la plus haute antiquité; M. Bailly la croit antérieure au déluge (*Astron. anc.*, *p.* 489). Les savants rejettent les fictions de la fable sur le Zodiaque, et ne recherchent que les vérités cachées sous d'antiques allégories. Celles-ci ont donné naissance à différents systêmes dont plusieurs sont très ingénieux.

Quelques savants prétendent que les douze signes du Zodiaque étoient le symbole des douze grands Dieux de l'Égypte. Le Belier figuroit Jupiter-Ammon, qui étoit représenté avec une tête de belier; le Taureau étoit l'emblême du dieu Apis, honoré sous la forme d'un bœuf; les Gémeaux représentoient Horus et Harpocrate, fils d'Osiris; l'Écrevisse étoit consacrée à Anubis; le Lion étoit l'image du Soleil ou Osiris. Plutarque raconte que le Lion signifioit la plus haute inondation du Nil, et que les canaux des fontaines publiques étoient ornés de têtes de lion. (*Traité d'Isis*). La Vierge appartenoit à Isis; le Scorpion, qui étoit compris avec la Balance, à Typhon; le Sagittaire, à Hercule; le Capricorne, au dieu Pan ou Mendès, dont le symbole étoit un bouc; le Verseau, ou l'image

d'un homme qui porte une urne, se trouve sur plusieurs monuments égyptiens. Plutarque rapporte (*Traité d'Isis*), que dans le mois Tybi, on alloit en cérémonie puiser de l'eau dans la mer, en s'écriant qu'on avoit trouvé Osiris. Or ce mois Tybi répond en grande partie à celui de Janvier, dans lequel le soleil est au signe du Verseau; enfin, le signe des Poissons étoit consacré à Nepthys, déesse de la mer. (*Voyez de Lalande*, *Astron.*, *tom. I*, *p.* 196.)

Dans la mythologie des Grecs, le Belier est celui sur lequel Phrixus et Hellé s'enfuirent pour se dérober à la fureur d'Ino. Le Taureau est celui dont Jupiter prit la forme pour enlever la fille d'Agenor. Les Gémeaux sont Castor et Pollux. L'Écrevisse est celle qui piqua Hercule tuant l'hydre. Le Lion est celui de la forêt de Némée. La Vierge figure Astrée. La Balance est celle de Thémis. Par le Scorpion, est représenté Orion, que Diane métamorphosa en cet animal; par le Sagittaire, le Centaure Chiron; par le Capricorne, la chevre Amalthée qui fut la nourrice de Jupiter. Le Verseau est la coupe de Ganymede; et les Poissons sont les dauphins qui conduisirent Amphitrite au dieu des mers.

Pluche rapporte l'origine des signes du Zodiaque à la vie pastorale des premiers hommes: « Les noms « donnés aux douze signes caractérisoient, de mois en « mois, ce qui arrive sur la terre, dans les divers dé- « placements du soleil, pendant le cours de l'année. « Les signes du Belier, du Taureau, et des Gémeaux « ou des Chevreaux, répondent au temps où naissent « ces trois especes d'animaux. La furie du lion étoit « fort propre à marquer celle du soleil, lorsqu'il aban-

« donne le Cancer. La fille qui le suit, portant une « poignée d'épis, exprime fort naturellement la coupe « des moissons .... On ne pouvoit mieux désigner que « par la Balance, l'égalité des jours et des nuits qu'amène « le soleil parvenu à l'équinoxe. Les maladies de l'au-« tomne, lors de la retraite du soleil, ont été caracté-« risées par le Scorpion, qui traîne après lui son dard « et son venin. La chasse que les anciens donnoient « aux bêtes féroces à la chûte des feuilles, ne pouvoit « être mieux marquée que par un homme armé d'une « fleche ou d'une massue .... Le Verseau a un rapport « sensible aux pluies d'hiver; et les Poissons liés ou « pris au filet, marquoient la pêche, qui est excellente « aux approches du printemps. M. Pluche, persuadé « que ces douze signes avec les mêmes noms avoient « été en usage en Egypte, sachant d'ailleurs très bien « que cet arrangement ne s'accordoit point avec l'état « de l'année en Égypte, où l'on a moissonné long-« temps avant la Vierge, et où il ne tombe point de « pluies au signe du Verseau, en tira cette double « conséquence : que les Égyptiens n'étoient pas les in-« venteurs du Zodiaque, mais qu'ils l'avoient emprunté « de l'orient, et que son invention remontoit ... à des « temps antérieurs à la dispersion des peuples ». (*Court de Gebelin*, *Hist. du Calend.*, *p.* 61-62.)

Le savant auteur du Monde primitif, adoptant le système de l'abbé Pluche, a vu dans les douze signes du Zodiaque, et dans les douze travaux d'Hercule, des allégories relatives à l'agriculture. Hercule est le soleil parcourant successivement les douze signes, et réglant par son cours les différents travaux des laboureurs.

On trouve, dans ses Allégories orientales, l'ingénieuse explication qu'il donne des douze travaux d'Hercule. (*Monde primitif*, *t. I*, *p.* 206-226.)

Le Zodiaque, avec tous les signes, ayant le soleil et la lune au milieu, désigne sur une médaille d'Alexandre-Sévere, et sur plusieurs autres, l'heureuse étoile des princes, et la conservation de tous les membres de l'état que le prince soutient, comme, dans l'opinion des anciens, les astres étoient soutenus par le Zodiaque.

(6) Émeraude. On distingue les émeraudes orientales, qui sont d'un verd foncé, d'une belle eau, bien rayonnantes, très dures, et très rares, et les émeraudes occidentales, dont la couleur est plus délayée, c'est-à-dire d'un verd clair et agréable à la vue. On n'est pas d'accord sur les lieux où se trouvent les premieres; les autres viennent d'Amérique et de quelques parties de l'Europe.

On a long-temps attribué à l'émeraude, la vertu superstitieuse de hâter l'enfantement, d'empêcher les symptômes du mal caduc, ou de se briser lorsqu'elle ne pouvoit vaincre le mal; d'arrêter, étant réduite en poudre, la dyssenterie, et de guérir les morsures des reptiles venimeux.

Une émeraude grosse comme un œuf d'autruche, étoit adorée au Pérou, par les habitants de la vallée de Manta; et comme les caciques faisoient accroire aux Indiens que l'émeraude déesse étoit bien aise qu'on lui présentât ses enfants, les Indiens apportoient une grande quantité d'émeraudes qu'ils déposoient dans le temple. Lors de la conquête du Pérou, les Espagnols

trouverent les filles de la déesse, mais la déesse mere se cacha si bien, qu'elle échappa toujours à leurs regards.

(7) JOURS. Hésiode fait le Jour frere de la Lumiere, et fils de l'Erebe et de la Nuit (*Théogonie*, *v.* 226). Cicéron dit que le Ciel est fils de l'Éther et du Jour (*Hemera*). Il fait mention d'une Vénus et d'un premier Mercure nés de l'union du Ciel et du Jour. Les anciens théogones font le Jour pere du Ciel, de la Terre, et de la Mer. Les Romains donnoient au souverain des Dieux le nom de Pere du Jour, *Dies-Piter*.

On distingue deux sortes de jours, le naturel et l'artificiel. Ce dernier est le temps de la lumiere qui est déterminé par le séjour du soleil sur l'horizon. L'autre, qu'on appelle aussi *jour civil*, est l'espace de temps que la terre emploie à faire une révolution sur son axe. Les Grecs le nomment *nicthemeron*, c'est-à-dire *nuit et jour*.

Les Égyptiens fixoient, comme la plupart des modernes, le commencement du jour à minuit; les Chaldéens, les Perses, les Syriens, et les Babyloniens, au lever du soleil; les Juifs, les Athéniens, et, de nos jours, les Chinois et quelques autres nations, au coucher du soleil; les anciens Umbriens, les anciens Arabes, et les astronomes modernes, à midi.

Les Grecs ne connurent, dans les premiers temps, que les parties du jour les plus naturelles, le matin, le midi, et le soir. Ils indiquoient les différentes parties du jour par les époques fixées de la vie

civile, ou par les opérations de l'agriculture. Ils disoient, par exemple: Lorsque les juges se levent de leur siege; lorsqu'on offre tel ou tel sacrifice; quand on revient du marché; lorsque le laboureur dîne; lorsqu'il délie ses bœufs, etc. Ils distinguerent ensuite les heures du jour par la grandeur de l'ombre qu'un stylet mesuroit. Enfin, ils eurent des horloges qui marquerent les heures, et le jour fut divisé en douze parties.

Les Romains, du temps de Romulus, ne distinguoient dans le jour que le lever et le coucher du soleil. C'est la seule distinction qui se trouve dans la loi des douze Tables. Ils partagerent ensuite le jour en deux parties égales. Ils ne connurent point le nom des heures avant l'an 477 de Rome; à cette époque, le consul Papirius Cursor fit placer, sur les murs du temple Quirinus, le premier cadran solaire qu'on eût connu jusqu'alors. Le jour fut divisé en douze heures, dont les six premieres se comptoient depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et les six dernieres depuis midi jusqu'à la nuit: ainsi les heures, variant pour leur durée avec les saisons, étoient plus longues en été et plus courtes en hiver. Les Romains comptoient leur jour civil d'un minuit à l'autre. (*Pline, l. VII.*)

Ils appeloient l'entrée de la nuit *primæ tenebræ*, selon Tite-Live, et selon Horace, *prima lumina*. Le temps qui suivoit étoit appelé *concubium* ou le coucher; le temps qui s'écouloit ensuite jusqu'à minuit, *intempestiva nox* ou *noctis silentium*; minuit, *media nox*; le temps qui suivoit, *gallicinium* ou le chant du coq; le temps qui précédoit la pointe du jour, *conticinium* ou le temps le

plus calme de la nuit; la pointe du jour, *diluculum;* le matin, qui duroit jusqu'à midi, *mane;* l'après-midi, *meridiei inclinatio;* le coucher du soleil, *solis occasus.*

La nuit étoit divisée en quatre parties qu'on appeloit *vigiliæ*, veilles. Chaque veille étoit composée de trois heures, plus ou moins longues, selon les saisons. Ainsi, les veilles d'hiver étoient plus longues que les veilles d'été. La premiere commençoit au coucher du soleil, et la seconde finissoit à minuit; la troisieme et la quatrieme occupoient le reste de la nuit jusqu'au lever du soleil. La division des veilles, principalement en usage dans les camps et pour le service militaire, avoit lieu au moyen de clepsydres ou horloges à eau.

Les Romains distinguoient, dans leurs mois, différentes sortes de jours, qui tous étoient renfermés dans ce qu'ils appeloient *dies fasti* et *dies nefasti*, c'est-à-dire des jours où il étoit permis au préteur d'entendre les parties et de rendre la justice, en prononçant ces trois mots, *do*, *dico*, *addico*, qui renfermoient toute sa juridiction (*Macrobe*); et des jours où le préteur ne pouvoit tenir son siege, et remplir les fonctions de sa charge. Ovide caractérise ainsi les jours fastes et nefastes :

Ille nefastus erit, per quem tria verba silentur;
Fastus erit, per quem, lege licebit agi.

Il y avoit trois sortes de jours fastes : ceux que l'on appeloit *priores*, où l'on rendoit la justice le matin, et qui devenoient néfastes l'après-midi; ils étoient mar-

qués, dans le calendrier, par ces deux lettres F. P. Les *fasti posteriores*, dont le matin étoit employé aux sacrifices, et l'après-midi aux affaires; on les distinguoit par les deux lettres N. P.; et les *fastes* proprement dits, destinés tout entiers aux affaires civiles. Les jours fastes et néfastes furent institués par Numa (*Tite-Live*). Les néfastes étoient marqués par une N. dans les calendriers. Le peuple les confondoit souvent avec les jours noirs et funestes, *dies atri*, que l'on appeloit aussi néfastes, parcequ'il étoit défendu de travailler à aucune affaire en public. Parmi les jours fastes et néfastes, les uns étoient consacrés au culte des Dieux et à la célébration des jeux en leur honneur; on les appeloit *dies sacri*, ou *festi* ou *feriæ*; d'autres étoient marqués pour les séances du sénat, *dies senatorii*; d'autres pour les assemblées du peuple, ou comices, pour l'élection des magistrats ou pour l'établissement des lois, *dies comitiales, quibus cum populo agi licet.* (*Macrobe*). Ces jours étoient marqués, dans le calandrier, par un C. D'autres, pour déclarer la guerre, ou pour combattre l'ennemi, ou pour répéter son bien, *dies prœliares.* (*Macrobe* et *Festus*); enfin les Romains avoient des jours appelés *intercisi*, c'est-à-dire moitié fastes et moitié néfastes, dans lesquels on pouvoit rendre la justice à certaines heures seulement, entre la victime égorgée et l'inspection de ses entrailles, *inter cæsa et porrecta* (*Varron*), et avant qu'on portât les entrailles de la victime sur les autels des Dieux. Ovide, dans ses Fastes, l. I, dit, en parlant de ces jours *intercisi*:

Qui jam fastus erit, manè nefastus erat.

Les jours marqués par quelque heureux évènement étoient appelés *dies candidi* ou *fausti*, et les jours signalés par quelque malheur public, *dies atri* ou *nefasti*. (*Ovid.*, *Fast.*, *l. I.*)

Cette distinction superstitieuse des jours heureux et des jours malheureux remonte à l'antiquité la plus reculée. Les Chaldéens et les Égyptiens furent les premiers à les observer. Les rois d'Égypte s'abstenoient de manger et d'expédier les affaires les plus urgentes le jour de la naissance de Typhon, qui étoit le troisieme jour de la semaine. Les Juifs avoient aussi leurs jours malheureux ; et Moïse mit ces jours au nombre des divinations que Dieu interdisoit à son peuple. On trouve dans le poëme d'Hésiode, intitulé *les Ouvrages et les Jours*, un catalogue des jours heureux et malheureux, dans lequel il classe, parmi ces derniers, le cinquieme jour de tous les mois, parcequ'à cette époque les Furies sortent de l'enfer et se promenent sur la terre. C'est ce qui a fait dire à Virgile : « N'entreprenez rien le cinquieme « jour ; c'est celui où naquirent Pluton et les Eumé« nides ; c'est celui où la Terre enfanta le géant Cée, « Japet, et le cruel Typhée, et toute cette race impie « qui conspira contre les Dieux ». Au nombre des jours heureux, Hésiode comptoit le septieme, comme étant celui de la naissance d'Apollon. Il regardoit encore comme des jours heureux, le huitieme, le neuvieme, le onzieme, et le douzieme jours de chaque mois. Platon tenoit le quatrieme jour pour heureux. Le peuple ne s'assembloit point, dans Athenes, le jeudi, qui passoit pour un jour malheureux.

Les Romains marquoient les jours heureux avec de

la craie ou de petits cailloux blancs, et les jours malheureux avec du charbon ou des cailloux noirs, *Dies cretâ aut carbone notandi*, dit Horace. On croit que les Romains reçurent cette superstition des Scythes, qui, lorsqu'ils alloient se coucher, mettoient dans leurs carquois une pierre blanche, s'ils avoient passé le jour sans inquiétude, ou une pierre noire, s'il leur étoit arrivé quelque chose de fâcheux.

Tous les lendemains des calendes, des nones, et des ides étoient regardés, à Rome, comme des jours funestes et malheureux. Voici, selon Tite-Live, ce qui donna lieu à cette antique superstition. L'an 363 de la fondation de Rome, les tribuns militaires voyant que les armes de la république recevoient de fréquents échecs, présenterent au sénat une requête tendant à demander qu'on examinât la cause des malheurs publics. Le sénat fit appeler le devin L. Aquinius, qui répondit que lorsque les Romains avoient été taillés en pieces, près du fleuve Allia, par les Gaulois, il fut fait aux Dieux des sacrifices le lendemain des ides de juillet, et qu'à Cremere, les Fabiens périrent tous pour avoir combattu un pareil jour. Le sénat, frappé de la réponse faite par le devin, de l'avis du college des pontifes, défendit de rien entreprendre à l'avenir, le lendemain des calendes, des nones, et des ides; et ces jours furent appelés *nefasti posteri*.

Les Romains regardoient encore comme des jours malheureux, celui où l'on sacrifioit aux mânes; les vulcanales, les saturnales, les féries latines; les ides de mars, parceque Jules-César fut assassiné en ce jour; la fête *Lemuria*, au mois de mai; les nones de juillet,

appelées *caprotines;* le quatrieme jour avant les nones d'août, époque de la sanglante bataille de Cannes; le quatrieme avant les nones d'octobre; le sixieme des ides de novembre, et plusieurs autres qui sont marqués dans le calendrier romain.

Indépendamment de ces jours néfastes, il en étoit d'autres que chacun estimoit malheureux par rapport à soi-même. Auguste n'osoit rien entreprendre le jour des nones. Vitellius ayant pris possession du pontificat le cinquieme des calendes d'août, Suétone et Tacite remarquent que les ordonnances qu'il rendit en ce jour, pour la religion, furent mal reçues, parcequ'à pareil jour étoient arrivés les malheurs de Cremere et d'Allia.

Cependant plusieurs Romains ne craignirent pas de s'élever au-dessus des superstitions de leur siecle. Jules-César fit passer des troupes en Afrique, quoique les augures semblassent le défendre. Lucullus combattit contre Tigrane aux nones d'octobre, quoiqu'à pareil jour Cépion eût été vaincu par les Cimbres; et il dit à cette occasion: « Je rendrai ces nones de bon au« gure pour les Romains ». Dion de Syracuse attaqua et vainquit Denys le Tyran, un jour d'éclipse de lune. On trouve, dans l'histoire, beaucoup d'autres exemples du mépris des grands hommes pour les superstitions populaires.

C'est à des observations historiques superstitieusement recueillies, qu'est due l'origine des jours heureux et malheureux. Le temple de Salomon, que les Babyloniens avoient brûlé le 8 septembre, le fut une seconde fois, le même jour, par Titus. C'est le jour

même de sa naissance que Timoléon vengea plus d'une fois Syracuse de la tyrannie des Carthaginois, par la défaite d'Amilcar et d'Annibal. Charles-Quint racontoit que le jour de la S.-Martin avoit été celui de ses plus grandes prospérités. Ce fut le jour de la Pentecôte que Henri III naquit, qu'il fut élu roi de Pologne, et qu'il parvint ensuite à la couronne de France. Sixte V observoit que le mercredi avoit signalé sa naissance, sa promotion au cardinalat, son élévation au saint-siege, et son couronnement. Louis XIII prétendoit que tout lui réussissoit le vendredi. Étrange et malheureuse foiblesse de l'esprit humain, dont les grands hommes n'ont pas toujours su se défendre!

Le Jour est représenté par Apollon parcourant, sur son char, le Zodiaque. Les quatre parties du Jour ont été symbolisées par les peintres, et chantées par les poëtes.

(8) Mois, en grec *Mené*, qui signifioit lune. Les anciens avoient divinisé le Mois; les Grecs l'adoroient sous le nom de *Men* ou *Mené;* les Latins, sous le nom *Lunus*. Le dieu Mois avoit un culte dans différentes contrées de l'Asie mineure, et particulièrement en Phrygie. On le trouve représenté, sur les médailles et sur les pierres gravées, sous la figure d'un jeune homme, avec le bonnet phrygien et le croissant autour des épaules. (*Strabon*, *liv. XII*, *et Lil. Gyraldi de Annis et Mensibus*). Le dieu Men avoit des temples dans la Perse où l'on juroit par le Men du roi, c'est-à-dire par sa fortune.

Dieux tutélaires des Mois chez les anciens : Janvier, Junon ; Février, Neptune ; Mars, Minerve ; Avril, Vénus ; Mai, Apollon ; Juin, Mercure ; Juillet, Jupiter ; Août, Cérès ; Septembre, Vulcain ; Octobre, Mars ; Novembre, Diane ; Décembre, Vesta.

Suivant Cicéron, le mot *mensis* vient de *mensura*, mesure, ou de *metiri*, mesurer : *Qui, quia mensa spatia conficiunt, menses nominantur.* (*De Natur. deor. lib. II.*)

M. Blondel, à qui l'on doit des recherches savantes sur l'histoire du calendrier, dit, en parlant de l'origine des mois, qu'après que les hommes eurent observé les changements journaliers de la lumiere et des ténebres, ils remarquerent le mouvement de la lune, qui paroît grande et lumineuse, décroît et disparoît dans un temps déterminé ; et ils appelerent mois cet espace de temps qu'elle emploie à parcourir la période entiere de ses diverses phases. Il est certain que les Hébreux, les Grecs, et les Romains, jusqu'à Jules-César, compterent le temps par les mois lunaires périodiques.

Moïse, Josué, les Juges, les Rois ne désignent les mois que par le premier, le second, le troisieme, et ainsi des autres. Ce ne fut que depuis la captivité de Babylone que les Juifs prirent les noms des mois des Chaldéens et des Perses, chez qui ils avoient demeuré si long-temps.

Mois hébreux : *Thisri*, *Ethanim* ou *Ethanion*, Septembre ; *Marhesvan* ou *Bul*, Octobre ; *Kisleu* ou *Kasleu*, Novembre ; *Tevet* ou *Tebeth*, Décembre ; *Shevet*

ou *Sabat*, Janvier ; *Adar*, Février ; *Nisan* ou *Abib*, Mars ; *Har* ou *Zio*, Avril ; *Sivan* ou *Siban*, Mai ; *Tammuz*, Juin ; *Ab*, Juillet ; *Elul* ou *Elu*, Août.

Les Grecs remarquoient attentivement le jour de la *néoménie* ou nouvelle lune ; c'étoit le premier jour de leurs mois. Ils divisoient les mois en trois parties ou décades, et à chacune ils recommençoient à compter par l'unité. Depuis le 20 jusqu'au 30, les Athéniens ne comptoient pas en ajoutant un jour à l'autre, mais en diminuant, comme fait le croissant de la lune. Ils ne divisoient pas leurs mois, comme les Romains, en calendes, en nones, et en ides : ces noms étoient inconnus dans la Grece ; et de là vint le proverbe *envoyer aux calendes grecques*.

Noms des mois attiques : *Gamelion*, Janvier ; *Anthesterion*, Février ; *Elaphebolion*, Mars ; *Munichyon*, Avril ; *Thargelion*, Mai ; *Scirrophorion*, Juin ; *Hecatombeon*, Juillet ; *Metagitnion*, Août ; *Boedromion*, Septembre ; *Maimacterion*, Octobre ; *Pyanepsion*, Novembre ; *Posideon*, Décembre. Lorsque, tous les trois ans, les Athéniens ajoutoient un treizieme mois à leur année, ils l'appeloient *Posideon posterior* ou second. Tous ces noms des mois attiques avoient leur signification qui se rapportoit à quelque fête ou à quelque cérémonie. Le premier tiroit son nom des *Gamelia*, fêtes des noces en l'honneur de Junon ; le second, des *Anthesteria*, fêtes en l'honneur de Bacchus ; le troisieme, des *Helaphebolia*, fêtes en l'honneur de Diane ; le quatrieme, des fêtes *Munychia*, consacrées à la même déesse ; le cinquieme, des fêtes du Soleil, appelées *Thargelia* ; le sixieme, des *Scirrophoria*, fêtes

consacrés à Minerve; le septieme, des fêtes des grands sacrifices, dites *Hecatombea;* le huitieme, des fêtes d'Apollon, *Metagitnia;* le neuvieme, de *Boedromia*, prompt secours que quelque divinité avoit sans doute accordé aux Athéniens; le dixieme portoit le nom de Jupiter *Orageux;* le onzieme étoit ainsi nommé des feves cuites que l'on offroit à Apollon, à la fête des *Pyanepsia;* le douzieme étoit consacré à Neptune, que les Grecs appeloient *Posideon.*

Comme l'histoire ne nous a conservé de complets que les mois attiques et ceux des Macédoniens, nous donnerons ici ces derniers: *Beritius*, Janvier; *Dystrus*, Février; *Xanticus*, Mars; *Artemisius*, Avril; *Dœesius*, Mai; *Panemus*, Juin; *Lous*, Juillet; *Gorpineus*, Août; *Hyperberetæus*, Septembre; *Dius*, Octobre; *Appellæus*, Novembre; *Andygnæus*, Décembre.

Les Romains divisoient leurs mois en trois parties, qu'ils appeloient calendes, nones, et ides. La division en semaines leur étoit inconnue.

Les calendes, *calendæ*, d'où est venu le mot calendrier, arrivoient toujours le 1er de chaque mois avec la premiere apparition du croissant de la lune; et comme la nouvelle lune ne revenoit pas chaque mois le même jour, et qu'elle arrivoit ou plus tôt ou plus tard, on étoit obligé d'attribuer plus de jours à un mois qu'à un autre, et les nones changeoient selon le mois. Le jour des calendes, un des petits pontifes appeloit le peuple au Capitole, pour lui annoncer les fêtes qu'on célébreroit dans le mois, et combien il y auroit de jours jusqu'aux nones, ce qu'il faisoit en prononçant à haute

voix le mot *calo*, autant de fois qu'il devoit y avoir de jours. Les calendes étoient consacrées à Junon, comme le dit Ovide, *Fast.*, *l. I* :

> Vindicat Ausonias Junonis cura calendas.

Les calendes de janvier étoient les plus célebres comme ouvrant l'année. Les Romains se faisoient alors des souhaits et des compliments, et s'envoyoient des présents qu'ils appeloient *strenæ*; d'où est venu le mot étrennes. (*Festus*). Ovide dit encore à ce sujet (*Fast.*, *l. I*) :

> Cur læta tuis dicuntur verba calendis,
> Et damus alternis, accipimusque preces ?

Les nones, *nonæ*, étoient ainsi appelées parcequ'elles comprenoient neuf jours. En janvier, février, avril, juin, août, septembre, novembre, et décembre, qui n'avoient que vingt-neuf jours dans le calendrier de Numa, les nones tomboient au cinquieme jour du mois. En mars, mai, juillet, et octobre, qui avoient trente-un jours, les nones arrivoient le septieme. Dans les huit mois, où il n'y avoit que quatre jours avant les nones, le lendemain des calendes, ou le 2 du mois, se datoit *postridie calendas*, ou *quarto nonas*; on sousentendoit la préposition *ante*. On datoit le trois *tertio nonas*, et le quatre *pridie nonas*, ou jour avant les nones. Dans les quatre mois où il y avoit six jours avant les nones, on datoit le lendemain des calendes *postridie calendas*, ou *sexto nonas*, et ainsi des autres, en rétrogradant jusqu'au 6, qu'on datoit *pridie idus*, le jour avant les ides. Les nones n'étoient dédiées à au-

cune divinité, *nonarum tutela ded caret.* (*Ovide*); mais le peuple les observoit religieusement en mémoire du roi Servius, qui étoit né à pareil jour.

Les ides, *idus*, du vieux mot toscan *iduare*, qui signifioit diviser, étoient ainsi appelées parcequ'arrivant le 13 dans les huit mois qui avoient les nones le 5, et le 15, dans les quatre mois qui avoient les nones le 7, elles partageoient le mois en deux parties égales. Les ides de chaque mois duroient huit jours. Elles étoient consacrées à Jupiter, à qui l'on immoloit une brebis blanche, comme nous l'apprend encore Ovide (*Fastes, l. I*):

Idibus alba Jovi, grandior agna cadit.

Après les ides, on comptoit combien il restoit de jours jusqu'aux calendes, c'est-à-dire jusqu'au 1er du mois suivant. Les huit mois qui n'étoient que de vingt-neuf jours, n'avoient que quatre jours de nones, et dix-huit jours depuis les ides jusqu'aux calendes, ou 1er du mois suivant. Les quatre mois qui avoient trente-un jours et six de nones, ne comptoient que dix-sept jours depuis les ides jusqu'aux calendes. Le lendemain des ides se datoit *postridie idus*, ou *decimo septimo*, *decimo octavo calendas*, en sous-entendant la préposition *ante*. On datoit les autres jours en diminuant jusqu'au dernier du mois, que l'on appeloit *pridie calendas*, le jour avant les calendes. On célébroit à Rome, avec solennité, les jours des calendes, des nones, et des ides de chaque mois.

Les Romains conserverent cette maniere de compter les jours des mois, d'après le calendrier de Numa, jus-

qu'à la réformation faite par Jules-César, qui rendit l'année presque purement solaire, de lunaire qu'elle avoit été jusqu'alors.

Mois romains : *Januarius*, Janvier, ainsi nommé de Janus, dieu du temps; *Februarius*, Février, de la fête *Februale*, ou purification; *Martius*, Mars, du dieu Mars, auquel il étoit consacré; *Aprilis*, Avril, du mot latin *aperire*, ouvrir, parceque c'est dans ce mois que la terre ouvre son sein et devient féconde; *Maius*, Mai, de *Maïa*, mere de Mercure; *Junius*, Juin, de Junon; *Julius*, Juillet, de Jules-César. Ce mois étoit appelé précédemment *Quintilis*, parcequ'il est le cinquieme en commençant par celui de Mars. *Augustus*, Août, de l'empereur Auguste. Son nom antérieurement étoit *Sextilis*, ou sixieme mois. *September*, Septembre, ou septieme mois; *October*, Octobre, ou huitieme mois; *November*, Novembre, ou neuvieme mois; *December*, Décembre, ou dixieme mois. Ainsi les noms des six derniers mois du calendrier de Numa, n'indiquoient que le rang qu'ils y tenoient, lorsque l'année commençoit par le mois de Mars.

Le sénat vouloit donner le nom des successeurs d'Auguste aux mois qui suivoient celui d'Août; mais Tibere lui-même crut devoir se refuser à cette flatterie, et ne voulut point consentir à donner son nom au mois de Septembre, ni à ce que Livius donnât le sien au mois d'Octobre : *Intercessit ne mensis September Tiberius, October Livius, vocarentur.* (*Tit.-Liv.*)

(9) Année, temps que le soleil emploie à parcourir les douze signes du Zodiaque. Les Égyptiens, les Chal-

déens, et les Assyriens furent les premiers peuples qui réglerent leurs années par le cours du soleil. Ils les diviserent en douze mois qui ne formoient que trois cents soixante jours, auxquels Thot ou Mercure en ajouta cinq, pour former le nombre de trois cents soixante-cinq jours que le soleil met à parcourir les douze signes.

Le commencement de l'année des Hébreux étoit fixé au mois de *Nisan*, qui est vers l'équinoxe du printemps, et qui répond en partie au mois de mars, et en partie au mois d'avril. C'étoit l'époque de la sortie d'Égypte, et de la délivrance de la servitude des Juifs sous les Pharaons.

Ce ne fut qu'au temps d'Homere que l'année des Grecs fut formée de douze mois lunaires. Dans les temps antérieurs, leurs années étoient fort inégales. Les uns ne les composoient que de quatre mois; les Arcadiens faisoient une année de chacune des quatre saisons; les Cariens et les Acarnaniens formerent leur année quelquefois d'un mois, et quelquefois de six. Thalès, le premier, institua l'année des Grecs à l'instar de celle des Égyptiens. Les peuples de la Grece ne commençoient pas l'année à la même époque. Les uns en fixoient l'ouverture au lever des Pléiades, c'est-à-dire au commencement de l'été, et les autres à l'équinoxe du printemps.

Ce fut pour corriger les inégalités de la lune et du soleil que les Grecs ajouterent d'abord à la fin de chaque deuxieme année, un mois intercalaire de vingt-deux jours, qu'ils appeloient *embolisme*, ou mois ajouté; mais cette méthode étant insuffisante, ils re-

mirent leur intercalation à la quatrieme année; et, pour en rendre la mémoire plus solennelle, ils la consacrerent par l'institution des jeux olympiques, au temps d'Iphytus. Ces jeux, où toute la Grece s'assembloit tous les quatre ans, donnerent lieu à supputer les temps par les olympiades, qui étoient chacune de quatre années. Dans la suite, les Grecs reconnurent que les olympiades ne renfermoient pas toutes les inégalités qui se trouvent dans les périodes du soleil et de la lune; aux périodes de quatre années, ils en substituerent d'autres de huit, et puis de onze années; mais ces divers changements amenerent une confusion qui dura jusqu'à la découverte du célebre Méthon. Il remarqua que les différentes mutations qui se rencontrent entre les mouvements du soleil et de la lune, s'accomplissent dans le terme de dix-neuf ans; et qu'à la fin de cette période, ces astres repassent par les mêmes endroits où ils s'étoient rencontrés auparavant. La période de Méthon fut reçue avec tant de satisfaction, par les Athéniens, qu'ils la firent écrire en lettres d'or, au milieu de la place publique; ce qui fit appeler cette période *nombre d'or;* elle fut adoptée par presque tous les peuples de l'antiquité, et l'Église chrétienne en introduisit l'usage dans son calendrier.

Les anciens peuples du Latium ne connurent pas la division de l'année en douze mois; on n'en trouve du moins aucun vestige sous les regnes fabuleux de Saturne, de Janus, et de Picus. Sous Romulus, l'année n'étoit composée que de trois cents quatre jours, partagés en dix mois, qui commençoient par celui de mars, et continuoient dans le même ordre qu'ils tien-

nent aujourd'hui. Mais cette année ne se trouvant conforme ni au cours du soleil, qui est de trois cents soixante-cinq jours, cinq heures, quarante-neuf minutes, ni à celui de la lune, qui fait sa révolution en trois cents cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes, Numa adopta ce dernier nombre de jours pour régler l'année, et il y ajouta un jour, parcequ'il aimoit le nombre impair. Ensuite retranchant six jours de chacun des mois qui auroient été de trente-cinq ou trente-six jours, il en forma deux nouveaux mois, dont l'un, janvier, avoit vingt-neuf jours, et l'autre, février, en avoit vingt-huit. Février fut alors le premier mois de l'année, et janvier le dernier mois. Dans la suite, février fut mis après janvier. Mais comme l'année solaire surpassoit, tous les ans, l'année lunaire de douze jours et quelques heures, on inséroit, tous les deux ans, un mois intercalaire qui étoit alternativement de vingt-deux et de vingt-trois jours, et on le plaçoit après le 23 février. On donnoit à ce mois le nom de *Mercedonius*, en l'honneur de la déesse *Mercedona*, qui présidoit aux marchandises et aux paiements. Cependant Numa ayant fait cette année lunaire trop longue d'un jour, elle ne fut plus conforme au cours du soleil; et, sous Servius Tullius, il fut arrêté que, tous les vingt-trois ou vingt-quatre ans, on passeroit le mois *Mercedonius*.

Comme les embolismes ou intercalations dépendoient des pontifes, qui, selon leur caprice, intercaloient tantôt beaucoup et tantôt peu de jours, il arriva que, du temps de César, le commencement de l'année se trouva reculé de trente-sept jours. Ce fut pour re-

médier à cette confusion, que César, aidé du mathématicien Soligene, réformant le calendrier de Numa, composa l'année de trois cents soixante-cinq jours et six heures; et de ces six heures qui restoient à la fin de chaque année, il forma un jour entier, qui fut ajouté à chaque quatrieme année, dans laquelle on comptoit deux fois le sixieme des calendes *bis sexto calendas*; d'où sont venus les mots de *bissexte* et *bissextile*. Cette réformation célebre, à laquelle commence l'année qu'on appelle *Julienne*, du nom de Jules-César, eut lieu l'an 708 de la fondation de Rome, et 45 ans avant l'ere chrétienne. Elle a subsisté jusqu'à la derniere réformation introduite par le calendrier grégorien.

L'an de la réformation faite par Jules-César, fut appelé *annus confusionis*, l'an de confusion, parce-qu'il fut de 402 jours. Les pontifes, à qui on avoit confié le soin du nouveau calendrier, se tromperent en laissant bissextile la troisieme au lieu de la quatrieme année; et dans l'espace de trente-six ans, au lieu de neuf années bissextiles, ils en firent douze. Auguste s'appercevant de cette erreur, ordonna que, pendant douze ans, on omettroit un bissexte, c'est-à-dire que ces douze années seroient de trois cents soixante-cinq jours seulement, afin d'absorber, par ce moyen, les trois jours superflus, et de remettre le calendrier dans l'ordre de la derniere réformation. Il fut alors statué que, dans la suite, on compteroit trois années communes entre deux bissextes. L'an de cette correction fut appelé *annus Augustanus*; et ce fut pour en consacrer la mémoire, que le mois *sextilis* prit le nom d'*Auguste*.

Il y a donc eu trois sortes d'années chez les Romains; celle de Romulus, composée de dix mois, et qui commençoit au mois de mars; celle de Numa, qui ajouta les mois de janvier et de février; et celle de Jules-César, qui ajouta dix jours à l'année de Numa. Ces dix jours furent ainsi distribués; deux à chacun des mois de janvier, août, et décembre, et un à chacun des mois d'avril, juin, septembre, et novembre.

Au commencement de chaque année, le préteur de Rome attachoit, dans le temple, un grand clou, appelé *clavis annalis*. Il servoit à fixer la chronologie, avant l'invention ou la connoissance de l'écriture; et cet usage se soutint ensuite par respect pour l'antiquité.

Dans un concile tenu en 743, aux Estines, palais des rois d'Austrasie, sous le regne de Carloman, on commença à compter les années depuis la naissance de J. C. Cette époque, que Bede employa depuis dans son Histoire, a pour auteur Denys, né en Scythie, et qui fut, à cause de sa taille, surnommé le petit. Il mourut vers l'an 540, et son cycle est de l'an 526.

L'année commençoit, en France, le samedi saint après vêpres. Ce ne fut qu'en 1564, que Charles IX, par la fameuse ordonnance de Roussillon, fixa le commencement de l'année au 1er janvier. Le parlement de Paris ne consentit à ce changement que vers l'an 1567.

Les Arabes et les Sarrasins régloient leur année sur le cours de la lune. Les Turcs suivent encore cet usage aujourd'hui; en sorte que leur année n'est que de trois cents cinquante-quatre jours; et comme il y a un excédant de huit heures quarante-huit minutes, qui font

onze jours dans l'espace de trente années, ils ajoutent ces onze jours par le moyen d'un cycle de trente ans, de l'invention des Arabes.

La derniere réformation du calendrier eut lieu l'an 1582, sous le pontificat de Grégoire XIII. Les conciles de Constance, de Bâle, et le cinquieme de Latran avoient reconnu la nécessité de corriger les erreurs qui s'étoient glissées dans le calendrier; elles étoient si considérables, que les fêtes de l'Église n'étoient plus célébrées dans leur temps; et que celle de Pâques, au lieu de demeurer fixée entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se seroit trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Sixte V avoit employé au projet de la réformation du calendrier, Regiomontanus, qui mourut occupé de ce travail. Un mathématicien romain, Louis Lillio, trouva le moyen de rétablir l'ordre dans le calendrier, en retranchant dix jours à l'année 1582, et en prévenant les dérangements qui auroient pu survenir dans les années suivantes. La gloire de cette réforme appartint à Grégoire XIII. Mais il eut plus de peine à la faire adopter par les nations de l'Europe, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Les protestants la rejeterent uniquement parcequ'elle venoit de Rome. Ils craignoient en recevant des lois dans l'astronomie, d'en recevoir bientôt dans la religion. Une partie de l'Allemagne, la Suede, le Danemarck, l'Angleterre s'opiniâtrerent à suivre l'ancien calendrier; et de là vint l'usage d'ajouter aux dates, les termes de *vieux style* pour ceux qui suivoient l'année *Julienne*, et de *nouveau style* pour les peuples qui avoient adopté

le calendrier grégorien. La France et les Pays-Bas refuserent d'abord cette heureuse réforme, qu'il eût fallu recevoir des Turcs, a dit un homme d'esprit, s'ils l'avoient proposée. Mais si le sort des vérités utiles est d'être d'abord méconnues et rejetées, le temps assure leur triomphe. Ce n'est que depuis quelques années que les Anglais et les protestants de l'Allemagne et du nord ont adopté le calendrier grégorien ; mais les Russes ont jusqu'à ce jour refusé de le recevoir. Cependant, en 1700, Pierre-le-Grand ordonna que l'année, qui commençoit au mois de septembre, commenceroit désormais au 1er janvier. Cette même année, les savants disputoient, en France, si le siecle devoit commencer en 1700 ou 1701.

Les Égyptiens représentoient l'année par un palmier, qui avoit douze branches ; et les Grecs, par un serpent qui forme un cercle et mord sa queue. Les anciens, dans leurs fêtes, personnifioient l'année par un homme porté sur un char rapide, qui rouloit sans bruit, pour exprimer la marche insensible du temps. L'année étoit encore représentée par une figure panthée (c'est-à-dire ornée des symboles de plusieurs divinités). Les douze signes du Zodiaque étoient tracés sur un bandeau qui ceignoit son front. Elle tenoit dans sa main, ou l'on voyoit à ses pieds, une couronne de fleurs, une gerbe, des raisins, et un vase rempli de feu, attributs des quatre saisons. Pour désigner les saisons chaudes et froides, l'Année, nue jusqu'à la ceinture, avoit le reste du corps couvert. Les quatre Saisons étoient attelées à son char.

(10) Siecles. Le Phénix, oiseau fabuleux, qui, au

bout de cent ans, termine volontairement sa carriere sur un bûcher, renaît sur-le-champ de ses cendres, et recommence une nouvelle vie, est l'emblême des siecles qui s'écoulent, meurent, et renaissent sans cesse dans l'abyme des âges. On représente le Siecle, terme de la plus longue durée de la vie humaine, sous les traits d'un vieillard décrépit.

(11) Heures. Homere les appelle les ministres du Soleil, les portieres du Ciel. Les poëtes ont feint que les Heures prenoient soin des chevaux du Soleil, parcequ'elles naissent du cours de cet astre, ou plutôt parcequ'il sert à les mesurer et à les distinguer.

Les anciens peuples de la Grece donnoient le nom d'heures aux saisons de l'année; ils n'en admettoient que trois, Dicé, Irene, et Eunomie, qui figuroient le printemps, l'été, et l'hiver. Elles étoient compagnes des Graces et des Parques. Selon Hésiode et Apollodore, les Heures sont filles de Jupiter et de Thémis; elles sont nées au printemps. Selon Théocrite, les Heures sont les plus lentes de toutes les divinités, mais elles apportent toujours quelque chose de nouveau. Homere dit que la fonction des Heures est d'ouvrir les portes du Ciel et de l'Olympe; et lorsqu'elles ouvrent ces portes d'éternelle durée, elles écartent ou rapprochent le nuage épais qui leur sert de barriere. (*Iliade, l.* 5, *v.* 749). Le poëte entend, par le ciel, la région éthérée que les saisons semblent gouverner.

L'automne ayant été ajouté aux trois anciennes saisons, deux nouvelles Heures furent chargées de veiller aux fruits et aux fleurs; et on les nomma Carpo et Thalatte.

Enfin le jour fut divisé en douze parties égales, et bientôt on compta un pareil nombre d'Heures qu'on appela les douze sœurs. Elles étoient toutes au service de Jupiter. On les voyoit, dit Pausanias, sur la tête d'une statue de ce dieu, avec les Parques, pour exprimer que les heures, les saisons, et le temps lui obéissent, et dépendent de sa volonté.

Les anciens Hébreux partageoient le jour en quatre parties, le matin, le midi, la premiere et la seconde vêpres. Ils divisoient la nuit en trois parties qu'ils appeloient le soir, minuit, et la garde du matin. Ils ne connoissoient pas la division du jour par heures. Dans les Septante, comme dans Hésiode et dans Homere, les heures indiquent les saisons.

Les Athéniens honoroient les heures comme des divinités. Les amphictyons leur avoient élevé un temple dans Athenes. On célébroit, en leur honneur, une fête nommée *Horaea*; elles avoient aussi part aux Thargelies. (1)

Les Grecs avoient pris des Égyptiens la division du

(1) Fêtes célébrées en l'honneur d'Apollon et de Diane, comme auteurs de tous les fruits de la terre, dont on leur offroit les prémices, cuits dans un vase nommé *thargelos*. Les Athéniens croyoient expier, dans ces fêtes, tous leurs crimes par un crime plus grand, c'est-à-dire, par le sacrifice de deux hommes, ou d'un homme et d'une femme, qu'on avoit eu soin d'engraisser auparavant. Ces victimes portoient des colliers de figues seches; leurs mains en étoient remplies; et on les frappoit avec des branches de figuier sauvage, avant de les brûler et de jeter leurs cendres dans la mer.

jour par heures; mais cette division étoit encore inconnue aux Romains avant la premiere guerre punique. Ils comptoient alors douze heures pour le jour et douze pour la nuit, faisant commencer leur premiere heure lorsqu'il est à-peu-près, chez nous, six heures du matin : de sorte que leur sixieme heure étoit notre midi, leur septieme, une heure après midi, etc. Quant aux heures de la nuit, ils les partageoient en quatre parties égales, qui contenoient chacune trois heures, et qu'ils nommoient veilles. Ils divisoient aussi quelquefois les douze heures en quatre parties égales, qu'ils appeloient la premiere, la seconde, la troisieme, et la quatrieme heure. Lorsqu'ils eurent reçu l'usage des horloges et des cadrans, les heures ne furent plus appelées *horæ*, mais *signa*, c'est-à-dire, marques rangées en ordre sur le cadran où elles étoient gravées.

Les heures furent inconnues aux Romains pendant trois cents ans (1). Il n'est fait mention, dans la loi des douze Tables, que du lever et du coucher du soleil, comme division du jour (2). L'an 477 de la fondation de Rome, le jour fut partagé en deux parties égales, par le moyen du cadran solaire que Papirius Cursor fit placer à la muraille du temple Quirinus. (*Voyez*

(1) Horarum nomen non minùs annos trecentos Romæ ignoratum esse credibile est : nam in duodecim Tabulis nunquam nominatas horas invenias, ut in aliis postea legibus. (*Censorinus.*)

(2) Duodecim Tabulis, ortus tantùm et occasus nominantur. (*Plin.*)

note 7, art. Jour). Il n'étoit permis de parler d'affaires au peuple et de rendre la justice, qu'entre le lever et le coucher du soleil. L'heure du bain, du moins dans les endroits publics, étoit fixée, en été, à la huitieme heure, c'est-à-dire la seconde après midi, et en hiver à la neuvieme, c'est-à-dire à trois heures après midi. Martial dit que lorsqu'on laissoit passer l'heure du bain, qui étoit annoncée par une cloche appelée *tintinnabulum*, on ne pouvoit plus se baigner que dans l'eau froide de la fontaine appelée *virgo :*

Redde pilam, sonat æs thermarum; ludere pergis?
Virgine vis solâ lotus abire domum?

Les avocats plaidoient à la troisieme heure, comme le remarque le même poëte:

Exercet raucos tertia causidicos.

L'heure du repas suivoit immédiatement celle du bain. L'heure du déjeûner étoit la troisieme. Celle du dîner, *prandium*, ne fut pas toujours la même.

Selon Ovide et Philostrate, on représentoit les Heures dansant en rond avec des vêtements courts, légers, et retroussés; elles avoient les cheveux déliés, et le visage coloré, emblême de leur agitation. Les modernes représentent les Heures avec des ailes de papillon; elles sont accompagnées de Thémis, et soutiennent des horloges ou des cadrans. Chacune des douze Heures du jour et des douze Heures de la nuit a, dans l'iconologie, des attributs particuliers.

(12) Printemps, premiere saison de l'année. Les

païens en firent une divinité qu'ils adorerent, les uns sous le nom de Flore, les autres sous celui de Vertumne. Le printemps fut consacré à Vénus, comme étant la saison du renouvellement de l'espece de la plupart des animaux. C'est ce qui avoit fait croire aux anciens que le monde avoit commencé d'exister au printemps. Cette saison étoit aussi consacrée aux Muses.

On appeloit printemps sacré, *ver sacrum*, chez les Romains, un vœu par lequel on consacroit aux dieux tout ce qui devoit naître depuis le 1[er] mars jusqu'au 1[er] mai. Festus et Strabon observent que les peuples d'Italie avoient recours à ce vœu dans les dangers extrêmes et publics, et qu'ils y comprenoient non seulement le bétail né dans cet espace de temps, et dont on avoit soin de particulariser les différentes especes, mais encore les enfants qu'ils élevoient jusqu'à l'âge de l'adolescence, et qu'ils couvroient d'un voile à cette époque, avant de les envoyer chercher d'autres habitations. Il falloit, pour faire un semblable vœu, le consentement du peuple. *Injussu populi vovere non posse*, dit Tite-Live. Les Romains demandoient ce consentement par une formule particuliere.

On symbolise le Printemps par un jeune homme couronné de fleurs, ayant à côté de lui un arbrisseau qui se couvre d'un tendre feuillage. Souvent le Printemps est représenté sous la figure de la déesse Flore; il est encore désigné par une chasse de cerf. On trouve, dans les anciens monuments, divers emblêmes de cette saison des poëtes et des amours. Vir-

gile en a fait une charmante description dans le second livre des Géorgiques (*v.* 323-338.)

(13) Été. Cette saison est représentée, dans les peintures d'Herculanum, par une figure dont la draperie est jaune, et qui tient un hoyau à plusieurs pointes. Dans les quatre saisons de la *villa Albani*, on voit l'Été courir tenant un flambeau dans chaque main. Les anciens lui donnoient une tunique jaune, pour désigner la maturité des moissons, et un manteau bleu céleste indiquant la sérénité du ciel dans cette saison. Quelquefois l'Eté tenoit une feuille de trefle ou une couronne à la main. Les modernes représentent cette saison par une jeune fille légèrement vêtue, couronnée d'épis, tenant d'une main une torche allumée, et de l'autre une corne d'abondance.

(14) Automne, divinité allégorique, la même que Pomone. Quelquefois l'Automne est représentée sous le symbole de Bacchus ou d'une Bacchante; les anciens la désignoient aussi par une chasse aux tigres. Suivant les poëtes, l'Automne est l'âge viril de l'année. Les modernes la représentent couronnée de pampres, tenant d'une main une grappe de raisin, et de l'autre une corne d'abondance, ou une corbeille remplie de fruits. Rousseau et Saint-Lambert ont décrit poétiquement l'Automne, le premier dans une ode au comte de Bonneval, le second dans le troisieme chant du poëme des Saisons.

(15) Hiver. Les anciens représentoient l'Hiver sous la figure d'une femme qui couvre sa tête d'un pan de sa robe. Les modernes le représentent par un vieillard qui se chauffe, ou par un vieillard couvert de glaçons, ayant la barbe et les cheveux blancs, et dormant dans une grotte. On donne pour emblême à cette saison une couronne de branches seches, une chasse au sanglier, ou un marcassin, une pomme de pin, etc. Dans une composition allégorique, Doyen a peint poétiquement l'Hiver: sur un rocher glacé, les Vents ayant rassemblé tous les frimas, attaquent Cybele représentant la terre avec ses attributs. Le char de la déesse est brisé, et ses lions effrayés se pressent autour d'elle pour la défendre.

(16) Les anciens n'ont pu bien connoître le cours des astres, parcequ'ils manquoient de bons instruments pour les observer. Il est faux que le ciel et les astres aient un cours opposé d'occident en orient; mais cette erreur d'Ovide étoit celle du siecle où il vivoit.

(17) Taureau, second signe du Zodiaque. Selon une tradition adoptée par Euripide, dans sa tragédie de *Phrixus*, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, le Taureau céleste est celui dont Jupiter avoit pris la forme pour enlever Europe. Ovide (*Fast.*, *l. V*) et plusieurs autres ont prétendu que ce signe représente Io cachée sous la forme d'une génisse. Dans les siecles fabuleux, le Taureau étoit le premier des signes du Zodiaque. Il annonçoit le commencement de l'année.

Virgile, dans ses Géorgiques (*l. I, v.* 217), marque son lever héliaque comme l'époque du printemps:

> Candidus auratis aperit cum cornibus annum
> Taurus, et averso cedens Canis occidit astro.

Le Taureau étoit, dans le Zodiaque, le symbole du labourage. C'est sur lui que furent imaginées, par les anciens, les fables de Bacchus aux cornes de bœuf, d'Osiris, d'Io, et d'Europe. Les astrologues appeloient le signe du Taureau la *maison de Vénus.*

(18) SAGITTAIRE, *Arcitenens*, neuvieme signe du Zodiaque. Les anciens croyoient que cette constellation avoit la figure d'un Centaure; mais ils n'ont pas tous pensé qu'elle représentât le Centaure Chiron. Quelques uns ont prétendu que les Centaures ne lançant point les fleches appelées *sagittæ* par les Latins, la constellation du Sagittaire représentoit Crotus, fils d'Euphemé, nourrice des Muses, qui fut grand chasseur, et que Jupiter, à la priere des neuf filles de Mémoire, plaça parmi les astres après sa mort

Le Sagittaire, armé d'un arc et lançant une fleche, exprime la rapidité des vents et la violence du froid dans le mois de novembre. Les Égyptiens voulurent désigner ainsi le retour des vents étésiens, qui commencent à souffler dans le mois qui précede le solstice d'été, et les débordements du Nil, dont on leur attribuoit la cause.

Il ne faut pas confondre le Sagittaire avec une autre constellation appelée *Sagitta*, qui est la dixieme des

quinze constellations méridionales connues des anciens. (*Voyez* CHIRON, note 133.)

(19) LION, nom donné au cinquieme signe du Zodiaque, parceque le soleil y entre dans la saison la plus ardente et la plus seche de l'année. La couleur fauve du lion étoit l'image de celle des moissons. Les Chaldéens l'appeloient le premier des corps célestes, *principium cœlestium*, parceque sans doute autrefois le tropique passoit dans cette constellation. Quelques auteurs ont cru qu'elle indiquoit la force de la végétation en Égypte, à l'époque où le soleil s'en approchoit, après avoir quitté le solstice d'hiver. Suivant les anciens mythographes, ce signe représentoit le lion de la forêt de Némée. Cette constellation est, selon M. de Lalande, à 45 degrés de la grande Ourse. Elle forme un grand trapeze, où l'on remarque sur-tout une des quinze étoiles de la premiere grandeur appelée *Regulus*, ou cœur du lion. La queue du Lion est une étoile de la seconde grandeur, qui est à 15 degrés de Regulus, vers l'orient.

(20) SCORPION, en grec *Scorpios*, huitieme signe du Zodiaque. Il est appelé, dans Aratus, *fera magna*, parcequ'il est un des signes qui occupent le plus d'espace dans le ciel. La Balance est appelée, par quelques auteurs, les *serres du Scorpion*, parcequ'autrefois le Scorpion formoit deux signes célestes, l'un par ses serres, l'autre par sa queue, et que la Balance a été substituée aux serres du Scorpion. Ce signe répondoit,

chez les anciens, au mois d'avril et au commencement du mois de mai. Les Égyptiens, dont tous les calendriers étoient météréologiques, ne se bornoient pas à peindre, dans les cieux, les principales époques de l'année astronomique et rurale, ils y traçoient aussi les phénomenes périodiques de leur climat. Le Scorpion offre naturellement l'idée du venin ou des maladies; il devoit donc être l'emblême de l'état de l'air en Égypte, à cette époque de l'année où souffloit de l'Éthiopie un vent furieux et pestilentiel qui portoit par-tout le ravage, les maladies et la mort. Dans les hiéroglyphes égyptiens, on voit lutter ensemble le crocodile et le scorpion. La victoire appartient tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Les Égyptiens désignoient un vainqueur seul par le lézard ou le scorpion; un vainqueur prompt, par le crocodile; un vainqueur lent par le scorpion. (*Horapoll.*)

Les mythographes racontent que la Terre indignée de la présomption du géant Orion, célebre chasseur, qui s'étoit vanté qu'aucune bête ne pouvoit lui résister, produisit un scorpion qui le piqua au talon, et le fit mourir; et que Jupiter plaça ce petit animal parmi les astres, pour apprendre aux hommes à se défier de leurs forces. Quelques poëtes prétendent que le Scorpion fut le ministre de la vengeance de Diane, qu'Orion avoit voulu insulter. Le lever du Scorpion fait coucher Orion; et voila sans doute le fondement de la fable.

(21) Cancer, quatrieme signe du Zodiaque. Suivant les mythologues, ce signe représente l'Écrevisse que

Junon envoya contre Hercule, lorsqu'il combattoit l'hydre de Lerne. L'Écrevisse mordit au pied le héros, qui la tua, et Junon la plaça parmi les astres.

Lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer, il paroît suspendre sa marche pendant huit jours, et c'est alors qu'arrive le solstice d'été. Le soleil retourne ensuite sur ses pas, vers l'équateur ; et les anciens ont sans doute voulu désigner, par l'Écrevisse, cette marche rétrograde : « Voici, dit Macrobe, les motifs qui « ont fait donner, aux deux signes que nous appelons « les portes du soleil (les deux solstices), les noms de « chevre sauvage (Capricorne) et d'Écrevisse (Cancer). L'Écrevisse est un animal qui marche à reculons et obliquement; de même le soleil, parvenu « dans ce signe, commence à rétrograder et à descendre obliquement. Quant à la chevre, sa maniere de « paître est de monter toujours et de gagner les hauteurs en broutant ; de même le soleil arrivé au Capricorne, commence à quitter le point le plus bas de sa « course, pour revenir au plus élevé ». (*Saturn.*, *l. I*, *c.* 17.)

(22) . . . . . Cùm primùm alto se gurgite tollunt
Solis equi, lucemque elatis naribus efflant.
AEN. l. XII, v. 114.

On pourroit croire qu'Ovide a imité le Phaéthon d'Euripide, tragédie qui ne nous a point été conservée, mais dont parlent Athénée et Longin, et dans laquelle on trouvoit des conseils donnés par le Soleil à son fils.

Voici les vers du poëte grec, cités par Longin, et si bien traduits par Despréaux :

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.......
Aussitôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par-là ta course, et suis le droit chemin.
Phaéthon, à ces mots, prend les rênes en main;
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, et plus prompt qu'un éclair,
Pénetre en un moment les vastes champs de l'air.
Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route, et du plus haut des cieux,
Le suit autant qu'il peut, de la voix et des yeux :
Va par là, lui dit-il : reviens ; détourne ; arrête.

« Ne diriez-vous pas, dit Longin, que l'ame du « poëte monte sur le char avec Phaéthon, qu'elle par- « tage tous ses périls, et qu'elle vole dans l'air avec les « chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les cieux, s'il « n'assistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il pein- « dre la chose comme il fait » ? (*Traité du Sublime; des images, ch.* 13.)

(23) Char. Nous indiquerons ici les divinités à qui la fable a donné des chars. Junon en avoit un attelé de deux paons, dont elle se servoit pour traverser les

airs; elle en avoit un autre attelé de deux coursiers, lorsqu'elle se mêloit dans les combats des mortels. Le char de Neptune étoit conduit par deux chevaux marins; celui de Pluton, par quatre chevaux noirs, nommés Aëton, Orphné, Nycté, et Abaster. Le char de Vénus étoit attelé de deux colombes; l'Amour le précédoit armé de son flambeau. Le char de Cérès étoit traîné, comme celui de Médée, par deux dragons ailés; le char de Diane, par des biches; celui de Cybele, par deux lions; celui d'Admete, par un sanglier et un lion.

Les chars étoient employés, par les Grecs, dans les jeux publics et dans les cérémonies religieuses. Ils s'en servoient aussi dans les combats, pendant le siege de Troie; mais il paroîtroit que cet usage cessa d'être maintenu jusqu'au regne d'Érichthon, quatrieme roi d'Athenes, qui le premier attela quatre chevaux à un char. Cette innovation lui mérita les honneurs divins.

On compte, dans les temps héroïques, parmi ceux qui ont péri par leurs chars, Phaéthon, fils de Phébus; Laomédon, pere de Priam; OEnomaüs, roi de Pise; Diomede, fils de Mars; Hippolyte, fils de Thésée, roi d'Athenes; Glaucus, fils de Sisyphe et pere de Bellerophon; le devin Amphiaraüs; Jasion, fils de Jupiter et d'Électre; l'impie Salmonée, fils d'Éole, et roi d'Élide; et Myrtile, conducteur du char d'OEnomaüs.

L'art de conduire un char étoit récompensé, dans la Grece, par de grands honneurs, et par des prix qu'on disputoit dans les jeux solennels, et sur-tout dans les jeux olympiques. A Rome, les courses des

chars devinrent un des plus brillants spectacles du cirque. Quatre chevaux attelés de front les faisoient voler dans la carriere. Ces courses n'étoient pas sans danger. En tournant autour du but, le char pouvoit être mis en pieces, et le conducteur dangereusement blessé. Les Romains comptoient seize ou dix-sept especes de chars, qui avoient chacune une dénomination particuliere: *currus*, char; *biga*, char à deux chevaux; *quadriga*, char à quatre chevaux; *petoritum*, char à quatre roues; *rheda* et *carpentum*, chars légers; *cisium*, *birotum* et *synoris*, petits chars à deux roues; *sarracum*, char fort et grossier, pour transporter des fardeaux pesants; *plaustrum*, charriot à l'usage des champs; *epirhedium* et *arcera*, petits charriots couverts; *arcirma*, petit charriot; *covinum*, char dont les Celtes se servoient pour voyager, et qu'ils ornoient de faux, lorsqu'ils s'en servoient à la guerre; *thensa*, espece de char ou de brancard, sur lequel on portoit les statues des dieux; *cantherium* ou *cantherinum*, sorte de char consacré à Bacchus; *esseda* ou *essedum*, *pilentum* et *basterna*, especes de litieres que des esclaves portoient sur leurs épaules, et qui étoient aussi portées par des mulets ou par des chevaux.

Les chars de triomphe surpassoient tous les autres par leur magnificence. Ils ressembloient à une petite tour dorée (1), et ils étoient enrichis d'ivoire et d'azur.

---

(1) *Rotunda figura instar turriculæ constructus.* (*Zonar.*) Lorsque le triomphateur montoit sur le char, on faisoit cette priere : *Dii nutu et imperio quorum nata et aucta est res romana, eandem placati, propitiatique servate.* Le char avoit

Ils étoient attelés de quatre chevaux blancs, marchant de front, et conduits par les triomphateurs.

Les anciens ne connoissoient pas les voitures suspendues.

Les Indiens ont donné un char au soleil. Il est appuyé, par un bout, sur le mont Meru, le reste est soutenu en l'air; il n'a qu'une roue, et il est traîné par sept chevaux verds qui peut-être indiquent les sept jours de la semaine. Le dieu Arounin est le conducteur de ce char merveilleux que les valaguilliers, au nombre de soixante mille, suivent dans ses douze loges (signes du Zodiaque), en l'adorant et chantant différents airs à sa louange.

(24) L'antiquité avoit consacré les roses à l'Aurore et à la reine des amours. L'Aurore étoit appelée *rosea dea*, la déesse couleur de rose. Bion fait naître la rose du sang d'Adonis, et l'anémone des larmes de Vénus. (*Idyll. I*). Les roses ornoient les statues de Vénus et de Flore; elles étoient la parure des Graces, le symbole de la mollesse, de la volupté, et de la rapidité de la vie. Les anciens jetoient des roses sur le lit de l'hymen, sur les tables des festins, et sur les tombeaux,

---

deux roues, et le triomphateur étoit debout. Severus ayant la goutte, se vit contraint de refuser le triomphe que lui offroit le sénat, pour sa victoire sur les Parthes: *Quòd consistere in curru, affectus articulari morbo, non poterat.* (*Spartien*). Le triomphateur conduisoit lui-même le char: *Quæ manus arantium boum juga nuper vexerant, triumphalis currûs habenas retinuerunt.* (*Val. Max.*)

(*Stravit et triclinia de rosa et lectos.* (*Lamprid.*) *Heu! desint epulis rosæ.*) (*Horat.*)

Les musulmans donnent à la rose une origine singuliere : Mahomet faisoit le tour du trône de Dieu dans le paradis, lorsque Dieu se tourna vers lui et le regarda. La honte saisit le prophete; il sua, et ayant essuyé cette sueur avec les doigts, il en fit tomber six gouttes sur la terre, l'une desquelles fit naître, sur-le-champ, le riz et la rose.

(25) Vénus, étoile qui brille au point du jour, sous le nom de Phosphorus ou Lucifer; et, après le coucher du soleil, sous celui de Vesper ou Vesperugo, Nocturnus ou Noctifer, et Hesperus.

Les poëtes avoient fait un dieu de Lucifer; ils le disoient fils de Jupiter et de l'Aurore, précurseur et chef des autres astres de la nuit, annonçant le jour comme sa mere, chargé du soin du char du soleil et de ses coursiers, qu'il attele et détele, conjointement avec les Heures. Les chevaux de main, *desultorii*, étoient consacrés à Lucifer.

Hesperus, fils ou frere d'Atlas, étoit astronome. Un jour que, sur le mont Atlas, il observoit les astres, il disparut précipité par la tempête; on lui rendit les honneurs divins, et les poëtes donnerent son nom à la plus belle étoile du ciel.

(26) Équateur, grand cercle de la sphere, également éloigné des deux poles; ainsi nommé, parce-qu'il coupe l'axe du monde par le milieu, et qu'il

divise la sphere en deux parties égales; ou parceque les jours sont égaux aux nuits, lorsque le soleil est dans ce cercle, nommé aussi équinoxial, et ligne équinoxiale, quand il est tracé sur les planispheres. On appelle hémispheres les deux parties égales de la sphere que coupe l'équateur. L'une est l'hémisphere septentrional où est le pole arctique ou boréal; l'autre est l'hémisphere méridional où est placé le pole antarctique ou austral. L'équateur marque les deux points des équinoxes, c'est-à-dire ceux où le soleil décrivant ce cercle, produit, par toute la terre, une égalité de jour et de nuit; ce qui a lieu le 20 mars, époque de l'équinoxe du printemps, et le 22 septembre, époque de l'équinoxe d'automne. L'équateur détermine les latitudes; et les paralleles à l'équateur marquent les climats.

(27) Écliptique, cercle qui partage le Zodiaque dans toute sa longueur, en deux parties égales, et que le soleil n'abandonne jamais. On l'appelle écliptique d'un mot grec qui signifie s'éclipser, parceque c'est dans cette ligne, ou du moins très près, que la lune se trouve, lorsqu'il y a éclipse de soleil et de lune. C'est sur cette même ligne que le soleil fait sa révolution; les planetes y font aussi les leurs, ou elles s'en écartent peu. On appelle cet éloignement inclinaison à l'écliptique. L'éloignement de l'écliptique à l'équateur est appelé obliquité de l'écliptique. Le soleil allant de l'équateur vers les tropiques, s'avance chaque jour d'un degré dans l'écliptique, en décrivant une ligne spirale, effet de son mouvement annuel combiné avec son mouvement diurne.

C'est l'obliquité de l'écliptique, c'est-à-dire l'angle que ce cercle forme avec l'équateur, qui produit la variété des saisons, la différence des jours et des nuits. Les anciens astronomes faisoient l'obliquité de l'écliptique beaucoup plus considérable que ne la font les astronomes modernes. Le premier qui observa cette obliquité fut Anaximandre, de Milet, disciple de Thalès. Erathosthene, qui vivoit 230 ans avant l'ere chrétienne, c'est-à-dire peu de temps après Anaximandre, détermina l'obliquité de l'écliptique à 23 deg. 51 min. 20 sec. Hyparque, Ptolomée, et plusieurs autres, firent à ce sujet des observations particulieres. Le chevalier de Louville ayant observé l'obliquité de l'écliptique à Marseille, en 1714, la trouva moindre de 20 min. que Pythéas, natif de cette ville, ne l'avoit déterminée plus de 2000 ans avant lui; et ce savant en conclut que l'obliquité de l'écliptique diminue d'une minute tous les cent ans. Mais quand cette observation seroit dénuée de fondement, toujours est-il certain que l'obliquité de l'écliptique a un mouvement de nutation que M. Bradley a le premier observé.

(28) Serpent, en grec *Ophiucos*, en latin *Anguitenens* ou *Serpentarius*, constellation de l'hémisphere boréal, placée sur celle du Scorpion. Les poëtes et les mythographes ne sont point d'accord sur le Serpent qui a été mis dans les cieux. Suivant les uns, c'est le dragon du jardin des Hespérides, tué par Hercule; suivant les autres, c'est le serpent Python, ou celui qui apporta à Esculape, l'herbe par la vertu de laquelle il ressuscita Androgée.

(29) Autel, constellation méridionale. Suivant les poëtes, c'est l'autel sur lequel Chiron immola un loup, ou l'autel sur lequel les Dieux jurerent fidélité à Jupiter avant la guerre contre les Titans.

(30) Hespérie; mot dérivé de *Hesper* ou *Vesper*, par lequel les Grecs désignoient l'Italie, *Hesperia magna*, qui étoit leur occident; et les Latins, l'Espagne, *Hesperia ultima*, qui avoit la même situation à leur égard, et qui d'ailleurs est le pays le plus occidental de l'Europe. Quelques auteurs ont cru que l'Italie fut appelée Hespérie par Hesperus, qui, chassé par son frere Atlas, se retira dans cette contrée. On donnoit encore le nom d'Hespérie à l'Épire, et à une isle d'Afrique habitée par les Amazones.

(31) Pyroïs, Eoüs, Ethon, et Phlegon, noms qu'Ovide donne aux chevaux du Soleil. Fulgence (*Myth.*, *l. I*) les appelle *Erithræus* (rouge), *Acteon* (lumineux), *Lampos* (ardent), et *Philogæus* (qui aime la terre). Ces chevaux avoient des ailes: Virgile les appelle *Phaëthontis equi*, les chevaux de Phaéthon. (*Æneid.*, *l. V*, *v.* 105). Ovide dit que leurs pâturages étoient dans l'Hespérie, et que l'ambrosie leur servoit de nourriture:

> Axe sub Hesperio sunt pascua Solis equorum:
> Ambrosiam pro gramine habent; ea fessa diurnis
> Membra ministeriis nutrit, reparatque labori.
> (*Metam.*, *l. IV.*)

Homere ne parle que des chevaux de l'Aurore, qu'il

nomme *Lampos* et *Phaethon*. (*Odyss.*, *l. XXIII*, *v.* 246.)

Le cheval étoit consacré à Mars, dieu de la guerre, parcequ'il est de tous les animaux le plus propre aux combats. Les Romains en immoloient un tous les ans dans le champ de Mars. La rencontre d'un cheval étoit un présage de guerre. Dès qu'Énée eut abordé en Italie, il vit quatre chevaux blancs paissant dans une prairie, et aussitôt son pere Anchise s'écria: *Bellum, ô terra hospita, portas!* ô terre étrangere, tu nous promets la guerre!

Les Perses, les Massagetes, les Athéniens immoloient des chevaux au soleil. Les Scythes adoroient le dieu Mars, et les Macédoniens le soleil, sous la figure d'un cheval. Le cheval étoit regardé dans l'antiquité comme le symbole de l'empire et de l'autorité. On sacrifioit quelquefois des chevaux à la mer; Mithridate, pour se la rendre favorable, y fit précipiter des chars attelés de quatre chevaux. Avant de traverser le Strymon, pour entrer dans la Grece, Xerxès sacrifia des chevaux à ce fleuve. Jules-César, avant de passer le Rubicon, abandonna, dans les pâturages voisins, un grand nombre de chevaux qu'il avoit voués à cette riviere.

Le cheval a donné naissance à un assez grand nombre de mythes consignés dans les fastes héroïques. Neptune fait sortir le cheval de la terre, en présence des Dieux. Junon accorde à un cheval le don de la parole et celui de prophétie. Neptune se métamorphose en cet animal, etc.

Plusieurs héros célebres dans la fable ont des noms

dus à leur amour pour les chevaux : Hippodamus, Hippothoüs, Hippocoon, Hippocrates, Hippolyte, etc. Patrocle, ami d'Achille, nourrissoit les chevaux de ce guerrier, les lavoit, et les frottoit d'huile. Andromaque donnoit elle-même à ceux d'Hector le froment et le vin. Les Centaures et les Lapithes n'étoient sans doute représentés moitié hommes et moitié chevaux, que pour leur adresse dans l'art de l'équitation.

Parmi les chevaux célebres dans la fable, on distingue ceux de Mars, qu'Homere et Servius nomment *Phobos* et *Demos* (la fuite et la crainte); les chevaux de Pluton, que Claudien appelle *Orphné*, *Alastor*, *Æton*, et *Nycté*; le cheval *Pégase*, né du sang de la Gorgone, monté par Bellérophon et Persée, et qu'Hésiode fait s'envolér, aussitôt après sa naissance, au séjour des immortels ; les chevaux d'Achille, qu'Homere nomme *Xanthe*, *Balius*, et *Pedase*, les deux premiers immortels et plus rapides que le vent, nés de Zéphyre et de l'une des Harpies ; le troisieme, pris à la conquête de Thebes, et qui, quoique mortel, étoit digne de marcher avec les deux autres; les chevaux de Diomede, *Podarge*, *Lampon*, *Xanthe*, et *Dìné*, qui jetoient des flammes par la bouche et par les naseaux, et que leur maître nourrissoit de chair humaine. Hercule les enleva et les assomma à coups de massue, parcequ'ils avoient dévoré son favori Abderus; les chevaux d'Énée, de la race de ceux de Jupiter, et qui semoient la terreur et la fuite dans les combats (*Iliad.*, *l. V*); les chevaux de Dardanus, roi de Phrygie, enfantés par Borée ; ils étoient au nombre de douze, aussi légers que les vents ; ils couroient sur les épis, sans les faire

plier, et sur les eaux, sans enfoncer. (*Voyez* Borée, *note* 9 *du liv. I*); le cheval ailé d'Adraste, *Arion*, né de Neptune et de Cérès, qui fut nourri par les Néréides, et dont Hercule fit présent au roi d'Argos; les chevaux de Pélops, qui remporterent le prix de la course sur OEnomaüs, roi de Pise, et qui furent placés parmi les astres.

Bucéphale fut vendu, par un Thessalien, à Philippe, treize talents ou 65000 liv. (*Plutarq., vie d'Alexand., et Aulu-Gelle, l. V, c.* 2). Pline dit qu'il fut acheté seize talents ou 80000 liv. Alexandre seul put domter ce cheval, dont il ne se servoit que dans les combats, et au moment de charger.

Sur les médailles puniques, le cheval est le symbole de Carthage, qui fut bâtie, selon l'oracle, au lieu où l'on trouva une tête de cheval.

On donne à l'Europe un cheval pour attribut. Il désigne l'humeur guerriere de ses habitants, et peut-être il indique aussi que cette partie du monde fournit d'excellents chevaux.

Les chevaux paissants désignent, dans les tableaux, la paix et la liberté, ou un pays riche en pâturages.

(32) Bootès, mot grec qui signifie bouvier. Les Grecs donnerent ce nom à une constellation placée derriere la grande Ourse. Ils l'appeloient aussi *Arctophylax*, gardien de l'Ourse. Les poëtes et les mythologues ne s'accordent point sur le personnage des temps héroïques qui fut métamorphosé en cette constellation. Suivant Ovide, ce fut Arcas, fils de Jupiter et de Calisto; suivant d'autres, ce fut Icare, pere d'Érigone, qui,

ayant reçu du vin de Bacchus, le mit sur un charriot, et, parcourant l'Attique, en fit boire à des paysans qui, se croyant empoisonnés, le tuerent dans leur ivresse. Quelques auteurs ont cru que le Bouvier céleste étoit Érichthon, roi d'Athenes, qui fut placé parmi les astres, pour avoir inventé les chars. D'autres veulent enfin que ce soit Cynosure, une des Nymphes qui éleverent Jupiter sur le mont Ida, et que ce dieu plaça près du pole arctique pour servir de guide aux nautoniers. Les Grecs donnent souvent à la petite Ourse le nom de Cynosure. (*Voyez* Arcas, *note* 114, *et* Ourse, *note* 115.)

(33) Athos, montagne entre la Thessalie et la Thrace; Jupiter y avoit un temple, et portoit le surnom d'Athoüs. Ce fut Athos, fils de Neptune, qui donna son nom à cette montagne. Suivant quelques mythologues, un des Géants qui escaladerent le Ciel, s'appeloit Athos. Il saisit la montagne à laquelle il donna son nom, et il la lança contre les cieux; mais elle retomba dans la Macédoine. L'Athos est situé dans la Turquie européenne, entre le golfe de Contesse et celui de Saloniki. On l'appelle aujourd'hui Monte-Santo.

On lit dans Plutarque qu'un certain Stasicratès, architecte, « qui, dans tous ses plans, montroit beau« coup de grandeur, de singularité, et de hardiesse, « s'entretenant avec Alexandre, lui avoit dit que, de « toutes les montagnes qu'il avoit vues, le mont Athos, « dans la Thrace, étoit le plus susceptible d'être taillé « en forme humaine; que s'il le lui ordonnoit, il feroit « de cette montagne la statue la plus durable et la plus

« apparente ; que, dans sa main gauche, elle tiendroit « une ville de dix mille habitants, et verseroit de la « droite un grand fleuve qui auroit son embouchure « dans la mer ». (*Vie d'Alexandre, traduction de D. Ricard.*) Plutarque ajoute qu'Alexandre avoit rejeté cette proposition ; « alors il étoit occupé, avec ses « artistes, à chercher, à imaginer des plans plus extraor- « dinaires et plus coûteux ». (*Ibid.*)

(34) Taurus ou Tauros, nom que les Grecs donnoient à tout ce qui étoit d'une grandeur démesurée, et qui fut celui de la montagne la plus considérable qui ait été connue dans l'antiquité. Comme le Taurus étend ses chaînes dans plusieurs contrées, il reçut différents noms, dont les plus connus sont *Imaüs, Paropamisus, Emodus, Sarpedon, Caucase, Hircanus, Niphates, etc.* Les noms modernes sont, *Canibel, Bacrus-Giulich, Carama, Corthestan, Elbours, Attay, etc.*

(35) Tmolus, montagne de Phrygie, au pied de laquelle étoit située la ville de Sardes ou Sardis. Cette montagne, fameuse par le culte qu'on y rendoit à Bacchus, étoit, selon Strabon, couverte de vignes et de safran. L'air en étoit si pur, que la plupart de ses habitants parvenoient jusqu'à l'âge de cent cinquante ans ; et ce qui ajoutoit à la célébrité de cette montagne, chez les anciens, c'est que le Pactole en sortoit roulant des sables d'or. Mais, du temps de Strabon, qui vivoit sous Auguste et Tibere, la richesse de ce fleuve avoit déja disparu. Le Tmolus porte aujourd'hui le nom de *Tomalitse.*

(36) Œta, montagne très élevée entre le Pinde et le Parnasse. Elle séparoit la Thessalie de la Macédoine. Les poëtes ont feint que le soleil et les étoiles se levoient derriere l'Œta. Pline comprend dans l'Œta une longue chaîne de montagnes qui s'étendoit depuis le pas des Thermopyles jusqu'au golfe d'Ambracie. L'ellébore croissoit en abondance sur l'Œta, fameux dans la fable par la mort d'Hercule, et dans l'histoire par le détroit des Thermopyles. *Bunina* est le nom moderne de cette montagne.

(37) Ida, nom de deux montagnes célebres, l'une dans la Phrygie ou Troade, par le séjour qu'y faisoient les Dieux, et par le jugement de Pâris sur les trois déesses qui disputoient le prix de la beauté; l'autre, dans l'isle de Crete, sur laquelle Jupiter fut secrètement élevé par les Corybantes, et nourri par la chevre Amalthée. Cette derniere montagne est encore aujourd'hui appelée *Monte Giove*.

La ville de Troie étoit bâtie au pied du mont Ida de Phrygie. C'est sur ce mont, placé sous la protection spéciale de Cybele, que, selon Diodore, les Dactyles s'exercerent dans l'art de travailler le fer, art qu'ils avoient appris de la mere des Dieux. Mais, suivant d'autres auteurs, c'est sur le mont Ida de Crete que, trente-un ans après le déluge de Deucalion, les Dactyles apprirent l'art de la fonte des métaux, en voyant couler le fer sur les flancs de la montagne dans l'embrasement des forêts causé par le feu du ciel.

(38) Hélicon, montagne de la Béotie, aux confins

de la Phocide, célebre dans tous les poëtes anciens et modernes par sa fontaine d'Hippocrene, et par son temple consacré aux Muses. On voyoit sur l'Hélicon la grotte des nymphes Lybéthrides, le tombeau d'Orphée, et les statues des principaux Dieux, faites par les plus habiles statuaires de la Grece. Servius dit que l'Hélicon et le Cithæron formoient les deux sommets du Parnasse. L'Hélicon est aujourd'hui appelé *Zagara* ou Zagaya; il est dans la Livadie, près du golfe de Lépante, entre Thespie et Rossa. (*Voyez note* 48, *et* PARNASSE, *note* 65 *du liv. I.*)

(39) HÉMUS, montagne très élevée de la Thrace, sur laquelle les poëtes placent souvent le dieu Mars examinant en quel endroit de la terre il portera ses fureurs.

Hémus, roi de Thrace, fils du fleuve Strymon, et Rhodope sa femme, ayant voulu, dans leur orgueil extrême, se faire adorer, l'un sous le nom de Jupiter, l'autre, sous celui de Junon, le souverain des Dieux, irrité de leur insolence, les changea chacun en la montagne qui porte leur nom. L'Hémus et le Rhodope sont les deux plus hautes montagnes de la Thrace.

C'est sur l'Hémus qu'Orphée fut déchiré par les Ménades. Ce mont prit à cette époque le nom d'Œagrius, parcequ'Orphée étoit fils d'Œagrus.

(40) ETNA, montagne de Sicile, fameuse dans l'antiquité par les forges de Vulcain. Ce dieu prenoit le nom d'Etnéen. Le volcan de l'Etna, connu depuis plus de trois mille ans, fit imaginer aux poëtes la fable de

Vulcain et des Cyclopes forgeant, dans les antres de l'Etna, les foudres de Jupiter, et la fable de Typhon, d'Encelade, et des autres Géants foudroyés et ensevelis sous cette montagne. On trouve dans Lucrece, Virgile, Ovide, Claudien, et plusieurs autres poëtes latins, la description du volcan de l'Etna. Cornelius Severus en a fait le sujet d'un poëme entier, dans lequel il décrit ses diverses éruptions, la source des flammes que sans cesse il vomissoit, et les torrents de feu qui rouloient sur ses flancs et dans les plaines d'alentour.

Les éruptions les plus considérables dont parlent les anciens, arriverent, 1° du temps des Argonautes; 2° Lorsqu'Énée aborda en Sicile; 3° lorsque les Grecs se rendirent maîtres de cette isle; 4° peu de temps avant la mort de Jules-César; 5° sous Caligula, qui fut obligé de quitter la Sicile.

Les anciens se servoient des feux de l'Etna pour présager l'avenir. Ils jetoient, dans le cratere, des cachets d'or et d'argent, et toutes sortes de victimes. Si le feu du gouffre les dévoroit, le présage étoit heureux; il étoit funeste si les victimes ou les autres objets étoient rejetés par le volcan.

L'Etna porte maintenant le nom de Mont-Gibel, dans la vallée de Demona.

(41) Erix ou Éryx, montagne et ville de Sicile, célebre par un temple dédié à Vénus, qui prit le surnom d'Érycine. Ce temple existoit encore du temps de Virgile, qui prétend, avec Denys d'Halicarnasse et Pomponius Mela, qu'Énée en fut le fondateur. Ce fut sur

le mont Érix qu'Anchise reçut les honneurs de la sépulture, et que son fils Énée lui éleva un tombeau.

Érix, fils de Butès et de Vénus, selon la fable, et, selon l'histoire, fils d'une Sicilienne nommée Lycaste, à qui sa beauté fit donner le nom de Vénus, étoit d'une taille gigantesque, et petit roi d'un canton de Sicile, qui avoit pour capitale Drepane, aujourd'hui Trapani. Fier de sa force prodigieuse, Érix défioit au pugilat tous les étrangers qui passoient dans ses états. Il osa provoquer un des héros des temps fabuleux, connu sous le nom d'Hercule, mais qui, si l'on en croit Servius, n'étoit pas le fils d'Alcmene. D'un côté les bœufs de Gérion, et de l'autre le royaume d'Érix ou d'Éricie devoient être le prix du combat. Érix succomba, et fut enterré dans le temple de Vénus.

Le nom moderne du mont Érix est *monte de Trapani*, ou *monte San-Juliano*; la ville d'Érix porte celui de *Trapani del monte*, pour la distinguer de la ville de Trapani, qui est sur les bords de la mer.

(42) Cynthe ou Cynthos, montagne située au milieu de l'isle de Délos. Apollon fut surnommé *Cynthius*; et Diane *Cynthia*, parceque l'un et l'autre étoient nés sur ce mont, qui leur fut consacré, et qui porte aujourd'hui le nom de *Castro*.

(43) Othrys, montagne de Thessalie; Strabon la place auprès de la Phthiotide; Virgile et Stace la disent toujours couverte de neige: Lucain, couverte de forêts; et, selon Avitus, ces forêts étoient abondantes en

pins. Les Centaures faisoient leur demeure sur l'Othrys. Strabon met dans cette montagne la source de l'Énipée.

(44) Rodope ou Rhodope, montagne de Thrace, toujours couverte de neige. Elle commence près du fleuve Nestus, et s'étend bien au-delà de l'Hébrus; elle traversoit la province de Rhodope, et lui donnoit son nom. Elle est presque parallele à l'Hémus. (*Voyez note* 39). Le Rhodope porte actuellement les noms barbares de *Czarnanivertia* et *Curtorovissa*.

(45) Mimas, montagne d'Asie, dans l'Ionie, fameuse par les orgies qu'on y célébroit, et couverte de neiges éternelles: elle a reçu son nom du géant Mimas. Plusieurs auteurs l'ont confondue avec le promontoire de même nom, qui est opposé à l'isle de Chio.

(46) Didyme ou Dindyme, montagne de Phrygie, près de la ville de Dindymis, qui prit, dans la suite, le nom de Cyzique. Jason, chef des Argonautes, éleva sur le mont Didyme un temple à Cybele, qui porta depuis le nom de Dindymienne. La fille de Thémistocle avoit été prêtresse du superbe temple de Cybele Dindymienne, à Magnesia. Deux montagnes, l'une dans la Troade, et l'autre dans la Thessalie, portoient aussi le nom de Dindyme.

(47) Mycale, montagne ou promontoire de l'Ionie, proche d'Éphese et de la mer Égée, vis-à-vis le cap de Neptune, dans l'isle de Samos. Callimaque parle de

nymphes Mycalesides. Le Mycale se trouve aujourd'hui, tel que Strabon l'a décrit, un beau pays de chasse, couvert de bois, et rempli de bêtes fauves. On l'appelle montagne de *Samson*.

(48) Cithaeron, montagne célebre, près de Thebes en Béotie. Elle reçut son nom de Cithæron, prince qui régnoit, avant Asope, sur les Platéens. Elle étoit consacrée à Jupiter et à Junon, selon Pausanias; à Bacchus, selon Virgile; et aux Muses, s'il faut en croire Pline. Servius fait du Cithæron un des deux sommets du Parnasse. (*Voyez* Hélicon, *note* 38, et Parnasse, *note* 65 *du livre I,*)

(49) Schytie, grande contrée de l'Asie, qui faisoit partie de ce qu'on appelle aujourd'hui Tartarie. On la divisoit en citérieure, ou Scythie en-deçà de l'Imaüs, et en ultérieure, ou Scythie au-delà de l'Imaüs. La citérieure étoit bornée, au nord, par l'Océan septentrional; au sud, par la mer Caspienne; à l'est, par la Scythie ultérieure; et à l'ouest, par la Sarmatie asiatique. Ptolomée compte trente-huit peuples différents, et la seule ville de Danaba dans cette premiere partie de la Scythie. L'ultérieure étoit bornée, à l'est, par la Sérique; à l'ouest, par la citérieure et le pays des Saces; au sud, par l'Inde au-delà du Gange; et au nord, par des terres inconnues. Elle comprenoit sept peuples différents et quatre villes. Il y avoit encore la petite Scythie, qui étoit la partie méridionale de la Sarmatie européenne, aux environs du Palus Méotide; et la Scythie Pontique, sur le Pont-Euxin.

Scytha ou Scythès, moitié homme et moitié serpent, fils d'Hercule, suivant Diodore de Sicile (*l. IV*), et selon Pline, fils de Jupiter et d'Echidna, devint roi des Scythes, et leur donna son nom. Ce même nom étoit anciennement celui des peuples septentrionaux de notre continent.

Les Scythes adoroient Vesta, Jupiter, la Terre, qu'ils croyoient femme de Jupiter; Vénus céleste, Mars, Hercule, et Vulcain. Ils juroient par le Vent, comme auteur de la vie et de la respiration, et par l'épée, comme donnant la mort. Ils sacrifioient à Mars, représenté par l'épée, des chevaux, et quelquefois le centieme de leurs prisonniers de guerre.

Les Scythes, au rapport de Diodore, n'habiterent d'abord que le long de l'Araxe; mais un de leurs rois s'étant rendu maître de tous les environs du Caucase et du Tanaïs, ils étendirent leurs conquêtes, d'un côté jusqu'à la Thrace, et de l'autre, jusqu'en Egypte. Plusieurs auteurs regardent les Scythes comme une des nations primitives du globe. Justin dit que les Scythes étoient un peuple très ancien. C'est de la Scythie que sont sortis les Saces, ou Scythes nomades, les Parthes, les Amirasques, les Scordisces, les Sarmathes, les Agathyrses, et d'autres peuples. Comme les Scythes étoient divisés en plusieurs peuplades qui avoient des mœurs particulieres, les auteurs les ont jugés diversement. Les uns louent leur sagesse, leurs mœurs simples et austeres, leur respect pour la justice; les autres les représentent égorgeant tous les étrangers qui arrivoient chez eux, faisant dessécher leurs crânes pour

leur tenir lieu de coupes ; se nourrissant de chair humaine, et buvant le sang de leurs ennemis.

Les Scythes furent quelque temps gouvernés par des femmes. Leur reine Thomiris vainquit Cyrus, roi de Perse, et le fit mourir.

(50) Caucase, célebre montagne d'Asie qui fait partie, ou qui est une continuation du mont Taurus. Elle est située entre la mer d'Hircanie (Caspienne) et le Pont-Euxin (mer Noire). Le Caucase portoit le nom de Niphate, lorsque Saturne, qui, après la guerre des Géants, s'étoit retiré sur cette montagne, tua le berger Caucase qui faisoit paître les troupeaux de Neptune. Pour honorer la mémoire de ce berger, le maître des Dieux voulut que le mont Niphate prît le nom de Caucase.

Les portes Caucasiennes et Caspiennes étoient deux passages fermés entre les montagnes qui composent le Caucase, par où les Scythes d'un côté, et les Cymmériens de l'autre, faisoient des incursions dans la haute Asie et dans l'Asie mineure.

Le Caucase porte aujourd'hui le nom d'*Elbours*. Ses habitants font la guerre aux aigles, dénichent leurs petits, et les percent de fleches ardentes, pour venger, disent-ils, Prométhée dont un aigle rongeoit, sur le Caucase, les entrailles sans cesse renaissantes.

(51) Alpes, hautes montagnes de l'Europe, qui séparent l'Italie de la France et de l'Allemagne : les Alpes tirent leur nom du latin *albus*, qui signifie blanc. Les

anciens, qui ont beaucoup disputé sur l'endroit où elles commencent, et sur celui où elles finissent, les divisoient en plusieurs parties, dont voici les principales :

Alpes-Cottiennes, *Alpes Cottiæ* ou *Cottianæ*, entre le ci-devant Dauphiné et le Piémont. On les appelle autrement *Mont-Cenis*, passage ordinaire de Savoie en Piémont, au-dessus de Suze.

Alpes Grecques, *Alpes Graïæ* ou *Graïus mons*, entre la Savoie et le Piémont, autrement le *petit mont Saint-Bernard*, passage de Savoie, ou département du Mont-Blanc, dans le val d'Aost.

Alpes Maritimes, *Alpes Maritimæ*, entre la Provence ou département du Var et la république ligurienne.

Hautes Alpes, *Alpes Summæ*, frontiere du Milanès, en Italie.

Alpes Lépontiennes, *Alpes Lepontiæ*, dans la république helvétique.

Alpes Pennines, *Alpes Penninæ*, vulgairement le *grand Saint-Bernard*, passage ordinaire du Valais dans le val d'Aost.

Alpes Noriques, *Alpes Noricæ*, entre la Baviere, le Tirol, et la Carinthie.

Alpes Carniques, *Alpes Carnicæ*, entre la Carinthie en Allemagne, et le Frioul en Italie.

Alpes Tridentines, *Alpes Tridentinæ*, dans la partie méridionale du Tirol.

Alpes Rhétiques, *Alpes Rhæticæ*, dans le Tirol.

Alpes Dacies, *Alpes Dacicæ*, continuation du mont Hémus, qui va se joindre au mont Carpathe.

Alpes Julies ou Juliennes, *Alpes Juliæ* ou *Pannonicæ*, entre la Carniole et l'Istrie. Elles furent appelées Juliennes, de Jules-César, qui s'ouvrit le chemin de la Pannonie par les Alpes de la Carniole.

Les anciens comptoient dix défilés par lesquels on pouvoit entrer dans la Gaule cisalpine : les Alpes Maritimes, les Alpes Grecques, les Alpes Cottiennes, ce qu'on appelle aujourd'hui la Vallée de Maurienne, les Alpes Pennines, qui avoient deux passages ; les Alpes Rhétiques, les Alpes Tridentines, les Alpes Carniques, et les Alpes Juliennes.

(52) Apennin, *Apenninus*, chaîne de montagnes qui partagent l'Italie dans toute sa longueur, depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité la plus méridionale du royaume de Naples. Strabon dit que l'Apennin commence dans la Ligurie, s'avance vers l'Étrurie, et se tourne ensuite vers l'orient et la mer Adriatique, jusqu'aux lieux voisins d'Arminum et d'Ancône (*l. II*). Virgile dit, dans l'Énéide, liv. XII, v. 703 :

Vertice se attollens pater Apenninus ad auras.

L'Apennin reçoit divers noms à mesure qu'il s'étend.

(53) Éthiopie. (*Voyez note* 126 *du livre I.*)

(54) Libye. Les anciens désignoient sous ce nom les divers pays de l'Afrique. C'est ainsi que Virgile désigne Carthage (*Énéide, l. I*). Lucain emploie souvent les mots Libye et Libyen, pour Afrique et Africain (*Phars., l. IV, VIII, et X*). Mais la Libye pro-

prement dite étoit une partie de l'Afrique septentrionale, bornée à l'est par l'Egypte ; à l'ouest, par l'océan Atlantique ; au sud, par l'océan Ethiopien ; et au nord, par la Méditerranée. On divisoit la Libye en intérieure ou ultérieure, et en citérieure ou extérieure. La premiere renfermoit le Zara, la Nigritie, et la Guinée ; la seconde, le Biledulgerid et la Barbarie. Quelquefois, en resserrant la Libye extérieure entre l'Afrique propre et l'Égypte, elle répondoit au royaume et au désert de Barca, et alors elle renfermoit la Marmarique et la Cyrénaïque.

Ce fut Libye, fille d'Épaphus et de Memphis, ou de Cassiopée, qui donna, dit-on, son nom à la Libye. Hercule fut surnommé Libys, pour avoir fondé la ville de Capsa en Afrique. Les Argiens donnoient à Cérès le nom de Libyssa, parceque le premier grain semé dans leur territoire, avoit été apporté de Libye. Apollon fut adoré sous le nom de Libyssinus, sur le promontoire Pachynien, en Sicile, pour avoir obligé les Libyens, qui étoient venus l'attaquer, à se rembarquer, en répandant la peste parmi eux.

Plutarque rapporte que l'armée de Cambyse périt dans la Libye, en traversant des plaines immenses d'un sable profond, agitées par un vent violent du midi : « Ce « vent ayant élevé de vastes monceaux de sable, et fait « de cette plaine une mer orageuse, engloutit, dit-on, « en un instant, cinquante mille hommes dont il ne se « sauva pas un seul ». (*Vie d'Alexand., traduct. de D. Ricard*). Mais M. de Sainte-Croix, dans son Examen critique des historiens d'Alexandre, prouve la fausseté de cette tradition répandue pour détourner

les conquérants de porter leurs armes dans la Libye, par la route que les Grecs pratiquoient pour aller visiter le temple de Jupiter-Ammon. Le mot grec *ammos* signifie sable.

(55) Béotie, contrée de la Grece, qui, selon Pausanias, prit son nom de Béotus, fils de Neptune et d'Arné, fille d'Eolus, roi d'Eolide; et, selon Ovide, du mot *bous*, bœuf, parceque ce fut un bœuf qui conduisit Cadmus dans cette contrée. La Béotie avoit à l'est, l'isle d'Eubée; à l'ouest, le golfe de Corinthe; au midi, l'Attique; et au nord, la Phocide. Elle reçut d'abord le nom d'Aonie, des Aones dont parle Strabon; elle prit ensuite le nom d'Ogygie, d'Ogygès qui fonda la ville de Thebes, et celui de Cadmeïde, de Cadmus, fondateur de Cadmée, qui fut réunie à Thebes. Dans la Béotie étoient les montagnes célebres d'Hymetus, de Cithæron, d'Hélicon; les fleuves Asope, Céphise, et Ismene; les fontaines d'Aréthuse, de Dircé, d'Aganippe, et d'Hippocrene; les villes de Platée, de Chéronée, de Coronée, de Thespie, et de Thebes. Les Béotiens passoient pour des hommes stupides et grossiers; mais leur patrie a produit néanmoins un grand nombre d'hommes illustres dans les armes, la politique, l'histoire, et la poésie, tels qu'Hésiode, Pindare, Epaminondas, Plutarque, etc.

Les Thébains se virent en état de disputer l'empire de la Grece. Ils gagnerent deux batailles contre les Lacédémoniens; mais depuis la derniere, où périt Epaminondas, ils tomberent en décadence, et subirent le sort du reste de la Grece.

La Béotie a pour symbole, sur ses médailles, un bouclier échancré et un vase à deux anses. Elle fait maintenant partie de la Livadie, sous le nom de *Stramalipe.*

(56) DIRCÉ, fontaine qui couloit près de la ville de Thebes. Voici l'origine fabuleuse de cette fontaine: Dircé, femme de Lycus, roi de Thebes, étant devenue jalouse d'Antiope, niece de son époux, l'enferma dans une prison horrible où elle se plaisoit à l'humilier, à la battre, à mettre le feu dans ses cheveux, à déchirer ses vêtements, à lui faire souffrir tour-à-tour la faim, la soif, le chaud et le froid, et tout ce qu'une méchante femme peut inventer pour tourmenter une rivale qu'elle déteste. La malheureuse Antiope, après plusieurs années d'une si pénible captivité, réussit à s'échapper, et se réfugia sur le Cithæron, où elle avoit précédemment donné le jour à Zéthès et à Amphion. Ces deux princes, pour venger leur mere, leverent une armée, prirent Thebes, tuerent Lycus, attacherent Dircé à la queue d'un taureau indomté qui, dans sa course vagabonde, l'emportant sur des rochers, lui fit souffrir une si douloureuse agonie que les Dieux, prenant enfin pitié de son sort, la changerent en une fontaine qui porta son nom. Cette fable a fourni le sujet du grouppe appelé le Taureau farnese.

(57) ARGOS, ARGOLIDE, ou ARGIE, contrée du Péloponnese entre la Sicyonie, la Corinthie, le golfe Saronique ou d'Egine, une partie de la Messénie, et l'Arcadie. Ce pays, qui formoit une presqu'isle, et touchoit

au continent du côté de l'Arcadie, fut d'abord un royaume fondé par Inachus, vers l'an 1850 avant J. C. Il prit le nom d'Argie ou d'Argolide, sous le regne d'Argus, qui succéda à Phoronée, fils d'Inachus. (*Apollod., l. II, c.* 1). Ce royaume, après une durée d'environ cinq cents cinquante ans, fut uni à celui de Mycene. Les Argiens s'érigerent enfin en république, et prirent part à toutes les guerres de la Grece jusqu'à l'époque où ils furent soumis par les Romains. Les principales villes de l'Argolide étoient Argos, Epidaure, Mycene, et Nauplia.

Les habitants d'Argos et de l'Argolide étoient appelés Argiens, et en latin *Argivi* ou *Argolici*. Par ces mots les poëtes désignent souvent les Grecs en général, de même qu'ils prennent Argos pour la Grece. Argos devint célebre par les héros dont elle fut la patrie, et par le culte de Junon, qui, ainsi que Diane, portoit le surnom d'Argienne ou Argolique. Junon avoit dans cette ville une statue colossale d'or et d'ivoire qui tenoit une grenade d'une main, et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou, parceque Jupiter avoit pris la forme de cet oiseau pour la séduire. Sur la tête de la déesse étoit un diadême, ouvrage de Polyclete; on y voyoit figurées les Heures et les Graces. On voyoit encore dans le temple de Junon un paon d'or, dont la queue étoit ornée de pierres précieuses. C'étoit un don de l'empereur Adrien; un autel d'argent sur lequel un artiste habile avoit représenté les noces d'Hercule et d'Hébé; une couronne et un manteau de pourpre donnés par Néron. On célébroit, en l'honneur de Junon, des jeux appelés *heræa*:

les vainqueurs obtenoient une branche de myrte et un bouclier d'airain.

La partie méridionale de la Sacanie répond aujourd'hui à l'Argolide. Etienne de Byzance, géographe du Vᵉ siecle, compte onze villes qui portoient le nom d'Argos. Il y en avoit une en Thessalie, une dans l'Acarnanie, une autre dans la Pouille, etc.

(58) Amymone, fontaine du Péloponnese, dans le voisinage de Lerne, et près du golfe Argolique.

Amymone fut une des cinquante Danaïdes; elle épousa Encelade et le tua la premiere nuit de ses noces, d'après l'ordre de son pere. Un jour qu'elle vouloit atteindre une biche de ses fleches, elle blessa un satyre qui se mit à la poursuivre : elle invoqua Neptune, et Neptune la délivra en lançant contre le satyre son trident qui pénétra dans un rocher. Neptune rendit Amymone mere de Nauplius, qui fut pere de Palamede; et lorsqu'Amymone retira le trident du rocher, il en jaillit trois sources, qui furent appelées sources d'Amymone ou de Lerne.

(59) Corinthe, ville située sur l'isthme qui porte son nom, et qui faisoit partie du Péloponnese, fut bâtie sous le nom d'Ephire par Sisyphe, fils d'Eole; augmentée par Corynthus, fils de Marathon, qui lui donna son nom; détruite par le consul Lucius Mummius, l'an 607 de Rome, environ 150 ans avant l'ere chrétienne, et rétablie par ordre de Jules-César. Elle subsiste encore aujourd'hui dans la Scanie, sous le nom de *Coranto*. On l'appelle aussi *Bemari*, à cause

de sa situation entre deux mers.» Homere, Ovide, et Virgile désignent souvent Corinthe sous son premier nom d'Ephire. Cicéron l'appelle le flambeau de la Grece, *Græciæ lumen*. (*Orat. pro Pompeio*), et Florus, l'ornement et la gloire de la Grece, *Græciæ decus* (*l. II, c.* 16).

L'airain de Corinthe étoit très estimé dans l'antiquité, au rapport de Florus, de Pline, et de plusieurs autres auteurs.

Les Perses menaçoient la liberté de la Grece, lorsque les courtisannes de Corinthe implorerent Vénus, qui exauça leurs vœux en éloignant les barbares. La reconnoissance publique fit élever dans cette ville, à la déesse des amours, un temple fameux dans lequel on entretenoit plus de mille courtisannes qui attiroient, de toutes les parties de la Grece, les jeunes gens riches et insensés, dont la plupart étoient promptement ruinés. De là vint le proverbe : Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, *Non cuivis homini contingit adire Corinthum*. (*Horat., epist. XVII, v.* 36.)

Le symbole de Corinthe, sur les médailles, est un Pégase ailé et une tête de Pallas. Cette ville fut puissante et riche par ses ports sur le golfe de Lépante et sur celui d'Egine (*Engia*), par sa situation sur le passage de la Grece en Morée. Sa fondation remonte à celle de Rome. Elle étoit capitale de l'Achaïe.

L'Acrocorinthe étoit une citadelle bâtie sur un rocher presque inaccessible. Les peintres, les architectes, et les sculpteurs de Corinthe, passoient pour les plus habiles de la Grece. Cette ville eut long-temps des rois, en secoua le joug, et se gouverna en répu-

blique. S. Paul y prêcha l'évangile ; il écrivit deux épîtres à l'église qu'il y avoit fondée, et qui devint ensuite le siege d'un archevêché. Corinthe ayant été une seconde fois ruinée par Alaric, roi des Goths et des Alains, est maintenant sans murailles, et presque déserte.

(60) Pyrene, fontaine qui avoit sa source au bas de l'Acrocorinthe ; elle étoit consacrée aux Muses. C'est aux bords de cette fontaine que buvoit le cheval Pégase, lorsque Bellérophon se saisit de lui pour aller combattre la Chimere.

(61) Tanaïs, fleuve de Scythie, qui, selon Ptolomée, Strabon, et Pomponius Méla, sépare l'Asie de l'Europe, dans sa partie la plus avancée à l'est. Il a sa source vers la province de Rezan, en Russie, et se jette dans le Palus Méotide (mer de Zabache) par deux embouchures. Les modernes l'appellent *Don ;* c'est un des principaux fleuves de l'Europe.

Hygin dit que Tanaïs est fils de Pontus et de la Mer; d'autres le font naître de Berossus et de l'amazone Leucippe. Vénus voulant punir Tanaïs de sa haine pour les femmes, le rendit épris de sa propre mere; et Tanaïs, ne pouvant vaincre cette passion fatale, se précipita dans le fleuve Amazonius, qui depuis porta son nom.

(62) Caïque, fleuve de la Mysie, qui fut appelé *Zauræus*, avant que Caïcus, fils de l'Océan et de Téthys, se précipitât dans son sein et lui donnât son nom.

(63) Teuthrante, contrée et ville de la Mysie qui reçut ce nom de Teuthras, fils de Pandion, roi de Cilicie et de Mysie. Les Teuthraniens furent depuis connus sous le nom de Pergaméniens.

(64) Ismene ou Isménus, fleuve, ou plutôt fontaine qui couloit près des murs de Thebes, en Béotie; on l'appela d'abord le *pied de Cadmus*, parcequ'après avoir tué le dragon à coups de fleches, Cadmus enfonçant le pied droit dans le limon fit sourdre une riviere en le retirant. Plutarque prétend qu'Isménus, l'un des fils d'Amphion et de Niobé, blessé par Apollon, se précipita dans le fleuve de Cadmus auquel il donna son nom; mais, selon Pausanias, ce fut Isménus, fils d'Apollon et de la néréide Melia, qui eut cet honneur, et le fleuve étoit auparavant appelé Ladon. Il y avoit aussi dans la Béotie une colline et un bois nommés *Ismenius collis* et *Ismenius lucus*. La colline étoit consacrée à Apollon, qui prenoit le surnom d'Isménien.

(65) Érymanthe, montagne, fleuve, et forêt de l'Arcadie. La montagne porte aujourd'hui le nom d'*Imizana*. Elle est célebre dans la fable par le sanglier qui ravageoit ses environs; Hercule le prit vivant, et ce fut son troisieme travail. Il le portoit sur ses épaules, lorsqu'à la vue de ce terrible animal Eurysthée, saisi d'effroi, s'enfuit et se cacha sous une cuve d'airain. Les habitants de Cuma montrerent long-temps les défenses de ce sanglier dans le temple d'Apollon.

Suivant les mythologues, ce fut Erymanthus, fils d'Arcas et pere de Xanthus, qui donna son nom à la

montagne et au fleuve d'Erymanthe. Les poëtes appellent quelquefois l'Arcadie *Erymanthys*.

(66) PHOCIDE, en latin *Phocis*, petite région de la Grece, entre la Béotie et l'Attique. Pausanias dit, dans sa description de la Phocide, qu'elle reçut son nom de *Phocus*, natif de Corinthe. Ses principales villes étoient Delphes, sa capitale (*Strabon*), Cirrha, Elatée, Lédon, et Antycire, renommée par son ellébore. Le mont Parnasse étoit dans la Phocide. Les Phocéens, *Phocences*, allerent au siege de Troie. Ils ont souvent été confondus avec les Phocéens d'Asie, moins anciens, et appelés *Phocæenses*. La Phocide fait aujourd'hui partie de la Livadie, et n'a plus de ville remarquable. Les Marseillois prétendent descendre d'une colonie de Phocéens, qui, fatigués du joug d'Harpagus, abandonnerent l'Ionie, et se réfugierent dans les Gaules, environ 500 ans avant J. C.

(67) XANTHE ou XANTHOS, petite riviere de la Troade, dans l'Asie mineure. Elle a sa source au mont Ida, et son embouchure dans l'Hellespont. Homere dit que les hommes l'appeloient Scamandre, et les Dieux, Xanthe. Ce dernier nom répond au latin *flavus*, blond; et si l'on en croit Aristote et Ælien, il reçut ce nom parcequ'il rendoit fauves les brebis qui buvoient de ses eaux. Le scholiaste d'Homere prétend qu'il donnoit la même couleur aux cheveux des femmes qui plongeoient leur tête dans son onde. Pline a traduit le mot *xanthos* par celui de *rufus*, roux; d'autres auteurs l'ont rendu par celui de blond. Les poëtes grecs don-

noient l'épithete de xanthos aux cheveux dont ils vouloient louer la beauté. On lit dans Eschine que de son temps les jeunes Phrygiennes alloient la veille de leurs noces se baigner dans le Xanthe, et lui offroient leur virginité, en s'écriant : *O Scamandre, reçois ma virginité !* Il ajoute qu'un jeune Athénien, nommé Cimon, passant dans la Troade, devint épris des charmes d'une jeune fille, nommée Callirhoé. Elle étoit déja fiancée à un Phrygien ; mais le Grec, instruit du jour auquel elle devoit se plonger dans le Xanthe, l'y précéda, couronna sa tête de joncs, se cacha dans les roseaux, et lorsque Callirhoé eut prononcé son vœu, il répondit, comme dieu du fleuve : *Je l'accepte ;* et trompa la belle Phrygienne, à la faveur de son déguisement.

Le Xanthe et le Simoïs s'opposerent à la descente des Grecs, et souleverent leurs flots contre Achille. Le héros alloit succomber lorsque Vulcain, envoyé par Junon, embrasa toute la plaine, mit les fleuves en feu, les contraignit à rentrer dans leur lit, et leur fit jurer qu'ils ne prêteroient plus leurs secours aux Troyens.

Xanthe étoit aussi le nom d'un des chevaux de Neptune, d'un des chevaux immortels d'Achille, à qui Patrocle adressa la parole, et qui lui répondit (*Iliad.*, *l. XIX*) ; d'un des chevaux d'Hector, d'un de ceux de Diomede, d'un des fils d'Egyptus, époux de la Danaïde Acarnia ; d'une des nymphes Océanides, dont Virgile parle dans l'épisode d'Aristée (*Géorg.*, *l. IV*) ; d'une des plus célebres Amazones, d'un fleuve et d'une ville de Lycie, et de plusieurs personnages de l'antiquité, entre autres, d'un philosophe dont Esope

fut esclave; d'un historien de la ville de Sardes, dont il ne reste que des fragments; d'un poëte lyrique dont parle Ælien, et d'un roi de Thebes, en Béotie.

(68) Lycormas ou Evenus, aujourd'hui le *Fidari*. Il prend sa source au pied du mont Callidrome, et tombe dans la mer d'Ionie, près de la ville de Calydon, après avoir traversé l'Etolie dans toute sa longueur. Ce fut sur les bords de ce fleuve qu'Hercule tua le Centaure Nessus, qui vouloit lui enlever Déjanire.

(69) Étolie, contrée de l'Achaïe, dans la Grece. Ses principales villes étoient Chalcis, Olene, Calydon, et Pleuron. On la regardoit comme étant le milieu, ou nombril de la Grece, *umbilicum Græciæ*. Le fleuve Acheloüs la séparoit de l'Acarnanie, et le fleuve Evenus du pays de Locres. Les poëtes et les historiens représentent les Etoliens comme un peuple belliqueux, ingrat, orgueilleux, avare, et méchant. L'épithete de *monocrepides* donnée aux Etoliens pourroit faire présumer qu'en allant au combat ils n'avoient qu'un pied chaussé, et peut-être armé. Ils obligerent les Gaulois d'ériger à Delphes une statue qui représentoit l'Etolie sous la forme d'une femme armée. Pausanias parle de ce monument, qui existoit encore lorsqu'il écrivit son voyage de Phocide. (*L. X, c.* 18.)

L'Etolie étoit appelée *Curetis* et *Hyantis* avant Etole, fils d'Endymion, qui, ayant quitté l'Elide sa patrie, se refugia dans le pays des Curetes, et lui donna son nom. Diomede régna en Etolie. On appelle aujourd'hui cette contrée de la Grece, le *Despotat*.

(70) Méandre, fleuve de l'Asie mineure. Il prend sa source à la fontaine ou lac d'Aulocrêne, dans la Phrygie, traverse la Carie et l'Ionie en faisant un grand nombre de détours sinueux (on en comptoit six cents), et se jette dans la mer, près de Milet. On l'appela d'abord *Anabéon*, c'est-à-dire, qui rétrograde, parcequ'il paroît souvent revenir sur lui-même. Il reçut le nom de Méander ou Méandre d'un fils de Cercaphus et d'Anaxibie qui se précipita dans son sein. Homere, Virgile, Ovide, Lucain, Properce, Silius Italicus, et plusieurs autres poëtes anciens, ont célébré le Méandre. La fable le fait fils de la Terre et de l'Océan, et pere de Cyanée. Son nom moderne est *Madre*.

(71) Mélas, mot grec, qui veut dire noir : nom donné à quatre fleuves dans la Thrace, la Thessalie, l'Achaïe, et la Béotie. Les eaux du fleuve Mélas, en Béotie, avoient, selon Pline, la propriété de rendre noires les brebis qui en buvoient, tandis que les eaux du Céphise avoient une vertu contraire.

(72) Mygdonie, nom d'une ville de Phrygie où Cybele avoit un temple célebre, et aux environs de laquelle Niobé fut changée en rocher. Cette ville étoit fort riche ; ce qui faisoit dire à Horace qu'il ne donneroit pas un cheveu de Licinie pour tous les trésors de Mygdonie. Il y avoit dans la Macédoine une ville qui portoit le même nom.

(73) Eurotas, fleuve du Péloponnese, qui a sa

source en Arcadie, et se jette dans le golfe Laconique. Il baignoit les murs de Sparte, où par une loi expresse il étoit honoré comme un dieu. Il produisoit de très beaux roseaux que les Lacédémoniens étoient obligés de couper avec leurs mains, sans le secours d'aucun instrument, et dont ils faisoient leurs lits. Les bords de l'Eurotas étoient fertiles en lauriers, en myrtes, et en oliviers. Il reçut son nom d'Eurotas, pere de Lacédémon, qui fut un des premiers rois de Laconie. C'est sur les bords de ce fleuve que Jupiter prit la forme d'un cygne et trompa Léda; que Castor et Pollux avoient coutume de s'exercer; que Diane aimoit à chasser, et qu'eut lieu l'enlèvement d'Hélene. Pour fortifier les enfants de Sparte, on les plongeoit dans l'Eurotas. On appelle aujourd'hui ce fleuve *Vasilipotamo*, ou le fleuve royal; et, comme anciennement, il est couvert de cygnes de la plus grande beauté.

Il y avoit dans la Thessalie, auprès du mont Olympe, une riviere qu'on appeloit aussi Eurotas; elle se jette dans le Pénée, qui semble, dit Homere, refuser de recevoir ses eaux, lesquelles surnagent comme de l'huile, et sont ensuite rejetées, comme maudites et engendrées par les Furies.

(74) Ténare, en grec *Tainaros*. C'étoit un promontoire du Péloponnese, dans la Laconie, au pied duquel on voyoit un antre profond d'où sortoit une vapeur noire et mal-saine; ce qui donna lieu aux poëtes de faire de cet antre le chemin des Enfers, et de désigner les Enfers eux-mêmes par le nom de Ténare. Suivant Hécatée de Milet, cité par Pausanias

(*l. III, c.* 25), la caverne du Ténare servoit de repaire à un serpent effroyable, dont la piquure étoit mortelle ; ce fut ce serpent qu'Hercule conduisit à Euristhée : selon les poëtes, c'est le chien même de Pluton que le héros lui amena. C'est par la caverne du Ténare que Thésée et Pirithoüs descendirent aux Enfers. Neptune avoit une grotte et une statue sur le cap Ténare.

(75) Euphrate, un des plus grands fleuves de l'Asie, que les anciens faisoient fils de Pontus et de la Mer. Il a sa source au mont Ararath (dans les chaînes du Taurus), en Arménie, et se perd dans le golfe Persique. Il est voisin du Tigre ; et quelques auteurs ont cru que ces deux fleuves avoient une source commune. Les eaux de l'Euphrate sont très salutaires. Il est souvent parlé de ce fleuve dans l'Écriture sainte, et plusieurs fois avec l'épithete de grand. Les anciennes médailles le représentent tenant une palme à la main.

(76) Babylone ou Babel, capitale de la Chaldée, aussi célebre dans l'antiquité par son étendue que par ses monuments. Elle occupoit une superficie de six lieues carrées. Nembrod la fonda, Bélus l'agrandit. Elle fut embellie par Nabuchodonosor, et par Nitocris, son épouse. L'Euphrate partageoit cette immense ville en deux parties égales, qui communiquoient entre elles par un pont de six cents vingt-cinq pieds de long. Les maisons occupoient quatre lieues de superficie ; le reste de cette vaste enceinte, fermée de hautes et fortes

murailles, étoit destiné à l'agriculture, et devoit fournir à la subsistance des habitants dans des temps de guerre et de siege.

Babylone fut d'abord la capitale de l'empire des Assyriens, ensuite du royaume de Babylone, fondé par Nabonassar, et agrandi par ses successeurs.

Les jardins de Sémiramis, comptés par les anciens au nombre des merveilles du monde, s'élevoient, dit-on, dans les airs, sur de hautes colonnes, au faîte d'un palais qui avoit deux mille cinq cents pas de tour. Mais il ne faut pas croire tout ce qu'on a rapporté de ces jardins merveilleux, ainsi que de l'épaisseur des murailles de Babylone.

C'est dans cette ville que naquirent l'astrologie et l'idolâtrie astrologique. C'est de Babylone que nous vient l'invention des étoffes tissues de diverses couleurs.

On voyoit à Babylone une tour prodigieuse, bâtie de briques et de bitume : elle étoit quadrangulaire; elle avoit plus de cent toises de hauteur, autant de largeur à sa base, et consistoit en huit tours élevées les unes au-dessus des autres; elles alloient toujours en diminuant; ce qui donnoit à cet édifice la forme d'une pyramide qui surpassoit en élévation les plus grandes pyramides d'Égypte. Par des degrés pratiqués en tournant au-dehors on montoit jusqu'au sommet, où étoit une espece d'observatoire, qui servit à rendre les Babyloniens plus habiles en astronomie qu'aucun autre peuple de l'antiquité. Plusieurs savants croient que cette tour étoit la même que celle dont il est parlé dans l'Écriture, et qui fut appelée *Babel*, c'est-à-dire,

confusion, parceque l'origine et la confusion des langues remontent au temps de sa construction.

Le nom de Babylone se trouve trois cent vingt-cinq fois dans les livres saints.

On croit que la ville de Bagdad est bâtie sur les ruines de l'ancienne Babylone, mais on n'a rien de certain sur sa véritable position. Les révolutions ont détruit cette cité superbe, reine des nations, et le temps a effacé jusqu'à ses ruines.

(77) ORONTE, fleuve de Syrie, qui a sa source dans le mont Liban, arrose les murs d'Antioche, et se jette dans la mer, auprès de Séleucie. Il porta premièrement le nom de Typhon, parceque le géant Typhon fut foudroyé sur ses bords. Pausanias raconte qu'un empereur romain ayant fait détourner le cours de ce fleuve, pour le rendre plus navigable, on trouva dans le lit abandonné, un tombeau de brique, qui renfermoit le corps d'un homme, ayant quinze coudées de long; et que les Syriens ayant consulté l'oracle d'Apollon, à Claros, il leur fut répondu que c'étoit Oronte, Indien (*liv. VIII, c.* 29). L'Oronte, appelé de nos jours l'*Assi*, coule dans la Sourie, province de la Turquie asiatique.

(78) LIBAN, jeune Syrien, qui fut tué par des brigands, et que les Dieux changerent en montagne, pour le récompenser du culte qu'il leur avoit rendu. Le Liban, *Libanus*, dont il est fait mention soixante-dix-huit fois dans les livres sacrés, est une chaîne de montagnes aux confins de la Palestine et de la Syrie,

qui commence vers Tripoli et le cap Rouge, et finit au-delà de Damas, près de l'Arabie déserte. Le Liban tire son nom de la blancheur des neiges dont il est couvert, et vient du mot hébreu *leban*, qui veut dire blanc (*D. Calmet*). Le Liban est séparé de l'anti-Liban, autre chaîne de montagnes qui s'élevent auprès des ruines de Sidon, et se terminent vers la Trachonitide, par une distance presque par-tout égale; ce qui forme une profonde et fertile vallée fermée de toutes parts, anciennement appelée Cœlé-Syrie, ou Syrie Creuse. Pline parle d'une muraille qui, joignant ensemble le Liban et l'anti-Liban, fermoit cette vallée (*l. V, c.* 20); mais il ne reste aucun vestige d'un ouvrage si considérable. Le Liban et l'anti-Liban ont environ quarante lieues d'ouest à l'est. Ils étoient couronnés de pins, et sur-tout de cedres fameux dans l'antiquité. D'après le rapport des voyageurs modernes on ne voit plus qu'un petit nombre de cedres sur le Liban.

(79) Thermodon, fleuve de Thrace, chanté par les poëtes, parceque les Amazones habitoient sur ses bords. Il porta d'abord le nom d'Araxe. On l'appelle aujourd'hui *Pormo* ou *Pormon*. Il coule dans la Natolie, et se jette dans la mer Noire, au-dessous de Vatiza. Selon Plutarque et Pausanias, il y avoit en Béotie un torrent qu'on appeloit le Thermodon.

(80) Gange, Ganges ou Gangis, le plus grand et le plus célebre fleuve des Indes. Il prend sa source au mont d'Alanguer, sur les limites du petit Thibet, à l'extrémité méridionale de la grande Tartarie; il par-

tage les Indes en Inde en-deçà et en Inde au-delà du Gange, et se jette dans le golfe du Bengale. Le mont où il prend sa source ressemble à la tête d'une vache; et suivant la tradition il a été taillé ainsi pour représenter Eswara, qui reçoit sur sa tête le fleuve dont les eaux viennent de plus haut, c'est-à-dire, du ciel.

L'historien Joseph se trompe en croyant que le Gange est le Phison du Paradis terrestre. Nicanor est le premier qui ait pénétré jusqu'au Gange, et qui ait découvert le golfe du Bengale, appelé par les anciens *Gangeticus sinus*. L'eau du Gange étoit réputée sacrée. Les Indiens adorent encore aujourd'hui ce fleuve, et regardent ses eaux comme capables de remettre les péchés. Le Gange est sujet à des débordements pendant l'été, et il fait, à son embouchure dans le golfe du Bengale, presque les mêmes effets que le Nil produit en Egypte.

Les plus belles pagodes sont sur les bords du Gange. Les Indiens jettent dans ses eaux des perles, des pierreries, et ces offrandes ne sont pas perdues. Avant de se baigner dans le fleuve, les pélerins qui se rassemblent aux environs de Benarès reçoivent des mains des bramines quelque brins de paille qui doivent rendre l'ablution plus efficace. Sortis du bain, les bramines leur marquent le front avec de la fiente de vache, et les pélerins donnent en échange aux bramines du riz ou de l'argent, et portent de riches offrandes aux idoles qui sont dans les pagodes des environs. Les princes, maîtres des bords du Gange, mettent à profit la superstition des Hindoux, en leur faisant payer la permission de puiser de l'eau dans le fleuve,

et celle de s'y baigner. La principale espérance de ces bons Hindoux est de pouvoir mourir dans le Gange, en tenant une queue de vache à la main.

(81) Phase ou Phasis, grand fleuve, et ville de la Colchide, dans l'Asie mineure. La ville étoit située sur les bords du fleuve, qui prend sa source dans les montagnes Moschiques, et se jette dans le Pont-Euxin. Quelques auteurs ont pris le Phase pour le Phison, un des quatre grands fleuves qui arrosoient le Paradis terrestre; on le nomme aujourd'hui *Fasso*, ou *Fachs*, ou *Phasiani*, ou *Rione*. C'est des bords du Phase que fut apporté en Europe le faisan, qu'on appelle encore poétiquement l'*oiseau du Phase*. Ce fut en remontant ce fleuve que les Argonautes arriverent à Colchos.

Les traditions fabuleuses varient beaucoup sur l'origine du Phase. Plutarque raconte que Phasis, fils du Soleil et d'Ocyroë, ayant surpris sa mere en adultere, la tua, et que les Furies s'étant emparées de lui, il se précipita dans le fleuve Arcturus, et lui donna son nom. Eustathe prétend que Phasis étoit pere de Colchus ou Colchos. Valérius-Flaccus fait de Phasis une nymphe, qui fuyant les poursuites de Bacchus fut changée en fleuve par ce dieu. Une autre tradition porte que Téthys n'ayant pu se faire aimer de Phasis, prince de la Colchide, le métamorphosa en un fleuve de même nom.

(82) Danube, *Danubius* ou *Danusis*. C'est le plus considérable des fleuves de l'Europe. Il a sa source à Thon-Esching, dans la Forêt-Noire, et coule d'occi-

dent en orient, arrose la Suabe, la Baviere, l'Autriche, la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, et la Moldavie; reçoit dans son sein cinquante-neuf rivieres, dont les plus connues sont le Lech, l'Inn, l'Ens, la Drave, la Save, le Pruth, etc., et se jette dans la mer Noire.

Il fut révéré comme une divinité par les Thraces, les Getes, et les Daces. Il est représenté sur la colonne Trajane s'élevant du milieu de son lit, comme pour rendre hommage aux Romains, et pour soutenir le pont de bateaux dont on l'avoit chargé. On le voit sur une médaille de Trajan, appuyé sur son urne, ayant la tête couverte d'un voile, pour indiquer que sa source étoit inconnue.

Les anciens donnoient sept bouches au Danube; Ptolomée en nomme six. Maintenant toutes ces bouches se réduisent à deux. Le Danube changeoit de nom avant de se jeter dans la mer; il étoit appelé *Ister:* mais on ne sait où finissoit le Danube et où commençoit l'*Ister*.

(83) Alphée, riviere d'Élide, qui couloit près de la ville de Pise. Les anciens croyoient que se perdant sous les terres il traversoit l'océan, et alloit mêler ses flots avec ceux de la fontaine d'Aréthuse, en Sicile, auprès de Syracuse (*Virg., Æneid, l. III*). Le nom moderne de l'Alphée est *Orfea* et *Carbon*. Il se jette dans le golfe de l'Arcadie.

(84) Sperchius. (*Voyez note* 97 *du liv. I.*)

(85) Tage, en grec *Tagos*, en latin *Tagus*, en espa-

gnol *Tajo* ; fleuve d'Ibérie, ou Espagne, qui a sa source dans la vieille Castille, sur la frontière d'Arragon, et se jette dans l'océan Atlantique ou occidental, après avoir traversé une grande partie de l'Ibérie et de la Lusitanie, ou Portugal. Pomponius-Mela et les poëtes ont prétendu que le Tage rouloit des sables d'or.

(86) CYGNE. Cet oiseau étoit consacré à Apollon, dieu de la musique et de la divination, parceque les anciens croyoient que le cygne prédisoit sa mort, et qu'il l'annonçoit par des chants mélodieux (*Cic.*, *Tusc.*, *l. I*, *c.* 30; *Horat.*, *Carm.*, *l. IV*, *od.* 3). Le cygne étoit aussi consacré à Vénus, soit pour son éclatante blancheur, soit pour son tempérament assez semblable à celui de la déesse de la volupté. C'est sous la forme d'un cygne que Jupiter abusa de Léda. Cet oiseau étoit regardé comme le symbole des poëtes (*Virg.*, *ecl. IX*, *v.* 29; *Horat.*, *l. IV*, *od.* 2, *v.* 25). Virgile étoit appelé le cygne de Mantoue; Fénélon fut surnommé le cygne de Cambrai. Les peintres représentent quelquefois le char de Vénus traîné par des cygnes. (*Voyez* CYCNUS, *note* 109.)

(87) MÉONIE, contrée de l'Asie mineure, qui reçut ce nom de Méon, roi de Phrygie; Lydus, fils d'Atys, lui donna depuis le sien. Elle étoit bornée, à l'orient, par la Phrygie; à l'occident, par l'Ionie; au midi, par la Carie; et au nord, par la Mysie. Bacchus fut appelé Méonien ou Méonide, parcequ'il étoit adoré dans la Méonie : on donna le même surnom à l'auteur de l'Iliade, parcequ'on le croyoit né dans cette contrée;

et les Muses le porterent aussi, parcequ'Homere, leur plus grand favori, étoit cru Méonien, ou fils de Méon.

(88) Caystre, en grec *Caystros*, en latin *Cayster* ou *Caystrus*, fleuve de l'Asie mineure, qui prenoit sa source au mont Tmolus, et arrosoit les environs de Colophon et d'Ephese. Si l'on en croit les anciens, le Caystre étoit le rendez-vous des cygnes, qui se promenoient en grand nombre sur ses bords; Virgile dit (*Géorg.*, *l. I*, *v.* 383):

> Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
> Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri.

(89) Nil. (*Voyez liv. I*, *note* 77.)

(90) Thrace, en grec *Trache*, en latin *Thraca* et *Thracia*; grande contrée d'Europe, entre le mont Hémus, la mer Égée, la Propontide, et le Pont-Euxin. Le P. Briet la distingue en Thrace en-deçà le Rhodope, et en Thrace au-delà. La premiere étoit divisée en Grecque ou Macédonienne, Dransique, Corpialique, et province de Byzance; la seconde, en Cénique, Selletique, Samaïque, Usdicestique, Bennique, Sardique, Danthélique, Bésique, et en Chersonese de Thrace. Ce pays fut nommé Thrace par les Grecs, à cause de sa stérilité et de l'âpreté de son climat. Les poëtes grecs et latins en parlent comme d'un pays horrible, la *patrie de Borée* et le *séjour des Aquilons*. Euripide appelle la Thrace le domicile de Mars, soit parceque les Thraces étoient naturellement guerriers et féroces, soit parcequ'on croyoit que ce dieu étoit

né parmi eux. C'est dans la Thrace, sur les bords de l'Hebre, qu'Orphée fut mis en pieces par les Bacchantes. Suivant les mythologues, la Thrace reçut son nom, soit de Thracé, fille de Mars, soit de Thraca, Titanide, dont Saturne eut Doloncus; soit de Thraca, autre Titanide, que Jupiter rendit mere de Bithynus. Quelques auteurs font descendre les Thraces de Thiras, fils de Japhet. Les anciens comprenoient parmi les Thraces, les Getes, les Daces, et les Mysiens.

Après différentes révolutions, la Thrace fut réduite en province romaine. La Notice de l'empire, depuis Constantin jusqu'à Arcadius et Honorius, fait de cette contrée un des cinq grands dioceses soumis au préfet du prétoire. Il renfermoit six provinces: la Thrace d'Europe, celles de Rhodope, de la Thrace, d'Hemimont, de la nouvelle Mysie, et de la Scythie. Les Thraces étoient naturellement féroces, fourbes, assassins; ils avoient toute la bassesse et tous les vices des esclaves. Aussi dans la Grece le nom de Thrace étoit devenu une injure atroce, et le signe du dernier mépris.

Le nom moderne de la Thrace est Romanie.

(91) Hebre, fleuve de Thrace. Il fut d'abord appelé Rhombus; mais, suivant Timothée, Hébrus, fils de Cassandre, roi de Thrace, fuyant la colere de son pere, se précipita dans ce fleuve, et lui donna son nom. Il a sa source au pied du mont Scomius, à l'est de Sardique, et se jette dans la mer Egée par deux embouchures. Virgile et Horace parlent de la froideur de ses eaux. Il porte maintenant le nom de *Maciza*.

(92) STRYMON, fleuve qui séparoit la Thrace de la Macédoine. Apollodore raconte qu'Hercule s'étant présenté sur les bords de ce fleuve avec les bœufs de Géryon, et ne trouvant aucun endroit guéable, s'irrita, et combla de pierres plusieurs parties de son lit, afin d'empêcher qu'il ne fût navigable. Athénée assure que les anciens faisoient grand cas des anguilles du Strymon. Ce fleuve est célebre chez les poëtes par la grande quantité de grues qui couvroient ses rives pendant l'été. Ce fut sur les bords du Strymon qu'Orphée pleura la mort de son Eurydice. Les noms modernes de ce fleuve sont *Stromona*, *Radini*, et *Ischar*.

(93) RHIN, *Rhenus*, un des grands fleuves de l'Europe, qui sort de trois sources, dans les Alpes Rhétiques, au mont S.-Gothard, ou Adule, chez les Grisons. Il séparoit la Gaule de la Germanie, depuis les Alpes jusqu'à son embouchure : il passe à Bâle, Strasbourg, traverse une partie de l'Allemagne, donne son nom à deux cercles de cet empire et à deux départements de l'empire français. Virgile donne à ce fleuve l'épithete de cornu ou fourchu, *Rhenum bicornum*, par allusion à ses sources, ou plutôt à ses deux embouchures; maintenant il en a trois par lesquelles il se perd dans les sables au-dessous de Leyde, ou se jette dans l'océan.

Les Germains et les Gaulois honoroient ce fleuve comme une divinité. Ils croyoient qu'en l'invoquant au milieu des dangers il animoit leur courage, et les excitoit au combat. Lorsque les Gaulois soupçonnoient

la fidélité de leurs épouses, ils les obligeoient, dit l'empereur Julien, d'exposer sur le fleuve les enfants dont ils ne se croyoient pas les peres; et si ces enfants ne surnageoient pas, ils étoient réputés adultérins.

Le Rhin est représenté, sur une médaille de César, par un vieillard à longue barbe et à moitié nu; il est assis au pied de plusieurs hautes montagnes, s'appuyant de sa main gauche sur un vaisseau, et tenant de la droite une corne d'où il sort de l'eau.

(94) Rhône, *Rhodanus*, un des plus grands et des plus rapides fleuves de l'Europe, qui arrosoit la Gaule Narbonnaise. Il a sa source, suivant Jules-César, au pied du mont Adule ou S.-Gothard, dans les Alpes Rhétiennes, pays des Lépontiens, aujourd'hui pays des Grisons. Les géographes modernes placent la source du Rhône au mont Furta, ou montagne de la Fourche, à l'extrémité orientale du Valais. Il traverse le lac de Geneve; à quatre lieues de cette ville il se perd dans un gouffre, regravit peu après, et passe sous le pont de Grezin. Son cours est d'abord de l'est à l'ouest, et, depuis Lyon, du nord au sud. Il arrose Seissel, où il commence à être navigable; Trévoux, Lyon, Vienne, Valence, Viviers, le Pont-S.-Esprit, Avignon, Tarascon, Beaucaire, Arles; reçoit dans son cours plusieurs rivieres, dont les plus considérables sont la Saône, la Durance, et l'Isere; et se jette par plusieurs bouches dans la Méditerranée, au golfe de Lyon.

(95) Éridan ou Pô, en latin *Eridanus*, ou *Padus*,

ou *Podanus*, fleuve d'Italie, qui prend sa source dans les Alpes, au mont Visò, dans le marquisat de Saluces, en Piémont, et, après avoir reçu plusieurs rivieres dans son sein, se jette dans la mer Adriatique par quatre embouchures, dont la plus forte est celle de Bocca-Bagliona. Virgile appelle l'Éridan le roi des fleuves, parceque c'est le fleuve le plus considérable de l'Italie. Il lui donne des cornes dorées; et les anciens artistes le représentent avec des cornes de taureau, peut-être parcequ'il descend des Alpes Taurines. Phaéthon est le même qu'Eridan. Pour consoler Apollon de la mort de son fils, ce dernier fut changé en une constellation méridionale qui porte le nom d'Eridan.

(96) TIBRE, en latin *Tiber, Tibris, Tiberis, Tiberinus*, fleuve d'Italie, qui fut d'abord appelé *Abula*, pour la blancheur de ses eaux, et qui prit le nom de Tiberinus d'un roi des Albins qui s'y noya. Les anciens appellent aussi ce fleuve *Thyrrenus* et *Lydius*, parcequ'il arrose la Thyrrénie ou Etrurie, et que les Etruriens étoient une colonie de Lydiens. Le Tibre a sa source au mont Falterona, dans le Florentin, et se jette dans la mer de Toscane à quelques lieues au-dessous de Rome. Il est moins célebre par sa grandeur, que parcequ'il arrosoit la ville des Césars et des maîtres du monde.

Le Tibre est représenté, sur les médailles et sur les monuments, sous la figure d'un vieillard couronné de fleurs et de fruits, et quelquefois de lauriers, symbole des victoires des Romains. Il tient une corne d'abondance, et s'appuie, à demi-couché, sur une louve au-

près de laquelle sont Rémus et Romulus encore enfants. C'est ainsi qu'il est représenté dans un beau grouppe, copié de l'antique, et qu'on admire dans le jardin des Tuileries.

(97) Cyclades, nom par lequel les anciens désignoient les isles de la mer Egée. Ils les nommoient ainsi du mot grec *cyclos*, qui signifie cercle, parcequ'elles forment un cercle autour de celle de Delos; on en compte seize: les principales étoient Naxos, Paros, Melos, Nicone, Tenedos, Giare, Seriphe, Andros, etc. (*Strab., l. X, Ptolom., l. III, c.* 15; *Pomp.-Mela, l. II, c.* 7.)

Les poëtes ont feint que les Cyclades étoient des Nymphes qui, pour n'avoir pas sacrifié à Neptune, furent métamorphosées en isles dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel.

(98) Nérée, dieu marin, plus ancien que Neptune, étoit fils de la Terre et de Pontus ou l'Océan, époux de Doris, et pere des cinquante Néréides, au nombre desquelles sont Amphitrite, femme de Neptune; Thétis, qui fut mere d'Achille; Galathée, amante d'Acis; Cassiopée, mere d'Andromede, etc. (*Voyez* Néréides, *note* 62 *du liv. I.*)

Nérée, selon Apollodore, faisoit son séjour ordinaire dans la mer Egée, où les Néréides égayoient sa vieillesse par leurs danses et par leurs chants. Hésiode, qui fait un grand éloge de ce dieu marin, dit que c'étoit un vieillard bienfaisant, ami du vrai, de la justice, et habile dans la science de l'avenir. Le poëte ancien, qui

s'est caché sous le nom d'Orphée, le peint ayant son trône sur l'abyme de la mer. Il est la limite de la terre, dont il ébranle les fondements, et tout est né de lui. Il enferme les vents dans des antres cachés, ou les relâche à son gré. On l'invoque; on le prie d'éloigner les tremblements de terre. Toute l'idée de Neptune est dans cet hymne orphique. Pindare appelle Nérée le sage et le prudent *Ebulos*, c'est-à-dire, qui donne de bons conseils. Horace lui fait prédire à Pâris, tous les malheurs qui suivront l'enlèvement d'Hélene:

Pastor cùm traheret per freta navibus
Idæis Helenem perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera
Nereus fata, etc.

(*Liv. I*, *od.* 15.)

« Lorsque le perfide Pâris, hôte de Ménélas, enle-
« voit, sur un vaisseau troyen, la belle Hélene à travers
« l'océan, Nérée, soumettant les vents rapides à un re-
« pos qui les fatigue, retint leur haleine, pour annon-
« cer au ravisseur de funestes destins. »

Ce fut Nérée qui découvrit à Hercule où étoient les pommes d'or qu'Euristhée lui avoit commandé d'aller cueillir pour les lui apporter. Nérée ne céda aux instances du héros qu'après avoir, nouveau Protée, pris différentes formes pour éluder de répondre.

Noël le Comte croit que Nérée fut un mortel qui, ayant inventé l'hydromantie, ou la divination par les eaux, fut mis au nombre des Dieux de la mer. Mais n'étoit-il pas plutôt un prince ancien qui se rendit fa-

meux sur la mer, qui perfectionna la navigation, et qu'on alloit consulter sur les dangers des voyages maritimes?

Nérée étoit un des anciens symboles de la mer, comme le Pontus, l'Océanos, et le Poséidon ou Neptune des Grecs. Nérée est dans les Héracléides ce que Protée est dans l'Odyssée, et Glaucus dans les Argonautiques. Les poëtes désignent quelquefois la mer sous le nom de Nérée. Ovide (*Héroïd.*, *ép. IX*, *v.* 14) dit que Nérée embrasse la terre:

Quà latam Nereus cærulus ambit humum.

On représente Nérée sous les traits d'un vieillard, ayant la chevelure et la barbe vertes ou bleuâtres.

(99) Terre, *Tellus*. Les plus anciens théogones, Hésiode et Apollodore, font la Terre femme d'Ouranos ou le Ciel, et mere de Chronos, ou Saturne, ou le Temps; de l'Océan, d'Hyperion, Japet, Ceus, Creus ou Crius; des Géants, des Cyclopes, des Titans, et des Titanides Rhée, Théa, Thémis, Phœbé, Téthys, Mnémosyne, et Dione.

Suivant Hygin, dont la théogonie n'est pas toujours d'accord avec les traditions grecques, la Terre, unie avec l'Ether, enfanta la Douleur, la Ruse, la Colere, le Deuil, le Mensonge, le Serment, la Vengeance, l'Intempérance, la Dispute, l'Oubli, la Lâcheté, la Crainte, l'Orgueil, l'Inceste, et le Combat.

Hésiode, qui fait naître la Terre immédiatement après le chaos, la fait mere des Biens et des Maux, des Vertus et des Vices. D'autres théogones, en faisant la

Terre femme du Tartare et de Pontus ou la Mer, lui font produire tous les monstres que renferment les divers éléments. Les anciens prenoient donc la Terre pour la Nature, ou la mere universelle de tous les êtres. De là lui vint le nom de Grande Mere, *Magna Mater*. On l'appeloit encore Thitéia, Ops, Vesta, Cérès, Cybele, Rhéa, Proserpine, Bonne Déesse, etc.

La Terre est une des plus anciennes divinités connues. Les Egyptiens, les Syriens, les Phrygiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, et presque toutes les nations païennes, lui rendirent un culte religieux. Elle eut sous différents noms des temples, des statues, des autels, et des sacrifices, chez presque tous les peuples de l'antiquité. Elle avoit à Sparte un temple nommé *Gasepton*. On l'appeloit déesse au large sein, dans le temple célebre qui lui étoit consacré en Achaïe, sur le fleuve Crathis. Dans Athenes elle présidoit aux noces. Elle avoit à Delphes un oracle qu'elle céda dans la suite à Thémis, et qui passa de Thémis à Apollon. Cet oracle devoit être tres ancien, puisqu'Ovide place celui de Thémis avant le déluge de Deucalion (*Métam.*, *l. I*, *v.* 321). On lit dans les chants Orphiques qu'Apollon apprit de la Terre l'art de la divination. (*Orph.*, *hymn.* 78.)

On représentoit la Terre, *Tellus*, sous la figure d'une femme ayant le sein couvert de deux rangs de mamelles, pour signifier qu'elle nourrit tous les animaux, ou sous la figure d'une femme couronnée d'une tour, portant un sceptre d'une main et une clef de l'autre, ayant à ses pieds un lion, pour marquer, dit Varron, cité par S. Augustin (*de Civ. Dei*, *l. VII*, *c.* 24), qu'il

n'est point de terre si sauvage et si stérile qui ne puisse être cultivée. La tour indiquoit les villes dont la Terre est couverte; la clef, les trésors renfermés dans son sein; et le sceptre, sa souveraineté sur les Dieux dont elle étoit la mere. Les modernes ont allégorisé la Terre sous les traits d'une matrone assise sur un globe, emblême de sa forme sphérique; elle est couronnée de tours et quelquefois de fleurs. Elle tient une corne d'abondance remplie de fruits. Auprès d'elle sont le bœuf qui laboure, le mouton qui s'engraisse, et le lion, que les anciens donnoient à Cybele. Le Brun a personnifié la Terre par une femme appuyée sur une urne, et faisant jaillir le lait de ses mamelles en même temps qu'elle se débarrasse de son manteau, d'où un essaim d'oiseaux se répand et s'envole dans les airs.

(100) Encens. Les Grecs, les Arabes, et presque tous les peuples anciens ont connu l'encens, qu'ils ont employé dans les temples et dans les sacrifices. Les auteurs ont long-temps disputé sur le pays où il vient, et sur l'arbre qui le produit. On le trouve abondamment dans l'Arabie heureuse, et en petite quantité dans quelques autres parties de l'Asie.

L'usage de l'encens étoit inconnu dans le siecle d'Homere. On brûloit alors en l'honneur des Dieux du bois de cedre ou de citronnier : *Iliacis temporibus thure non supplicabatur; cedri tantùm et citri suorum fructicum in sacris fumo convolutum nidorem veriùs quàm odorem noverant.* (*Plin.*, *l.* *XIII*, *c.* 1.)

M. Aubry prétend que l'usage de l'encens fut introduit dans nos églises dans le temps où les premiers

chrétiens fuyant la persécution, et obligés de se cacher, s'assembloient secrètement dans des lieux malsains, dans des souterrains humides et sans air. Mais n'est-il pas plus raisonnable de croire que l'encens fut employé, par les chrétiens, à l'exemple des rois mages qui présenterent de l'or et de l'encens à J. C., et parceque la fumée de ce parfum s'élevant vers les cieux, les prieres sembloient monter avec elle au trône de l'Éternel?

Ce qui ne fut d'abord qu'un hommage rendu au Dieu du ciel et de la terre devint ensuite une oblation honorifique faite aux princes, aux seigneurs, et aux ministres des autels. Le premier exemple eut lieu en faveur des empereurs d'orient.

(101) *Dextra libratum fulmen ab aure.* On ne pourroit traduire littéralement, Le foudre lancé de l'oreille droite, c'est-à-dire par le bras du dieu élevé jusqu'à son oreille droite, pour porter un plus terrible coup. Virgile dit (*Æneid., l. IX*), *Ecce aliud summa telum librabat ab aure*, il lançoit un autre trait de son oreille droite. Ces images ne peuvent être rendues, et il est impossible de tout peindre. L'exactitude deviendroit souvent puérile et ridicule.

(102) *Sævis compescuit ignibus ignes.* Jeu de mots qu'on a conservé dans la traduction, mais que le goût réprouve.

(103) Foudre. Hésiode, le plus ancien des poëtes et des théogones, raconte que lorsque Jupiter eut délivré les Titans ses oncles de la prison où Saturne les tenoit

enchaînés, ils lui donnerent le tonnerre, la foudre, et les éclairs, que la Terre avoit cachés dans son sein; et que c'est avec ces armes redoutables qu'il commande aux Dieux et aux mortels (*v.* 500). Virgile fait forger les foudres de Jupiter par les Cyclopes, dans les cavernes de l'Etna (*Géorg.*, *l. IV*, *v.* 170). Ils mêlent dans la trempe de chaque foudre trois rayons de grêle, trois de pluie, et trois de vent, avec les éclairs terribles, le bruit affreux, les flammes à longues queues, la colere des Dieux, et l'effroi des humains. (*Æneid.*, *l. VIII*, *v.* 431.)

> Fulgores nunc terrificos, sonitumque, metumque,
> Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.

Ovide appelle les foudres de Jupiter *trifida flamma*, foudres armés d'un triple dard, parcequ'ils avoient un triple pouvoir, frapper, pénétrer, et brûler.

Les lieux atteints de la foudre étoient réputés sacrés; on y dressoit un autel, comme si Jupiter eût voulu se les approprier. Personne n'osoit s'approcher d'un arbre frappé de la foudre, avant qu'il eût été purifié. Les Romains, persuadés que le maître des Dieux ne lançoit ses foudres que sur des hommes coupables de quelque crime, refusoient à ceux qui en étoient atteints les honneurs de la sépulture: il étoit défendu de brûler leurs corps; on se contentoit de les couvrir de terre au lieu même où ils avoient été foudroyés. (*Pline*, *l. II*, *c.* 54.)

Minerve envoyoit aussi la foudre. C'est de sa main que partirent les feux lancés sur les vaisseaux d'Ajax, qui avoit profané son temple. Servius assure, sur l'au-

torité des livres étrusques, où le cérémonial des Dieux étoit réglé, que Jupiter, Minerve, et Vulcain, étoient les seules divinités qui pussent lancer la foudre.

Les Étrusques donnoient à Jupiter trois foudres : le premier, qu'il lance au hasard, pour avertir les mortels de son existence ; le second, qu'il n'envoie qu'après avoir délibéré avec quelques Dieux, et qui intimide les méchants ; le troisieme, qu'il prend dans le conseil général des immortels, et qui écrase et qui perd.

La principale divinité de Séleucie étoit la foudre, qu'on honoroit avec des hymnes et des cérémonies particulieres (*Pausanias*). Mais peut-être cette foudre n'étoit-elle que l'emblême de Jupiter.

Les Romains appeloient *consiliaria fulmina*, les foudres qui tomboient pendant qu'on délibéroit des affaires publiques ; *auctorativa fulmina*, celles qui tomboient après les délibérations prises, et qui sembloient les autoriser ; *deprecaria fulmina*, celles qui menaçoient de quelque danger ; *monitoria fulmina*, celles qui avertissoient de ce qu'il falloit éviter ; *postulatoria fulmina*, celles qui demandoient le rétablissement des sacrifices interrompus ; *publica fulmina*, celles dont on tiroit des prédictions publiques pour trois cents ans ; *privata fulmina*, celles qui donnoient lieu à des prédictions particulieres, étendues seulement au terme de dix ans ; *familiaria fulmina*, celles qui présageoient les malheurs qui devoient arriver à quelque famille.

Lorsque la foudre partie de l'orient, retournoit du même côté, après avoir légèrement effleuré quelqu'un, elle étoit le présage d'un bonheur parfait, *summæ felicitatis præsagium*. C'est ce que Pline raconte à l'oc-

casion de Sylla. Il étoit des foudres de mauvais augure, dont on ne pouvoit éviter le présage par aucune expiation, *inexpiabile fulmen ;* il en étoit d'autres dont le sinistre présage pouvoit être détourné par des prieres et par des sacrifices, *piabile fulmen ;* enfin les Romains appeloient *vana et bruta fulmina*, celles qui faisoient plus de bruit que de mal, et dont les augures ne pouvoient tirer aucun présage. La plupart de ces foudres annonçoient la colere des Dieux : telle fut celle qui tomba dans le camp de Crassus, et qui fut regardée comme l'avant-coureur de sa défaite ; telle encore celle qui, selon Ammien Marcellin, précéda la mort de l'empereur Valentinien. On remarque avec étonnement la crédule confiance que les maîtres du monde donnoient aux augures tirés de la foudre.

Un foudre est le symbole de la puissance ; un foudre ailé est celui de la force et de la vitesse. Apelles peignit Alexandre, dans le temple d'Éphese, tenant la foudre à la main, pour exprimer une puissance à laquelle on ne pouvoit résister.

(104) « PHAÉTHON est un personnage réel. Apollodore nous a conservé sa généalogie (*l. III*), et Eusebe s'en est servi dans sa Chronique, après Africanus, pour fixer l'époque du regne de Cécrops.... Les anciens varient beaucoup sur la généalogie de ce prince : il y en a qui disent qu'il étoit fils du Soleil et de Clymene, comme Ovide le raconte après eux ; d'autres qui lui donnent pour mere la nymphe Rhodé. Appollodore rapporte (*l. III*), après Hésiode, qu'Hersé, fille de Cécrops, roi d'Athenes, fut mere de Céphale, qui fut

enlevé par l'Aurore; c'est-à-dire qui abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Céphale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaéthon. Suivant cette généalogie Phaéthon reconnoissoit Cécrops pour son trisaïeul; ainsi on peut croire qu'il a vécu environ cent cinquante ans après ce premier roi d'Athenes, qui régnoit 1582 ans avant l'ere chrétienne, et près de 400 ans avant la guerre de Troie, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnasse (*l. I*), et par Censorin (*de Die Natali, c.* 27)....

« Aristote (*in Meteor.*) croit, sur la foi de quelques anciens, que du temps de Phaéthon il tomba des flammes du ciel qui consumerent plusieurs pays; et Eusebe place ce déluge de feu dans le même siecle où arriva celui de Deucalion. Ovide insinue que cet évènement est arrivé avant la guerre de Troie, par ce mot, *arsurusque iterum Xanthus.* On peut confirmer la pensée d'Aristote par le nom même de Phaéthon, formé d'un mot grec qui signifie brûlant ou lumineux. Ceux qui écrivirent les premiers cet évènement employerent quelque figure vive et expressive, et dirent sans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié son char à quelque jeune étourdi qui, n'ayant pas bien su le conduire, avoit embrasé la terre. On pourroit penser, ou que l'embrasement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Josué ou d'Ézéchias, ont donné lieu à cette fiction. Il est sûr que les Chaldéens remarquerent la rétrogradation du soleil arrivée sous le regne de ce roi de Juda, et qu'ils envoyerent une ambassade sous prétexte de le féliciter du rétablissement de sa santé, mais en effet

*tacles, ch. IX*), distinguoient en cela le char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux, et le second, par deux seulement. L'autre monument est tiré du cabinet de MM. de Charlet. Le champ représente des flammes, le char brisé dont on ne voit qu'une roue, Phaéthon mort, et les chevaux en grand désordre. On y voit aussi à côté d'un des chevaux deux oiseaux avec des huppes sur la tête, qu'on prend pour deux cygnes, et on croit que le sculpteur a voulu peindre en même temps la métamorphose de Cycnus, roi de Ligurie: cependant, à dire vrai, ces deux oiseaux ne ressemblent point à des cygnes. Ce sont là de ces énigmes qu'on ne trouve que trop souvent dans les antiques, et qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troisieme monument, qui est tiré de Béger, Phaéthon est encore sur son char; et les chevaux en désordre, qu'il a bien de la peine à gouverner, annoncent une chûte prochaine. Ce monument a cela de singulier que les Héliades, sœurs de Phaéthon, y paroissent sur le fond d'un fleuve, dans le moment qu'elles commencent à être changées en peupliers. Le cygne qui est auprès fait voir que le sculpteur a voulu rassembler toutes les circonstances de cette fable. Je ne parlerai pas ici du tableau de Philostrate, parceque cet auteur n'ajoute rien à la belle description qu'Ovide a faite de cette fable: mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes, dans le IV[e] livre de ses Argonautes, raconte sur ce sujet trois choses qu'on ne trouve point dans les autres poëtes; la premiere, que l'eau de l'Éridan fut si infectée par l'embrasement et par la foudre que Jupi-

ter lança contre Phaéthon, que les oiseaux qui volent sur ce fleuve n'en pouvant supporter la puanteur y tombent morts, et c'est ce que Virgile a dit du lac Averne ; la seconde, que le Soleil prit le temps de son deuil pour aller voir ses chers Hyperboréens ; et la troisieme enfin, que ce furent les larmes qu'Apollon versa à la mort, non pas de Phaéthon, mais d'Esculape, qui formerent l'ambre qu'on trouvoit dans l'Éridan ». (*Banier, explication de la premiere fable du livre II.*)

(105) HÉLIADES, filles du Soleil et de Clymène, et sœurs de Phaéthon. Ovide n'en nomme que deux, Phaétuse et Lampétie ; Hygin en compte sept, mais on n'en reconnoît ordinairement que trois, Lampétie, Phaétuse, et Lampéthuse : on les nomme aussi quelquefois Phaéthontiades, du nom de leur frere. Les poëtes appellent un bois de peupliers, bois des Héliades, *Héliadum nemus*. Quelques auteurs feignent que les sœurs de Phaéthon furent changées en peupliers ; d'autres prétendent qu'elles furent métamorphosées en larix ou méleses ; d'autres, en aunes. (*Virg., Ecl. VI, v.* 10.)

(106) PHOEBÉ, fille du Ciel et de la Terre, la même que la Lune. Les poëtes désignent souvent cette planete sous les noms de Phœbé, d'Hécate, de Diane, et de Sémélé. Phœbé épousa Céus ; elle en eut Latone, mere d'Apollon, et Astérie, mere d'Hécate. Hésiode fait naître la Lune d'Hyperion et de Thea ou Thia.

La Lune étoit adorée en Égypte, sous le nom d'Isis ;

par les Syriens, sous le nom d'Astarté; par les Grecs et les Latins, sous les noms d'Artemis, de Diane, de Vénus, et de Junon Lucine. Elle avoit à Rome deux temples, l'un sur le mont Aventin, l'autre sur le mont Palatin, où elle étoit adorée sous le nom de Nocticula.

Isaïe appelle la Lune *Meni;* Jérémie lui donne le nom de reine du ciel: il dit que les peres allument du feu, que les femmes pêtrissent des gâteaux, et que les enfants amassent du bois pour cuire ces gâteaux en l'honneur de la reine du ciel. La Lune est la Mylitta des Perses, l'Alilat des Arabes, l'Uranie d'une partie des orientaux. Pindare l'appelle l'œil de la nuit; Horace, la reine du silence.

Macrobe pense que toutes les divinités du paganisme peuvent se rapporter au Soleil et à la Lune. César ne donne aux peuples du nord et aux Germains d'autres dieux que ces deux astres et le feu. La Lune étoit adorée dans la Grande-Bretagne et dans les Gaules : elle avoit un oracle dans l'isle de Sain, sur la côte méridionale de la basse Bretagne; cet oracle étoit rendu par des druidesses.

Plusieurs peuples de l'antiquité ont fait de cet astre un dieu, sous le nom de Lunus, Men ou Mené; d'autres en ont fait une déesse; et quelques uns, lui donnant les deux sexes, l'ont considérée comme une divinité hermaphrodite, *quòd eadem et mas æstimatur et fœmina.* Strabon nous apprend que le dieu Men étoit particulièrement adoré par les habitants de Carrhes, en Mésopotamie; que les hommes lui sacrifioient en habit de femme; et les femmes, en habit d'homme. Spartien raconte que les maris qui honoroient la Lune comme une divinité femelle étoient maîtrisés par leurs

femmes ; et que ceux qui regardoient cet astre comme un dieu mâle conservoient toujours l'empire sur leurs épouses, et n'avoient rien à redouter de leurs pieges. « De là vient, ajoute-t-il, que les Grecs et les « Égyptiens, quoiqu'ils appellent la lune d'un nom « féminin, en parlent dans leurs mysteres comme « d'un dieu mâle ». (*In vitâ Caracal.*, *c.* 7.)

Les magiciennes de Thessalie et de Crotone, qui prétendoient avoir un grand commerce avec la Lune, se vantoient de pouvoir, par leurs enchantements, la faire descendre à leur gré sur la terre. Dans les éclipses de cet astre elles annonçoient qu'il alloit être dévoré par un dragon; et pour le délivrer elles faisoient un grand bruit avec des bassins d'airain et d'autres instruments.

Les Péruviens appeloient la Lune, *la mere universelle de toutes choses :* elle étoit sœur et femme du Soleil, et mere de leurs Incas. La Lune est la divinité des Nicobarins, habitants de Java. Tous les mahométans ont pour elle une grande vénération. Dès qu'elle se montre sur l'horizon, ils lui présentent leurs bourses ouvertes, en la priant d'y faire multiplier les especes à mesure qu'elle croîtra dans les cieux.

La Lune est représentée sur les médailles de Carie, de Phrygie, et de Pisidie, sous la figure d'un jeune homme, portant un bonnet phrygien, ayant un croissant sur le dos, tenant de la main droite une bride, de la gauche un flambeau, et ayant un coq à ses pieds.

Nous terminerons cet article par le tableau du clair de lune, tiré du VII[e] chant des Fastes, par Le Mierre :

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître :
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !

Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi;
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces spheres qui roulant dans l'espace des cieux
Semblent y ralentir leur cours silencieux;
Du disque de Phœbé la lumiere argentée
En rayons tremblottants sur ces eaux répétée,
Ou qui jètte en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux:
Des différents objets la couleur affoiblie,
Tout repose la vue et l'ame recueillie.
. . . . . . . . . . . . . . .
Heureux qui, s'élevant aux principes des choses,
Éclaircira le voile étendu sur les causes;
Dira comment cet astre en son cours inégal,
A la voûte des cieux si paisible fanal,
Qu'on voit si près de nous, dans l'ordre planétaire,
Paroître s'approcher par amour pour la terre,
Souleve l'océan, produit du haut des airs
Par accès réguliers cette fievre des mers,
Et comment l'océan qui submergeoit la plage,
Décroissant par degrés, laisse à nu le rivage!

(107) Ambre, en grec *electron*, en latin *electrum*, *succinum*. Eschyle et Hérodote sont les premiers auteurs anciens qui aient parlé de l'ambre. Les Romains en faisoient des bijoux qui flattoient l'odorat et là vue. A Rome, un morceau d'ambre remarquable par sa grosseur ou par quelque accident, n'avoit point de prix.

Le succin est un bitume solide et jaune qui a la propriété de devenir électrique par le frottement, et d'at-

tirer les corps légers. Cette vertu attractive lui fit donner par les anciens le nom d'*electrum*, d'où est venu celui d'électricité. Pline (*lib. XXXVII, c.* 2 *et* 3) prétend que l'ambre coule des peupliers. Dalecampius, sur Pline, veut que ce soit une espece de bitume qui sourd de la terre sur les rives maritimes des pays septentrionaux, et qui d'abord liquide, s'endurcit par le temps, et à force d'être battu par les flots de la mer.

Du temps de Pline l'ambre étoit si commun en Italie que les paysannes en faisoient des colliers de parure ; elles croyoient aussi ces colliers préservatifs des maux de gorge. L'ambre jaune ou succin étoit très recherché des anciens avant la découverte des diamants et des pierres précieuses que les deux Indes ont fourni depuis au luxe des modernes. L'ambre jaune formoit les colliers, les bracelets antiques, et les décorations des autels. On l'estime encore aujourd'hui dans les serrails de l'Asie.

Les anciens supposoient qu'à l'embouchure du Pô étoient des isles dans l'une desquelles, lors de la chûte de Phaéthon, il se forma un lac dont les eaux fétides et brûlantes faisoient périr les oiseaux qui voloient audessus de sa surface ; et que depuis cette catastrophe on y trouva une grande quantité d'ambre. Martial donne à l'ambre le nom de *Phaéthontide* (*l. IV, ep.* 32), parcequ'il est produit par les pleurs des sœurs de Phaéthon.

Quelques auteurs pensent qu'Électre, fille d'Agamemnon, reçut ce nom, parcequ'elle étoit blonde ou couleur d'ambre.

Les anciens donnoient le nom d'électrum à l'or mêlé

d'un cinquieme d'argent; ce qui, selon Pline, arrive naturellement, ou par art. Ce mélange donne à l'or une couleur pâle qui le fait ressembler à l'ambre jaune.

(108) Sthénélée ou *Sthenelus*, nom d'un roi de Ligurie, pere de Cycnus; d'un roi d'Argos et de Mycenes, fils de Persée et d'Andromede; d'un des compagnons d'Hercule dans son expédition contre les Argonautes; d'un fils de Capanée qui commandoit, avec Diomede et Euryale, les Argiens au siege de Troie; d'un des fils de Mélas, tué par Tydée; et de plusieurs autres héros des temps fabuleux.

(109) Cycnus ou Cicnus, fils de Sthénélée, roi de Ligurie, fut parent et ami de Phaéthon, qu'il pleura jusqu'à sa mort. Virgile rapporte aussi, dans le X^e livre de l'Énéide (*v.* 189), la fable touchante de Cycnus. Les interpretes de ce poëte remarquent à ce sujet qu'il a fait entrer dans ce poëme immortel, tout ce qui pouvoit honorer la tendre et fidele amitié:

Namque ferunt luctu Cycnum Phaëthontis amati,
Populeas inter frondes umbramque sororum
Dum canit, et mæstum musâ solatur amorem,
Canentem molli plumâ duxisse senectam,
Linquentem terras, et sidera voce sequentem.

« On dit que Cycnus pleurant la mort de Phaé-
« thon, qu'il avoit tendrement aimé, soulageoit par
« des chants plaintifs sa douleur et ses regrets, à

« l'ombre des sœurs de son ami, changées en peu-« pliers; et que dans sa vieillesse, ses cheveux deve-« nant un tendre duvet, il quitta la terre; et chantant, « s'éleva dans les airs. »

Pausanias (*in Atticis*) rapporte que Cycnus, roi de Ligurie, étoit un musicien célebre. Plusieurs personnages des temps héroïques ont porté le nom de Cycnus, entre autres un fils de Mars et de Pélopée, qui disputa le prix de la course à cheval contre Hercule; un fils de Neptune et de Calyce, fille d'Éole, qui étoit invulnérable, et qui ayant été étouffé par Achille fut métamorphosé en cygne; et un fils de Mars qui, monté sur le cheval de Bellérophon, vainquit et tua Pilus dans des jeux qu'Acaste fit célébrer à Argos.

*Cycnus*, cygne, est une des vingt-trois constellations boréales des anciens.

(110) Ligurie, contrée d'Italie, qui occupoit la partie maritime comprise depuis le sommet des Alpes jusqu'au fleuve Arno, où la Ligurie confinoit à l'Étrurie. Quelques auteurs étendent la Ligurie des Alpes aux Pyrénées, et donnent aux habitants de cette partie le nom de Gallo-Liguriens. La Ligurie, province de la Gaule Cispadane, comprenoit, suivant le P. Briet, le marquisat de Saluces, une partie du Piémont, la plus grande partie du Montferrat, toute la côte de Gênes, la seigneurie de Mourgues, une partie du comté de Nice, et la partie du duché de Milan qui est en-deçà du Pô. Le même auteur divise les Liguriens en chevelus et en montagnards. Les premiers habitoient les côtes de la mer; les autres, l'Apennin et les

Alpes. Strabon dit qu'ils vivoient de lait et de fromages, et qu'ils usoient d'une boisson faite avec de l'orge. Ils étoient vigoureux, et leurs femmes très laborieuses.

(111) Ovide paroît s'être servi dans ces fables de la même tradition que Plutarque suivit après lui. Cette tradition place sur les bords du Pô le tombeau de Phaéthon, la métamorphose des Héliades, et celle de Cycnus, roi de Ligurie.

Quelques anciens auteurs ont cru que les Héliades avoient été changées, non en peupliers, mais en larix ou méleses. On trouve dans Béger une médaille de P. Acokius Lariscolus, qui représente les sœurs de Phaéthon métamorphosées en larix, par allusion au nom de Lariscolus qui la fit frapper.

Hésiode et Pindare avoient parlé de cette fable longtemps avant Ovide. Quant à celle de Cycnus métamorphosé en cygne, elle doit sans doute son origine à la ressemblance des noms. Lucien (*de Cycnis*) dit qu'étant allé sur les bords du Pô dans le dessein d'y chercher de l'ambre, des peupliers, et des cygnes, il ne trouva sur les bords de ce fleuve ni cygnes, ni ambre, ni peupliers. Il ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelques bateliers la fable de Phaéthon et de ses sœurs, ces bateliers s'étoient moqués de lui, l'assurant qu'ils n'avoient jamais entendu parler des Héliades, ni de Phaéthon.

(112) Calisto ou Callisto, connue aussi sous le nom d'Hélicé, étoit fille de Lycaon, roi d'Arcadie. Quelques auteurs lui donnent les noms de Themisto,

de Megisto, et la disent fille, les uns de Nycteus, les autres de Crétéus, et petite-fille de Lycaon. Elle eut de Jupiter un fils nommé Arcas, qui donna son nom à l'Arcadie. Lorsque Junon l'eut métamorphosée en ourse, Jupiter voulant la dérober aux traits des chasseurs, la plaça dans le ciel, où elle forme la constellation boréale Arctos ou grande Ourse. Hygin prétend que ce fut Diane qui changea Calisto en ourse, pour la punir de n'avoir pas gardé sa virginité. On donnoit à Diane le surnom de Caliste, parcequ'elle avoit un temple en Arcadie sur le tombeau de Calisto.

*Calistos* en grec signifiant *très beau*, Vénus et Minerve reçurent ce surnom. On célébroit dans l'isle de Lesbos, en l'honneur de Vénus, des fêtes calistées, dans lesquelles les femmes disputoient le prix de la beauté. Chez les Parrhasiens, pendant les fêtes de Cérès Éleusine, les femmes concouroient pour le même prix dans des jeux sacrés établis par Cypselus; et, selon Athénée, la premiere victoire y fut remportée par Herodice, femme du prince qui les avoit institués. De semblables prix étoient décernés chez les Éléens. Le jeune homme qui étoit déclaré solennellement le plus beau des prétendants recevoit une armure complete qu'il consacroit à la sage et belle Minerve.

Un auteur moderne (Cæsius ou Blaeu, *in Cælo Poëtico Astron.*) explique ainsi la métamorphose de Calisto en ourse: L'ourse est le symbole de la chasteté. Cet animal se cache dans les antres et dans les bois. La faim seule le chasse de sa retraite. De même une jeune fille doit se tenir renfermée dans la maison paternelle, et n'en sortir que lorsque la nécessité l'y oblige. C'est dans ce sens que Pollux, parlant des Nymphes com-

pagnes de Diane, emploie une expression qui signifie qu'elles étoient changées en ourse. Euripide, dans son Hypsipyle, et Aristophane, dans Lysistrate, nous apprennent qu'on donnoit le nom d'ourse aux filles athéniennes. Eusthate, scholiaste d'Homere, raconte que les Athéniens ayant trouvé dans le temple de Diane une ourse née près de l'autel de la déesse, l'enleverent et la mirent à mort; et que la déesse courroucée se vengea de cet attentat par la famine dont elle affligea la ville d'Athenes. Cette ourse, dit l'ancien scholiaste, étoit certainement une jeune fille qui avoit consacré sa virginité à Diane, et qui vouloit vivre, retirée du monde, à l'ombre des autels d'où les Athéniens l'arracherent pour la marier.

Banier explique ainsi la fable de Calisto : Lycaon avoit une fille nommée Calisto qui aimoit beaucoup la chasse, et qui, suivant l'usage des temps antiques, portoit pour habillement la dépouille de quelques animaux. Jupiter, second du nom, roi d'Arcadie, ainsi que nous l'apprend Cicéron (*de Natur. Deor., l. III*), en devint amoureux; et voilà ce qui a donné lieu de dire que Calisto étoit une des compagnes de Diane, que son amant avoit pris la figure de cette déesse, et que Junon, jalouse de cette intrigue, avoit changé sa rivale en ourse. L'antiquité poétique, en plaçant Calisto parmi les astres, a voulu peut-être indiquer que Lycaon fut un des premiers parmi les Grecs qui observa la constellation de la grande Ourse. Si Junon invoque Téthys et l'Océan; si elle les prie de ne point recevoir dans leur sein cette nouvelle constellation, ce ne peut être qu'une allégorie astronomique fondée

sur ce que le cercle polaire étant très élevé par rapport à l'Europe, l'Ourse et les autres étoiles de ce cercle ne se couchent jamais, c'est-à-dire que le cercle qu'elles décrivent n'est point coupé par l'horizon. (*Voyez* Ourse, *note* 115; Arcas, 114; *et* Bootès, 32.)

(113) Non erat hujus opus lanam mollire trahendo, etc.

Ovide paroît avoir imité, sinon pour la pensée, du moins pour le tour, ce portrait de Camille, dans le VII[e] livre de l'Énéide, v. 805:

. . . . Non illa colo calathisve Minervæ
Femineas assueta manus; sed prœlia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.
Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas:
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.
Illam omnis tectis agrisque effusa juventus
Turbaque miratur matrum, et prospectat euntem,
Attonitis inhians animis; ut regius ostro
Velet honos leves humeros; ut fibula crinem
Auro internectat; Lyciam ut gerat ipsa pharetram,
Et pastoralem præfixâ cuspide, myrtum.

(114) Arcas, fils de Jupiter et de Calisto, fut roi d'Arcadie, et lui donna son nom. Ovide dit, parlant de cette contrée (*Fastor.*, *lib. I*, *v.* 470):

A magno tellus Arcade nomen habet.

L'Arcadie portoit avant ce prince le nom de Pelasgie. Instruit par Triptoleme et par Aristée Arcas

apprit à ses sujets à semer le blé, à faire le pain, à filer la toison des brebis. Il épousa la dryade Érato, dont il eut trois fils qui partagerent entre eux son royaume après sa mort.

La fable d'Arcas n'est point racontée par Ovide comme elle l'est par plusieurs anciens mythologues. Suivant ces derniers, Arcas, que Jupiter avoit fait élever par Maïa, étant devenu grand, fut présenté par des chasseurs à Lycaon son aïeul, qui l'accueillit dans son palais sans connoître sa naissance, et qui dans la suite, voulant éprouver la divinité de Jupiter, lui fit de ce jeune prince un horrible festin. Jupiter indigné métamorphosa Lycaon en loup. Il rassembla les membres d'Arcas, lui rendit la vie, et le confia aux soins d'un chevrier. Un jour Arcas ayant rencontré la malheureuse Calisto sa mere, changée en ourse, alloit la tuer, lorsque celle-ci, reconnoissant en lui son fils, lui arracha la fleche parricide, et s'enfuit. Arcas la poursuivit jusque dans le temple de Jupiter-Lycæus; et comme il étoit défendu d'y pénétrer, sous peine de mort, et que Calisto et Arcas avoient ainsi mérité de perdre la vie, Jupiter les plaça l'un et l'autre au nombre des constellations.

(115) Ourse, en grec *Arctos*. On donne ce nom à deux des vingt-trois constellations boréales des anciens. La grande Ourse est appelée *Ursa* ou *Arctos major*, et vulgairement chariot. Sa situation est contraire à celle de la petite Ourse, nommée *Ursa* ou *Arctos minor, Cynosura, Bootès, Auriga, Arctophylax, Bubulcus*, et *Heniochus*. La petite Ourse est près du pole

même. On ne voit sans lunettes que sept étoiles de chacune de ces deux constellations. On dit que l'étoile du nord ou polaire est dans la queue de la petite Ourse, parceque cette étoile est toujours à deux degrés du pole boréal.

(116) OCÉAN ou *Oceanus*, fils d'Uranus ou le Ciel, et de Tithea ou la Terre; premier dieu des eaux, et pere des Dieux et de tous les êtres, parceque, suivant le systême de Thalès, l'eau étant la matiere premiere avoit servi à la formation de toutes choses, ou parceque l'eau contribue plus que les autres éléments à la production et au développement des corps.

Les anciens avoient plusieurs noms par lesquels ils désignoient les dieux souverains ou protecteurs des eaux, tels que *Pontus*, *Nereus*, *Oceanus*, qui furent tous remplacés dans la suite par *Poséidon* ou Neptune. C'est ainsi que dans l'Iliade, et dans un hymne Orphique, l'Océan est appelé le pere de tous les Dieux.

L'Océan épousa sa sœur Téthys, grande déesse des eaux, mere ou nourrice de tous les Dieux, et que l'on confond trop souvent avec la Néréide Thétis, qui fut mere d'Achille. L'Océan et Téthys donnerent naissance aux principaux fleuves, tels que le Nil, le Phase, le Granique, le Pénée, l'Alphée, le Strymon, le Méandre, l'Acheloüs, le Ladon, le Simoïs, le Scamandre, l'Éridan, etc. (voyez Hésiode, qui en nomme vingt-cinq), et à plus de trois mille Nymphes qui habitoient la mer, les fleuves, et les fontaines, et qu'on nommoit Océanides ou Nymphes marines, pour les distinguer des Néréides, filles de Nérée et de Doris. Pampholyge

et Parthénope furent aussi femmes de l'Océan. La premiere fut mere d'Asia et de Libya ; la seconde d'Europa et de Thrace. Parmi les fils les plus célebres de l'Océan, on distingue Triton, Nérée, Protée, Inachus, Sol, etc.

Homere prétend que les Dieux tiroient leur origine de l'Océan et de Téthys, et qu'ils alloient souvent en Éthiopie visiter l'Océan, et prendre part aux fêtes et aux sacrifices qu'on y faisoit. Eschyle dit que l'Océan étoit ami de Prométhée, frere d'Atlas ; ce qui a fait conjecturer que parmi les Titans il y en avoit un, le plus ancien de tous, qui portoit le nom d'Océan. Le Nil fut d'abord nommé Océanus. Hygin croit trouver Océanus dans la constellation connue sous le nom d'Éridan.

L'antiquité ne nous a transmis que deux ou trois monuments qui représentent l'Océan. Une statue déterrée à Rome vers le milieu du XVI[e] siecle le montre sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes, tenant une pique à la main, et ayant près de lui un monstre marin qu'on ne connoît pas. Ce vieillard tient une urne et verse de l'eau, symbole de la mer, des fleuves, et des fontaines. Sur une pierre gravée, publiée par Béger, l'Océan est représenté par la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer ; on distingue quelques vaisseaux dans le lointain. Un Hermès colossal, découvert depuis peu d'années, à Pozzuoli, qui faisoit partie de la collection du Vatican, et qui se trouve maintenant dans le musée Napoléon, paroît représenter l'Océan couronné de pampres et armé de cornes, symbole de force et de fécondité. Des peaux ou des

membranes de poisson couvrent ses joues, ses sourcils, et sa poitrine; des dauphins sortent de sa barbe ondulée, et des flots sont figurés à ses côtés. L'attribut de l'Océan est une paire de pinces d'écrevisse qui lui sortent du front comme des cornes; c'est ainsi qu'il est figuré sur plusieurs pierres gravées, ainsi que sur un bas-relief représentant la chûte de Phaéthon, et publié par Winckelmann.

(117) Ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que les astres voisins du pole ne s'abaissent jamais sous l'horizon que les poëtes prennent pour la mer.

(118) Paon. Junon étant le symbole de l'air, on avoit attelé à son char les paons, à cause de la variété de leurs couleurs; et c'est aussi par la même raison qu'Iris étoit la messagere de cette déesse. (*Voyez note* 120 *du liv. I.*)

(119) Corbeau. Cet oiseau étoit consacré à Apollon, et servoit aux divinations. S'il voloit à gauche, il étoit d'un augure sinistre; si on l'appercevoit à droite, il étoit d'un heureux présage.

Pline prétend (*l. X, c.* 12) que le corbeau éprouve la soif soixante jours avant que les fruits du figuier ne parviennent à leur maturité. Il a suivi une tradition fabuleuse rapportée par Ovide (*Fast., l. I*): Un jour qu'Apollon vouloit sacrifier à Jupiter, il remit une coupe au corbeau, et le chargea de lui apporter de l'eau d'une fontaine qu'il lui indiqua. Le corbeau prit son essor; il apperçut dans sa route un figuier dont

le fruit n'étoit pas mûr, et il s'arrêta jusqu'à ce qu'il le fût devenu. Après s'être rassasié, il prit un long serpent, et le présentant à son maître, il lui dit que ce reptile avoit empêché qu'il ne s'approchât de la fontaine; mais le dieu, instruit de la véritable cause de son retardement, et voulant le punir d'ajouter le mensonge à son crime, le condamna à souffrir la soif pendant tout le temps que les figuiers sont en fruit; et, pour perpétuer la mémoire de cet évènement, le corbeau, la coupe, et le serpent furent placés dans le ciel, où ils forment trois constellations voisines. (*Voyez* Coronis, *note* 121.)

(120) Ovide fait ici allusion à ce que rapporte Tite-Live (*l. V*) de la surprise du Capitole par les Gaulois. Ces peuples belliqueux avoient trompé la vigilance des gardes et celle des chiens, lorsque, par les cris des oies et par le bruit de leurs ailes, l'alarme fut donnée, et Rome sauvée de l'invasion. Virgile, parlant de ces oies du Capitole (*Æneid.*, *l. VIII*), dit:

> Atque hic auratis volitans argenteus anser
> Porticibus, Gallos in limine adesse canebat.

(121) Coronis, nommée aussi Arsinoé, était fille de Phlégias, célebre guerrier des siecles héroïques. Apollon l'aima: elle devint grosse d'Esculape; et voulant cacher son état à son pere, elle s'enfuit à Épidaure, où elle accoucha secrètement, et exposa son enfant qui fut nourri par une chevre. Pausanias, dont la version differe de celle d'Ovide, rapporte que Coronis s'étant abandonnée à Ischys, fils d'Elatus, fut tuée par

Diane, et que son corps étant sur le bûcher, Mercure arracha du milieu des flammes l'enfant qu'elle portoit. (*l. II, c.* 26, *et l. IX, c.* 36.)

Coronis reçut après sa mort les honneurs divins. Elle avoit à Sicyone, dans le temple de son fils Esculape, une statue qui n'étoit point exposée aux regards du public. Lorsqu'on vouloit l'honorer, on la portoit dans le temple de Minerve, qui étoit voisin de celui d'Esculape. (*Pausan.*, *l. II*, *c.* 11.)

« Tout ce qu'on sait de Coronis, dit l'abbé Banier, c'est qu'ayant eu commerce avec Apollon, ou avec quelque prêtre de ce dieu, elle devint mere d'Esculape, et mourut en accouchant. Comme son nom est celui d'une nymphe, et en même temps celui de la corneille, quelques auteurs publierent qu'Esculape son fils étoit né de l'œuf d'une corneille, et qu'il en étoit sorti sous la figure d'un serpent, ainsi qu'on peut le voir dans les dialogues de Lucien. »

Coronis fut aussi le nom d'une des Hyades, filles d'Atlas; d'une fille de Coronée, roi de la Phocide, qui, poursuivie par Neptune, invoqua Minerve, et fut métamorphosée en corneille; d'une bacchante enlevée par Butès; d'une des nymphes auxquelles Jupiter confia l'éducation de Bacchus dans l'isle de Naxos; et de l'épouse d'Esculape, que plusieurs auteurs appellent Épione.

(122) Larisse, ville de Thessalie, reçut son nom de Larissa, fille de Pélasgus; elle étoit située sur la rive droite du Pénée. Ce fut dans cette ville que Persée tua par mégarde Acrisius d'un coup de palet. La-

risse, qui avoit tenu un des premiers rangs parmi les villes de Thessalie, étoit déchue du temps de Lucain de son antique splendeur.

Plusieurs villes de la Grece, la citadelle d'Athenes, et une riviere du Péloponnese portoient aussi le nom de Larisse. On donnoit le surnom de Larissius, ou Larissæus, ou Larissenus, à Jupiter, parcequ'il avoit un temple à Larisse, sur les bords du Caystre; à Phébus, qui étoit adoré dans un faubourg d'Ephese, nommé Larisse; à Minerve, qui avoit un autel sur les bords du Larissus, riviere du Péloponnese, entre l'Élide et l'Achaïe; au fier Achille, qui régnoit à Larisse, en Thessalie, et à qui Racine fait dire dans son Iphigénie:

Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Osa-t-il enlever ou ma femme, ou ma sœur?

(123) Corneille. (*Voyez* Coronis, *note* 121). La corneille étoit le symbole d'Apollon, dieu des devins. Sur les médailles, une corneille perchée marque la foi conjugale.

(124) Érichthon, qu'Homere appelle toujours Erechtée, fut le quatrieme roi d'Athenes. On lui fait honneur de l'invention des chars; mais il n'est pas vraisemblable qu'on n'ait commencé à s'en servir dans la Grece que sous le regne de ce prince, sur-tout après tant de colonies venues d'Égypte, où l'usage des chars étoit connu dès les premiers siecles. On doit se borner à croire qu'Erichthon attela le premier à son char

quatre coursiers. Virgile dit, dans ses Géorgiques, (*l. III, v.* 113) :

> Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
> Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor.

Après un regne de près de cinquante ans, il mourut l'an 1501 avant J. C. (Voyez l'époque X des marbres de Paros). Il fut placé après sa mort parmi les astres, où l'on croit qu'il forme la constellation Bootès ou Auriga, ou Heniochus (bouvier), voisine de la grande Ourse (chariot.)

Erichthon est formé de deux mots grecs, qui signifient *dispute* et *terre*. Les mythographes donnent à Erichthon, au lieu de jambes, deux queues de serpent. Ceux qui ont prétendu expliquer la fable infâme de la naissance de ce prince, qu'Ovide avoit prise dans Pindare, disent qu'il eut une dispute avec Amphyction qu'il chassa du trône ; qu'il étoit fils d'un prêtre de Vulcain et d'une fille de Cranaüs, qui portoit le nom de Minerve, et qu'il avoit les jambes foibles et difformes. Ne seroit-ce pas encore cette difformité qui auroit donné lieu de lui attribuer l'invention des chars? Quelques auteurs prétendent qu'il ajouta seulement des roues au traîneau inventé par Trochilus ; ce qui lui fit remporter le prix aux jeux des Panathénées, dont il étoit l'instituteur. (1)

---

(1) Les marbres de Paros attribuent à Erichthonius l'institution des fêtes Panathénées ; et les commentateurs de ce célebre monument historique fixent l'institution de ces fêtes à l'année 1534 avant J. C.

Apollodore nous apprend (*l. II*) qu'Erichthon, né dans l'Attique, étoit fils de Cranéa, fille d'Attis; qu'il détrôna Amphyction, et qu'il devint quatrieme roi d'Athenes. Le reste de la fable, telle qu'on la lit dans Pindare et dans Ovide, est une fiction fondée, selon S. Augustin (*de Civit. Dei*), sur ce que ce prince fut exposé en naissant dans le temple de Minerve. (*Voyez* Aglaure, *note* 128). On peut aussi consulter, pour la fable d'Erichthon, Pausanias, *in Atticis;* Lactance, *de falsa Religione, l. I, c.* 17; et Hygin, *Poët. Astron., l. I, c.* 17, au mot *Heniochus.*)

(125) Cécrops, semi-homme et semi-serpent; ce qui lui fait donner par Ovide l'épithete de *Geminus*, étoit originaire de Saïs, en Egypte, et l'un des princes les plus célebres des premiers temps du monde.

La chronique de Censorin, celle de Denys d'Halycarnasse, et les interpretes des marbres de Paros, le font venir en Grece à la tête d'une colonie d'Egyptiens, vers l'an 400 avant la prise de Troie, c'est-à-dire près de dix-huit siecles avant celui d'Auguste. La chronique d'Eusebe ne varie sur cette époque que de vingt-six ans.

Les commentateurs pensent que la fable des deux natures données à Cécrops, et qui le firent surnommer *Dyphuès* et *Byfrons*, vient, ou de ce que ce prince parloit deux langues, le grec et le phénicien; ou de ce qu'il institua le mariage, qui, unissant l'homme et la femme, n'en fait, pour ainsi dire, qu'un même esprit et un même corps; ou de ce qu'il commandoit à deux peuples, les Grecs et les Egyptiens (*Justin, l. II*);

ou enfin, suivant Démosthènes, parcequ'il réunissoit à la prudence dans les conseils l'audace dans l'exécution.

Il épousa la fille d'Actéus, que Pausanias regarde à tort comme le premier roi de l'Attique, puisque les marbres de Paros disent que ce fut Cécrops, et que ces marbres célebres sont la plus sûre de toutes les chroniques. Cécrops, après un regne de cinquante ans, laissa trois filles, Aglaure, Hersé, et Pandrose, dont l'histoire a été défigurée par des fictions poétiques.

Lorsque Cécrops aborda dans la Grece, ses habitants encore sauvages vivoient dans les forêts sans asiles et sans lois. Ce prince rassembla ceux de son voisinage, et bâtit pour eux douze bourgs ou villages qui furent nommés Cécropia, Tetrapolis, Epacria, Decelea, Eleusis, Aphidna, Thoricus, Brauron, Cythérus, Sphettus, Cephissia ou Cephissa, et Phalerus. Cécrops forma de ces douze bourgs le royaume de l'Attique; il leur donna des dieux, un culte, et des lois. On lui attribue l'institution du sénat qui devint si célebre sous le nom d'aréopage. Le dénombrement de ses sujets qu'il fit faire avant sa mort, en éleva le nombre à vingt mille. Il donna son nom à la citadelle d'Athenes et au pays qu'il gouvernoit. (*Voyez* ATTIQUE, *note* 145). Il abolit la communauté des femmes. Il remplaça le sacrifice des victimes humaines par des offrandes de blé, de fleurs, et de fruits. Il donna une forme réguliere à la religion et au culte des dieux. Il éleva des autels à Minerve, connue à Saïs sous le nom d'Athéné; il donna ce dernier nom à la capitale de l'Attique, et mit ses sujets sous la protection de Mi-

nerve, qui fut toujours la grande divinité des Athéniens. Il lui consacra l'olivier, parceque le sol de l'Attique étant propre à la culture de cet arbre il vouloit le rendre plus cher à ses habitants.

Tous les anciens historiens reconnoissent que Cécrops éleva dans la Grece le premier autel à Jupiter, qu'il appela le très haut ou le dieu suprême. Ainsi la Grece, si célebre dans l'histoire, dut à l'Egypte ses premiers dieux, ses premieres lois, ses premiers arts, et sa civilisation. (*Voyez Hérodote, l. II; Apollodore, l. III; Pausanias, l. I et VIII; Justin, l. II; Strabon, l. IX, etc.*)

Quelques auteurs regardent le Verseau comme la constellation en laquelle fut changé Cécrops après sa mort, parceque, de son temps, le vin n'étant pas connu dans l'Attique, on employoit l'eau dans les sacrifices.

(126) Hersé. L'abbé Banier fait les réflexions suivantes sur la fable des trois filles de Cécrops : « Voilà « la maniere dont on écrivoit anciennement l'histoire « des personnes distinguées ou par leur mérite ou par « leur naissance. On croyoit leur faire honneur en « mêlant leurs intérêts avec ceux des dieux. Quelque « prince de ceux qui portoient le nom de Mercure, « car il y en a eu plusieurs, ainsi qu'on peut le voir « dans le IIIe livre *de la Nature des Dieux*, devint « amoureux de Hersé, dont sa sœur conçut beaucoup « de jalousie. Sur une aventure si ordinaire, Ovide se « laisse emporter à son imagination, et écrit cette his-

« toire avec tout l'agrément et tout le merveilleux que « son esprit fécond en fictions a pu lui fournir. »

Mercure rendit Hersé mere de Céphale, qui fut un des amants de l'Aurore. Hersé eut un temple à Athenes, et y reçut les honneurs divins.

(127) Pandrose fut, selon plusieurs mythographes, la seule des filles de Cécrops qui resta fidele aux ordres de Minerve. Les Athéniens, pour récompenser sa piété, lui consacrerent un temple près de celui de cette déesse, et instituerent en son honneur une fête nommée *Pandrosie*. Quelques auteurs prétendent qu'elle avoit eu de Mercure un fils nommé Ceryx.

On raconte diversement la fable de la corbeille qui renfermoit Erichthon, et qui fut confiée par Minerve à la garde des trois filles de Cécrops. Les trois sœurs furent également curieuses, également coupables, également punies. Agitées par les Furies, elles se précipiterent du point le plus escarpé de la citadelle d'Athenes. Pausanias (*in Atticis*), dépouillant l'histoire des filles de Cécrops du merveilleux qui l'accompagne, dit qu'étant devenues furieuses, elles se précipiterent du haut d'une tour.

(128) Aglaure, Agraule ou Aglauros. Quelques mythologues disent qu'elle avoit été aimée du dieu Mars, qui la rendit mere d'Alcippe. Pausanias, Apollodore, et Hygin racontent qu'après la désobéissance d'Aglaure aux ordres de Minerve, cette déesse lui fit perdre la raison, et qu'elle alla se précipiter dans la

mer. Pollux rapporte que, sous le regne de Cécrops, une maladie contagieuse désolant la Cécropie ou l'Attique, l'oracle consulté répondit que la contagion ne cesseroit que par le dévouement volontaire d'un citoyen pour le salut de tous; qu'Aglaure, se dérobant à ses gouvernantes, se précipita du haut d'une tour; que la contagion cessa; et que les Athéniens reconnoissants éleverent une statue et un temple à cette courageuse et vertueuse fille de leur roi. C'est dans ce temple que les Athéniens, qui avoient atteint l'âge viril, se rendoient complètement armés, et prêtoient le serment de défendre leur patrie jusqu'à la mort. Une tribu d'Athenes portoit aussi le nom d'Aglaure.

Les habitants de Salamine immoloient, en l'honneur de cette fille de Cécrops, une victime humaine. On la conduisoit en pompe dans le temple; on lui faisoit faire trois fois le tour de l'autel; alors on lui passoit une lance au travers du corps, et on la portoit sur le bûcher. Cette coutume barbare fut abolie du temps de Séleucus, par Déphila, roi de Chypre, qui substitua le sacrifice d'un bœuf à cet usage impie.

L'époque où vivoient les filles de Cécrops est connue par celle du regne de leur pere, qui, suivant les commentateurs des marbres de Paros, gouvernoit l'Attique vers l'an 1582 avant J. C., près de 400 ans avant la guerre de Troie.

(129) Coronée, roi de Phocide, pere de Coronis. Minerve le changeant lui-même en corneille, lui fit subir la même métamorphose qu'à sa fille.

(130) NYCTIMENE, fille de la nymphe Amalthée ou Polyxo, et de Nictée, roi des Lesbiens, ou, selon plusieurs autres, roi de Thebes en Béotie, et suivant Lactance, roi d'Ethiopie. La tradition adoptée par Ovide est moins vraisemblable et moins suivie que celle rapportée par Hygin (*fab.* 204). Selon cet auteur, ce fut Nictée qui fit violence à sa fille ; et celle-ci alla par pudeur se cacher dans les bois, où Minerve la métamorphosa en chouette, appelée *noctua* chez les Latins. La chouette, qui fuit le jour, fut depuis consacrée par les Grecs à cette déesse comme un symbole de prudence, parcequ'ils attribuoient à cet oiseau nocturne la connoissance de l'avenir.

On voit sur les monnoies d'Athenes, d'un côté la tête de Minerve, et de l'autre une chouette. Les Athéniens donnoient quelquefois le nom de chouette aux pieces de leurs monnoies. C'est dans ce sens que l'esclave d'un riche Lacédémonien disoit *qu'une multitude de chouettes nichoient sous le toit de son maître.*

La rencontre d'une chouette étoit, chez les anciens, d'un mauvais présage.

(131) Ovide dit encore, dans le IV[e] livre de ses Fastes, *Neque enim lacrymare deorum est.*

(132) Dixit, et adversi contra stetit ora juvenci,
Qui donum adstabat pugnæ ; durosque reductâ
Libravit dextrâ media inter cornua cestus.
(VIRGIL., *ÆEneid.*, *l. V.*)

(133) CHIRON, fils de Saturne, qui s'étoit métamor-

phosé en cheval, et de Phillyre, fille de l'Océan. Ce fameux Centaure, moitié homme et moitié cheval, avoit sa grotte au pied du mont Pélion, en Thessalie. Habile dans les lettres, dans l'astronomie, et dans la médecine, la fable le fait précepteur d'Esculape, de Pélée, de Jason, d'Hercule, de Nestor, de Thésée, d'Hippolyte, d'Ulysse, d'Achille, de Diomede, de Castor et Pollux, d'Ajax, d'Aristée, et de plusieurs autres personnages célebres dans les temps héroïques. Sa grotte devint l'école la plus fameuse et la plus fréquentée de la Grece. Xénophon, au commencement de son Traité de la chasse, compte vingt et un disciples de Chiron, et il ne les nomme pas tous. Le plus célebre de ses éleves fut Bacchus, auquel il apprit les mysteres du culte bachique, les orgies, les bacchanales, etc.

Le Centaure excelloit à jouer de la harpe et à tirer de l'arc. Il passe pour l'inventeur de l'art des pansements. On croit qu'il fit le premier connoître les propriétés des plantes; qu'il enseigna aux hommes l'usage des serments et la forme des jugements. Ovide lui donne l'épithete de *geminus*, parceque la chirurgie qu'on exerçoit dans les premiers âges du monde ne se bornoit pas aux hommes, et qu'elle s'étendoit aux chevaux. On étoit à la fois médecin, chirurgien, et vétérinaire.

Plutarque donne à Chiron l'épithete de sage: Homere, Diodore de Sicile, et les anciens auteurs le regardent comme un excellent musicien et un bon astronome. Il dressa le calendrier qui servit à l'expédition des Argonautes. Il se rendit si habile dans l'art de la musique, qu'il guérissoit les maladies par les seuls ac-

cords de sa lyre ; et il éleva ses connoissances astronomiques jusqu'à savoir détourner ou prévenir les funestes influences attribuées aux astres. On a cru même qu'il avoit composé divers ouvrages, entre autres un traité des maladies des chevaux, et des préceptes en vers pour l'instruction d'Achille. Apollodore le fait vivre jusqu'après l'expédition des Argonautes, dans laquelle il avoit deux petits-fils ; c'est-à-dire vers l'an 1420 avant J. C., plus de deux cents ans avant la guerre de Troie.

Chiron, ayant été blessé au genou par une des fleches qu'Hercule avoit lancées contre les Centaures, ou, comme le disent quelques anciens mythographes, ayant laissé tomber sur lui, en les maniant, une des fleches de ce héros teintes du sang de l'hydre, Hercule voulut en vain le secourir ; le venin de l'hydre rendoit la blessure incurable. Le Centaure, en proie aux plus violentes douleurs, pria les Dieux de le priver de son immortalité en terminant ses jours. Jupiter lui accorda sa demande ; et faisant passer à Prométhée l'immortalité que Chiron devoit à Saturne son pere, il plaça le Centaure dans le ciel, où, sous le nom de Sagittaire, il forme le neuvieme signe du Zodiaque. (*Voyez* Sagittaire, *note* 18.)

Selon Pausanias (*l. V, c.* 19), Chiron étoit représenté dans les bas-reliefs du coffre de Cypsele ou Cypsélide, qui remontent au VIII^e siecle avant l'ere chrétienne, sous la figure d'un Centaure, ayant les pieds de devant comme ceux d'un homme, et les pieds de derriere comme ceux d'un cheval. Un tableau précieux trouvé à Herculanum représente Chiron donnant une

leçon de musique à Achille, dont il étoit l'aïeul maternel, et dont il prit un soin plus particulier que de ses autres éleves.

(134) Chariclo, épouse du Centaure Chiron, et mere d'Ocyroé.

(135) Ocyroé, mot formé d'*okus*, vîte, et *rein*, couler. Ce nom fut donné à une fille du Centaure Chiron et de la nymphe Chariclo, parcequ'elle vint au monde sur les bords d'un fleuve rapide. Dans plusieurs anciens auteurs elle est appelée Mélanippe. Quelques mythographes donnent de la fable d'Ocyroé une version bien différente de celle qu'a suivi le chantre des Métamorphoses. Éole ayant séduit Ocyroé, cette nymphe pria les Dieux de la cacher aux yeux du Centaure son pere, afin qu'il ne découvrît pas sa grossesse: elle fut alors changée en cavale, et placée parmi les étoiles de maniere que le Centaure ne pût la voir.

Cette métamorphose ne paroît avoir d'autre fondement que l'habileté de la nymphe dans l'art de monter à cheval. Il n'est pas étonnant que la fille d'un Centaure ait été changée en jument dans l'antiquité poétique, puisque dans ces temps merveilleux les cavaliers les plus habiles étoient regardés comme des monstres moitié hommes et moitié chevaux.

Les poëtes français emploient le mot Ocyroé pour cavale ou jument, termes qui n'ont pas assez de noblesse dans notre langue. Le chantre des Saisons a dit:

Ocyroé dans les campagnes
Enflamme par ses fiers regards

Le coursier amant des hasards;
Elle l'enleve à ses compagnes,
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au dieu Mars.

(136) Esculape se rendit si célebre dans la médecine, que, suivant la fable, il rappela Hippolyte du séjour des morts. Jupiter, à la priere de Pluton irrité de perdre sa proie, foudroya l'éleve de Chiron, et dans la suite il fut mis au nombre des Dieux. Virgile dit (VIIe livre de l'Énéide):

Ipse repertorem medicinæ talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas.

Lactance observe que la mort d'Esculape fut plus glorieuse que sa naissance: *Esculapius et ipse non sine flagitio Apollinis natus, quid fecit aliud divinis honoribus dignum, nisi quòd sanavit Hippolytum? mortem sanè habuit clariorem, quòd à deo meruit fulminari, etc.* (*De Falsa Religione*, ç. *X.*)

(137) *Nomen quoque monstra dedere:* le nom d'*Evippé*, composé de deux mots grecs qui signifient une belle jument.

(138) Élide, contrée maritime du Péloponnese, située entre l'Achaïe, la Messénie, l'Arcadie, et la mer. Ethlius ou Eleus, fils de Neptune, ou d'Endymion, ou de Tantale, fut un des premiers rois de l'Elide, dont les principales villes étoient Elis, sa capitale; Pise, Olympie, qui donna son nom aux jeux olympiques,

Cyllene, Ephyre, et Pylos. Elis, qui fut formée de plusieurs villages réunis, n'existoit pas encore du temps d'Homere. Elle étoit arrosée par le Pénée; Démosthene en parle, dans sa troisieme Philippique, comme d'une ville très considérable. Les habitants de l'Elide étoient appelés Eléens, et auparavant Epéens. Jupiter fut surnommé Eléen, parcequ'il avoit à Elis un temple et une statue d'or massif.

Augias, dont Hercule nettoya les étables, et qu'il punit ensuite de son ingratitude, étoit roi d'Elide. Les chevaux de cette contrée étoient renommés dans la Grece. Il y avoit une seconde ville du nom d'Elis dans l'Arcadie, et une troisieme en Ibérie. L'Elide est aujourd'hui la partie septentrionale du Belvedere, dans la Morée.

(139) Messénie, contrée du Péloponnese, voisine de la Laconie, et de la mer Ionienne. Ptolomée lui donne neuf villes, six sur le golfe Messéniaque, et trois dans les terres. Messene, sa capitale, voisine de Pyle, et près de l'embouchure de l'Amphryse, fut fondée ou plutôt rétablie par Epaminondas, général thébain, qui lui donna le nom de la femme du premier roi connu de la Messénie. Cette ville étoit de toutes les cités de la Grece la plus forte pour ses murailles. Elle fut détruite par les Lacédémoniens; et ses habitants s'exilant volontairement en grand nombre, fonderent la ville de Messine, en Sicile.

Les anciens auteurs rapportent que Messene, fille de Triopas, roi d'Argos, ayant persuadé à son mari Polycaon de se faire roi, celui-ci leva une armée, con-

quit le territoire auquel il donna le nom de sa femme, et en devint le premier roi. La reine obtint après sa mort les honneurs divins. On lui éleva dans Ithone, ville de Messénie, un temple magnifique, dans lequel on voyoit sa statue moitié d'or et moitié de marbre de Paros.

Messene est encore aujourd'hui, sous le nom de *Mocéniga*, le titre d'un évêque *in partibus*.

(140) Pyle ou Pylos, nom commun à trois villes du Péloponnese, que plusieurs auteurs, postérieurs à Homere, n'ont pas su distinguer, comme le fait Strabon dans son VIII[e] livre, et qui se vantoient toutes trois d'avoir donné naissance à Nestor, fils de Nélée. Deux de ces villes étoient dans l'Elide, et la troisieme dans la Messénie. Cette derniere, qui se nomme aujourd'hui Navarrin, est une petite ville du Belvedere, dans la Morée, à deux lieues de la mer.

(141) Battus. Les anciens mythologues ne donnent sur ce berger de Pylos que les détails dont Ovide a composé sa fable; et cette fable n'a peut-être d'autre fondement que la découverte de la pierre de touche faite par un nommé Battus.

La pierre de touche (espece de basalte) étoit regardée par les anciens comme le symbole de l'indiscrétion, parcequ'aucun métal ne la touche sans qu'elle ne révele sa nature et sa pureté. La pierre en laquelle Battus fut changé étoit appelée *index* par les Latins. (*Voyez note* 144.)

Le troupeau qu'avoit dérobé Mercure étoit composé de cent bœufs et de douze génisses.

(142) Nélée, roi de Pylos, fils de Neptune, frere de Pélias, et pere du fameux Nestor. Ses plus grandes richesses, comme celles des rois des premiers temps du monde, consistoient, selon Pausanias, dans de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux. Il en avoit fait venir une grande quantité de Thessalie. Les étables de Nélée étoient montrées aux étrangers comme une merveille de ces âges reculés. Augias avoit sans doute aussi d'immenses troupeaux, si l'on doit en jugèr par la peine qu'Hercule eut à nettoyer les étables de ce roi pasteur.

Homere appelle Nélée *favori de Jupiter, homme prudent*, et dans un autre passage, *un prince d'un caractere violent*. Suivant Pausanias, il rétablit les jeux olympiques, de concert avec son frere Pélias. Hygin fait de Nélée un des Argonautes. On lit dans Homere qu'Iphidamas, fils d'Antenor, fit présent de cent bœufs à Nélée lorsqu'il épousa sa fille. Nélée ne devoit la donner en mariage qu'à celui qui lui ameneroit les bœufs d'Iphiclus, prince de Thessalie. Eurysthée, roi d'Argos, voulant devenir gendre de Nélée, commanda à Hercule d'aller enlever en Espagne le riche troupeau de Géryon. Nélée fut vaincu dans un combat par Hercule, qui le fit périr avec tous ses enfants, à l'exception de Nestor.

La ville de Pylos devint si florissante sous le regne de ce roi, qu'Homere l'appelle par excellence la ville de Nélée.

(143) . . . . . . . . . . *sub illis*
*Montibus*, inquit, *erunt*; et *erant sub montibus illis*.

Risit Atlantiades : et, *me mihi*, perfide, *prodis?*
*Me mihi prodis?* ait.

Quelques auteurs pensent qu'Ovide fait allusion dans ces vers à un certain Battus, mauvais poëte, qui aimoit à répéter souvent les mêmes mots. Cette affectation est encore aujourd'hui appelée *battologie.*

(144) Pierre. Les pierres furent adorées dans les premiers âges du paganisme. Avant que Numa Pompilius inventât le dieu Terme, qui n'étoit d'abord qu'une grosse pierre carrée, ainsi que les premiers dieux des Latins, Jupiter étoit adoré comme protecteur des bornes ou limites sous la forme d'une pierre, par laquelle se faisoient les serments les plus solennels.

Les anciens formoient des tas de pierres à côté des grands chemins ; chaque passant ajoutoit religieusement une pierre à ces monceaux ou piles, qui portoient le nom de Mercures, et qui étoient consacrés au messager de Jupiter.

Parmi les pierres célebres de l'antiquité on remarque celles qu'on trouvoit dans les nids des aigles, qui, selon Mathiole, alloient les chercher jusqu'aux Indes pour faire éclore plus facilement leurs petits ; ces pierres avoient, suivant Dioscoride, la propriété de découvrir les voleurs. Les modernes leur ont attribué la vertu d'accélérer les accouchements.

Saturne dévoroit des pierres ; c'est avec des pierres que Deucalion et Pyrrha renouvelerent le genre humain ; Battus, Aglaure, Écho, Niobé furent métamorphosés en pierres : la tête sanglante de Méduse changeoit en pierres ceux qui la regardoient.

Dans les poésies Ossianiques il est parlé de la pierre du pouvoir, invòquée par un roi de l'isle de Shetland. C'étoit sans doute le simulacre de quelques divinités des peuples du nord.

(145) Attique, célebre contrée de la Grece, qui, selon Apollodore, Eusthate, et Pausanias, tiroit son nom d'Atthis, fille de Cranaüs. Selon quelques auteurs, Atthis est la même que Minerve ou Athénè, qui donna son nom à la ville d'Athenes. L'Attique fut d'abord nommée Ionie (*Strab., l. IX.*), non par Ion, fils de Xutus, comme le veulent les Grecs, mais, selon quelques savants, par un Ion plus ancien, qui est le Javan, fils de Japhet, chèz les Hébreux. Voilà pourquoi la Grece est appelée Javan dans les livres saints. L'Attique reçut ensuite le nom de Cécropie, de Cécrops, fondateur et premier roi d'Athenes; les poëtes la désignent souvent sous ce nom. Elle fut aussi nommée *Actæa*. Elle étoit bornée à l'est par la mer Egée; au sud par le golfe Saronique; à l'ouest par la Mégaride; et au nord par la Béotie. (*Strab., l. IX.*)

Les habitants de l'Attique étoient divisés en treize tribus qui occupoient une partie de la ville d'Athenes et un grand nombre de bourgs et de villages. Ces treize tribus formoient cent soixante-quatorze peuples, dont il seroit trop long de faire connoître les noms. Nous nous bornerons à rapporter ceux des treize tribus: 1° l'Acamantide; 2° l'Aeantide; 3° l'Antiochide; 4° l'Attalide; 5° l'Egéide; 6° l'Erecthéide; 7° l'Hadrianide; 8° l'Hippothoontide; 9° la Cécropide; 10° la Léontide; 11° l'Œnéide; 12° la Ptolomaïde; 13° la Pandionide.

L'Attique étoit si peuplée, qu'on étoit obligé d'envoyer de temps en temps dans l'Archipel et dans l'Asie mineure des colonies, dont plusieurs devinrent célebres, et bâtirent des villes qui furent aussi florissantes que la métropole.

L'Attique fut le pays des lettres, des talents, et des arts. Puissante dans la guerre, elle commanda longtemps au reste de la Grece, aux isles de l'Archipel, etc. La patrie de Thémistocle, de Démosthene, et de Périclès, si grande dans l'histoire et dans le souvenir des hommes, est aujourd'hui une contrée obscure de la Livadie, qui porte le nom de *Ducato di Setines*.

(146) MILAN, *Milvus*, constellation voisine de l'Ourse. Il y avoit sur les bords du Styx un monstre moitié taureau et moitié serpent, enfermé dans un sombre bocage que défendoit un triple mur : un ancien oracle avoit annoncé que celui qui tueroit ce monstre et brûleroit ses entrailles deviendroit aussi puissant que Jupiter; Saturne, chassé du ciel, invita l'orgueilleux Briarée à tenter cette entreprise. Le géant attaqua le monstre, le tua ; et il alloit brûler ses entrailles, lorsqu'un milan, envoyé par Jupiter, les enleva dans les airs, et détourna la prédiction de l'oracle. C'est pour reconnoître ce service que le maître des Dieux plaça le milan au nombre des constellations.

(147) CYLLENE ou CYLLENÉEN, surnom donné à Mercure, parcequ'il avoit un temple au haut du mont Cyllene, dans l'Arcadie. (*Voyez note 46 du liv. I.*)

Les poëtes ont donné des ailes à ce dieu, parceque

de toutes les planetes Mercure est celle qui fait le plus rapidement sa révolution autour du soleil.

(148) Vesper (*Voyez* Étoile de Vénus, *note* 25.)

(149) Fronde. Job paroît être le premier écrivain qui ait parlé de la fronde. Il y avoit dans la ville de Gabaa sept cents frondeurs, qui tiroient si juste, qu'ils auroient pu toucher un cheveu sans que la pierre lancée se détournât à droite ou à gauche.

Pline attribue aux Phéniciens l'invention de la fronde. Chez les Grecs, les Acarnaniens passoient pour d'habiles frondeurs; mais, suivant Tite-Live, ils étoient surpassés par les Achéens, qui ne manquoient jamais la partie du visage qu'ils vouloient frapper.

Les habitants des isles Baléares étoient fameux chez les anciens par leur adresse à se servir de cette arme, avec laquelle, selon Diodore, ils lançoient de plus grosses pierres qu'avec les autres machines de jet; et rarement il leur arrivoit de manquer leur coup: « Ce « qui les rend si forts et si adroits dans cet exercice, « dit cet auteur, c'est que les meres même contraignent « leurs enfants, quoique fort jeunes encore, à manier « continuellement la fronde. Elles leur donnent pour « but un morceau de pain pendu au bout d'une perche, « et elles les font demeurer à jeun jusqu'à ce qu'ils « aient abattu ce pain; elles leur accordent alors la « permission de le manger. »

Dès le temps de Servius Tullius les Romains avoient des frondeurs dans leurs armées. Ils servoient comme troupes légeres, et combattoient toujours hors des

rangs. Les habitants des isles Baléares se distinguoient sur-tout dans les armées romaines. Les frondeurs, au lieu de pierres, se servoient souvent de balles de plomb qui portoient beaucoup plus loin; et les boucliers et les casques cédoient à l'impétuosité de la fronde.

Les Français l'employoient jadis dans leurs armées: ils continuerent même de s'en servir long-temps après l'invention de la poudre. D'Aubigné rapporte qu'au siege de Sancerre, en 1572, les paysans de la nouvelle religion, renfermés dans cette ville, s'en servoient pour épargner la poudre.

(150) BALÉARES (isles). Ce sont aujourd'hui les isles de Majorque et de Minorque, près des côtes de Valence en Espagne. La premiere étoit appelée *Balearis major*, et la seconde *Balearis minor*. Les isles d'Ivica et de Formentera composoient avec les deux précédentes l'ancien royaume des Baléares. Ces isles ont été successivement sous la domination des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Sarrasins, des Français, des Maures, et des Espagnols.

(151) ÉGIDE. Les savants ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut entendre par ce mot, qu'on trouve si souvent dans les auteurs anciens, et sur-tout dans les poëtes. Il vient du grec αἴξ, qui veut dire chevre, parceque dans l'origine les égides étoient faites de peaux de chevres. On donnoit ce nom aux corsets ou cuirasses que les dieux et les déesses portoient dans les combats. L'égide de Pallas étoit donc son corset, et non pas son bouclier. C'est ainsi qu'Homere peint dans l'Iliade (*l. V, v.* 738)

cette déesse endossant sa redoutable égide avant de combattre le dieu Mars. Mais comme le bouclier de Pallas servoit aussi à défendre son corps, on lui donna par extension le nom d'égide. Peu d'auteurs anciens placent sur ce bouclier la tête de Méduse; Homere, Lucien, Virgile, Ovide, Tibulle, Fulgence, et Servius, mettent constamment cette tête sur le corset ou égide de la déesse.

L'égide, dit Servius, est l'arme défensive que l'on met sur la poitrine, et au milieu de laquelle est la tête de Méduse. Cette arme se nomme cuirasse, si elle couvre un simple mortel; mais elle porte le nom d'égide, si elle sert à une divinité. Servius est d'accord sur cette distinction avec Martial (*ep. I, l. VII*). Virgile peint ainsi la redoutable égide de Pallas (*Æneid., l. VIII, v.* 435):

AEgidaque horriferam, turbatæ Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant,
Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.

Hérodote prétend que l'égide vient des Libyens; que ces peuples se revêtoient de peaux de chevres, et que les courroies dont ils se servoient pour lier ces peaux autour de leurs corps donnerent aux poëtes l'idée de les transformer en serpents.

Winkelmann décrivant une pierre antique qui représente Jupiter debout avec l'aigle à ses pieds, tenant la foudre dans sa main droite, et ayant son bras gauche entouré de la peau de la chevre Amalthée, observe que cette peau est l'égide; et que la maniere dont

Jupiter la porte est conforme à l'étymologie du nom et à l'origine de cet attribut.

Dans l'Iliade, Minerve couvre ses épaules de l'immortelle égide. On y a gravé la tête de la Gorgone environnée de serpents, et de laquelle pendent cent rangs de franges d'or d'un travail exquis. Autour de l'égide sont la Terreur, la Discorde, la Force, et la Guerre, etc.

L'égide autour du bras, comme dans la pierre gravée décrite par Winkelmann, désigne l'agitation des combats; placée sur les genoux, comme sur ceux de Tibere dans l'apothéose d'Auguste, elle exprime le repos de la paix; sur la poitrine, elle indique la protection de Minerve, ou la Sagesse. L'Amour portant l'égide exprime la victoire de ce dieu sur Jupiter. Dans un camée de la bibliotheque impériale, Jupiter a l'égide sur l'épaule.

(152) LEMNOS, isle de la mer Égée, entre les isles de Tenedos, d'Hura, d'Imbros, et de Samothrace, à 87 m. du mont Athos. Lemnos étoit consacrée à Vulcain, qui tomba dans cette isle lorsque Jupiter le précipita du ciel; les Lemniens, le saisissant en l'air, prévinrent les funestes effets d'une si grande chûte: le dieu reconnoissant établit chez eux sa demeure et ses forges, et devint leur divinité tutélaire.

Les Lemniennes avoient égorgé tous leurs maris pour se venger de leurs infidélités. Les Argonautes allant dans la Colchide, s'arrêterent dans l'isle de Lemnos, et la repeuplerent pendant leur séjour.

On voyoit dans cette isle un célebre labyrinthe

souterrain. Le nom moderne de Lemnos est *Stalimena*.

(153) Envie. Les poëtes grecs et latins ont fait de cette passion une divinité à laquelle il ne paroît pas que les anciens aient élevé ni temples, ni autels, ni statues. L'Envie étoit un dieu chez les Grecs, une déesse chez les Romains. Le mot latin *invidia* signifie qui ne voit pas de bon œil. Les Grecs donnoient aussi à l'Envie le nom de *Mauvais œil;* et pour préserver leurs enfants des influences de cette divinité malfaisante, ils prenoient avec le doigt la boue qui se trouvoit au fond des bains, et en marquoient leurs jeunes fronts. On retrouve encore cette superstition chez les Grecs modernes, qui redoutent l'Envie ou le Mauvais œil.

Apelles a représenté l'Envie avec des yeux égarés et le visage plein de rides; Rubens l'a figurée dans un des tableaux du Luxembourg sous les traits d'une femme fort maigre et d'une extrême pâleur; Le Poussin a peint ce monstre se mordant les bras, et secouant les serpents dont sa tête est environnée. Il est chassé par le Temps, qui releve la Vérité abattue. Le Moine a placé l'Envie dans son tableau de l'apothéose d'Hercule, à Versailles: elle paroît terrassée par le char de ce demi-dieu, et autour d'elle sont des nuages sombres qui repoussent en avant les figures, et les font ressortir avec plus de force. D'autres peintres ont représenté l'Envie sous les traits d'un vieux spectre féminin, ayant la tête ceinte de couleuvres, les yeux creux, louches, et égarés, le corps sec et décharné, le teint pâle et

livide, tenant d'une main une torche allumée, et de l'autre des serpents qui rongent ses mamelles pendantes : l'un des principaux emplois de ce monstre est de servir de guide à la Calomnie.

Le poëte Rousseau a imité Ovide en traçant ce portrait de l'Envie :

> Là, de serpents nourrie et dévorée,
> Veille l'Envie honteuse et retirée,
> Monstre ennemi des mortels et du jour,
> Qui de soi-même est l'éternel vautour;
> Et qui traînant une vie abattue,
> Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
> Ses yeux cavés, troubles, et clignotants,
> De feux obscurs sont chargés en tout temps.
> Au lieu de sang, dans ses veines circule
> Un froid poison qui les gèle et les brûle;
> Et qui de là porté dans tout son corps,
> En fait mouvoir les horribles ressorts.
> Son front jaloux et ses levres éteintes
> Sont le séjour des soucis et des craintes.
> Sur son visage habite la pâleur,
> Et dans son sein triomphe la douleur,
> Qui sans relâche à son ame infectée
> Fait éprouver le sort de Prométhée.

(154) Voltaire a imité ce vers dans la Henriade :

> Elle apperçoit Henri, se détourne, et soupire.

(155) ATHENES, ville capitale de l'Attique. On l'appela d'abord *Cécropie*, du nom de Cécrops, qui la fonda vers l'an 1580 avant J. C. (*Voyez les marbres de Paros.*)

La ville d'Athenes, située près d'Éleusis, avoit cent soixante-dix-huit stades de circuit; mais dans son origine elle n'occupoit que l'espace où fut depuis construite la citadelle qui porta d'abord le nom de Cécropienne. Les savants ne s'accordent ni sur l'époque où Cécropie prit le nom d'Athenes, ni sur l'étymologie de ce dernier mot. Suivant Justin, ce fut sous le regne d'Amphictyon; suivant Meursius, sous celui d'Érecthée, que la ville de Cécrops changea de nom. Quelques auteurs font dériver le mot Athenes de l'hébreu; plusieurs autres, du chaldéen; mais l'opinion la plus suivie est qu'il dérive de l'égyptien *Athenè* ou Minerve.

Athenes fut appelée la ville par excellence. On trouve souvent dans les auteurs grecs Ἄστυ, *urbs*, ville, au lieu d'*Athenæ*. Il y avoit dans l'antiquité quatre villes qu'on appeloit villes par excellence: Troie, Athenes, Alexandrie d'Égypte, et Rome.

Périclès, dans Thucydide, donne à la ville d'Athenes le titre d'institutrice de la Grece (*l. II, c.* 41); Diodore de Sicile l'appelle l'école commune du genre humain (*l. XIII, c.* 27); Eschine, le refuge commun des Grecs (*Contr. Ctesiph.*). Ce dernier titre lui avoit été donné par la Pythie, selon Élien, parceque de toutes les villes grecques Athenes étoit celle où les exilés étoient le plus facilement reçus. Cicéron, Properce, et Martial donnent à Athenes les épithetes de docte, de savante, et de déliée, parcequ'elle étoit l'asile des Muses, l'inventrice des sciences et des arts, et le centre du goût et de la politesse.

La chronologie des marbres de Paros et celle d'Eu-

sebe commencent au regne de Cécrops, premier roi de l'Attique. Socrate, dans Xénophon, ne remonte pas plus haut que Cécrops en parlant des ancêtres des Athéniens (*Memorab., l. III, c.* 5.)

Athenes eut dix-sept rois : l'histoire des douze premiers est remplie de fables. Thésée, qui fut le dixieme, eut le titre de second fondateur, parcequ'il agrandit cette ville, et rassembla dans une même enceinte le peuple auparavant dispersé dans les bourgs de l'Attique. Codrus, qui se dévoua dans la guerre des Doriens, fut le dix-septieme et dernier roi d'Athenes. Après sa mort, les Athéniens créerent des archontes perpétuels; et la république succéda à une monarchie de quatre cents soixante-dix-huit ans.

Les Athéniens étoient le peuple de la Grece le plus occupé du culte des dieux. Presque tous les jours de l'année étoient marqués par des fêtes. Les jeux publics se rattachoient à leur religion, et en faisoient partie.

Avant Solon, l'Attique n'avoit reçu qu'un petit nombre de lois; et ce célebre législateur en donnant les siennes consulta moins leur bonté théorique que le génie et le caractere des Athéniens : « Je leur ai donné, « disoit-il, non les meilleures lois possibles, mais celles « qui pouvoient le mieux leur convenir ». Il fixa à quatre cents le nombre des magistrats qui devoient composer le sénat; et ce nombre s'accrut dans la suite. Les sénateurs étoient appelés prytanes, parcequ'ils s'assembloient dans un édifice public appelé le Prytanée.

Athenes n'entretenoit que vingt-neuf mille hommes

de pied, et deux cents chevaux. Ses forces maritimes, qui étoient plus considérables, lui donnerent l'empire de la mer.

« O Athéniens, s'écrioit Alexandre luttant contre « les flots de l'Hydaspe débordé et contre les traits des « barbares, pourriez-vous imaginer à quels périls je « m'expose pour mériter vos louanges! »

Athenes devint célebre et puissante par ses guerriers et par ses orateurs, par ses poëtes et ses artistes, par ses philosophes et par ses lois. Lorsqu'elle eut subi le joug des Romains, elle continua d'exercer une grande influence par les sciences et les arts. Le concours des étrangers qui se rendoient à Athenes ne diminua point. Pompée s'y fit nommer archonte. Auguste laissa aux Athéniens leurs anciennes lois; Adrien remit en usage celles de Solon; il brigua la dignité d'archonte, et vécut en simple citoyen dans Athenes, dont il répara les plus superbes édifices. Cette ville fut quelque temps le séjour d'Antonin, de Vérus, et de Sévere, qui diminua ses privileges; et depuis elle déchut sensiblement. Les irruptions des Scythes, et d'Alaric, roi des Goths, mirent fin à sa prospérité.

Athenes porte aujourd'hui le nom d'Astines ou Setines; c'est la capitale de la Livadie, dans la Turquie d'Europe.

Qu'avez-vous vu dans la Grece, demandoit-on à un voyageur? J'ai vu, répondit-il, le temps qui démolit en silence.

(156) *Manu ferrugine tinctâ*, figure hardie expri-

mant que l'envie ronge l'ame comme la rouille ronge le fer. Mais on ne pourroit dire en français une main teinte ou couverte de rouille.

(157) In pedibus primùm digitos livescere et ungues,
Inde pedes et crura mori : post inde per artus
Ire alios tractim gelidi vestigia Lethi.
LUCRET. *de Rerum nat. l. III.*

(158) La Phénicie a la zone torride à sa gauche ; dans cette zone est le zodiaque ; dans le zodiaque est le signe du Taureau; et les Pléiades sont au-devant de ce signe.

(159) SIDONIE ou PHÉNICIE, dans la Syrie. Sidon, qui en étoit la capitale, fut, dit-on, fondée par Sidon, fils aîné de Chanaan. (*Voyez* TYR, *note* 161). Les Sidoniens étoient riches, et avoient du génie pour les arts. Homere dit qu'ils étoient très habiles dans la navigation; mais il les accuse d'être des pirates et des hommes sans foi. (*Odyss., l. XIV.*)

Les Phéniciens tirent leur nom de Phénix, fils d'Agénor et frere de Cilix, qui donna le sien à la Cilicie. Les premieres villes de la Phénicie étoient Tyr et Sidon; ses principales montagnes, le Carmel et le Liban. Les Phéniciens fonderent Carthage, Utique, Hippone, Empurias, et plusieurs autres colonies florissantes. Resserrés dans une langue de terre entre la mer et des montagnes inaccessibles, ils ne pouvoient devoir leur puissance qu'à leurs richesses, et leurs richesses qu'au commerce et à la navigation.

La Phénicie, dont les bornes ont varié suivant les différents temps, s'étend aujourd'hui de l'ouest à l'est, depuis l'Arabie déserte jusqu'à la Méditerranée, ayant au nord la Syrie propre, et au sud la Judée, qui est l'autre partie de la Syrie. Elle étoit divisée en deux parties; 1° la Phénicie maritime, qui avoit pour principales villes Tyr, Sidon, Biblus, Botrys, Berite, Ptolémaïs, Sarepta, et Tripoli. Cette derniere seulement est aujourd'hui considérable; 2° La Phénicie du Liban, que plusieurs auteurs prennent pour la Syro-Phénicie, ainsi appelée parceque les Syriens y étoient mêlés avec les Phéniciens. Elle étoit à l'est entre le Liban et l'Anti-Liban. Ses villes principales étoient Abila, capitale de la tétrarchie d'Abilene, Lysama, Damas, et Héliopolis, aujourd'hui Balbec. Ces deux dernieres tiennent encore un rang assez distingué dans les villes d'orient.

Les anciens attribuent aux Sidoniens l'invention du verre, des miroirs, des toiles de lin, et des caracteres qui servent à l'écriture, dont ils porterent l'usage dans la Grece:

C'est des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet art ingénieux de parler sans rien dire,
Et par des traits divers que notre main conduit,
D'attacher au papier la parole qui fuit.

Brébeuf a traduit ainsi les mêmes vers (*Pharsale, l. III*):

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par des traits divers, des figures tracées,
Donner du corps à l'ame, et de l'ame aux pensées.

Sidon, qui se nomme aujourd'hui Seïde ou Saïde, est une petite ville et un petit port de la Sourie, sur la Méditerranée.

(160) Agénor, fils de Neptune et de Libye ou de Phénicie, frere de Belus, qui fut pere de Danaüs, épousa Telephassa, ou, selon Phérécide, Agrione, dont il eut Cadmus, Phénix, et Cilix, et une fille nommée Europe, qui fut enlevée par Jupiter métamorphosé en taureau. (*Apollod.*, *l. III, c.* 1.)

Virgile, Silius Italicus, et plusieurs autres poëtes appellent Carthage la *ville d'Agénor*, parcequ'elle fut bâtie par les Phéniciens.

Homere, Apollodore, Plutarque, Pausanias, et Hygin parlent de plusieurs personnages des temps héroïques qui ont porté le nom d'Agénor.

(161) Tyr ou Tyros, ville très ancienne de Phénicie, en Asie, fut fondée 1252 ans avant J. C. par les habitants de Sidon, dont, suivant Strabon (*l. I*), elle étoit éloignée de deux cents stades (environ huit lieues de France). Tyr, bâtie dans une isle, à quatre stades des bords de la mer, est également célebre dans l'histoire sacrée et dans l'histoire profane.

Jaloux de sa puissance, de son commerce, et de son industrie, les rois d'Assyrie lui firent la guerre. Nabuchodonosor, après un siege de douze à treize ans, la prit et la ruina entièrement. Les Tyriens, qui s'étoient réfugiés dans une isle voisine avec leurs femmes et leurs richesses, la rebâtirent quelque temps après; et cette seconde Tyr surpassa bientôt la pre-

miere par sa force et par ses richesses. Elle avoit deux ports où elle entretenoit un grand nombre de vaisseaux. Elle fonda des colonies célebres, telles qu'Utique, Carthage, et Leptis, en Afrique; et *Gades*, aujourd'hui Cadix, en Europe.

Alexandre, voulant se rendre maître de Tyr, fut obligé de l'unir au continent par une chaussée d'environ une demi-lieue. Tyr fut une seconde fois détruite par ce conquérant. Cette ville sortit une troisieme fois de ses ruines, et le commerce lui rendit bientôt son antique splendeur. Ses vaisseaux parcouroient toutes les côtes d'Afrique et d'Europe, celles de la mer Rouge et du golfe Persique. Ses négociants trafiquoient au-delà de l'Euphrate. Ils faisoient un gain considérable sur la pourpre et sur l'écarlate, dont ils passoient pour être les inventeurs, ainsi que de l'écriture, du commerce, et de la navigation.

Hercule étoit le dieu tutélaire des Tyriens. Hérodote, qui avoit visité son temple, dit qu'il étoit aussi ancien que la ville, et que la ville avoit deux mille trois cents ans, au rapport des prêtres de Tyr. Il en conclut que l'Hercule tyrien étoit beaucoup plus ancien que l'Hercule des Grecs. Hérodote admira sur-tout dans ce temple une colonne d'or, et une autre colonne faite d'une seule émeraude qui jetoit pendant la nuit une grande clarté.

Les Tyriens furent une des premieres nations qui reçurent l'évangile. Leur ville avoit le titre de métropole et de premier siege archiépiscopal, sous le patriarchat d'Antioche.

Tyr étoit la reine des mers; maintenant elle n'offre

aux yeux du voyageur que les débris de ses palais ensevelis dans le sable, que des fragments de pyramides, de colonnes de jaspe et de porphyre, et des ruines qui servent à étendre et à sécher les filets de quelques pauvres pêcheurs. C'est aujourd'hui *Sour*, dans la Turquie asiatique.

(162) Les anciens regardoient la hauteur et la grosseur des cornes comme une beauté dans les taureaux. On lit dans Palladius (*l. IV, c.* 11), *Cornibus robustis ac sine curvaturæ pravitate lunatis.* Peut-être faudroit-il lire dans Ovide, au lieu de *cornua parva*, cornes petites, *cornua vara*, cornes recourbées.

(163) Cette description du taureau est dans le goût antique, qui s'accommodoit de ces détails, devenus trop étrangers à nos mœurs. Les troupeaux faisoient la principale richesse des anciens.

(164) Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, étoit petite-fille de Neptune par son pere, et sœur de Cadmus, fondateur de Thebes, en Béotie. Elle étoit d'une blancheur si éblouissante, qu'on disoit qu'elle avoit dérobé le fard de Junon. Son nom exprime la blancheur. Son enlèvement par Jupiter a fourni à Moschus le sujet d'une de ses plus belles idylles : « Le corps du taureau étoit, dit-il, d'une belle couleur fauve. Il avoit une étoile au milieu du front. Ses yeux étinceloient des feux d'amour. Ses cornes luisantes et parfaitement égales formoient un demi-cercle semblable à un croissant.... Europe promenoit délicate-

ment sa main sur son col et sur son dos, et lui donnoit des baisers innocents. Le taureau poussoit alors de tendres mugissements qu'on auroit pris pour les sons d'une flûte mygdonienne. Enfin il tombe aux pieds de la jeune princesse, et tournant la tête pour la regarder fixement, il lui montroit son large dos comme pour l'inviter à s'y asseoir. Europe s'adressant à ses compagnes: « Venez, aimables filles, leur dit-elle, montons « sur ce taureau, et amusons-nous avec lui. Voyez son « air doux et tranquille. Il ne ressemble point aux « autres taureaux; il a toute l'intelligence d'une créa- « ture humaine ». Elle dit, et se place sur la croupe de ce divin animal. Ses compagnes alloient l'imiter; mais le dieu, caché sous la forme d'un quadrupede, ne leur en donne pas le temps. Maître de l'objet de ses desirs, il se releve à l'instant, et précipite ses pas vers la mer. À peine est-il au milieu des flots, que Neptune son frere accourt au-devant de lui avec les Néréides et les Tritons. Europe assise sur le dos de son amant tenoit d'une main une de ses cornes, et de l'autre relevoit les plis de sa robe. Son voile, qui flotte au gré du vent, semble ajouter à la légèreté de sa marche, etc. »

Le taureau gagna l'isle de Crete; et Jupiter ayant repris sa forme naturelle, rendit Europe mere de Minos, de Sarpedon, et de Rhadamante.

L'abbé Banier fait les réflexions suivantes sur la fable de l'enlèvement d'Europe: « Cette fable, dit-il, est un évènement fort célebre dans l'histoire. Pour le bien entendre, il faut savoir qu'il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom de Jupiter; mais la confusion qui régnoit dans l'histoire a répandu une

obscurité impénétrable sur leurs aventures. Vossius a assez bien réussi à les démêler. Selon cet auteur, l'aventure de Niobé, fille de Phoronée, doit regarder Jupiter-Apis, roi d'Argos, qui vivoit 1770 ans avant J. C. Celle de Danaé doit être mise sur le compte de Jupiter-Prétus, qui vivoit environ 1350 ans avant l'ère chrétienne. Celui qui enleva Ganimede est Jupiter-Tantale, qui régnoit environ le même temps. Celui qui fut pere d'Hercule est celui qui trompa Léda sous la figure d'un cygne. Enfin celui qui fait le sujet de cette fable est Jupiter-Astérius, roi de Crete, dont le regne tombe sur l'année 1400 avant J. C., plus de 200 ans avant la guerre de Troie. Ce prince, si nous en croyons Diodore de Sicile, étoit fils de Teutame, qui ayant épousé la fille de Créteus, passa avec quelques Pélasgiens dans l'isle de Crete, et en fut le premier roi. Ce principe ainsi supposé, il est aisé de dépouiller la fable dont il s'agit des ornements que le poëte y a mêlés. Astérius ayant ouï parler de la beauté d'Europe, fille d'Agénor, roi de Tyr, équipa un vaisseau pour l'enlever. L'usage d'enlever de force les personnes qu'on ne pouvoit pas obtenir par la voie de la négociation étoit fort commun dans ces siecles grossiers, ainsi que nous l'apprenons d'Hérodote (*l. I*). Autre usage encore fort ordinaire dans ces temps-là: les vaisseaux portoient le nom des animaux qui étoient représentés sur la proue. C'est ainsi que Virgile appelle ceux qui composoient la flotte d'Énée, le Centaure, la Baleine, etc.; et c'est ce que veut dire Ovide par ce vers (*ep. Heroïd.*):

Navis et à picta casside nomen habet.

« Le vaisseau qui conduisoit Astérius avoit sans doute sur la proue la figure d'un taureau ; ce qui fit dire à ceux qui écrivirent cet évènement que Jupiter amoureux, oubliant sa grandeur et sa majesté, s'étoit revêtu, pour enlever sa maîtresse, de la figure de cet animal. Palephate, et après lui Tzetzès, prétendent que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que le général des troupes d'Astérius se nommoit *Taurus.* Mais je m'arrête à la premiere explication, qui est la plus ancienne et mieux fondée. Celle de Bochart paroîtroit fort ingénieuse, si l'on pouvoit toujours compter sur des étymologies tirées des langues qui ne subsistent plus aujourd'hui. Ce savant auteur croit que ce qui a donné lieu à la fable dont il s'agit est la double signification du mot *alpha* ou *ilpha*, qui dans le phénicien veut dire ou un vaisseau ou un taureau, et que les Grecs, qui lisoient les annales de ce peuple, ont pris dans le dernier sens.

« Quoi qu'il en soit, Europe fut conduite dans l'isle de Crete, où ayant épousé Astérius, elle en eut trois fils, Minos, premier du nom, Rhadamante, et Sarpedon, princes dont les histoires sont mêlées de fables. Europe fut fort considérée pendant son regne, et après sa mort on l'honora comme une divinité. On établit en sa mémoire une fête qu'Hesechius nomme *Hellotie*, Ἑλλώτιαν ; et comme dans les apothéoses on changeoit les noms de ceux qu'on mettoit au rang des dieux, on appela Europe Ἑλλῶτις, nom que l'auteur du grand Etymologicon traduit par celui de *vierge*. Mais quelle apparence qu'on ait donné cette qualité à la mere de

trois princes? Ainsi il vaut mieux dire avec Bochart que ce mot vient du phénicien *hallots*, qui, selon ce savant auteur, veut dire *louange*, *épithalame*, et qu'on a voulu marquer par-là qu'on avoit célébré son arrivée dans l'isle de Crete et son mariage par des vers et des chansons; ce qui apparemment se renouveloit tous les ans pendant sa vie, et fut continué après sa mort dans la fête qu'on institua en son honneur, et qui fut nommée *Hellotie* ou *Epithalame*. Ce nom même, si nous en croyons Stephanus (*de urbibus, verbo* Ἕλλωτις), fut donné à la ville de Gortys, où cette fête avoit été instituée. Si l'on n'aime mieux dire toutefois que cette fête qu'on célébroit à Corinthe en l'honneur de Minerve, qui étoit nommée *Parthenos*, la *Vierge*, étant passé dans la suite en Crete, y fut célébré en celui d'Europe; et cette conjecture n'est pas sans fondement, les mêmes fêtes ayant souvent changé d'objet lorsque les colonies les porterent dans les pays étrangers. »

Europe est représentée sur plusieurs pierres gravées telle que la dépeignent Ovide, Moschus, Nonnus, Lucien, et plusieurs autres, c'est-à-dire assise sur le taureau, tenant de sa main droite une corne du dieu quadrupede, et de l'autre retenant sa robe ou son voile flottant au gré des vents.

Plusieurs auteurs ont cru que la fille d'Agénor avoit donné son nom à l'Europe, dont les habitants sont blancs.

Europe est encore le nom d'une Océanide, et le surnom de Cérès, nourrice de Trophonius.

